PQ
2393
.A1
1856
v.63
SMRS

ŒUVRES

DE

GEORGE SAND

MADEMOISELLE LA QUINTINIE

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GEORGE SAND

Nouvelle édition format grand in-18

Les Amours de l'age d'or.	1 vol.
Adriani	1 —
André	1 —
Antonia	1 —
Autour de la table	1 —
Le Beau Laurence	1 —
Beaux messieurs de Bois-Doré	2 —
Cadio	1 —
Césarine Dietrich	1 —
Le Chateau des Désertes.	1 —
Le Chateau de Pictordu	1 —
Le Chêne parlant	1 —
Le Compagnon du tour de France	2 —
La Comtesse de Rudolstadt.	2 —
La Confession d'une jeune fille	2 —
Constance Verrier	1 —
Consuelo	3 —
Contes d'une Grand'mère	1 —
La Coupe	1 —
Les Dames vertes	1 —
La Daniella	2 —
La Dernière Aldini	1 —
Le Dernier Amour	1 —
Dernières pages	1 —
Les Deux frères	1 —
Le Diable aux champs	1 —
Elle et Lui	1 —
La Famille de Germandre.	1 —
La Filleule	1 —
Flamarande	1 —
Flavie	1 —
Francia	1 —
François le Champi	1 —
Histoire de ma Vie	4 —
Un Hiver a Majorque. — Spiridion	1 —
L'Homme de neige	3 —
Horace	1 —
Impressions et Souvenirs	1 —
Indiana	1 —
Isidora	1 —
Jacques	1 —
Jean de la Roche	1 —
Jean Ziska. — Gabriel	1 —
Jeanne	1 —
Journal d'un voyageur pendant la guerre	1 vol.
Laura	1 —
Légendes rustiques	1 —
Lélia. — Métella. — Cora	2 —
Lettres d'un Voyageur	1 —
Lucrezia Floriani — Lavinia.	1 —
Mademoiselle La Quintinie	1 —
Mademoiselle Merquem	1 —
Les Maitres sonneurs	1 —
Les Maitres mosaistes	1 —
Malgrétout	1 —
La Mare au Diable	1 —
Le Marquis de Villemer	1 —
Ma sœur Jeanne	1 —
Mauprat	1 —
Le Meunier d'Angibault	1 —
Monsieur Sylvestre	1 —
Mont-Revêche	1 —
Nanon	1 —
Narcisse	1 —
Nouvelles	1 —
Nouvelles lettres d'un voyageur	1 —
Pauline	1 —
La Petite Fadette	1 —
Le Péché de M. Antoine	2 —
Le Piccinino	2 —
Pierre qui roule	1 —
Promen. aut. d'un village.	1 —
Questions d'Art et de Littérature	1 —
Questions politiques et sociales	1 —
Le Secrétaire intime	1 —
Les 7 Cordes de la Lyre	1 —
Simon	1 —
Souvenirs de 1848	1 —
Tamaris	1 —
Teverino — Léone Léoni	1 —
Théâtre complet	4 —
Théâtre de Nohant	1 —
La Tour de Percemont. — Marianne	1 —
L'Uscoque	1 —
Valentine	1 —
Valvèdre	1 —
La Ville noire	1 —

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

MADEMOISELLE

LA QUINTINIE

PAR

GEORGE SAND

HUITIÈME ÉDITION

ATHENÆUM
LIBRARY
LIVERPOOL.

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1880.

Droits de reproduction et de traduction réservés

+6668
1

PRÉFACE

L'*Histoire de Sibylle*, qui a paru naguère dans la *Revue des Deux Mondes*, où je viens moi-même de publier *Mademoiselle La Quintinie*, est un sujet assez beau pour tenter plus d'un écrivain. La critique impartiale a reconnu, en dehors du mérite de la forme, l'importance et la grandeur de la pensée du livre. Elle devait certes des félicitations à l'auteur pour le courage qu'il a eu de traiter, sous cette forme du roman, la question si grave et si peu romanesque de la croyance religieuse. Longtemps la critique a prononcé que la recherche de l'idéal social ou religieux n'était pas du domaine du roman, et qu'il fallait l'exclure comme étrangère, intempestive et pédantesque. Plus tolérante et, selon nous, plus juste aujourd'hui, elle loue M. Octave Feuillet d'avoir fait un noble effort pour réhabiliter le roman et pour l'élever à l'état de thèse. Elle reconnaît que les luttes de la conscience et l'analyse des idées les plus hautes sont du ressort de l'art littéraire. Nous devons donc savoir gré à l'auteur de *Sibylle* d'un succès qui nous autorise à continuer et à reprendre ce que nous avons essayé tant de fois sous les feux de peloton de certaines critiques trop indignées, et par cela même impuissantes à nous corriger. Nous savions bien qu'en laissant passer un peu de temps la lumière se ferait, et que les jeunes écrivains sérieux ne regarderaient pas comme inutiles les efforts de leurs patients devanciers.

L'*Histoire de Sibylle* est le roman d'une âme; *Mademoiselle La Quintinie* est l'histoire d'un prêtre, avec toute la rigueur de ses déductions et tous les développements que la pensée du livre comporte. Nous ne faisons pas l'apologie de l'esprit clérical, tel n'est pas notre point de vue; nous n'en faisons pas non plus la satire, tel n'est point notre but. Entre ces deux manières d'envisager la véritable question du temps présent, il y en a une beaucoup plus facile à éluder qu'à résoudre, c'est l'examen. Établir la lutte entre la foi et l'athéisme, ou bien mettre aux prises la sincérité et l'hypocrisie, c'eût été s'armer contre des questions vidées à fond, plaider des causes gagnées sans retour. Le progrès des lumières a repoussé et annulé l'athéisme; sa mort, c'est la liberté de discussion. Le progrès de la morale publique a tué l'hypocrisie; sa ruine, c'est l'impunité que le mépris décrète.

Mais il n'y a pas que Tartufe et Canapée en cause par le temps qui court. Il y a l'humanité qui cherche sa voie et qui flotte entre le prêtre et le philosophe, entre le passé et l'avenir. Il y a la conscience de tous et de chacun, qui veut savoir où elle est et où elle va, et cette conscience universelle peut fort bien se résumer dans un exemple, se concentrer dans une figure, devenir un personnage de roman en un mot, pour demander au monde sérieux comme au monde frivole la solution du problème posé dans tous les cœurs, dans tous les esprits, dans toutes les réunions, dans toutes les solitudes, dans toutes les familles, partout en un mot, la solution du problème religieux.

Les catholiques de ce temps-ci, parmi lesquels se range courageusement M. Octave Feuillet, se contentent de la solution trouvée par l'Église romaine à la suite d'élucubrations en commun appelées conciles. Les décisions de ces assemblées du clergé présidées par les papes se sont attribué l'*infaillibilité*, et, pour être orthodoxe, il faut s'y soumettre.

Pourtant, ces institutions choquent sur beaucoup de points non-seulement la raison, mais le cœur et la conscience des hommes. Pour ne citer qu'un des articles de foi de l'Église, nous demanderons si l'esprit de Dieu est en elle lorsqu'elle

nous commande de croire à l'existence du diable et aux peines éternelles de l'enfer. Cette croyance à la nécessité d'un rival et d'un ennemi de Dieu, éternellement vivant, éternellement mauvais, éternellement puissant, possesseur et roi absolu d'un incommensurable abîme où toutes les âmes coupables de l'univers doivent, revêtues de leurs corps, subir éternellement des supplices sans nom, sans que Dieu veuille ou puisse faire grâce, cette croyance inqualifiable est-elle obligatoire?

usqu'ici, l'Église a dit *oui* dans son enseignement officiel, comme elle a dit *oui* sur bien d'autres questions qui se rencontreront sous notre plume dans *Mademoiselle La Quintinie*. Elle dit encore *oui* par les termes des allocutions papales, par les formules naguère remises en vigueur de l'excommunication, par la plupart des mandements des prélats, par les sermons que l'on entend dans toutes les églises, enfin par les organes dont le clergé dispose jusque dans la presse quotidienne.

Pourtant nous croyons fermement que les honnêtes gens qui se disent catholiques, et M. Octave Feuillet tout le premier, nient ce dogme des peines éternelles contre lequel ont protesté des saints canonisés, et qui inspire une véritable horreur à tous les bons chrétiens.

Nous savons aussi de source certaine que des catholiques éclairés refusent de se prononcer sur ce point comme sur beaucoup d'autres, et que bon nombre d'ecclésiastiques autorisent le refus intérieur et la protestation douloureuse des âmes délicates. Pourtant le silence est ordonné, il ne faut point donner de démenti officiel à l'Église. Le prêtre pourrait être censuré, le fidèle pourrait mettre son salut en péril. D'ailleurs, n'est-il pas bon que les paysans, les enfants et les femmes soient menés par la peur? Ne faut-il pas que des millions d'âmes restent dans l'idolâtrie païenne et croient que la vengeance et la férocité sont toujours des attributs divins?

Il y aurait donc en ce temps-ci deux Églises : une officielle qui a le droit d'imposer, et une secrète qui a le droit de protester. Nous avouons que l'existence de ces deux droits nous paraît inconciliable avec la logique de la foi.

Mais non, il n'y a pas deux Églises dans l'Église. Il y en a

trente, il y en a cent, il y en a mille, il y en a peut-être autant que de catholiques. Reconnaissons que l'esprit humain est arrivé à ce point qu'il a beau aliéner sa liberté en principe, il ne peut plus l'aliéner en réalité, et que les papes eux-mêmes, dans l'appréciation de certaines questions contraires à l'esprit chrétien, sont de libres penseurs tout comme les autres.

Il est libre, en effet, celui qui prononce cette parole : *Je te maudis!* de même que celui qui répond : *Nul n'a droit de maudire son semblable,* est libre devant Dieu. Reste à savoir lequel des deux l'esprit de Dieu inspire. Là n'est point la question; nous demandons à savoir où réside ce que l'on appelle l'orthodoxie, et d'où part ce que l'on invoque comme l'autorité. Si elles émanent des allocutions papales, des formules de l'excommunication, des mandements des évêques, des sermons des ecclésiastiques et des manifestes de la presse catholique, nous sommes certains que l'esprit clérical est condamné par la conscience publique, et qu'il est inutile de lui faire la guerre.

Mais il y a autre chose que la doctrine cléricale, il y a le parti clérical, dont les menées rentrent dans l'ordre des agitations politiques, et qui dès lors peut, à un jour donné, faire éclater un vaste complot contre le principe de la liberté sociale et individuelle. Je ne crois pas que ce parti menace beaucoup tel ou tel gouvernement. Je crois qu'il s'accommodera toujours de ceux qui lui garantiront la prépondérance de l'intrigue et de l'intimidation sourde, qu'ils soient démocratiques ou de droit divin; mais il veut, à coup sûr, combattre le progrès de la raison, atrophier le sens de la liberté dans l'homme, et, pour en venir à ses fins, il a une arme qui paraît toute-puissante, il a une apparence de doctrine.

Nous disons une apparence, car il n'a rien de plus; mais l'idée d'une doctrine arrêtée et formulée est quelque chose de si tentant aux époques de doute et de transition, que les esprits fatigués de luttes et paresseux devant tout examen — c'est le grand nombre — se groupent autour du drapeau qui flotte au vent et se déclarent enrégimentés, à la condition qu'on ne leur demandera plus de comprendre leur devoir et d'étudier leur droit.

Cet état de quiétisme religieux et social est fort commode, mais profondément immoral et malsain, surtout quand, au lieu de se former autour d'un principe, il s'agglomère autour d'une ombre.

C'est cette ombre qu'il faut démasquer. Il faut lui demander qui elle est et la sommer de répondre, ou la laisser passer et se détourner d'elle si elle reste muette. Or, à l'heure qu'il est, elle parle beaucoup, elle crie très-haut, l'ombre noire qui se dit persécutée! elle fait une grande consommation d'injures et de menaces, et, tandis qu'elle fulmine ses obscurs oracles, son cortége grossissant repousse et brutalise les curieux importuns en leur disant : « Laissez-nous donc tranquilles, vos questions nous fatiguent; vous êtes des impertinents, des trouble-fêtes; nous voulons être et nous sommes influents; nous voulons peser sur l'opinion, sur la politique, sur toutes les relations sociales et privées; nous voulons le pouvoir sans la fatigue des discussions et des études. Nos chefs sont ardents et habiles, notre nombre nous tient lieu d'activité; nos règlements nous maintiennent dans l'ordre; notre code, nous n'avons pas besoin de le connaître, il a été écrit au moyen âge, les papes l'ont signé; notre mot d'ordre, nous n'avons que faire de le comprendre : il nous rallie, et c'est tout ce qu'il faut. Taisez-vous, ou gare les pierres! »

Voilà où nous en sommes, et pourtant ce parti, cette nouvelle Église, cette longue procession qui enlace la France dans ses plis nombreux, étouffant et bâillonnant les simples qui se trouvent sur son passage, elle marche, elle chante, elle prie, elle raille, elle invective, et elle ne sait pas ce qu'elle croit, elle ne croit peut-être à rien; elle ne connaît pas la nature et les qualités de son Dieu; elle n'oserait soutenir qu'il est méchant, mais elle oserait encore moins contredire le prêtre et renier hautement le dogme de l'enfer.

Si nous l'interrogeons sur la liberté de croire à la nécessité du progrès industriel, au bienfait des sciences, aux droits de la famille, etc., elle nous apparaîtra tout à coup très-tolérante, car elle est liée quand même au progrès humain par ses habitudes, par ses affections et surtout par ses intérêts, cette Église

du moment ! Elle veut vivre et prospérer en élargissant bien ses coudes et en faisant sa provision de bien-être dans la vie réelle. Ne lui demandez pas alors ce qu'elle fait du renoncement chrétien, de l'austérité catholique, du détachement des choses de ce monde, du complet abandon du *moi*, prescrit et prêché par l'Église primitive. Elle vous rirait au nez, elle vous traiterait d'exagéré, elle vous dirait que vous touchez la question du temporel, question que le pape a jugée au profit de la papauté. Ainsi, faute de réponse, le parti clérical a réponse à tout.

Nous ne nous laisserons pas intimider par l'esprit du temps, par cette indifférence publique qui s'étonne si naïvement du souci des consciences religieuses et des curiosités de la logique. Nous vivons dans un labyrinthe d'ambiguïtés, de commentaires individuels, de fantaisies dévotes, de contradictions, de pratiques extérieures, d'obscurités, de déclamations ardentes et de sous-entendus perfides. Si cela continue et si l'Église, assemblée en concile, n'intervient pas bientôt pour poser des flambeaux sur cette marche de fantômes dans les ténèbres, nous serons forcés de regarder l'orthodoxie romaine comme une interprétation provisoirement soumise à la mode du siècle et à des vues tout à fait matérielles. Tout ce qu'il y a encore d'esprits sincères et d'hommes se respectant eux-mêmes protestera contre cette corruption du sens divin dans l'humanité, tandis que l'Église, qui, par des travaux dignes de sa mission, eût pu se mettre au niveau des progrès accomplis et ouvrir un temple commun à tous les hommes, ne représentera plus qu'une fraction particulière, fraction aujourd'hui menaçante, demain exterminatrice d'elle-même, car on ne brise pas la vie d'un siècle sans se briser avec lui.

J'ai tâché, sous la forme du roman, de faire ressortir quelques-unes des causes qui jettent les esprits droits et les cœurs aimants dans une autre voie que celle du parti clérical. Ces causes sont si nombreuses, que nous avons dû choisir les plus saillantes, celles qui intéressent la vie privée jusqu'à l'évidence, celles qui, par conséquent, rentrent tellement dans l'étude de nos mœurs, qu'en s'abstenant d'aborder ces causes on s'abstiendrait volontairement de peindre les mœurs.

On peut s'en abstenir par prudence, mais il y a tant de prudence par le temps qui court que le public s'en lasse, et peut-être fera-t-il encore un effort pour admettre en passant un sujet sérieux sous la forme d'une fiction.

Mais, quel que soit l'accueil fait à ce livre, il est de ceux qu'il faut faire au risque d'être mal accueilli du grand nombre. Il est de ceux qui irritent beaucoup de personnes et qui en calment beaucoup d'autres. S'il ébranle des convictions, il en raffermit, et, quel que soit son mérite ou son impuissance, il est de ceux qui restent comme symptômes historiques, appréciations du présent ou appels à l'avenir.

GEORGE SAND.

Nohant, janvier 1863.

MADEMOISELLE

LA QUINTINIE

I

A M. HONORÉ LEMONTIER, A PARIS.

Aix en Savoie, 1er juin 1861.

Eh bien, oui, père, j'ai du chagrin, tu l'as deviné, tu l'as senti. Elle ne m'aime pas!

Qui, elle?... Tu voyais bien, tu comprenais bien, au désordre de mes lettres, et tu sais bien qu'à mon âge, et de l'humeur dont tu m'as fait, il n'y a qu'un rêve : être aimé, et qu'une souffrance : aimer sans espoir.

Surtout ne t'afflige pas : je ne suis pas faible, ni lâche, ni fou, ni ingrat. Je sais que, si je me laissais abattre, je te briserais le cœur. Je lutterai, je lutte. N'aie pas peur, ton enfant tâchera d'être un homme.

Je suis agité ce soir. Je m'efforcerai d'être calme demain. Je ne sortirai pas, et je passerai ma journée, s'il le faut, à te raconter mon histoire. Prends patience. Je crois que ce récit me fera du bien. Trois semaines

d'émotion sans t'ouvrir mon cœur, c'était trop. J'étouffe. A demain, père. Tu sais que, d'abord et avant tout, je t'aime de toute mon âme.

ÉMILE.

II.

A M. HONORÉ LEMONTIER, A PARIS.

Aix en Savoie, 2 juin 1861.

M'y voici. Il pleut. Je me suis enfermé dans l'espèce de chalet apocryphe que j'habite à côté d'Aix. Je ne veux m'occuper que de toi aujourd'hui. Ne me gronde pas si j'écris comme un chat. C'est déjà beaucoup que de pouvoir écrire.

Elle a vingt-deux ans. C'est trop pour moi, n'est-ce pas? Je me le suis dit. C'est, en raison de la précocité de son sexe et de l'expérience qu'elle a peut-être déjà du monde, dix ans de plus que mes vingt-quatre ans; mais, quand je l'ai vue d'abord, je l'ai crue beaucoup plus jeune. Son premier aspect est celui d'une enfant.

Tu vois que ce n'est pas d'Élise Marsanne que je te parle. Élise est une charmante personne. J'ai fait tout mon possible pour désirer d'être son mari. Tu le désirais, toi, et tu avais raison. Elle est la fille de ton ami, elle est mon amie d'enfance. Je suis venu ici sous prétexte de flâner comme elle, et au fond pour te complaire en m'attachant à cette belle et chère enfant. Eh bien, je ne sais quel refus obstiné s'est fait entre nous. Je n'ai jamais pu venir à bout de l'aimer autrement que comme ma sœur, et on n'épouse pas sa sœur.

Ne dis pas que je suis capricieux, non. Je n'ai point

encore fini d'être naïf, et surtout je n'ai pas travaillé à cesser de l'être; cela, je te le jure!

Et puis il n'y a pas de ma faute! Si Élise m'eût aimé,... que sait-on?... Mais point. Élise est toujours notre *Lisette* si gaie, si franche, si gentille, et, disons-le aussi sans reproche, si positive! Toujours la même raison enjouée, le même esprit d'ordre, les mêmes rires en présence de tout ce qui sent l'*exagération*. C'est comme cela, tu sais bien, qu'elle appelle tout ce qui émeut un peu vivement les autres, et il ne dépend pas de moi de n'être pas facile à émouvoir, si bien que je suis un *exagéré* à ses yeux, et qu'elle me pardonne d'être comme je suis. Elle est bien bonne, j'en suis très-reconnaissant; mais ce continuel pardon amical me laisse calme, et tu m'as permis de ne pas me marier sans amour.

Lucie a donc vingt-deux ans. Lucie est brune, assez grande;... elle a des yeux... Eh bien, non, je ne peux pas te décrire Lucie... Demande-moi la couleur des yeux et des cheveux d'Élise, comment sont faits ses doigts et ses bagues, comment elle s'habille : je sais tout cela, et je pourrais t'en faire un portrait aussi minutieusement étudié que si j'étais peintre; mais Lucie, non! Pour moi, son image remplit le monde et ne saurait être concentrée. Mon cœur m'étouffe, et ma main tremble rien qu'à écrire son nom!

Son père est le général La Quintinie, que tu ne connais pas, je pense, et qui commande dans je ne sais quel département. Descend-il du La Quintinie des jardins du temps de Louis XIV? Peu importe. Le grand-père maternel de Lucie, M. de Turdy, habite un château qu'il a sur le lac du Bourget. Lucie a été élevée par ce grand-père et par une grand'tante avec laquelle elle passe ses hivers à Chambéry. L'été, elle habite sans sa tante le manoir de l'aïeul.

Elle a passé deux ou trois mois à Paris dans le couvent où était Élise Marsanne. Malgré une certaine différence d'âge, elles s'aimaient beaucoup, et, en venant à Aix, Élise se faisait une grande fête de la revoir. Elle a été tout de suite lui rendre visite avec sa mère. Le soir même, elle m'a parlé d'elle.

« Si vous connaissiez Lucie, me disait-elle, vous n'auriez pas assez de mots *à grand effet* dans votre vocabulaire exalté pour dire l'impression qu'elle vous causerait.

— C'est donc une merveille?

— Ah! *une merveille!* Voilà déjà! »

Et la bonne Élise de rire.

Moi aussi, je riais. Le surlendemain, j'ai rencontré Lucie chez ces dames. Élise me regardait en riant toujours. J'étais très-calme, très-froid ; si froid et si calme, que, Lucie partie, j'ai dit à Élise que son amie était *très-bien*.

Mais le coup était porté, vois-tu! Si j'avais dit seulement trois paroles, je me serais trahi et rendu ridicule, j'aimais Lucie. Pourquoi? Oui, au fait, pourquoi Lucie et pas une autre? Il y en a ici à choisir pour objet de mes rêves, des demoiselles plus ou moins à marier, des brunes, des blondes, des Anglaises sentimentales, des Parisiennes pimpantes, des Allemandes toutes roses, des Italiennes toutes pâles. Lucie n'est rien de tout cela. Elle n'est peut-être pas jolie; je n'en sais rien. Elle m'a regardé, elle m'a salué, je lui ai dit trois mots insignifiants, j'avais probablement l'air stupide. Elle m'a vaguement souri, et avec tout cela elle m'a pris mon cœur comme si elle me le tirait de la poitrine avec ses deux mains, et elle me l'a emporte avec elle, probablement sans y attacher plus d'importance qu'à une feuille que l'on cueille en passant et par distraction à une branche du chemin.

Père, toi qui as aimé, est-ce comme cela qu'on devient amoureux d'une femme? Se rend-on compte de ce qui vous plaît en elle? Est-on dans son bon sens quand cette flèche vous arrive sans qu'on l'ait prévue, sans qu'on ait eu le temps de s'en préserver?... Oh! le vieux Cupidon avec son carquois et son arc! Je n'avais jamais songé que ces emblèmes fussent l'explication de l'éternel phénomène, de l'événement fatal, aussi vieux que le monde, et aussi vrai il y a quatre mille ans qu'il l'est encore aujourd'hui.

Mais je suis peut-être fou! Dans le temps de froid examen où nous vivons, doit-on être ainsi la proie des antiques fatalités et des instincts aveugles? Ne doit-on pas raisonner tout, même l'amour, et se dire, comme plusieurs que je connais: « A quoi cela mènera-t-il? » Tu ne m'as pourtant pas appris cela, toi! Tu ne m'as pas recommandé de veiller sur les élans spontanés de mon cœur! Il m'a semblé, au contraire, que tu désirais me le conserver chaud et entier; mais tu pensais que j'aimerais Élise et que mon bonheur viendrait d'elle. Je l'ai cherché ailleurs, ou plutôt la fatalité m'a appelé ailleurs, car me voilà malheureux. Du moins, je souffre. Et je vis pourtant! et je ne sais pas guérir!

C'est bien vulgaire, il me semble! Je me fais l'effet d'un amoureux classique. *Vorrei e non vorrei.* Je ne sais ce que c'est, je ne sais ce que j'ai, et je ne sais pas le dire, à toi, médecin de mon âme. J'ai l'orgueil profondément irrité, et par moments je suis honteux de moi. Aide-moi donc à me retrouver! Je ne comprends pas ce que je suis devenu.

Le jour où pour la première fois j'ai vu Lucie, j'ai passé la soirée à me promener avec Henri. Il a vu, à mon silence, qu'il y avait en moi un changement, et il m'a dit en riant:

« Tu es donc amoureux ? »

J'ai nié, et puis j'ai avoué.

« Eh bien, m'a-t-il dit, je la connais, cette Lucie; elle est riche, mais tu l'es aussi. Vos situations se valent, et on ne lui connaît pas d'engagements. Sa famille est très-considérée, la tienne aussi; je ne vois pas d'obstacles. Fais-toi aimer. »

Fais-toi aimer ! comme si cela était aussi facile que de se faire voir ! J'ai été si épouvanté d'un conseil où je sentais toute mon âme et tout mon repos en jeu, que je l'ai repoussé vivement. Je ne sais quelle sotte honte m'a fait mentir après la sincérité du premier aveu. J'ai prétendu que je n'étais pas épris au point de faire la moindre démarche avant d'avoir réfléchi et surtout avant de t'avoir consulté.

Pour le dernier point, je sentais bien que je te devais la première confidence. Eh bien, j'ai osé encore moins avec toi qu'avec moi-même. Il m'a semblé qu'un sentiment si subitement éclos te ferait sourire, à moins d'être exprimé avec une certaine mesure; j'ai essayé de t'écrire raisonnablement que j'avais perdu la raison. Je n'ai pas pu résoudre un pareil problème.

Le lendemain, comme je flottais dans cette agitation vague et terrible, le hasard ou plutôt ma destinée m'a conduit au château de Turdy. Il avait été convenu que j'irais avec madame Marsanne et sa fille à l'abbaye de Hautecombe, que nous connaissions déjà, mais où nous n'avions pas visité la fontaine intermittente, dite des *Merveilles*. C'est une attrape bien conditionnée ; mais le lac, vu de la hauteur, est si joli ! Et puis Élise et sa mère étaient gaies ; Henri, qui nous servait de *cicerone*, est toujours parfaitement aimable ; les petits bateaux du lac sont trop petits et parfaitement incommodes, mais ils sont bien menés par de bons Savoyards enjoués et obli-

geants, et notre promenade, riante par elle-même, pouvait supporter beaucoup de déceptions.

Comme nous redescendions le lac, Élise proposa de me montrer de près le château de Turdy, qui est sur la même rive que l'abbaye, à peu près en face d'Aix-les-Bains. Le cœur me battit bien fort; mais j'eus l'air de ne m'intéresser qu'au château, et nos bateliers nous déposèrent dans un petit port composé de quelques maisons de pêcheurs ombragées de beaux arbres et tapies à la rive, dans l'échancrure d'un rocher.

Tu connais ce beau pays de Savoie; je ne sais si tu te rappelles cette localité, tout ce rivage du lac du côté que ferme à pic la muraille dentelée appelée la chaîne des monts du *Tchat,* du *Chat* en langue vulgaire. Nous avons vu ensemble de plus grands lacs et de plus hautes montagnes; mais celles-ci ont une élégance de formes et une limpidité de couleur qui me charment. Ce beau calcaire du Jura se refuse aux teintes sombres de l'humidité et aux souillures pittoresques de la décrépitude. Le vieux manoir de Turdy, édifice élégant dans sa force et planté à mi-côte de la montagne, mire dans le lac, trop bleu peut-être, sa face carrée, peut-être trop blanche. Les constructions du chemin de fer sur la rive opposée sont trop blanches aussi, mais elles ne jurent pas sur les roches pâles et nues qu'elles décorent de tourelles et de portiques encorbellés à l'entrée et à la sortie de chaque tunnel. Il y en a, je crois, huit ou dix le long du lac que côtoie la voie ferrée. Voilà les riantes fortifications de l'âge moderne, et je n'ai pu me refuser à cette réflexion qu'Élise n'a pas voulu prendre au sérieux, et qui me frappait pourtant comme une idée saine et rassurante pour l'avenir : c'est que les tours à mâchicoulis et les monumentales barrières de cette région ne ferment plus la communication entre les peuples, mais qu'elles l'ou-

vrent, au contraire, avec les forces souveraines de l'industrie, à travers les flancs compacts des montagnes, obstacles que la nature elle-même semblait avoir voulu poser à l'échange des relations sociales, et que l'homme a pu et voulu vaincre.

La partie du Jura que je te décris, par manière de calmant, avant de te faire entrer dans mon orage intérieur, est donc surprenante de couleur fraîche et d'aspect théâtral.

C'est bien le pays que la *fashion* européenne a pu adopter pour ses promenades de santé ou de plaisir. Des routes magnifiques, des constructions coquettes, des chalets luxueux, d'antiques manoirs rajeunis, des cultures vivaces, un grand air de bien-être et de propreté chez les habitants enrichis par l'affluence des étrangers; tout cela ne parlerait pas assez à l'imagination de l'artiste, si, à deux pas du riant vallon d'Aix et du paisible lac, la nature ne reprenait sa libre et forte allure alpestre. J'ai pu en juger, lorsque, arrivés à Turdy, nous nous sommes trouvés tout d'un coup sur la terrasse formée par le vaste sommet du massif carré du vieux château. De là, on domine tout le lac, long, étroit, sinueux et ressemblant à un large fleuve du nouveau monde; mais quel fleuve a cette transparence de saphir et ces miroitements irisés?

Le manoir de Turdy n'est pas loin de l'extrémité du lac, côté de Chambéry. Il est situé à deux ou trois heures de marche verticale, juste au-dessous de la dent du Chat, la pointe la plus élevée de cette crête marmoréenne qui presse le rivage en plongeant tout droit dans le flot, et assis sur un rocher qui dépasse et mouvemente un peu la ligne trop roide de ce rivage abrupt. Ce rocher est assez vaste pour porter un paysage entier de jardins et de fabriques admirablement posé dans ses ondulations.

Le manoir est d'un beau style et de taille à figurer sans mesquinerie parmi les escarpements qui le portent et le dominent. Il est complétement inhabité, quoique en bon état de réparation extérieure; mais probablement il faudrait, pour arranger l'intérieur, des dépenses trop considérables, et généralement les habitants du pays préfèrent accoler, au pied ou au flanc de ces vastes et incommodes constructions de leurs pères, des logis modernes à la mode anglaise ou suisse. Celui de Turdy est bas et occupe une ligne assez longue, avec des ailes en retour. Ombragé d'un gros massif de beaux arbres, il est comme caché et abrité par la forteresse, contre le couronnement de laquelle il s'appuie, tournant le dos au lac et ne regardant pas même en face de lui la muraille austère de la montagne, qui lui est cachée par les gros tilleuls du jardin.

En revanche, une large échappée de vue à gauche, sur la terrasse en demi-cercle de ce jardin, permet d'embrasser toute la vallée de Chambéry, à laquelle l'extrémité du lac sert de premier plan, et dont le profond horizon est fermé par les glaciers majestueux des grandes alpes de neige. Mais la vue générale du site est à prendre sur le toit plat du vieux château. De là, on voit s'ouvrir magnifiquement la gorge qui serre le lac, et on peut compter les nombreux plans et méandres de la vallée de Chambéry, large et long soulèvement bosselé, fouillé, craqué et disloqué dans tous les sens, et enfin affaissé dans son ensemble désordonné, au milieu du soulèvement resté debout des montagnes environnantes.

C'est un beau spectacle que celui de cette nature en ruine que décore une splendide végétation, vierge en apparence, bien que partout dirigée ou utilisée par la main de l'homme. Elle est si gazonnée, si arrosée, si lavée et si fraîche de ton, cette nature savoisienne, qu'on peut lui

reprocher quelquefois, surtout aux environs d'Aix, d'être un peu vignette anglaise, paysage romantique composé et colorié à plaisir. D'autre part, les cultures, où, comme en Italie, la vigne court en guirlandes sur les arbres, mais ici avec une coquetterie plus arrangée, ont un air de fête champêtre qui manque un peu de naïveté. Heureusement, à deux pas de là, le roc nu avec des chutes d'eau dans ses brisures, les ravins profondément tranchés et charriant des blocs au milieu des prairies, les arbres et les terres entraînés par les orages, montrent bien que la beauté primitive conserve ici une certaine habitude terrible, et que ni le touriste de la belle saison ni le patient et laborieux paysan de la montagne ne l'ont encore soumise entièrement à leur profit ou à leur plaisir.

Je regardais ce grand, fier et doux tableau, songeant au plaisir de vivre là, près d'une femme aimée, lorsqu'une voix déjà connue comme si je l'eusse entendue toute ma vie me fit tressaillir et frissonner : c'était mademoiselle La Quintinie, qu'on nous avait dite absente, et qui rentrait de la promenade avec son grand-père. Elle accourait embrasser Élise, et madame Marsanne se hâta de me présenter à M. de Turdy.

C'est un grand vieillard maigre, poli, un peu timide, assez insignifiant à première vue, mais que je ne pouvais cependant pas regarder sans intérêt, car il avait une réputation de grande honorabilité, et je savais déjà que Lucie l'adore. Il m'accueillit avec cette politesse provinciale qu'on raille à Paris, mais que je trouve fort bonne et fort agréable quand elle n'est pas exagérée, et c'était ici le cas. On nous fit entrer au salon, et il n'y eut pas moyen de s'en aller. Lucie retenait obstinément ces dames à dîner. M. de Turdy, qui connaissait un peu Henri, nous retint tous les deux. On renvoya nos bateliers, on se chargeait de nous faire reconduire le soir.

C'est ainsi que je me suis trouvé introduit et accepté dans la maison de Lucie, non comme un prétendant qui n'eût peut-être jamais osé se présenter, mais comme un hôte et un ami de plus que le hasard protége. Je ne sais pas trop ce qui s'est passé avant et pendant le dîner. Je ne sais pas mieux dire dans quel état d'émotion bizarre je me trouvais. J'avais des envies nerveuses de rire et de pleurer, et, si j'eusse bu autre chose que de l'eau, je me serais cru surpris par l'ivresse.

Peu à peu je me suis retrouvé en rencontrant deux ou trois fois les yeux de Lucie fixés sur moi et comme étonnés. J'ai repris l'aisance que donne l'habitude du monde, mais non le calme intérieur. La voix de Lucie, extraordinairement forte et douce en même temps, me frappait de secousses électriques chaque fois qu'elle s'élevait au-dessus du diapason de la causerie intime. Cette voix a, je t'assure, une puissance fascinatrice, et je crois même qu'elle est, en ce qui me concerne du moins, la plus grande séduction extérieure de Lucie. Elle est parfois vibrante comme l'airain et remplit le milieu où elle résonne comme une sorte de commandement majestueux. Son rire est si franc, si large, si chantant, qu'il n'y a pas d'orage qu'il ne doive couvrir ou disperser. Une interpellation directe de cette voix à son diapason élevé est comme un appel aux armes dans le tournoi de la conversation. Et puis, dès qu'elle a engagé un échange quelconque de paroles, elle s'emplit d'une suavité qui semble verser des torrents de tendresse et d'abandon, quelque insignifiant que soit le fond de l'entretien.

Ceci ne veut pas dire que Lucie parle avec frivolité sur quoi que ce soit. Au contraire, elle est sérieuse sous un grand air de gaieté juvénile; mais je veux te faire comprendre qu'avant de l'apprécier dans son intelligence on est déjà subjugué par son accent.

Son regard est comme sa voix, il est franc et doux, non pas hardi, mais brave, trop souvent distrait peut-être, mais toujours pénétrant quand on l'obtient en plein visage, et bienveillant pour peu qu'on le mérite. Ses yeux sont d'une limpidité que je n'ai jamais trouvée dans les yeux noirs. Ils ne sont pas noirs du reste, du moins je les vois d'un ton orangé quand je parviens à me rendre compte de quelque particularité en la regardant; car, malgré mon habitude de contempler avec un soin éga l'ensemble et les détails de toute chose et de tout être, ce qui me domine dans l'aspect de Lucie, c'est l'ensemble. Cela tient à ce qu'il m'est impossible de la regarder de sang-froid. Je ne sais quel vertige flotte autour d'elle; c'est comme le frissonnement d'un nimbe.

Mais comme je dois t'impatienter avec mon récit qui n'avance pas! Ce jour-là, il ne se passa rien du tout entre elle et moi, rien d'apparent du moins. Nous étions parfaitement étrangers l'un à l'autre, et je me taisais, dans la crainte de perdre une seule de ses paroles ou de me distraire de l'émotion délicieuse où je me sentais plongé. Qu'a-t-elle dit? A-t-elle dit quelque chose? De quoi a-t-on parlé autour de nous ce jour-là? Je n'en sais absolument rien. J'étais dans un état surprenant; il me semblait faire un rêve de somnambule, marcher au bord d'un précipice avec aisance et savourer l'enivrement de l'abîme avec la confiance d'un fou.

J'ai été seulement frappé de la manière dont elle m'a dit adieu. M. de Turdy engageait Henri à revenir souvent le voir, et, comme il s'était aperçu de mon admiration pour le beau site où s'élève sa demeure, il m'invitait à revenir aussi. Sa petite-fille et lui nous ont reconduits jusqu'au bord du lac, où deux barques nous attendaient. Dans la première, qui est celle de M. de Turdy, il n'y a, en sus des bateliers, de place que pour deux personnes.

C'est un de ces petits canots effilés qui nagent avec une vitesse étonnante. Madame Marsanne et sa fille s'assirent dans cette barque et passèrent devant. Il y en avait une plus grande pour Henri et pour moi ; celle-ci s'appelait *les Amis*, la première s'appelle *Lucie*. Je compris que M. de Turdy n'admettait jamais d'autre passager que lui-même avec sa petite-fille, et je lui en sus un gré infini. Ces embarcations sont si étroites, qu'il n'y a vraiment aucune pudeur à y entasser des femmes et des hommes. En nous quittant, M. de Turdy nous cria : « Au revoir ! » et Lucie répéta d'une voix franche ce mot, qui ne s'adressait qu'à moi par le fait du hasard. J'étais entré le dernier dans la barque, j'avais encore un pied sur le rivage, et Henri était déjà au bout de la proue, prétendant ramer à la place du batelier pour ne pas prendre froid.

Il eut bientôt assez de cette gymnastique. Le lac est plus large qu'il ne paraît. Henri vint donc s'asseoir près de moi. La lune était resplendissante, et le ciel, criblé d'étoiles, ressemblait à un ciel de Naples. Je ne voulais parler que de ce beau spectacle ; mais Henri me parla de Lucie.

« Eh ! me dit-il, il va bien, il va même très-bien, ton mariage ! C'est très-romanesque, et pourtant cela va tout seul. »

J'étais épouvanté de cette ouverture, je la trouvais insensée, et, si tout autre qu'Henri Valmare me l'eût faite, je crois que je me serais fâché. Me parler avec cette légèreté, cette liberté d'esprit du but terrible et sacré de l'amour, et cela au début du premier sentiment, à l'invasion du premier trouble, c'était me traiter comme on ferait d'un oiseau que l'on précipiterait sans ailes dans l'inconnu de l'espace. Je ne répondis point. Je sais qu'Henri est bon quand même. C'est le plus intime, sinon le plus sympathique de mes amis d'enfance. Il a ton estime et ton af-

fection; mais tu avais bien raison de me dire : « Vous ne vous comprendrez pas toujours. » Le fait est que déjà nous ne nous comprenions plus du tout, et que sa précipitation me semblait un outrage à la divine pureté de mon premier rêve.

Il ne s'inquiéta guère de mon silence.

« J'ai beaucoup parlé de toi à M. de Turdy, reprit-il. Comme il me questionnait sur ton compte, frappé qu'il était de ton heureuse physionomie, je lui ai raconté toute ta vie, la manière dont ton père, resté veuf de bonne heure, t'a élevé lui-même, à lui tout seul, à sa manière, en homme très-fort, très-admirable et très-original qu'il est; comme quoi cet excellent père avait réussi à faire de toi un garçon charmant, chevaleresque, poétique, un véritable Amadis des Gaules. J'ai dit tout cela sans rire, parce que j'aime ton père et toi, parce que, tout en vous trouvant singuliers, je vous estime à l'égal de ce qu'il y a de meilleur dans le monde; et mon vieux Turdy, qui n'est pas mal don Quichotte non plus, a pris feu tout de suite. Il ne m'a pas demandé si tu étais riche ou pauvre, mais si tu *étais occupé*. J'ai répondu : « Il s'occupe, » ce qui n'est peut-être pas la même chose; mais il n'a point paru faire de distinction, et je te jure que tu as fait sa conquête et, par conséquent, celle de sa charmante petite-fille, qui ne voit que par ses yeux. »

Je ne répondais toujours point. Je ne voulais ni approuver la précipitation d'Henri, ni le dégoûter de me rendre service, car je sentais bien qu'il pouvait seul suppléer à ma timidité... D'où vient que cette brusque façon de me pousser dans ma destinée me faisait souffrir?

Il remarqua mon silence et parut s'en inquiéter.

« Après ça, me dit-il, peut-être t'es-tu moqué de moi en me disant que tu étais épris de mademoiselle La

Quintinie, et peut-être au fond penses-tu toujours à mademoiselle Marsanne?

— Dis-moi, lui répondis-je, que tu es amoureux d'Élise, et laissons l'autre tranquille. Pauvre jeune fille, si riante et si heureuse, qu'a-t-elle fait d'excentrique ou de hasardé aujourd'hui, pour que deux écoliers en vacances se permettent d'épier le premier battement de son cœur et de disposer de sa vie dans leurs rêves? »

Henri se prit à rire, et puis tout d'un coup il me développa d'un ton fort sérieux, et pour la première fois, ses théories sur l'amour et le mariage.

« Mon cher ami, dit-il, libre à toi de te prendre pour un écolier; mais, moi, je sens que je suis un homme, et un homme de mon temps, qui plus est. A vingt-cinq ans, j'en ai, à beaucoup d'égards, cinquante. Tu ne m'en fais pas ton compliment, je le sais, je t'en dispense. Je n'ai pas la prétention de te servir de modèle, et je ne me permets pas de vouloir rien déranger au système d'éducation que ton père t'a appliqué. Je suis ce qu'on m'a fait, ce que le monde d'aujourd'hui fait de tous les jeunes gens qui ne se présentent pas à lui armés de toutes pièces par la déesse Minerve, et cuirassés de théories plus ou moins transcendantes. Je ne suis pas venu au monde, comme toi, avec une fortune bien établie. Mon père a mangé gaiement la sienne sans trop songer à mon avenir, c'était son droit. Il m'a procuré un emploi assez lucratif dans un ministère. Je suis un homme *occupé,* moi, et je n'en suis pas plus fier; car mon occupation ne sert absolument à rien et ne me prend pas une parcelle de mon intelligence, de mon cœur ou de ma volonté. Je suis un privilégié qui ne feint même pas de travailler, vu qu'il est fier et méprise l'hypocrisie, un être complétement inutile à la société, et qui ne se soucie pas plus d'elle qu'elle ne se soucie de lui. Mon père s'est servi d'une

influence acquise par ses opinions; moi, je n'ai pas encore d'opinions politiques, et, comme je suis un honnête garçon, je ne feins pas plus d'en avoir que je ne feins de prendre mon emploi au sérieux. Je sais très-bien qu'en perdant mon père, je resterai sans appui, et que, si j'ai affaire alors à des supérieurs zélés, à des pédants administratifs, je perdrai ma place. Voilà pourquoi je songe à me marier pendant que j'ai cette place, qui fait de moi ce qu'on appelle un parti sortable. Qui dit mariage dit donc *affaire* dans la position où je suis; cette position, je ne me la suis pas faite, je l'ai subie. Je n'aurais pas mieux demandé que d'être un homme de mérite, mais on ne m'a pas donné l'occasion de le devenir. J'y suppléerai par ma volonté quand je me sentirai mûr. Je réfléchirai, j'écrirai ou j'agirai; je serai quelque chose. Il n'est pas permis de ne rien être au temps où nous vivons. Ce que je produirai, je ne le sais pas encore, mais je sais la philosophie que j'aurai, et je veux bien te la dire d'avance.

« Je ne sais absolument rien de la vie future, voilà pourquoi je ne la nie pas; mais je ne force pas non plus mon imagination pour y croire. Toute ma religion consiste à accepter la vie présente telle qu'elle est, et à ne pas chercher querelle à Dieu sur son peu de durée. J'accepte aussi la courte mesure d'intelligence qu'il m'a donnée, ainsi qu'à la plupart de mes semblables, et ma vertu consiste à n'en pas faire le mauvais usage de préférer le laid au beau, le mal au bien. Donc, je ne ferai jamais d'action perverse et je n'aurai pas de vices, ce qui ne sera pas une conduite trop vulgaire; je n'ai pas de goût pour ce qui est vulgaire.

« Te voilà fixé sur mes principes de religion et de moralité. Ils tiennent, comme tu le vois, en deux mots : tolérance et bon goût. C'est assez, si ces deux mots-là sont sérieux.

« Passons au chapitre du sentiment. Je suis passionné, avec l'imagination froide, c'est-à-dire que je suis jeune, que je n'ai rien abusé de rien, que j'ai encore des sens, et que je suis très-capable d'aimer une femme à la conditions qu'elle sera ma femme et que je pourrai l'estimer. Je n'estime pas les femmes en général. Toutes celles que j'ai connues intimement j'ouaient un rôle quelconque, et se sont classées dans mon souvenir comme des actrices plus ou moins habiles ; mais celle que je choisirai sera forcée d'être naturelle, vu qu'elle ne fera aucun effet et n'aura aucune prise sur moi, si elle ne l'est pas. Qu'elle soit du reste tout ce qu'il lui plaira d'être, sérieuse ou frivole, artiste ou bourgeoise d'esprit, pieuse ou philosophe, ambitieuse ou modeste, mondaine ou cénobitique, pourvu qu'elle soit de bonne foi dans le caractère qu'elle me montrera et honnête dans la satisfaction de ses instincts, je lui laisserai sa libre initiative. Elle sera fidèle, c'est tout ce qu'il me faut, et jamais ridicule, j'en réponds, j'y veillerai ; je saurai la choisir, te dis-je, et je l'aiderai à marcher droit, je l'y contraindrai au besoin. Je n'ai donc aucune frayeur du mariage, j'en remplirai consciencieusement tous les devoirs, et je me ferai respecter, je me le suis juré à moi-même.

« J'ai dit. Tu connais à présent celui qui te parle. Je passe au fait présent, au sujet qui t'occupe. Élise Marsanne me plaît ; elle est, jusqu'à ce jour, la seule femme dont je puisse dire : Je peux l'aimer ; mais je ne l'aime point encore, je n'ai pas lâché la bride à la vivacité de mon goût pour elle. Dis-moi franchement, et une fois pour toutes, que tu renonces à elle et que ton père t'autorise à n'y plus songer, et demain je te dirai peut-être que je suis amoureux d'elle, si ce mot-là te paraît nécessaire au sérieux de mes projets. »

J'ai voulu, cher père, te rapporter aussi textuellement

que possible tout ce discours de notre ami, parce que madame Marsanne, voyant que je ne recherche pas sa fille, te consultera probablement avant d'écouter un autre prétendant. Peut-être que tout cela ne t'apprend rien, qu'elle t'a déjà écrit la tournure que prenaient les choses en ce qui concerne Élise, et que depuis longtemps tu as pénétré le caractère et les idées d'Henri. Peut-être que tu les as pesées dans ta sagesse, et que tu as déjà porté ton jugement. Permets-moi cependant de te dire le mien. Élise Marsanne et Henri Valmare me semblent faits l'un pour l'autre, et j'ai quelque sujet de croire qu'ils s'entendent déjà fort bien.

Quant à mon avis,... qu'importe? Puis-je dire que j'ai un avis, une théorie quelconque à opposer au programme que mon ami s'est fait sur l'amour et le mariage? Non, en vérité, je n'avais pas encore beaucoup pensé au mariage, moi, et, depuis que j'aime, tout se résume pour moi dans le besoin de l'amour éternel, de l'amour exclusif. Le mot de mariage ne m'offre pas un sens à part, et je ne peux rien discuter à ce sujet avec Henri, qui fait de l'amour une sorte de satisfaction physique légitime, énergique et amicale, mais où il semble que les croyances, les opinions, les idées en un mot doivent faire éternellement deux lits.

Je lui ai juré que ni toi ni moi n'apporterions d'obstacle à ses projets, et je le priai de ne pas se préoccuper des miens à ce point de vue.

Deux jours après, nous allâmes rendre notre visite à M. de Turdy. Il était seul. Sa petite-fille va de temps en temps voir sa tante à Chambéry. Les jeunes personnes du monde vont rarement ainsi seules dans leur voiture. Moi, je n'y trouvais rien à redire, je devais croire et je crois à la fidélité et au dévouement des vieux serviteurs auxquels M. de Turdy confie son unique enfant; mais

Henri, qui est plus occupé que moi des usages, a demandé assez naïvement au vieillard si les jeunes Savoyardes jouissaient de la liberté qu'on accorde aux demoiselles anglaises.

« Non, pas du tout, a-t-il répondu; mais ma Lucie n'est plus une petite pensionnaire. Elle n'a pas de mère, sa tante est infirme, et, moi, je suis bien vieux; je me déplace difficilement. Son père n'est ici que lorsqu'il peut dérober quelques jours à ses fonctions militaires. Lucie a le cœur partagé entre nous trois; elle ne peut guère suivre le général, qui n'est jamais installé que provisoirement, et qui, étant toujours censé en activité de service, se flatte toujours d'entrer en campagne à la première occasion. C'est un bon père que mon gendre, et il voit que Lucie est plus convenablement et plus heureusement fixée dans la vieille famille sédentaire que dans une ville de garnison. Il a donc bien voulu me faire jusqu'ici le sacrifice de me laisser mon bâton de vieillesse, et je lui en sais un gré extrême. C'est un homme excellent, bien qu'un peu imposant de manières. »

En prononçant ce mot d'*imposant*, M. de Turdy eut une sorte de mystérieux sourire qui me frappa, mais qui ne m'a pas été expliqué. Il continua de motiver à nos yeux, avec une condescendance qui me frappa aussi, l'espèce de liberté dont jouit sa petite-fille, et c'est alors seulement que j'appris l'âge de Lucie. Je ne le soupçonnais pas: je lui avais donné de seize à dix-sept ans.

« Elle est majeure depuis un an, nous dit-il, et je trouve qu'il serait ridicule de l'astreindre à toutes les minuties de l'étiquette nécessaires aux petites ingénues. Elle est arrivée à la jeunesse complète, entourée de tant d'estime et de respect, que nous croyons juste, sa tante et moi, de lui laisser recueillir un peu le bénéfice de sa raison et de sa piété. »

Puis, s'adressant à Henri, il ajouta :

« Vous trouverez peut-être ce dernier mot un peu rauque dans ma bouche de mécréant ; mais je veux vous dire — devant votre jeune ami précisément — que je me suis fort amendé depuis un an ou deux. Il est temps, n'est-il pas vrai? N'allez pourtant pas me croire converti! Les capucinades sont fort de mode en ce temps-ci. Moi, j'ai passé l'âge où elles pourraient être utiles, et je m'en tiendrai à la chose qui m'a suffi jusqu'à ce jour. Je nie le Dieu personnel, voyant, écoutant, veillant et réglementant la création à la manière d'un administrateur émérite. Si Dieu existe, il n'a, selon moi, de comptes à rendre à personne de sa gestion, et il l'abandonne aux lois établies par la force des choses. Je sais que vous n'êtes pas beaucoup plus spiritualiste que moi, mon cher Valmare ; mais votre jeune ami,... dont j'ignore absolument les opinions... »

Je lui demandai si c'était une question qu'il me faisait l'honneur de m'adresser.

« Non, reprit-il, je n'ai pas ce droit-là, et, d'ailleurs, je reconnais aujourd'hui que je ne l'ai envers personne. Il fut un temps où j'étais un peu fanatique d'incrédulité, et où les momeries me poussaient à bout. J'ai mis de l'eau dans mon vin, ou plutôt ma petite-fille a baptisé mon breuvage, et je me suis laissé faire. Elle m'a reproché mon intolérance ; elle m'a juré qu'elle respectait mes idées, qu'elle ne chercherait jamais à me les ôter, et elle m'a tenu parole. Enfin ma petite dévote a remporté la victoire. Je ne dis plus rien, je laisse à chacun sa fantaisie, je ne me moque plus des pratiques ; je ne réclame plus la liberté de conscience, puisqu'on me l'accorde à moi-même. Qu'en pensez-vous ? »

Il me regardait. Je ne sais ce que j'allais répondre ; peut-être n'aurais-je pas du tout répondu, lorsque made-

moiselle La Quintinie entra. Je ne m'y attendais pas. Elle était venue par le lac, elle avait monté la côte à pied et s'était introduite sans fracas par le jardin ; elle avait laissé son chapeau sur un banc, elle se trouva assise au milieu de nous après avoir baisé le front blanc et luisant de son grand père, comme si, ayant assisté à la conversation, elle le remerciait de ce qu'il venait de dire.

Je crois qu'elle avait effectivement surpris et deviné ses dernières paroles, car elle se tourna gaiement vers Henri en lui disant :

« Vous n'allez pas soutenir le contraire, monsieur Valmare ?

— Je n'avais pas la parole, répondit Henri en me désignant. Voici l'oracle consulté.

— Un oracle ! déjà? s'écria Lucie avec son beau rire moqueur et caressant.

— Quand on est oracle à mon âge, lui répondis-je, on reste muet, ou l'on s'en tire par des énigmes.

— Ni l'un ni l'autre, reprit-elle, ou bien l'on n'est qu'un faux oracle, c'est-à-dire rien. Moi, je sais que vous êtes quelque chose, on nous l'a dit, et je crois de tout mon cœur que vous êtes quelqu'un. Il faut parler et dire de bonne foi tout ce que vous pensez. »

Il me sembla qu'elle me faisait subir à dessein un interrogatoire, que son grand-père s'y prêtait, qu'il avait amené cela, et qu'elle en tirerait parti avec adresse, tout en y mettant une apparence d'imprévu.

Pensait-on déjà que je me présentais, et que je m'offrais sans retour? Henri avait-il déjà, dès ma première visite, trahi le secret de mon mutisme effaré? Henri, si prudent pour lui-même dans la vie, était-il à ce point imprudent pour les autres? Je me crus placé sur la sellette, et j'eus un mouvement de terreur et de dépit si prononcé, que je faillis m'enfuir sans dire un mot.

Lucie vit mon air éperdu. Je crois que je rougissais comme un enfant. Elle fut très-gaie, et d'une gaieté dont il était impossible de se piquer ; car cet accent de bonté qui est en elle, ce ton de bonhomie presque fraternelle dès le premier abord, est une séduction dont je ne puis te donner l'idée. Elle prétendit que j'étais en proie au vertige des pythonisses, que je regardais la fenêtre, et elle courut la fermer, assurant que j'avais le projet de m'envoler pour soustraire le secret des dieux à la vaine curiosité des mortels. Quand j'eus ri et plaisanté à mon tour, j'espérai en être quitte ; mais Henri, qui voulait absolument me faire *briller,* y revint, et Lucie insista. Je pris mon parti alors avec la témérité que soulève en moi la moindre apparence de persécution. C'est de mon âge, et c'était mon droit. Je veux tâcher de me bien rappeler ce que j'ai dit ce jour-là ; car, dès ce jour-là, j'ai brûlé mes vaisseaux et compromis sans retour mon rêve d'amour et de bonheur.

J'ai dit que les oracles n'étaient pas responsables de leurs arrêts, qu'ils étaient la proie toute passive d'une vérité infernale ou céleste agissant en dehors d'eux et malgré eux. Là-dessus, j'ai déclaré que je ne voyais pas matière à prononcer, parce que je ne me trouvais aux prises en ce moment avec aucune foi réelle. M. de Turdy, en accordant à sa petite-fille le droit de croire au Dieu *personnel,* cessait d'être l'incrédule qu'il avait la prétention d'être. Mademoiselle La Quintinie, en respectant l'incrédulité de son grand-père, abandonnait les voies de l'orthodoxie. Il n'y avait plus de doctrine dès qu'il y avait transaction. L'oracle, voyant des idées aussi confuses troubler son atmosphère, demandait à descendre du trépied et à garder ses inspirations pour lui-même.

« C'est-à-dire, répondit mademoiselle La Quintinie, que vous accaparez pour vous tout seul la vérité su-

prême. C'est fort vilain ! c'est de l'égoïsme ! Mais vous en avez dit assez, malgré vous, pour que j'en fasse mon profit, et je crois que j'ai eu tort de faire si bon marché du peu de foi de mon grand-père. Pourtant, si j'étais ergoteuse, je vous dirais que vous me donnez raison; car, si mon grand-père, en tolérant mes idées religieuses, a fait un pas vers la foi, je reste orthodoxe en me réconciliant avec une âme à demi-convertie. »

Elle disait cela d'un ton très-net et tout en caressant le vieillard, qui, souriant et vaincu, me regardait comme pour me demander s'il était possible de résister à ce bel apôtre.

Je résistai pourtant sans trop savoir pourquoi; je me sentais poussé à la révolte par un instinct de loyauté. Plus on se sent épris, plus on doit offrir sérieusement son âme, et il n'y aurait rien de sérieux dans la prudence évasive. Je soutins donc mon assertion. Je ne voulus rien céder. Je déclarai que, si j'avais une doctrine de foi bien arrêtée, il me serait impossible de la modifier au gré de mes affections ou de mes sympathies.

« Savez-vous que cela est effrayant? objecta mademoiselle La Quintinie. Vous dites : « Si j'avais une « doctrine ! » Donc, vous n'en avez pas, et avec cela vous êtes plus intolérant que ceux qui en ont une ! »

Je répondis qu'une doctrine ne s'improvisait pas à mon âge, que je travaillerais de toute mon âme à m'éclairer, et que je me préparais à croire et à penser par un grand respect envers l'essence même de la foi, comme un homme qui va franchir quelque dangereux passage s'assure contre le vertige et consulte sa volonté.

Lucie me regardait attentivement, comme si elle eût étudié de sang-froid ma fermeté intérieure dans les lignes de mon visage; puis, après un instant de silence, elle dit d'un ton très-sérieux :

« Je crois que vous avez raison, et que cet apprentissage d'austérité intellectuelle vous mènera à la vérité. »

Henri prit cela pour des paroles d'encouragement. Moi, je sentis que le ton et le regard de Lucie me faisaient vaguement beaucoup de mal ; mais, quand Henri me demanda ensuite pourquoi, je ne sus pas le lui dire.

On parla d'autre chose, et nous prîmes congé. Notre visite avait duré plus longtemps qu'il n'était strictement convenable ; mais, loin de nous le faire sentir, on nous invita à une promenade à laquelle madame Marsanne et sa fille, ainsi que deux ou trois autres personnes, allaient être conviées. M. de Turdy chargea Henri de prendre jour avec ces dames et de lui écrire leur décision.

Madame Marsanne me prit à part le soir même pour me demander comment s'était passée ma seconde visite à Turdy. Je lui en rendis compte sincèrement. Comme jamais il n'a été question entre elle et moi des projets que vous aviez faits ensemble, et que je suis censé, aussi bien qu'Élise, les ignorer absolument, je crus devoir exprimer sans détour mon admiration pour Lucie et ma sympathie pour son grand-père.

« Prends garde, mon cher Émile, répondit notre amie. Mademoiselle La Quintinie a refusé plusieurs partis, et, bien qu'elle n'ait pas affiché une résolution décisive, sa famille craint qu'elle ne tourne tout doucement à l'habitude du célibat. Il faut que je t'apprenne ce que c'est que Lucie. Je ne le sais réellement que depuis deux ou trois jours, ayant été aux informations auprès des personnes du pays.

« Lucie n'est pas seulement une charmante fille que mon Élise a connue très-gaie et très-intelligente au couvent : c'est à présent une personne plus que distinguée : c'est, dit-on, une femme réellement supérieure. Elle a tant de goût et de bon sens, qu'elle le cache plutôt

qu'elle ne le montre ; mais il paraît qu'elle est aussi instruite qu'une femme peut l'être et qu'elle a un grand talent de musicienne, avec cela un caractère qui, par le courage et l'élévation, ne paraît pas de son sexe. Tout en la chérissant, Élise se moque un peu d'elle entre nous. Moi, je suis moins susceptible que ma fille, et je vois dans mademoiselle La Quintinie une personne qui ne se décidera pas aisément au mariage, parce qu'elle a le droit d'exiger beaucoup et parce qu'elle ne connaît pas les petites ambitions, l'ennui de l'oisiveté, le besoin de paraître, enfin toutes les petites raisons qui déterminent la plupart des jeunes filles.

« Si j'étais sa mère, poursuivit madame Marsanne, peut-être la laisserais-je suivre cette voie exceptionnelle, à la condition que j'aurais pour me consoler une autre fille comme Élise, destinée à prendre la vie plus terre à terre. On dit que le général La Quintinie n'entend pas de cette oreille, et que, quand il a le loisir de s'occuper de Lucie, il tempête de la voir encore fille à vingt-deux ans. Il menace alors les vieux parents de la leur retirer, s'ils ne trouvent pas à la marier au plus vite. Donc, le grand-père avait jeté d'abord les yeux sur Henri Valmare; mais il paraît qu'Henri a une inclination. »

Ici, madame Marsanne sourit d'une manière expressive, et elle continua :

« Du moins Henri m'a dit qu'il l'avait fait clairement pressentir dès les premiers mots très-bienveillants et très-gauches du bonhomme Turdy. Aussi le bonhomme a-t-il songé à toi dès qu'il t'a vu et qu'il a su d'Henri qui tu es et ce que tu vaux. « Je laisserai tous mes biens à « Lucie, a-t-il dit. Sa grand'tante en fera autant. Nous « n'avons donc pas à nous préoccuper de la fortune du « futur. Ma sœur a des idées un peu féodales, c'est un « radotage dont je souris. On passera sur le nom, quel

« qu'il soit. Ce qu'il nous faut, c'est un jeune homme « charmant, très-instruit et d'un caractère un peu excep- « tionnel, à la fois enthousiaste et vertueux, comme « vous m'avez dépeint M. Émile Lemontier. Celui-là pour- « rait plaire à ma petite-fille, qui sait? Rien ne coûte « d'essayer. N'en dites rien au jeune homme; mais, « si Lucie lui tourne un peu la tête, ne le découragez « pas; car, de mon côté, je plaiderai sa cause vivement. »

En me rapportant les paroles de M. de Turdy, madame Marsanne m'avait paru, elle, plaider avec une délicate réserve la cause des amours d'Henri et d'Élise. Aussi je me gardai bien de dire non au rêve du vieux Turdy, et, tout en m'y prêtant à mes risques et périls, je priai madame Marsanne de ne point t'en écrire. J'eus peut-être tort, mais je craignais de te tourmenter l'esprit. Tu avais un grand travail à terminer, et moi, me sentant pris trop vite et trop fortement, je me flattais de me calmer et de t'entretenir peu à peu de mes espérances sans te bouleverser de mes anxiétés.

Dans tout cela, cher père, ne te semble-t-il pas que les personnes graves, le grand-père, madame Marsanne et Henri, qui se pique d'avoir cinquante ans, ont agi bien vite? Je ne leur en veux pas. Ils n'ont pas deviné combien j'étais capable d'aimer avec passion, et combien Lucie, avec son air ouvert et confiant, était en garde contre mon amour.

J'ai eu pourtant de grandes illusions, comme tu vas le voir, des illusions dont je suis honteux à présent. Je ne suis pas un fat, et, sans faire de fausse modestie, je ne me crois pas présomptueux. Si j'ai fait de très-bonnes études, c'est grâce à toi, qui de bonne heure, avec un mélange admirable de persévérance et de sollicitude, as su développer, exciter et contenir tour à tour les élans de ma curiosité. D'ailleurs, cette soif d'apprendre, mon

seul mérite, je la tiens de toi, et je n'ai en moi rien de bon qui ne t'appartienne. A force de m'entendre répéter que je ne suis pas un garçon vulgaire, j'ai dû m'habituer à le croire ; mais je te jure que je n'ai pas ouvert la porte aux sottes vanités, que j'ai le respect enthousiaste des supériorités auxquelles je dois de n'être pas un esprit trop inférieur, et que tout mon orgueil est de comprendre le bien qui m'a été fait, le prix du beau et du vrai qui m'ont été donnés.

En me présentant de nouveau devant Lucie, j'étais donc digne, sinon de son estime, du moins de son attention. Je lui apportais une confiance sans bornes dans son caractère, et ce n'est pas là un sentiment d'infatuation personnelle. Je ne l'examinais pas, je ne me demandais pas si mon cœur et mon imagination la plaçaient trop haut : j'avais ce besoin d'adorer sans contrôle et de se donner sans réserve qui est à coup sûr le fait d'une réelle ingénuité d'esprit.

Ce fut à la cascade de Coux qu'eut lieu notre troisième rencontre. Cette chute d'eau, médiocre comme volume et comme hauteur, n'en est pas moins digne de l'engouement de Jean-Jacques. En fait de paysage, Rousseau était vraiment un grand artiste, et on peut, quand on est artiste aussi, le suivre avec confiance dans ses promenades. Il avait compris que le beau n'a pas besoin d'une grande mise en scène, et que l'effet des choses est dans l'harmonie. Rien de plus frais et de plus suave que l'arrangement naturel de cette cascatelle. La brisure de rochers d'où elle s'élance est proportionnée à son élévation, et les blocs où elle disparaît un instant, pour s'en échapper en plusieurs courants agités, sont jetés là dans un désordre en même temps hardi et gracieux. Il y a des entassements qui forment des arches moussues où l'eau tournoie et bouillonne avec des bruits charmants et

un mouvement dont la fougue est plutôt joie que colère. Partout sur ces beaux rochers mouillés fleurit cette petite plante rose que tu aimes tant, l'érine alpestre, qui se tasse et se presse à la pierre, en lutte contre l'eau, avec la coquetterie des êtres délicats d'aspect qui ont l'organisation forte. J'étais en train d'examiner ces fleurettes à la loupe avec Henri, quand j'entendis arriver la voiture qui amenait mesdames Marsanne avec mademoiselle La Quintinie et son grand-père. Je ne crus pas devoir marquer trop d'empressement, et je laissai Henri se présenter le premier. Tout le monde connaissait la délicatesse de ma situation, car on s'arrangea de telle manière que je dusse offrir mon bras à Lucie, et très-peu d'instants après, bien qu'elle ne parût point songer à s'y prêter, nous fûmes seuls ensemble au bord d'un des méandres du torrent, séparés de nos compagnons par un groupe de rochers.

Nous étions trop près de la cascade pour échanger facilement des paroles suivies. L'érine alpestre me servit de prétexte pour nous en éloigner un peu et pour parler de toi. Lucie se montra dès lors toute disposée à m'entendre, et elle me fit sur ton compte mille questions charmantes. Elle connaît tes travaux, et elle en raisonne comme une femme de mérite qui n'a pas ou qui feint de ne pas avoir dans la mémoire la technologie des choses, mais qui en a parfaitement compris le but et suivi le développement. J'étais ravi de voir qu'elle n'était étrangère à rien de ce qui t'intéresse. Je le fus encore plus quand je découvris qu'elle connaissait toute ta vie de dévouement, de travail et de dignité. Elle voulut savoir ton âge, ta figure, tes goûts, tes habitudes, ta manière de travailler, de parler, de t'habiller, et, quand j'eus répondu à tout, elle me demanda si je te ressemblais.

Je ne te ressemble qu'à demi, et j'avouai humblement qu'avec mes vingt-quatre ans j'étais beaucoup moins

bien que toi avec tes soixante. Elle ne me sut pas mauvais gré de l'hommage que j'étais heureux de te rendre en toutes choses; mais ce n'est pas de la ressemblance extérieure qu'elle se préoccupait. Elle voulait savoir si je partageais toutes tes idées, et si, en les respectant beaucoup, je n'y apportais pas en moi-même quelque modification. La question était directe, sérieuse, et ne me déplut pas. D'autres eussent peut-être préféré une femme ne sachant parler que de choses frivoles, mais je ne me sentais pas mal à l'aise avec cet esprit net et sérieux qui me demandait compte avec douceur et délicatesse du fond de ma pensée. Je n'éprouvai pas le puéril besoin de la dominer et de lui prouver qu'un homme ordinaire en sait presque toujours plus long que la femme la mieux instruite. Je voyais bien qu'elle en était persuadée, et qu'en m'interrogeant, elle ne me demandait que cette solution de la conscience du vrai que tout être humain a le droit de vouloir soumettre à son point de vue.

Voici, je crois, le sens fidèle de ma réponse :

« Mon père a travaillé quarante ans, cherchant à travers les profondeurs du passé non pas tant les curiosités de l'érudition que les vérités de l'histoire philosophique. Il n'a été ni professeur ni fonctionnaire sous aucun gouvernement. Il n'a voulu appartenir à aucun corps de la science officielle. Sa fortune et son peu d'ambition directe lui ont permis de conserver une indépendance absolue, extrêmement rare dans le temps où nous vivons. Vous voyez que le résultat de tant de savoir et de liberté l'a conduit à repousser les systèmes de toutes pièces et à n'admettre qu'un très-petit nombre de vérités fondamentales. Vous êtes étonnée, disiez-vous tout à l'heure, de trouver dans ses résumés tant de respect pour des croyances qui ne sont pas les siennes, tant de mesure et de douceur envers les plus intolérants adversaires de sa

philosophie : c'est que mon père est d'une générosité de tempérament dont rien n'approche, et que la forme amère ou irritée lui est antipathique; mais ne croyez pas que cette douceur d'âme change rien aux principes qu'il a une fois admis. Si vous avez lu attentivement, comme je le crois, ses conclusions générales, vous devez être certaine qu'il n'y a pas en lui de transaction possible avec ceux qui nient le développement de la lumière...

— C'est-à-dire avec les catholiques? dit mademoiselle La Quintinie en me regardant fixement.

— Non-seulement avec les catholiques, repris-je, mais avec les sectateurs de toute religion qui cloue la pensée humaine sur un dogme immobile et sans avenir.

— Et vous partagez entièrement cette révolte de votre père contre des croyances... qui sont les miennes, on vous l'a dit?

— Je la partage entièrement, répondis-je, non-seulement par respect pour son opinion, qui est celle de tous les vrais grands esprits, mais encore par la conviction que mes études, mes instincts et mes réflexions m'ont forcé d'avoir. »

C'était là, n'est-ce pas? une déclaration de guerre bien plus qu'une déclaration d'amour. Mademoiselle La Quintinie garda le silence assez longtemps pour me faire croire que tout était rompu, ou plutôt que rien ne serait jamais commencé entre nous. Elle avait mis sur ses genoux une touffe de ces petites fleurs qui avaient servi à commencer l'entretien, et elle avait l'air de jouer avec sans m'entendre. Tout à coup, elle leva la tête et me regarda encore en disant :

« Il y a une chose certaine, monsieur Lemontier, c'est que vous avez une franchise rare, et que c'est une grande qualité. J'aurais bien des choses à vous dire, mais c'est vraiment trop tôt. Je ne peux pas avoir tant de con-

fiance. Donnez-moi le temps de vous connaître un peu plus, et alors je me permettrai peut-être de discuter quelquefois avec vous; car j'ai beau être une femme, encore enfant à bien des égards, vous savez que chacun tient à sa croyance, et que les faibles ont le droit de se défendre contre les forts.

— Pourquoi pas tout de suite? lui demandai-je. Êtes-vous aussi sincère que moi quand vous prétendez ne pas me connaître? Je me suis pourtant donné tout entier, et vous n'avez rien à découvrir que je ne vous aie livré.

— Vous avez raison, reprit-elle, et je crois que ce serait vous faire injure que de vous étudier comme un homme ordinaire. Qui comprend votre père et qui vous a vu un instant doit vous connaître, sous peine de tomber dans une méfiance niaise; mais pourtant... je ne peux pas dire un mot de plus sans vous faire une question absurde. Répondrez-vous à une question absurde? »

Et, comme j'hésitais à répondre, cherchant à deviner d'avance, elle ajouta en riant :

« La vérité exige quelquefois l'absurdité. Vous savez le fameux *credo quia absurdum!* »

Mais, tout en riant ainsi, elle rougissait beaucoup, et je la priai de s'expliquer en rougissant moi-même autant qu'elle.

« Eh bien, reprit-elle avec un héroïsme de franchise extraordinaire, on prétend que vous avez conçu pour moi, à première vue, une passion de roman. C'est Élise qui dit cela, et, pour vous tirer de votre embarras, sachez qu'elle prétend que j'ai répondu à cette passion comme par une commotion électrique. Vous reconnaissez là le style moqueur de notre amie; mais il y a quelque chose de vrai sous cette hyperbole. J'ai cru voir que vous étiez porté à une sympathie particulière pour moi, et, de mon côté, j'ai ressenti pour vous la même chose. Voilà

les grands mots lâchés; ils ne sont pas si effrayants qu'ils en ont l'air, et nous pouvons à présent nous entendre, en braves gens que nous sommes, pour rire des attaques de nos amis, et pour leur répondre ensuite, sans rire, que nous nous estimons véritablement l'un l'autre. Du moins, quant à moi, je le déclare. En pouvez-vous dire autant de vous-même, et ma question est-elle absurde, indiscrète ou inconvenante? »

Cher père, je ne sais pas comment on dit à une femme qu'on est amoureux d'elle; mais je n'ai trouvé rien de si naturel et de si aisé que de lui dire qu'on l'aime sérieusement. Je l'ai dit à Lucie sans trouble immodeste, sans génuflexion indécente, en la regardant bien en face, comme elle me regardait, et sans aucun reste de timidité. Je lui ai dit que je ne savais pas si c'était de l'amitié, de l'amour ou de la passion, vu que je n'avais aucune expérience de mes propres sentiments, mais que je me sentais lui appartenir entièrement. J'ai ajouté qu'elle ne devait pas se préoccuper de cette vivacité d'impression, que je ne savais pas encore l'importance et la durée que cela pouvait avoir dans ma vie, que cet embrasement subit de tout mon être pouvait bien tenir à ma jeunesse et à mon enthousiasme naturel, que je n'étais pas assez sot pour m'en faire un mérite et pour vouloir qu'elle m'en sût gré. Il n'y avait en moi qu'une chose à prendre en grave considération, mon respect pour elle, c'est-à-dire une foi aveugle dans sa loyauté et un dévouement qui pouvait être mis à l'épreuve la plus rude le jour où il serait accepté.

Je ne sais pas si elle fut très-émue en m'écoutant. Dès qu'elle eut compris, elle mit sa figure dans ses mains, et elle se tenait assise, les coudes appuyés sur ses genoux. C'est tout ce qui m'a frappé dans son attitude, car tu penses bien que je n'étais pas de sang-froid et que je son-

geais à me faire bien comprendre dans l'énergie de ma sincérité beaucoup plus qu'à surprendre en elle un trouble physique quelconque. Ce trouble des sens, dont pour rien au monde je n'eusse voulu profiter, même pour effleurer seulement son vêtement, ne m'eût rien appris, sinon qu'elle était femme, et nullement blasée sur de pareils épanchements. Or, je savais bien qu'elle est femme; tout en elle exprime une vie intense gouvernée par une vie intellectuelle plus intense encore, et, quant à l'expérience qu'elle peut avoir, je ne croyais pas devoir la craindre. Personne, j'en réponds devant Dieu, ne lui a jamais exprimé une affection aussi forte et aussi vraie que la mienne.

Je vis seulement, quand elle releva son visage, qu'elle avait caché quelques larmes et qu'un beau sourire reprenait le dessus.

« Vous êtes, me dit-elle, la droiture en personne, puisque du premier mot vous risquez le tout pour le tout! De la part d'un autre, ce que vous m'avez dit là m'eût probablement choquée; mais, tout en ayant eu un peu mal aux nerfs, je ne sais trop pourquoi, j'ai été plus touchée que blessée de votre hardiesse. N'en concluez pas que je vous aime comme vous avez l'air de m'aimer. Sur l'honneur, je ne sais pas ce que c'est que l'amour, ni si je le saurai jamais; mais je connais l'amitié, et il me semble que vous me l'inspirez spontanément, comme un droit que vous réclameriez au nom de Dieu, qui lit dans les âmes. Restons-en là jusqu'à nouvel ordre. Malgré le grand mystère qu'on se recommande autour de nous, et que chacun trahit de son mieux, nous savons fort bien l'un et l'autre qu'on veut que nous nous aimions. Ceci est une question immense, puisqu'elle conduit forcément au mariage, et que le mariage nous effraye tous les deux, n'est-il pas vrai?

— Cela est très-vrai quant à moi, répondis-je; mais

cette nouvelle brutalité que vous exigez de ma franchise veut être expliquée. Le mariage est le contrat le plus saint et le plus respectable que je connaisse, c'est le but et l'idéal d'une vie sérieuse et pure. Je ne me crois pas indigne d'y aspirer, et il n'y a dans mon existence aucun usage de ma liberté qui m'en détourne et qui me crée des regrets pour la suite ; seulement, je n'ai pas encore assez réfléchi aux devoirs d'un père de famille, et je ne suis pas assez mûr pour les envisager. Avec une espérance comme celle qu'on veut me suggérer, la maturité se ferait peut-être très-vite, et mon père m'y aiderait considérablement ; mais, à l'heure qu'il est, et tel que me voilà, surpris par un sentiment dont je ne soupçonnais pas la puissance, je mentirais si je me donnais pour un esprit tout à fait formé, et je sens qu'avec vous il faudrait cet esprit-là. Vous avez le droit de l'exiger. »

Lucie me répondit qu'elle était parfaitement satisfaite de toutes mes réponses et de toutes mes idées sur notre situation, qu'elle ne voyait devant nous aucun obstacle invincible à l'union désirée par son grand-père, mais qu'elle ne voyait pas non plus la possibilité d'y arrêter si vite nos pensées et de prendre spontanément une résolution intérieure.

« Il faut nous voir, dit-elle, et causer ensemble de temps en temps. Nous y courons peut-être le risque de rencontrer l'amour sur le chemin de l'amitié, puisque ni l'un ni l'autre ne savons bien la différence; mais je crois pouvoir dire sans orgueil que nous avons tous les deux une certaine force de réflexion à mettre à l'épreuve, et qu'il n'y a pas de mal possible dans nos relations. Nous avons beaucoup de courage, cela est certain, et je n'ai pas de parti pris contre le mariage, dont je me fais la même idée que vous. Il serait peut-être puéril de nous rencontrer tels que nous sommes sans vouloir nous con-

naître, et sans laisser à Dieu le soin de nous associer ou de nous désunir. Je m'en remets à lui. Je n'ose pas dire : Faites comme moi, puisque vous n'êtes pas sûr que Dieu s'occupe de nos destinées... »

Je lui répondis que je n'avais jamais nié cette intervention et que j'aimais à y croire, que j'y croirais peut-être absolument un jour, quand j'oserais m'affirmer à moi-même certaines vérités qu'on ne doit pas admettre par complaisance ou par enivrement.

« C'est bien, ajouta-t-elle, et avant tout vous consulterez votre père ?

— Sans aucun doute. »

Elle réfléchit un instant comme incertaine, puis elle approuva et prit mon bras pour aller rejoindre son grand-père, qui était en tête-à-tête, lui, avec madame Marsanne. Certainement ils parlaient de nous, car ils sourirent en nous voyant. Lucie alla droit à eux, et leur dit avec beaucoup d'assurance, trop d'assurance peut-être :

« Eh bien, nous ne nous détestons pas, nous nous estimons beaucoup, et nous voulons bien nous rencontrer de temps en temps ; mais n'en demandez pas davantage. Nous ne nous déciderons à l'étourdie ni l'un ni l'autre. Soyez donc discrets et patients, c'est votre affaire. »

Le grand-père fut enchanté et me pressa vivement les mains. Je causai assez longtemps avec lui. C'est un vieux raisonneur à idées étroites, mais dont le cœur généreux répare la sécheresse intellectuelle. Il a une instruction superficielle qui lui permet de prononcer sur tout sans avoir rien approfondi. Il a la prétention de croire au néant, et sa logique est si mauvaise, que Lucie a dû se faire religieuse par réaction. Ce n'en est pas moins un homme aimable et un homme excellent que M. de Turdy. Il a une grande bienveillance et la naïveté d'un vieillard dont la vie a été pure. Il se pique de comprendre les délica-

tesses du sentiment et il en a certes l'instinct, sinon par expérience, du moins par habitude de savoir-vivre. Je l'ai pris surtout en affection à cause de la tendresse vraiment touchante qu'il a pour sa petite-fille. Elle est son idéal et son dieu, et, s'il n'a rien gouverné en elle, il n'a du moins rien flétri et rien amoindri.

Tout en s'attribuant une finesse et une prudence qu'il n'a pas, il a une notion vraie des choses sociales, et il fut de l'avis de Lucie et du mien sur les convenances morales du mariage. Il comprit qu'on ne devait pas faire de ceci une affaire, surprendre deux volontés hésitantes et unir deux êtres qui ne se connaissent pas. Il m'a raconté qu'il avait été marié à une femme qu'il avait vue pour la première fois la veille du contrat, et il m'a laissé deviner qu'il avait eu avec elle une vie pâle, régulière et sans effusion. Sa fille, qu'il avait voulu laisser plus libre, s'était engouée sans beaucoup de réflexion des épaulettes de colonel et des moustaches noires de M. La Quintinie. Il ne paraît pas que cette union puisse être qualifiée autrement que de *paisible,* ce qui signifie peut-être *ennuyée.* Enfin l'amour véritable ne me semble pas avoir beaucoup visité ce vieux manoir et cette famille de Turdy. La grand'tante est restée fille, en proie à une dévotion ponctuelle et mondaine. Sa maison est à Chambéry le rendez-vous de la vieille aristocratie de la province.

La conclusion de ces détails fut que M. de Turdy se berçait avec plaisir de l'espoir de marier Lucie avant de mourir, et qu'il était très-content de pouvoir écrire au général, son gendre, qu'il avait mis un nouveau mariage en train pour elle ; mais il consentit à ne vouloir rien presser. Il laissa à Lucie le temps de la réflexion, sachant, disait-il, qu'elle romprait tout, si on la tourmentait. Il ne vit pas d'inconvénients à nous mettre en rapports ensemble, sans engagement réciproque. Lucie a agréé

l'essai d'autres soins que les miens ; mais, dès les premiers jours, elle les a repoussés sans appel. Elle n'a pu être compromise par aucun dépit, tant sa réputation est bien établie. On me jugeait incapable de me plaindre en cas d'échec, et on avait raison. La situation a donc été dessinée ainsi, et jusqu'à présent elle n'a pas été modifiée par le fait de M. de Turdy ni par le mien; mais nous avions compté sans des obstacles que tu apprécieras, et qu'aujourd'hui je juge invincibles. Je reprends mon récit.

La journée de la cascade de Coux fut charmante. On fit une légère collation sur l'herbe. Lucie fut gaie comme je ne l'avais pas encore vue, et il ne tint qu'à moi de croire qu'elle était heureuse ou remplie d'espérances de bonheur. La gaieté de Lucie n'est pas une pétulance d'enfant qui s'étourdit, c'est une grâce de femme qui cherche à épanouir les autres; on y sent la tendresse d'une bonne et sainte fille qui a cherché toute sa vie à dérider le front de vieillards aimés, et qui a trouvé le rayonnement de sa propre jeunesse dans cette préoccupation touchante. Le vieux Turdy n'est pas gai par lui-même, et Lucie a fait de leur vie à deux un éternel sourire. Madame Marsanne, qui me l'avait dépeinte si sérieuse, fut étonnée de l'abondance et de la tenue de son enjouement, et moi, dont le cœur ému était plutôt prêt à éclater dans les larmes que dans le rire, je me sentis emporté sans résistance dans un monde d'idées fraîches et jeunes, dans un paradis de fleurs et d'oiseaux enivrés de soleil.

Lucie est particulièrement et l'on pourrait dire spécialement *aimable*. Je n'avais jamais compris toute l'extension de ce mot-là, trop prodigué dans le monde, où presque tous les individus sont frottés d'un certain vernis d'aménité banale. Bien différente est cette aménité que

le cœur échauffe et que l'esprit colore. Lucie n'est pas ainsi avec tout le monde. Elle a besoin de la véritable intimité pour s'abandonner, et jusqu'à ce jour elle n'avait dit le secret de son charme ni à Henri ni à moi. Elle ne songea plus à s'observer dans ce dîner sur l'herbe, et son expansion fut éblouissante. Elle ne cherche pas l'esprit, et elle en a beaucoup quand elle s'anime. Sa plaisanterie du moment fut un jeu avec Élise, jeu où Élise brilla et fut vaincue. Élise, avec son dédain pour les idées sérieuses et les sentiments vifs, met volontiers sa coquetterie à railler, devant Henri, ce qu'elle appelle mes vertus et ce qu'elle traite de science théologique dans la piété de Lucie. Elle m'appelle *Grandisson,* elle appelle Lucie son vieux bénédictin. Je me laisse railler : Élise n'est jamais méchante et ne me fâche point ; mais Lucie a une manière enjouée de se défendre. Elle abonde dans le sens de sa compagne, et joue, à mourir de rire, le rôle de vieux docteur. Elle l'interpelle en termes de catéchisme sur les modes, sur la forme des éventails, sur la couleur des rubans ; puis elle lui fait d'une voix grave, et avec des intonations de prédicateur très-comiques, des sermons en trois points sur ses hérésies en fait de goût et de parure. Elle lui cite, avec des arrangements apocryphes, les Pères de l'Église à propos de son ombrelle ou de ses gants, et en somme elle lui démontre qu'elle entend mieux qu'elle ces graves questions de la toilette des femmes.

A ce jeu en succéda un du même genre, où elle me prit à partie sur mes opinions politiques. Comme je lui reprochais d'être légitimiste, elle se mit à contrefaire certains vieux personnages encroûtés qu'elle voit chez sa tante, que son grand-père reconnut et nomma en riant jusqu'aux larmes. Évidemment, Lucie, en s'égayant dans cette mimique très-réussie et dans cette caricature

d'un langage arriéré de formes et d'idées, faisait gracieusement la cour à son grand-père, j'osais alors dire à moi aussi. Elle nous abandonnait l'exagération, les travers et les ridicules du milieu où nous la supposions rivée. Elle semblait même trahir la cause du passé et nous suivre dans les élans de la vie. Moi, du moins, je voulais voir tout cela dans sa gaieté conciliante, et je revins de cette promenade ébloui, charmé, prêt à me croire préféré à tout ce que Lucie avait respecté, accepté ou subi jusque-là.

Mon erreur était complète, l'orgueil m'aveuglait. Lucie est, je le crois, une âme inébranlable, qui fait la part de ce qu'on peut appeler l'écume des opinions, mais qui reste fidèle à de certains principes et tranquille comme ces grandes profondeurs de l'Océan qui ne s'aperçoivent pas des caprices du vent à la surface du flot. Sa gaieté, sa douceur, son humeur égale et facile, auraient dû être pour moi la révélation d'un parti pris, d'un pli à jamais formé dans le livre de sa destinée. Que ce soit à telle ou telle page de son code intérieur, cette page résume sa force, établit sa résistance ; elle n'ira pas au delà

Je revis Lucie le lendemain à Aix, chez madame Marsanne, qui était un peu souffrante. Elle prolongea sa visite pour lui tenir compagnie. Élise était allée avec sa belle-sœur voir la Grande-Chartreuse, et Henri avait obtenu la permission de les accompagner. Je me trouvai donc comme en tête-à-tête avec Lucie ; car madame Marsanne nous mit en train de causerie, et se borna ensuite à nous écouter, plaçant de temps en temps un mot pour nous aider à développer ou à résumer nos idées. Tu ne l'ignores pas, c'est le talent bienveillant et assez intelligent de notre amie.

Lucie me parut avoir sur le cœur l'épithète de légitimiste que je lui avais adressée en riant la veille!

« Le mot n'est pas une injure en lui-même, dit-elle ; mais vous y avez mis une intention hostile : confessez-vous ! »

Et, comme je l'avouais, car je ne veux rien nier, rien dissimuler avec elle :

« Je veux, reprit-elle, vous dire les opinions politiques que je me permets d'avoir. Née d'un père français et d'une mère savoisienne, j'ai été élevée en Savoie, c'est-à-dire en Italie, puisque nous sommes Français d'hier. Je suis donc Italienne à demi, et je n'admets pas que l'annexion ait pu nous dénationaliser si vite. Étant bonne Italienne et patriote, je m'en pique, je ne puis aimer l'Autriche, et je ne puis pas approuver la résistance politique du saint-siége à l'unité de l'Italie.

— En vérité ! s'écria madame Marsanne, votre orthodoxie s'arrête au pouvoir spirituel !

— Absolument, répondit Lucie ; je n'ai jamais eu d'autre manière de voir, et je suis orthodoxe quand même, car le pouvoir temporel n'est pas un article de foi. J'irai plus loin, j'avouerai que j'aime Garibaldi, et que je cesserais d'aimer Victor-Emmanuel le jour où il cesserait de protester pour l'indépendance de l'Italie. Voilà ma profession de foi. Est-ce le *légitimisme* comme vous l'entendez en France ?

— Non certes, répondis-je, et je crois que nous sommes bien près de nous entendre.

— Alors restons-en là, dit-elle, et parlons d'autre chose ; car la similitude parfaite des idées n'est pas si nécessaire dans ce monde. Peut-être même est-il bon que chacun garde une certaine nuance qui le caractérise, pour faire acte de liberté dans la limite admissible. »

Il me sembla qu'elle abandonnait encore une partie de son lest pour s'enlever plus haut dans la région du vrai, et je lui en marquai ma reconnaissance par le soin

que je pris de ne plus rien contredire. Elle parla de la France avec un peu d'amertume, et de l'indifférence politique et religieuse des Français avec tristesse; puis elle parla de son grand-père avec adoration et des douceurs de leur intimité. Je ne sais ce qu'elle dit encore : elle fut si bonne ce jour-là, que je t'écrivis le soir une longue lettre que je devais terminer et t'envoyer le lendemain. Je ne te l'envoyai pas: le lendemain, j'avais la mort dans l'âme.

Le lendemain, je rendis visite à M. de Turdy. Je ne sais par quelle fatalité il lui vint à l'esprit de me demander si j'avais été aux Charmettes, et, comme je répondais négativement:

« Voilà, dit-il en riant, un pèlerinage que ma petite-fille ne fera pas avec vous! »

J'interrogeai les yeux de Lucie, qui affectait de regarder le paysage, comme si elle n'eût entendu ni la question ni la réponse. Je ne sais quelle curiosité chagrine me fit insister. Elle prit alors son parti et répondit nettement :

« Ce n'est pas là une promenade pour une jeune fille! Vous pensez bien que je n'ai rien lu de M. Rousseau; mais je sais, par la tradition du pays, tout ce qui concerne cette existence des Charmettes, et le nom de madame de Warens me répugne, permettez-moi de vous le dire.

— Ma chère enfant, reprit le grand-père, j'aime à croire que tu sais fort mal l'histoire des Charmettes, et qu'aucune personne du pays ne s'est jamais permis de la raconter devant toi, à moins que cette personne ne soit ta grand'tante ou une de ses amies les béguines, ou encore quelque prêtre; car il n'y a que les dévots pour dire crûment les choses, et pour apprendre aux jeunes filles ce que nous autres, vieux mécréants, nous croirions devoir leur laisser ignorer. »

Lucie garda un instant le silence, et une vive rougeur de dépit ou de honte monta jusqu'à son front; mais la lutte contre elle-même fut rapidement terminée. La rougeur s'envola comme un éclair, elle embrassa le vieillard en disant :

« En cela, père, tu peux bien avoir raison ! Tu sais, moi, tout ce qui me console de te contredire, c'est quand je peux trouver l'occasion de me donner tort. »

M. de Turdy, attendri, me regardait comme pour me dire : « Vous voyez si on peut résister à tant de grâce et de bonté... » Et il est certain que j'étais de son avis. On discuterait avec Lucie, on disputerait même, rien que pour le plaisir de la voir si délicieusement céder. Aussi le nuage qui me resta dans l'esprit eut-il une autre cause que son aversion systématique pour le grand génie de Rousseau, qu'elle ne connaît pas. Je m'affectai intérieurement de la pensée que cette âme candide était déjà déflorée par la science de soi-même imposée aux jeunes filles pieuses comme un devoir, comme une nécessité du sérieux de la confession. La confession !... Je n'avais jamais pensé à cela qu'avec sang-froid. J'avais vu la première institution, la confession publique à la porte du temple, comme une chose terrible et grande, comme un reflet ardent de l'époque du martyre ; je regardais la confession auriculaire comme une déviation du principe, comme un accommodement du pécheur avec le ciel et du prêtre avec le pécheur ; mais je n'avais pas encore mis dans ma pensée l'image du prêtre entre Lucie et moi. Quand elle se présenta, elle fit passer une sueur froide dans tout mon corps. Je me rappelai ce passage de Paul-Louis Courier, qui ne m'avait frappé que comme éloquence, et il me reviut tout entier dans la mémoire comme si je l'eusse appris par cœur. Tu te le rappelles, ce passage que nous avons lu ensemble il n'y a pas long-

temps... « On leur défend l'amour, et le mariage surtout; on leur livre les femmes. Ils n'en peuvent avoir une, et ils vivent avec toutes familièrement, c'est peu, mais dans la confidence, l'intimité, le secret de leurs actions cachées, de toutes leurs pensées. L'innocente fillette, sous l'aile de sa mère, entend le prêtre d'abord, qui, bientôt l'appelant, l'entretient seul à seule, qui, le premier, avant qu'elle puisse faillir, lui nomme le péché... Seuls et n'ayant pour témoins que ces murs, que ces voûtes, ils causent! De quoi? Hélas! de tout ce qui n'est pas innocent. Ils parlent ou plutôt murmurent à voix basse, et leurs bouches s'approchent, et leur souffle se confond. Cela dure une heure et se renouvelle souvent. »

Cette implacable citation de ma mémoire, avec son corollaire sur le rôle du prêtre entre les époux, me fit ressentir tous les aiguillons de la jalousie, et cette première torture de l'amour fut si poignante, que Lucie s'en aperçut et me demanda ce que j'avais.

La présence du grand-père ne me gênant pas pour un entretien de cette nature, je demandai brusquement à Lucie si elle avait un confesseur.

« Eh! mais oui, sans doute, répondit-elle; il le faut bien!

— J'aurais cru que vous n'en aviez pas besoin.

— On a toujours quelque chose à se reprocher.

— Dans le secret de la conscience, dans le fond de la pensée apparemment; car vos actions, à vous, ne peuvent jamais être mauvaises.

— Franchement, dit-elle en riant, je n'ai pas commis, que je sache, beaucoup de mauvaises actions. Quant aux cas de conscience. si j'en avais, ce ne serait pas à l'abbé Gémyet que je demanderais de les résoudre. Le bonhomme est l'idéal de la simplicité. »

M. de Turdy, comme s'il eût voulu me tranquilliser,

s'écria que l'abbé Gémyet était le meilleur et le plus inoffensif des hommes.

« Celui-là, dit-il, je le connais, je réponds de lui, et je ne t'en permettrai jamais d'autre. Puisqu'on voulait absolument un confesseur, continua-t-il en s'adressant à moi, j'ai voulu au moins choisir, et j'ai mis la main sur un bon prêtre, tolérant, point cagot...

— Et tout à fait nul, reprit Lucie avec le même sourire que j'avais déjà remarqué.

— Nul ! je le veux bien, dit le grand-père en s'animant; nul ! je les aime comme cela et pas autrement, les prêtres ! je ne veux point de ces fanatiques comme mademoiselle ma sœur les préférerait peut-être.

— Eh ! mon Dieu, cher papa, reprit Lucie, tu accuses ma tante ! Tu sais bien qu'elle est plus mondaine que moi et qu'elle s'accommode fort bien pour son compte de la tolérance illimitée de M. Gémyet. Voyons, ne me chicane pas trop. J'ai fait ce que tu voulais, j'ai accepté mon confesseur de ta main : je le respecte, j'ai de l'estime et de l'amitié pour lui ; mais je ne peux pas le prendre pour un aigle, lui-même n'a pas cette prétention-là, et, quand je me confesse à lui de beaucoup de tiédeur et de relâchement dans la pratique, je suis toute prête à lui dire que c'est sa faute, et c'est tout au plus s'il ne me dit pas que cela lui est parfaitement égal.

— Bien, bien, très-bien ! s'écria le grand-père en riant et en me regardant encore; voilà ce que je veux, et c'est à ce prix-là que nous nous entendrons.

— Qu'est-ce que vous pensez de tout cela, vous? dit Lucie en se tournant vers moi avec son gracieux abandon. Doit-on faire les choses à demi? Je sais d'avance que vous pensez le contraire; car, si vous n'étiez pas un esprit absolu, vous ne seriez plus vous-même.

— Je pense, répondis-je sans hésiter, que la confes-

sion est mauvaise ou inutile. Vous avez accepté la chose inutile et pris le moins mauvais parti, ne pouvant vous résoudre à prendre le seul bon...

— Qui est de ne plus rien croire? Cela ne m'est pas possible! »

Elle me fit cette réponse fort sèchement. Je m'inclinai et ne parlai plus, bien qu'elle m'y provoquât avec toutes les grâces d'esprit et de cœur qui sont en elle. Au bout de quelques instants, comme je prenais congé :

« Vous me boudez, je le vois, dit-elle; vous croyez que je vous regarde comme un athée. Non, je suis à cent lieues de cela; mais rappelez-vous, j'ai une doctrine, et vous n'en avez pas!

— Eh bien, lui répondis-je, j'en aurai une. Je vous jure que j'en aurai une avant peu, car je vois qu'il le faut! »

Elle partit d'un grand éclat de rire et me tendit la main pour la première fois, corrigeant par ce témoignage d'affection et d'intimité ce que sa raillerie avait de blessant; mais on n'a pas deux cœurs pour aimer, et je ne peux pas mettre dans le même cette simultanéité de joie et de souffrance. Je commençais à ne plus comprendre Lucie. J'étais horriblement triste, c'est pourquoi je ne t'écrivis pas en rentrant. Henri se moquait un peu de moi.

« Tu t'embarques mal, disait-il. Te voilà déjà aux prises avec les préjugés de ta fiancée, car elle est ta fiancée, je t'en réponds. Le grand-père t'adore, et la jeune fille t'aime.

— Non, elle ne m'aimera probablement pas.

— C'est peut-être toi qui n'aimes pas, reprit-il avec un peu de vivacité. Tu me fais l'effet d'un pédant ou d'un despote. Eh! mon cher, que t'importe que ta femme

croie au culte et suive les pratiques d'une Église quelconque?

— Tu permettras le confesseur à la tienne, toi?

— Je lui en permettrai dix, à la condition que ces messieurs-là ne l'empêcheront pas d'être à moi corps et âme.

— Non, tu ne te soucies pas de son âme! Tu lui laisseras l'absolue liberté de conscience, tu l'as dit!

— Conscience religieuse, entendons-nous! Qu'elle croie à Junon Lucine ou à l'immaculée conception, ce ne sont pas là mes affaires. Pourvu qu'elle me donne des enfants qui soient de moi, qu'elle préfère mon entretien au confessionnal, je ne lui demanderai jamais compte de ses épanchements spiritualistes avec les docteurs en droit canonique.

— Eh bien, moi, je suis tout autre. Je ne sépare point l'âme du corps, et je ne supporterai pas l'amant platonique, de quelque nom qu'il s'appelle!

— Alors ne te marie pas, mon cher, ou cherche une protestante. Mademoiselle La Quintinie n'est pas ton fait. Tu as raison, il ne faut pas écrire à ton père. Oublie-la et retourne à Paris.

— Est-elle donc si obstinée que je ne puisse l'amener à mes idées?

— Je n'en sais rien. Elle paraît fort douce de caractère; elle a l'air de t'aimer. Élise est convaincue qu'elle t'adore. Tu peux essayer, mais tu t'engages là dans une mauvaise voie et tu rêves l'impossible; car on ne change pas ce que la nature a fait sans le gâter, je t'en avertis. Lucie a une tendance au mysticisme; tu pourras bien déplacer le fétiche, mais gare à l'avenir! L'amant pourra bien remplacer le prêtre. »

Henri me parla encore longtemps sur ce ton, et il m'ébranla. Ah! que j'aurais voulu t'avoir près de moi

pour résoudre tous mes doutes ! J'étais partagé entre mille aperçus contraires. Tantôt Henri me démontrait que je voulais asservir la compagne de ma vie, l'effacer, lui ôter toute personnalité, et la noyer dans le rayonnement de mon orgueil; tantôt il me semblait rompre absolument la beauté du lien conjugal en admettant qu'on pût vivre intellectuellement à part l'un de l'autre, et en s'efforçant même de me prouver que c'était mieux ainsi. Il concluait à l'infériorité de nature chez la femme, et il répétait ce lieu commun révoltant, qu'il lui faut un frein autre que l'amour et le respect de son mari, parce qu'elle n'a pas assez de force morale pour s'en contenter.

Je retournai à Turdy peu de jours après. J'étais résigné; j'acceptais tout! Non convaincu, mais soumis, j'admettais que Lucie, en me faisant de légères concessions, pouvait en exiger autant de moi. Je la trouvai seule au jardin.

« Eh bien, me dit-elle, cette fameuse doctrine, l'apportez-vous toute chaude et cuite à point? »

Elle raillait, je me sentis fort irrité; elle me sourit, et, comme le ciel est dans son sourire, je vis qu'elle raillait sans amertume et sans dédain. Je me calmai.

« Non, lui dis-je, je n'apporte pas de doctrine. Il me semblait très-facile d'en reconstruire une de tous points avec les saines notions qui m'ont été données dès mon enfance, et qui ne demandent plus qu'un lien pour composer un ensemble; mais ce lien, c'est l'amour, l'amour que je ne connais que par un instinct violent, une révélation subite enveloppée de nuages. Je sens pourtant bien que l'amour est tout, et que sans lui toute doctrine reste vide. Les catholiques n'ont pu s'en tirer qu'en le supprimant; vous voyez bien que nous ne sommes pas plus avancés l'un que l'autre !

— Les catholiques ont supprimé l'amour! Vous croyez

cela ? s'écria Lucie, sincèrement interdite et comme cherchant un argument à m'opposer.

— Trouvez-moi un précepte catholique autre que celui de l'obéissance passive de la femme envers le mari !

— Mais la religion est tout amour pourtant !

— Oui, l'amour envers Dieu et la charité envers le prochain. Cherchez dans vos souvenirs si quelqu'un vous a jamais dit : « Le cœur de la femme est destiné à ren-« fermer une affection sans bornes pour l'homme de son « choix, pour le compagnon de sa vie ? »

— Non, mais il est écrit : « La femme quittera son « père et sa mère... »

— C'est une loi civile, ce n'est pas même l'amour sous-entendu, c'est le domicile conjugal. Le Code l'explique tout au long.

— Enfin, qu'est-ce que vous entendez par l'amour? La préférence qu'on donne à un homme sur la Divinité même ?

— Préférence, lui répondis-je impétueusement, est un mot qui ne me présente ici aucun sens. C'est un mot inventé par ceux qui ont rapetissé l'idée de Dieu au point d'en faire un homme dont un autre homme peut devenir le rival, et ceci, permettez-moi de vous le dire, est une sorte de profanation du sentiment que nous devons avoir de la Divinité.

— Bien ! reprit Lucie, qui m'écoutait avec une attention animée ; vous dites là des choses qui me vont. Vous admettez dès lors que l'on aime Dieu par-dessus toutes choses ?

— Aimer est le mot le plus élastique et le plus vague que l'homme ait inventé. Dieu ne peut nous inspirer qu'un genre d'adoration auquel rien ne se compare et qu'aucune langue ne peut exprimer. Dieu ne veut donc pas être aimé avec le même esprit et avec le même cœur

qu'il nous a donnés pour aimer notre semblable, et, du moment que nous croyons en lui, nous avons nécessairement pour lui le sentiment qu'il réclame de nous ; mais ce sentiment n'existe pas dans une âme que l'ascétisme dérobe à l'amour humain, car il s'y dénature et devient amour humain lui-même, ce qui est une idolâtrie, un délire et un blasphème.

— J'entends! vous croyez que sainte Thérèse...

— Était folle et consumée de flammes terrestres auxquelles son imagination malade essayait de donner le change. Je hais ces mensonges de l'âme, comme tout ce qui est contre nature. »

Lucie ne répondit rien, elle marchait dans le jardin et cueillait des fleurs machinalement; mais ses mains tremblaient, et sa démarche trahissait une grande agitation.

« Mon ami, me dit-elle enfin quand ses deux mains furent pleines, — car nous sommes amis toujours et quand même, n'est-ce pas? — vous dites des choses qui me bouleversent, et, vous voyez, je ne vous réponds pas. Suis-je vaincue par le raisonnement ou persuadée par un charme mystérieux dont je doive me méfier? Je ne sais pas; en vérité, je ne sais pas! Il faut que j'y pense. Ne désespérez pas et n'ayez pas non plus trop d'orgueil. Il faut que je me prive de vous voir pendant quelques jours, et je vous dirai ensuite si j'ai fait un pas en avant ou en arrière. Je ne veux point être persuadée par surprise. »

Cette résolution, contre laquelle je n'avais pas le droit de protester, me jeta dans une vive inquiétude, et j'eus là le pressentiment de quelque chose de grave. Elle essaya de me rassurer.

« Voyez où nous en sommes, dit-elle; on presse la situation un peu plus que nous ne le voudrions. On a

déjà écrit à mon père, sans vous nommer, il est vrai; mais il paraît qu'il s'impatiente et demande des détails. Il va falloir parler à ma tante, qui ne sait rien encore. Avez-vous écrit à votre père, vous?

— Non. J'attendais, je devais attendre une véritable espérance.

— Eh bien, n'écrivez pas encore, promettez-le-moi, et n'allons pas plus avant sans que je sois sûre de moi-même. Je vous disais l'autre jour que je ne voyais pas d'obstacles; j'en vois aujourd'hui. Je vous disais aussi que je ne voyais pas non plus de parti à prendre. Cela n'est guère possible du moment qu'il faut apaiser la sollicitude de deux familles par des résolutions quelconques. Ne nous laissons donc pas entraîner par les impatiences des autres, car là est le danger. Forçons-les à nous attendre, en nous attendant nous-mêmes patiemment et volontairement. »

Je ne pouvais que me soumettre, mais je m'en allai épouvanté, car Lucie ne fixait que vaguement le terme de mon exil. C'était tantôt huit jours, tantôt quinze, et je me disais par moments que c'était peut-être toute la vie.

Cinq jours, cinq mortels jours après, j'ai reçu un billet de M. de Turdy qui me disait : « Je suis seul, venez me voir. » Je l'ai trouvé seul en effet. Lucie était allée à Chambéry passer *une semaine* auprès de sa grand'tante. M. de Turdy était triste, bien qu'il voulût faire contre fortune bon cœur. Nous n'avons parlé que de Lucie, tout en essayant de n'en point trop parler.

« Lucie, m'a-t-il dit, subit des influences mystérieuses que je ne peux pas saisir. Vous avez entendu notre discussion de l'autre jour : j'ai gagné le point important, le confesseur. C'est un bon homme. Ma sœur est une bonne fille dont la dévotion n'a rien d'exalté; son entou-

rage est très-arriéré d'opinions, mais il n'y a là personne d'assez fort pour avoir du crédit sur l'esprit de ma petite-fille. Vous avez vu qu'elle se moque de ces vieux seigneurs de village qui n'ont pas le sens commun, et, quant à elle, vous avez dû constater que, dans tout ce qui tient à la vie pratique, à la politique, au *temporel*, comme ils disent chez sa tante, elle est très-libérale; mais elle avait toujours dit et elle recommence à dire qu'elle ne veut pas devenir la femme d'un incrédule. Je me suis épuisé à la gronder, à la contredire; elle m'a promis de s'interroger elle-même, et elle m'a paru très-ébranlée en partant.

— Soyez certain, lui dis-je avec amertume, qu'à présent elle a repris ses forces, et que l'influence mystérieuse dont vous parlez s'est de nouveau emparée d'elle.

— Ah! si je savais qui! s'est écrié le vieillard en frappant sa canne sur le parquet avec vivacité. Ce sera quelqu'une des nonnes de***. Il y a là un couvent de carmélites très-austères, et je sais qu'elle y va quelquefois. Oui, oui, ce doit être un foyer de fanatisme. Je ne veux plus qu'elle y mette les pieds! »

Je me sentais bien mal défendu contre le malheur de ma destinée par ce vieux enfant; mais je le voyais si chagrin et si tourmenté, que je consentis à passer la journée et la soirée avec lui. Je fis tant bien que mal sa partie de trictrac pour remplacer Lucie, qui la fait tous les soirs quand ils sont tête à tête.

Il était tard quand nous eûmes fini, et, pour épargner au batelier de la maison la peine de me faire passer le lac, j'acceptai l'hospitalité que le châtelain m'offrait pour la nuit.

Ici se place un fait fort étranger peut-être à ma situation, un fait qui te paraîtra sans doute insignifiant, mais qui m'a trop frappé pour que je ne te le rapporte pas.

J'étais si agité de me trouver dans cette maison pleine

ATHENÆUM LIBRARY

de l'image de Lucie, dans cette maison qui eût pu devenir la mienne, si j'étais moins loyal ou moins jaloux, que je ne pus fermer l'œil. Ma chambre était au rez-de-chaussée et avait une sortie directe sur le jardin. Je m'en échappai sans bruit et me promenai une demi-heure dans ce jardin, qui n'est pas grand, mais qui est un Éden quand même, grâce à ses beaux ombrages, à ses massifs de fleurs et à ce site magnifique qu'on y domine. La lune, réduite à un croissant assez délié, se leva vers minuit, éclairant à peine le pied des arbres; mais la nuit était si claire et si constellée, que je distinguais, sinon la couleur, du moins la forme de tous les objets environnants. Le lac se détachait comme une plaque d'argent bruni au sein d'une masse sombre qui paraissait incommensurable. Des buissons de fraxinelle, plante que l'on cultive beaucoup ici dans les jardins, et qui atteint de grandes proportions, exhalaient des parfums exquis. Tout était recueillement voluptueux, mystère d'amour peut-être, dans cette nuit tiède. Une charmante cascade, qui bondit au bout du jardin après avoir mis en mouvement une petite usine, était emprisonnée dans son écluse. Tout était muet et comme endormi profondément. Je pensais à Lucie avec une ardeur de désir et de terreur qui me faisait frissonner sans cause, non pas au moindre bruit, il ne s'en produisait aucun, mais à l'idée, à l'appréhension du moindre souffle de l'air dans mes cheveux.

Tout à coup, j'entends dans ce morne silence le bruit cadencé d'une paire de rames sur le lac, et, en suivant la direction du son, je vis distinctement une barque qui cinglait en droite ligne sur le petit port placé à l'angle du rocher qui porte le manoir. Cette barque, vue de la plate-forme, était si petite, que je n'eusse pu la distinguer, si l'eau, vivement brillantée en cet endroit, ne l'eût détachée comme un point noir à la surface.

Quoi de plus simple que la présence d'une embarcation sur ce lac souvent exploré la nuit par les pêcheurs ou les oisifs? Mon imagination excitée vit pourtant là un événement capable de décider de ma vie. C'était Lucie qui revenait me surprendre, et que j'allais voir aborder au-dessous de moi!

Aborder là, non pourtant, ce n'était pas possible : le rocher est à pic ; mais, si la barque s'engageait dans l'ombre projetée sur l'eau par la masse de ce rocher, évidemment elle se dirigeait sur le petit port, et, comme du jardin on ne voit pas le débarcadère, je sortis du jardin en franchissant un mur à hauteur d'appui, et je descendis précipitamment le sentier.

Grâce à l'ombrage des grands marronniers qui, plantés à mi-côte, étendent leurs longues branches au-dessus des chaumières jusqu'au bord de l'eau, je gagnai la rive sans être aperçu, et je vis la barque d'assez près pour m'assurer qu'elle ne contenait que deux hommes, un batelier qui faisait force de rames, et un personnage enveloppé d'un manteau et coiffé d'un chapeau à larges bords. Ils passèrent à peu de brasses du rivage et disparurent en remontant vers l'abbaye de Hautecombe.

Je me raillai moi-même ; mais la déception ne fut pas moins pénible, et je restai cloué à ma place comme si j'eusse attendu l'apparition d'une autre barque portant réellement Lucie.

Cependant j'écoutais machinalement le petit bruit de celle qui venait de passer, et je remarquai qu'elle s'arrêtait à une très-courte distance de moi. Je retins mon souffle, et j'entendis une voix basse et timbrée, une voix méridionale dire avec un léger accent étranger :

« C'est ici?

— Oui, monsieur, » répondit la voix toute locale du batelier savoyard.

Tout rentra dans le silence. La curiosité m'aiguillonnait; il faut te dire pourquoi.

A vingt pas de la petite anse sablonneuse qui sert de débarcadère au hameau, la montagne verticale se creuse en grotte. Deux piliers bruts naturellement évidés dans le massif calcaire soutiennent une petite voûte où l'on a sculpté dans le roc une statuette de madone. C'est une chapelle rustique, dont le sol, un peu exhaussé au-dessus de l'eau, est à sec quand le lac est tranquille, et cette chapelle est une des retraites favorites de Lucie. Elle y a voué une dévotion particulière à la Vierge, elle y a fait planter du lierre qui s'enroule gracieusement autour des piliers, et elle y va souvent rêver ou prier le soir.

Je tenais ces détails du batelier, qui m'avait transporté le jour même. Était-elle là, mon Dieu? Y avait-elle donné rendez-vous à cet inconnu? Je ne pouvais rien voir, la grotte s'ouvre dans un angle rentrant de la montagne. Ah! tu ne sais pas que je suis horriblement jaloux! Je ne le savais pas moi-même. Quelle torture, mon père! quelle fureur!

Je demeurai quelques instants sans pouvoir réfléchir. J'étais sur le point de me jeter tout habillé à la nage, car de la rive on ne peut gagner autrement cette chapelle : le rocher plonge à pic dans le lac à une très-grande profondeur; mais toute mon attention se reporta sur la barque, qui, après une pause de quelques minutes, revenait vers moi. Je me dissimulai encore, et je vis repasser les deux hommes à peu de distance. Je les suivis des yeux aussi loin que possible; ils s'en allaient par où ils étaient venus, du côté qui regarde Chambéry, et bientôt ils se perdirent dans la brume qui commençait à se répandre au ras de l'eau.

Quel était donc le but de cette longue course sur le lac pour une station d'un instant? Il n'y avait là que la

chapelle rustique où l'on pût prendre pied, et cette grotte n'a aucune communication, que je sache, avec l'intérieur de la montagne. J'essayai de démarrer un petit canot de pêcheur, j'en vins à bout, et en un instant je gagnai la grotte. Elle était vide, sombre et muette. J'y remarquai seulement un parfum de fleurs très-prononcé et un objet blanchâtre dont je m'emparai ; c'était une grosse touffe de lis qu'on venait de déposer aux pieds de la madone, car les fleurs étaient trop fraîches pour avoir passé là la moitié de la nuit. L'inconnu venait donc d'apporter cette offrande... A qui? à la Vierge ou à Lucie?

J'emportai le bouquet, je l'examinai dans ma chambre après l'avoir délié avec soin. Il ne contenait aucun papier ; mais, sur le ruban de soie blanche qui l'entourait, il y avait un signe imprimé en or, et ce signe était ce qu'on appelle en style de sacristie, je crois, un *cœur de Marie,* un cœur surmonté d'une croix et percé d'un glaive avec des gouttes de sang figurées en rouge carmin, emblème d'amour charnel, s'il en fut, avec une allusion à la douleur physique. J'éprouvai un mouvement de dégoût. De pareils symboles m'ont toujours semblé exprimer tout autre chose que des idées religieuses, et je cherche en vain dans la vraie doctrine chrétienne quelque trait qui s'y rapporte.

Je me tourmentai l'esprit horriblement ; que signifiait cette sorte d'*ex-voto* d'un cœur malade, dévoré peut-être, peut-être ensanglanté par ma tentative d'union avec Lucie? Ce n'était peut-être rien de tout cela, c'était tout simplement un vœu accompli par une âme dévote étrangère à mes préoccupations ; mais cet étranger, je l'avais assez aperçu pour me convaincre que ce n'était ni un paysan ni un prêtre : il m'avait paru jeune, bien mis et d'une tournure svelte. Pourtant je l'avais si mal vu, que je pouvais bien avoir rêvé tout cela. Quoi qu'il en

soit, je reportai le bouquet, et je restai caché dans la chapelle, attendant avec la rage au cœur que quelqu'un vînt le prendre. Je ne vis personne, je n'entendis rien, si ce n'est la voix du batelier dont j'avais emmené le bateau, et qui, aux premières lueurs du jour, me héla du rivage pour me le redemander. Quand il sut que j'étais un hôte du manoir, il me reprocha, puisque j'avais eu la fantaisie de naviguer si matin, de ne pas l'avoir réveillé.

Il me reconduisit à l'autre bord. J'avais remis les lis aux pieds de la madone, et j'avais emporté le ruban. Je veillai encore de loin jusqu'au grand jour en vue de la grotte. Aucune barque n'en approcha. Je m'y fis reconduire dans la soirée. Les lis étaient là flétris, personne n'y avait touché. Il était huit heures du soir. Quoique très-fatigué, car je n'avais pu me reposer dans la journée, je montai au château, et je surpris agréablement M. de Turdy, qui s'apprêtait à se coucher, en lui disant que, me trouvant par hasard dans son voisinage, j'avais songé à venir faire sa partie.

« Ah! que c'est aimable à vous! s'écria-t-il. J'allais tâcher de dormir pour échapper à l'ennui de ma veillée solitaire. C'est si long, une soirée de vieillard qui ne peut plus lire sans se fatiguer! Les enfants nous gâtent. Ils s'occupent de nous distraire, et, quand ils sont là, nous nous laissons aller en égoïstes que nous sommes, et quand ils s'en vont, nous nous plaignons de ce qu'ils ne préfèrent pas notre triste société à toutes choses!

— Il faut, lui dis-je en préparant sa table de jeu, que mademoiselle La Quintinie ait à Chambéry des occupations bien sérieuses ou bien attrayantes pour vous laisser seul; car j'ai été témoin du plaisir sincère qu'elle trouve à vous entourer de soins.

— Eh! oui, sans doute! il faut bien qu'elle ait l'esprit troublé de quelque souci grave!

— Est-ce que vous ne recevez pas tous les jours des nouvelles de Chambéry?

— J'en reçois de deux jours l'un : elle m'écrit des billets très-courts, et qui ne m'apprennent rien de l'emploi de son temps. Ordinairement, nous ne nous quittons point de tout l'été, hormis pour les grandes fêtes religieuses, qu'elle va célébrer auprès de sa tante. L'hiver, nous nous séparons franchement. Je n'aime pas Chambéry. Je passe quelques mois à Lyon, où j'ai des connaissances, et où il fait moins froid quedans nos neiges. Alors ma Lucie m'écrit de longues lettres charmantes, qui font ma consolation et mon orgueil; mais la séparation qu'elle m'impose en ce moment, en plein été, sans cause suffisante selon moi, m'est fort pénible. »

Je fis observer à M. de Turdy que j'étais la cause de son chagrin, et qu'il eût été beaucoup plus logique de la part de Lucie de m'envoyer à Chambéry, avec défense d'en sortir jusqu'à nouvel ordre, que d'y aller elle-même pour m'éviter.

« C'est ce que j'ai dit, reprit-il; mais elle a insisté si vivement, que j'ai dû céder, et je vois bien qu'il y a sous jeu quelque chose qu'on me cache.

— A vous? On vous cacherait quelque chose?... Non, Lucie vous adore!

— Ah! que voulez-vous, mon cher! la dévotion rompt sans façon tous les liens du cœur et de la famille; mais voilà que je me plains à vous, comme un vieux enfant que je suis, à vous qui souffrez peut-être un peu aussi pour votre compte!

— Je souffre beaucoup, répondis-je, car j'aime mademoiselle La Quintinie plus que je ne puis l'exprimer. »

Il me serra les mains, et nous oubliâmes la partie de trictrac. Il était beaucoup plus expansif que la veille et comme découragé de la vie. Il essaya de faire l'esprit

fort pour se remonter, mais il n'en vint pas à bout. Je mourais d'envie de l'interroger sur les relations que Lucie pouvait avoir avec le personnage mystérieux que j'avais vu la nuit précédente sur le lac; mais le pauvre homme me parut si abattu, que je me reprochai l'égoïsme de mes soupçons. Je ne lui parlai point de l'aventure, et je le fis jouer pour le distraire; après quoi, j'acceptai le gîte qu'il m'offrait. Je voulais veiller encore toute la nuit, et j'y parvins malgré la fatigue qui m'écrasait. Rien ne troubla le morne repos de la nuit autour du manoir. J'allai dès le matin visiter encore la grotte. Les lis pourrissaient dans l'abandon. Je les jetai dans l'eau, et je revins à Aix, où la fièvre me retint deux jours au lit.

Le troisième jour, abattu mais calmé, j'allai à Chambéry à tout hasard, cherchant à rencontrer Lucie malgré sa défense, voulant tâcher de savoir au moins ce qu'elle devenait. Je ne connais personne à Chambéry, mais je rencontrai aux abords de la ville quelques baigneurs d'Aix, dont un Anglais fort mélomane avec qui je me suis un peu lié, et qui m'aborda en me disant :

« Est-ce que vous n'allez pas aux Carmélites de***?

— Pour quoi faire?

— Pour entendre chanter une demoiselle du pays qui est, dit-on, fort extraordinaire.

— Oui, j'y vais, répondis-je tout tremblant. Où est-ce?

— Suivez-nous, » me dit-il.

Nous gravîmes un chemin très-rapide qui monte en zigzag à travers d'énormes rochers.

« Et le nom de cette cantatrice? demandai-je à mon guide.

— Attendez! Je ne sais plus; ce n'est pas une artiste de profession, c'est une personne de bonne famille qui chante en l'honneur de la fête du jour, la Trinité. Elle a

un nom qui finit en *ie*... La Quirinie... Non. La Quintinie!... m'y voilà. »

Je sentis tous les frissons de la fièvre me reprendre; il faisait pourtant une chaleur d'orage accablante. Nous arrivâmes au pied d'un édifice fermé, à fenêtres grillées; c'était le couvent, et nous y trouvâmes une centaine de personnes qui s'étaient assises à l'ombre et qui attendaient que les nonnes eussent fini de psalmodier les vêpres. Aucun homme ne pénétrait dans ce couvent rigidement cloîtré. Les dames de la ville n'ont accès dans la chapelle qu'avec des permissions particulières. Cette chapelle était pleine et la porte close; mais, à cause de la chaleur, les fenêtres du chœur étaient ouvertes en partie, et, comme on entendait fort bien la psalmodie, on ne devait rien perdre du chant.

Le mélomane qui m'avait renseigné, et que je ne quittais pas, entra sans façon en pourparlers avec les hommes qui se trouvaient là et les interrogea sur mademoiselle La Quintinie. Je recueillais tout avec avidité.

« C'est une personne du plus grand mérite, disait-on, toute vouée aux bonnes œuvres, une vraie sainte, et, en même temps, c'est une femme charmante, qui fait les honneurs du salon de sa tante avec une grâce parfaite; mais jamais elle ne chante dans le monde. On dit qu'elle a fait le vœu de ne chanter que pour l'Eglise. Elle chantera le jour de la Fête-Dieu à la cathédrale, et je vous réponds qu'on y viendra de loin pour l'entendre. En ce moment-ci, elle fait une retraite de huit jours aux Carmélites. On dit qu'elle va se marier, mais d'autres disent qu'elle se fera religieuse; on ne sait pas. »

En ce moment, un des amateurs de la ville signala une lourde voiture armoriée qui montait la côte.

« C'est le vieux carrosse de la vieille mademoiselle de Turdy. Elle va entendre chanter sa petite-nièce à la

bénédiction du saint sacrement. Peut-être la ramènera-t-elle à la ville. Vous la verrez alors ; elle est très-jolie ! »

La voiture arriva en effet à la porte de la chapelle, et j'en vis descendre la vieille tante, grasse, boiteuse, et soutenue par un homme d'environ quarante ans, dont la figure me frappa beaucoup : une tête méridionale, très-brune, très-accentuée, une mise sévère, beaucoup de cheveux noirs crépus rejetés en arrière, un front demi-chauve très-pur et très-lisse contrastant avec des yeux sombres et fatigués, d'un éclat fiévreux. Il entra dans l'église avec la vieille dame après avoir frappé d'une façon particulière. La porte se referma brusquement derrière eux.

Quel était cet homme qui seul avait le droit d'entrer dans le sanctuaire? Je le demandai avec agitation à tout le monde. Personne ne le savait, personne ne le connaissait. C'était un laïque ; rien dans sa mise et dans son attitude n'annonçait un prêtre : ce devait être, selon les assistants, qui tous me parurent plus ou moins ultramontains, un personnage envoyé par le pape pour recueillir le denier de saint Pierre, ou un grand dignitaire de la société de Saint-Vincent de Paul.

Le bruit des cloches à toute volée annonça la fin des vêpres et le commencement du *salut*. Des voix de femmes entonnèrent un chœur fort pauvrement exécuté ; puis l'orgue préluda, et la voix de Lucie se fit seule entendre. Ce qu'elle chanta, je n'en sais rien. Je ne suis pas érudit en musique, et je n'avais plus le loisir d'écouter mes voisins. J'étais dévoré de rage à cause de cet homme qui était entré là, et qui l'entendait de plus près que moi, qui la voyait peut-être, pendant que j'étais à la porte avec les inconnus. J'aurais voulu qu'elle chantât mal, que sa voix fût désagréable, et que tout le monde se mît à siffler comme au théâtre ; n'en avait-on pas le droit,

puisqu'on venait là comme au spectacle ou au concert?

Mais comme elle chante, mon Dieu! Quelle voix limpide et puissante, quel accent large et sublime, quelle plénitude et quelle suavité! Et elle n'a pas chanté, elle ne chantera jamais pour moi seul! Je me le disais, je m'efforçais de me détacher de cette femme qui ne m'appartiendra jamais, et j'étais vaincu, brisé par cette voix surhumaine qui s'emparait de moi comme la brise s'empare de l'herbe qu'elle secoue et de la fleur qu'elle effeuille! En même temps que je la maudissais pour cet envahissement de tout mon être, je sentais des larmes gonfler ma poitrine et ruisseler sur mes joues. Cela était trop fort pour moi. Je m'éloignai. Je voulus descendre le sentier. Je voyais devant moi, de l'autre côté du ravin, l'étrange ville de Chambéry, avec ses toits d'ardoise sombre sans reflets, encadrés de fer-blanc brillant, comme une exhibition de linceuls noirs semés de larmes d'argent. Les montagnes à forme fantastique qui la dominent, le bruit des torrents qui la traversent, ses vieux édifices, ses ceintures d'arbres séculaires, tout cela s'agitait devant moi comme dans un rêve. Un instant les tambours et la musique de la garnison se firent entendre et formèrent un rauque contraste avec le chant de Lucie, qui planait tranquille comme une voix du ciel sur cette impuissante clameur de la terre. Je me jetai à l'écart dans les rochers qui surplombent le ravin. Je me bouchai les oreilles, j'entendais toujours Lucie, rien que Lucie; elle semblait me dire: « Tu n'as pas besoin de tes sens pour m'entendre, c'est mon âme qui parle à ton âme, et tu ne m'échapperas pas. »

Tout à coup la voix cessa; les *dilettanti* du dehors s'oublièrent jusqu'à applaudir; mais les cloches couvrirent ces vains témoignages d'admiration mondaine, et, peu d'instants après, je me trouvai, je ne saurais dire

comment, le premier auprès de la voiture où montait Lucie avec sa tante et le personnage inconnu objet de ma haine instinctive et de ma colère mal déguisée. Cet homme monta le dernier et jeta sur moi un regard froid comme l'acier, un regard qui m'exaspéra. Je ne sais ce que je fis, je ne suis pas sûr de ne lui avoir pas montré le poing d'un air de menace.

Quant à Lucie, elle ne m'aperçut seulement pas. Vêtue de blanc et la taille enveloppée d'un léger burnous de cachemire, elle cherchait à dérober sa figure sous le capuchon à floches de soie; mais ce capuchon retomba sur son épaule, entraînant une partie de son abondante chevelure dénouée, et je vis sa figure pâle qui semblait ravie en extase, ou plutôt un peu égarée par l'épuisement de l'extase, car il y avait de la souffrance dans ses traits, et ses lèvres étaient aussi blanches que son vêtement; ses narines étaient dilatées, sa bouche serrée, ses yeux sans regard. Je ne croyais pas que sa physionomie aimante et douce pût se pétrifier ainsi sous la contraction mystique de la pensée. Elle me regarda et ne me vit pas; elle disparut sans voir personne, sans répondre à plusieurs saluts qui lui furent adressés sur son passage, et j'entendis que quelqu'un disait:

« Elle chante avec trop de ferveur; il y a sous le calme triomphant de sa voix une émotion qui la tue. »

Une seule personne malveillante, une femme très-parée, éleva un peu le ton pour dire :

« Laissez donc! elle aime le succès, elle est femme!

— Non, reprit mon Anglais dilettante, elle est artiste avant tout; elle n'est peut-être pas dévote! »

Je recueillis machinalement les opinions, et cette dernière parole me frappa, car je n'étais plus capable de penser pour mon propre compte. Je me sentais très-mal je me sentais mourir, car je venais de constater que

je n'étais rien pour Lucie. Avant moi, il y avait en elle l'ascétisme, ou la musique, ou cet inconnu qui entrait avec elle dans le sanctuaire des femmes, peut-être le même qui portait des lis dans la chapelle du rocher, à la clarté des étoiles : que sais-je? Il y a une passion immense dans l'âme de Lucie, et je ne suis point l'objet de cette passion!

Mon Anglais s'aperçut que j'étais pris de défaillance. Il me ramena à Aix dans sa voiture avec beaucoup d'obligeance et de courtoisie. Je me remis au lit, et je dormis près de quarante-huit heures. Je crois qu'on m'a saigné; on a mis le tout sur le compte d'un coup de soleil. J'ai passé encore deux jours à me remettre; enfin, je suis très-bien, très-fort, très-calme aujourd'hui. Je me suis occupé, durant cette inaction forcée, à me détacher de Lucie, à repousser de moi cet amour impossible, insensé, misérable, et qui me rendrait injuste et méchant, je le sens bien! Je n'ai plus voulu rien savoir d'elle. J'ai prié Henri et madame Marsanne, qui m'ont soigné avec une bonté parfaite, de ne pas prononcer son nom devant moi, et de ne rien t'écrire de mon indisposition. Je me suis senti de force à te raconter tout moi-même. Je suis guéri physiquement, et dans deux jours je pars pour te rejoindre. Ah! mon père! je suis bien malheureux! mais tu sauras peut-être guérir ton Émile.

III.

M. LEMONTIER A SON FILS, A AIX EN SAVOIE.

Lyon, 6 juin 1861.

Avant de quitter Lyon, où notre rencontre a modifié tes projets, je veux résumer notre entretien de douze

heures en quelques pages que tu reliras peut-être avec fruit dans les moments d'épreuve qui t'attendent encore.

Tu étais dans le vrai, mon fils, et je n'ai eu qu'à t'encourager dans ta vaillante certitude : l'âme des époux ne doit pas faire deux lits. L'indissoluble union de deux êtres appartenant à l'humanité ne doit pas s'assimiler à l'accouplement de deux êtres quelconques appartenant aux rangs inférieurs de la vie organique. L'homme doit être l'homme autant que possible, c'est-à-dire se tenir aussi près de la Divinité que ses forces le lui permettent. C'est par là seulement qu'il se place au-dessus des animaux, qui lui sont supérieurs par la persistance et la simplicité dans la sphère des instincts matériels. C'est par cette constante aspiration vers l'idéal que l'homme s'affirme lui-même, rend hommage à Dieu, prouve sa foi et fait acte de religion réelle. Toute pensée, toute action, toute croyance contraires à ce but sont des pas bien marqués vers la déchéance, des abîmes creusés entre Dieu, qui appelle l'homme, et l'homme, qui fuit Dieu.

Voilà, en peu de mots, notre doctrine de l'amour dégagée de toute incertitude et lumineuse comme le soleil. Dieu, type de toute perfection, a mis dans l'homme le sentiment, le rêve et le besoin de la perfection. Qui nie ce principe est athée, fût-il prosterné nuit et jour devant l'image de ce Dieu qu'il ne comprend pas, et dont sa vaine prière ne peut être exaucée.

Je ne vois pas plus de nuages dans l'application de cette théorie que dans la théorie elle-même. Ceux qui croient approcher de la perfection en violant les lois de la nature, soit par excès, soit par abstinence, ne peuvent être sur la voie d'une recherche sérieuse. Obéir aux lois de la nature en les ennoblissant toutes par la compréhension saine du but sacré, voilà, je pense, la pratique de

cette perfection dont l'homme a pour mission de se rapprocher sans cesse.

La nature présente des contradictions, mais le défaut de logique de Dieu n'est qu'une erreur de la vision humaine. Rectifions la vue, étendons la notion, ouvrons notre esprit à toute la connaissance qu'il peut contenir, et cherchons le véritable amour dans la plus puissante et la plus douce de nos passions. Ne perdons point le temps à faire le procès à telle ou telle doctrine religieuse. Il n'y en a qu'une vraie, celle qui nous montre et nous donne Dieu. Toutes celles qui le cachent le calomnient. La déduction de notre principe se fait d'elle-même à toutes les heures de la vie. Toutes les idées, toutes les actions humaines se rattachent désormais à l'un de ces principes éternellement en guerre : la négation du progrès, qui est un principe de mort ; la *perfectibilité*, mot nouveau, encore incomplet, mais qui s'efforce d'exprimer le développement de la vie sous toutes ses faces divines et humaines.

Nous étions déjà d'accord sur ce point de départ que je viens de paraphraser, car il tient en deux mots : jamais plus d'ombres, toujours plus de lumière entre Dieu et l'homme.

Cette lumière, qu'au dernier siècle la philosophie a cherchée avec une noble audace et de mémorables succès, se dégage beaucoup mieux de la philosophie de notre époque. Elle ne s'appuie plus seulement sur ce qu'on appelait la *raison*, elle n'est plus exclusivement expérimentale, elle ne sépare pas la raison de la foi, la réalité de l'idéal. Les sciences naturelles commencent à trouver Dieu au bout de toutes leurs voies, c'est-à-dire la loi des lois, la loi mère, la grande logique souveraine, l'effusion immense, la vie sans lacune, la force sans épuisement, l'éternel renouvellement progressif de tout ce qui est, par conséquent l'éternelle sagesse et l'infinie

beauté... Tu comprends que, quand notre pauvre langue humaine applique à cette grandeur incommensurable, à cette inépuisable munificence, à cette ordonnance éblouissante les mots de son vocabulaire, « Dieu puissant, Dieu bon, Dieu juste, » elle exprime d'une façon encore bien pauvre et bien enfantine ce qu'aucun terme convenable n'exprimera peut-être jamais.

Les esprits avancés de notre époque ont un grand combat à soutenir aujourd'hui. Il s'agit d'étendre et d'élever la notion de Dieu, que depuis tant de siècles les dogmes religieux s'acharnent à renfermer dans les étroites limites du symbolisme. Le christianisme lui-même, qui ouvrit une ère de progrès si féconde, a perdu de sa vertu progressive dans la captivité où la lettre a enfermé l'esprit.

Il s'agit donc, entre autres choses, et celle-ci est peut-être la plus pressée, de dégager la sublime doctrine évangélique de la chape de plomb qui l'écrase, et disons à l'honneur de l'esprit philosophique de notre siècle qu'aucune autre époque n'avait encore compris cette doctrine d'une manière aussi saine, aussi large et aussi élevée. La critique sérieuse ne s'occupe plus aujourd'hui de contester ou de railler le côté légendaire de la mission du Christ. Qu'elle accepte ou rejette les miracles, le respect s'attache au merveilleux, comme l'enthousiasme au réel, en tout ce qui concerne la vie et la mort, la parole et l'action de Jésus.

Mais faire adopter ce vrai sentiment chrétien si équitable et si pur, pouvoir dire à tous les hommes : « Soyons frères dans l'unité de l'esprit, et laissons à chacun la liberté d'étendre le sens de la lettre, » voilà ce qui paraît simple et facile, voilà ce que l'esprit de persécution ne peut supporter et ce qu'il combat encore à outrance. Ceci est très-digne de remarque. A mesure que la philo-

sophie s'est spiritualisée depuis un demi-siècle, la religion s'est matérialisée visiblement. Sous la Restauration, le clergé a perdu moralement et intellectuellement tout ce qu'il avait regagné d'intérêt et de prestige durant la persécution terroriste. Est-ce une loi fatale que les croyances s'épurent dans les luttes et se perdent dès qu'elles gouvernent le monde des intérêts matériels?

Voici que ce spectacle recommence et qu'une véritable intolérance religieuse essaye une nouvelle campagne. Sagement contenue par la liberté de la presse sous Louis-Philippe, beaucoup trop caressée par la naïveté héroïque du peuple de 1848, aujourd'hui surveillée, mais non contenue, par une arme à deux tranchants, la censure, l'intolérance profite du silence plus ou moins forcé de ses adversaires naturels, les philosophes et les gens de lettres, pour risquer tout, pour oser au jour, saper en secret, et jouer le rôle de victime aussitôt que les lois répressives, qu'elle aimerait tant à absorber à son profit, atteignent les écarts de son zèle. Aussi prend-elle des forces sous le manteau de cette prétendue persécution, qui ne saurait la blesser réellement, puisqu'elle repose sur le même principe qui la fait vivre. A l'intolérance religieuse ne faut-il pas, comme à la défiance politique, le régime de l'étouffement ?

Tu me demandais si réellement ce mouvement religieux rétrograde était à craindre, s'il fallait blâmer ou plaindre ce dernier râle de l'esprit du passé ? En philosophe, je t'ai répondu : « Plains l'erreur et ne la crains pas. » Dieu l'a condamnée... Mais, devant Dieu, nos dures et traînantes questions politique et sociales comptent si peu ! Si nous les jugeons, nous, par leur durée relative, elles prennent une réelle importance pour nous, dont la vie est si courte ! Et quand tu veux savoir quelles luttes t'attendent dans le reste de siècle que nous

traversons, je ne dois pas te donner plus d'insouciance ou d'optimisme que je n'en ai. Donc, j'ai répondu franchement : « Oui, mon enfant, l'intolérance religieuse peut triompher, et recommencer dans peu d'années l'esprit du règne de la Restauration. » Il ne faut pour cela qu'une suite d'événements désastreux dont elle saurait profiter, parce qu'elle veille, parce qu'elle est organisée, parce qu'elle est prête. Elle ne conspire pas, je crois, pour ou contre tel nom propre. Elle n'a pas besoin de renverser les gouvernements; elle s'accommode de tous ceux où elle peut s'insinuer, faire sa place et empêcher la liberté de discussion, qu'elle n'invoque que lorsqu'elle en est privée pour son compte. De sa nature, l'intolérance, quand elle n'est pas hypocrite, est, comme toutes les mauvaises passions, inconséquente.

Il y a une chose certaine, c'est que, si l'interdiction de la presse libre se prolonge beaucoup et si nos contemporains s'endorment sous certaines influences cléricales, avant dix ans le faux christianisme, l'hypocrisie, l'esprit persécuteur en un mot sera debout, et c'est alors qu'il faudra dire : « La mort s'est levée, le spectre s'est roulé sur les vivants. Il écrase, il menace, il enlace, il tue, il poursuit l'individu dans tous les développements de son existence, dans ses intérêts, dans ses affections, dans ses devoirs, dans ses droits, dans son honneur. Il a étendu sur les masses le linceul du silence. Les plus mauvais jours du passé n'ont point vu une propagande d'étouffement si ardente, un zèle de meurtre intellectuel si perfide et si tenace, un anéantissement si honteux de la conscience sociale, une démission si abjecte de la dignité humaine. »

Voilà ce que je te dirai peut-être à ma dernière heure, qui sait? Mais, dès aujourd'hui, il y a une prédiction que je peux te faire, c'est qu'en me suivant dans la voie où

j'ai marché, tu cours le risque sérieux de rompre avec toutes les espérances comme avec toutes les sécurités de la vie. Quelle que soit la carrière ouverte à ta jeune et légitime ambition, l'homme du passé t'y guette et t'y attend pour se mesurer avec toi. Si tu es homme de science, il t'empêchera d'avoir une tribune pour professer; homme de lettres, il te fera railler, outrager, calomnier au besoin dans ta vie privée par les nombreux organes dont il dispose ; artiste en contact avec le public, il te fera siffler, lapider, s'il le peut, par les bandes qu'il enrégimente ou par les passions qu'il soulève et qu'il égare; homme politique, il te fermera tous les chemins de l'action et s'efforcera de t'ouvrir tous ceux de la misère, de la prison ou de l'exil; homme de loisir ou de réflexion, il suscitera des orages autour de toi, il troublera l'air que tu respires par des paroles empoisonnées, il aigrira contre toi jusqu'au plus dévoué de tes serviteurs; époux et père, il te disputera la confiance de ta femme et le respect de tes enfants, car il est partout ! De tout temps, il a ourdi une vaste conspiration au sein des civilisations les plus florissantes, il traite avec les souverains, il les menace, il les effraye. Il a pénétré dans tous les conseils, il a mis le pied dans tous les foyers domestiques ; il est dans les armées, dans les magistratures, dans les corps savants, dans les académies, sur la place publique, sur le navire en pleine mer, dans la campagne, à tous les carrefours, dans le cabaret de village, dans le couvent, dans l'alcôve conjugale. Il obsède et consterne l'honnête curé qui croit l'esprit favorable à la lettre. Il gouverne les pontifes, il raille, méprise et violente ceux qui, une fois en leur vie, ont tenté de lui résister sur quelque point. Et peut-être dans dix ans j'ajouterai : Il faut redoubler de courage, car l'homme de la nuit s'est armé de toutes pièces; on a laissé faire, on a été confiant, on n'a pas prévu, et à pré-

sent tout à coup il se dévoile, il injurie, il menace et il frappe, tenant aux pauvres d'esprit le discours terrible que tenait Éditue en l'île Sonnante : « Homme de bien, frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes de ce monde, en trahison, par venin ou autrement, quand tu voudras. Déniche des cieux les anges : de tout auras pardon ; mais à nous ne touche, pour peu que tu aimes la vie, le profit, le bien, tant de toi que de tes parents et amis vivants et trépassés, encore ceux qui d'eux après naîtraient en seraient infortunés ! Amis, ajoute le sage Éditue pour expliquer une telle puissance, vous noterez que par le monde il y a beaucoup plus d'eunuques que d'hommes, et de ce vous souvienne ! »

De cette vérité sanglante sous sa forme enjouée, encore considérable aujourd'hui, souviens-toi en effet, cher Émile ! Ne te fais pas d'illusion, n'espère pas éviter la destinée. Sois eunuque et engraisse, ou sois homme et lutte ; il n'y a pas de milieu.

Je t'ai forcé à voir cet abîme, je t'ai dépeint tous les avantages d'une vie douce, tranquille, inoffensive, tolérante envers le mal, soumise à toutes les habitudes du convenu. Je t'ai dit : « Épouse une femme étroitement dévote, partage son âme avec le prêtre, accompagne-la au sermon, élève tes enfants dans la routine, habitue-les à ne pas raisonner, c'est-à-dire laisse étouffer en eux le sens viril et divin : tout ira bien pour toi. Choisis la carrière que tu voudras pour tes fils et pour toi-même, vous ne serez entravés que par la concurrence des eunuques ; alors vous ferez à l'occasion un peu de zèle pour vous distinguer du troupeau : vous insulterez quelque mort illustre, vous persécuterez quelque vivant déjà persécuté. Dès lors vous aurez le pouvoir, l'argent et le succès. Allez, le chemin est sûr et facile ; la voie opposée est semée d'écueils, de fatigues et de déceptions. »

Tu as rougi jusqu'à la racine des cheveux et tu m'as dit : « Cesse de railler, je veux être un homme. » Nous nous sommes embrassés, et je t'ai laissé retourner à ton jardin des Oliviers, où l'isolement, la douleur et l'effroi t'attendent. Tu vas beaucoup lutter et beaucoup souffrir : vaincras-tu ? Je l'ignore. Tu es seul contre un million d'ennemis, car la destinée de Lucie, l'influence qu'elle subit se rattachent probablement par des fils innombrables à cette conspiration de l'esprit rétrograde qui enlace la société, pour longtemps encore, de la base jusqu'au faîte. Je frémis à l'idée du combat que tu vas livrer, et je vois couler goutte à goutte le plus pur sang de ton cœur, les forces vives du premier amour. Pourtant je ne suis plus inquiet, tu lutteras sans défaillance pour arracher celle que tu aimes au royaume des ténèbres, tu combattras à poitrine découverte contre l'ennemi caché dans tous les buissons, tu exerceras ta force dans une entreprise sérieuse et passionnée, et, si tu succombes, si tu me reviens seul et blessé, tu auras porté en toi l'amour dans un cœur viril, tu n'auras pas versé les larmes de l'eunuque ; la souffrance t'aura grandi, tu seras un homme !

Courage, écris-moi tout, appelle-moi quand tu voudras. Ton père te bénit.

H. LEMONTIER.

IV.

ÉMILE LEMONTIER A SON PÈRE, A PARIS.

D'Aix en Savoie, 6 juin 1861.

J'arrive, je ne sais rien encore, je n'ai revu aucun de nos amis, je m'enferme avec toi. Je veux te parler encore

là, tout seul, dans ma petite chambre, avant de reprendre le cours de ma vie d'orage. J'ai besoin, avant tout, de te remercier pour le bien que tu m'as fait. Père, c'est la première fois que tu me révèles le fond de ta pensée. A te voir si doux, si modeste et si bon, même pour les méchants, je croyais ton âme inaccessible à l'indignation. Ta sérénité me faisait peur, je l'avoue; je la regardais comme le résultat de cette noble et douloureuse lassitude, fruit du travail et de l'expérience. Je croyais que tes années de labeur et de vertu avaient creusé entre nous un abîme qui ne serait pas sitôt comblé! Tu m'as traité comme un homme qu'on excite, et non comme un enfant qu'on apaise; je t'en remercie, et je te jure que tu as bien fait. Ta tendresse a un peu hésité;... tu me croyais encore trop jeune... Pauvre père, tu as tremblé en te laissant arracher le secret de ta force; eh bien, ne crains plus, j'étais mûr pour cette initiation, elle me renouvelle, elle me baptise dans les eaux de la vie, elle me pousse en avant. Tu voulais d'abord m'emmener loin d'elle, me distraire, me faire voyager. — Et puis tu as compris que tout cela aigrirait mon mal au lieu de le guérir, et tu m'as tendu la coupe en me disant : « Bois ce fiel et triomphe. »

Sois tranquille, je saurai souffrir; car, à présent, je vois un but sublime à ma souffrance. Conquérir celle que j'aime, la disputer à une mortelle influence, la sauver, l'emmener avec moi dans la sphère de l'amour vrai, la rendre digne de cette passion sacrée que j'ai pour elle, et me rendre digne moi-même de la lui inspirer; résoudre le problème d'éclairer sa croyance en respectant sa liberté, d'épurer sa foi sans lui enlever les vraies bases de sa religion : oui, oui, je le tenterai, et, si j'échoue, du moins rien ne m'aura fait reculer ou défaillir.

Et ne crois pas que cette passion soit le seul stimulant

de mon courage! Me rendre digne de toi, être le fils de ta foi et de ta volonté, c'est là mon ambition, maintenant que je t'ai compris. Oui, mon père, tu es calme et doux parce que tu es absolu dans le vrai et inébranlable dans la certitude. Tes idées sont simples, concises et nettes; tu les as dégagées d'une suite d'études et de travaux qui se présentent à mes yeux comme une puissante chaîne de montagnes, et à présent tu t'es assis au faîte de la plus haute cime, tu as regardé la terre étendue sous tes pieds, et puis, élevant tes mains vers la Divinité, tu lui as dit : « Non, le mal n'est pas ton œuvre! il n'est que l'ignorance du bien, et, si tu abandonnes cette ignorance aux châtiments qu'elle s'inflige à elle-même, c'est parce qu'ils doivent la détruire. Ainsi tu as mis en chaque être, en chaque chose de la création, l'agent fatal de sa transformation providentielle. L'erreur doit se dévorer elle-même comme ces volcans déchaînés, qui, aux premiers âges du globe, ont servi à constituer l'écorce terrestre, berceau fécond de la vie. En toi est la source du bien, la loi du vrai, et l'homme y boira de plus en plus à mesure qu'il te connaîtra. » Consolé par la foi, tu t'es relevé, mon père, et, le front baigné de lumière, tu as souri à ces hommes qui te criaient : « Nous avons la vérité; Dieu ne se révèle qu'à nous et pour nous! Maudit soit celui qui nous résiste! Notre parole l'extermine en ce monde, elle le dévoue aux enfers dans l'autre! »

Tu as souri de pitié, et ton âme a surmonté la colère; mais, la flamme de la vérité dans le cœur, tu as poursuivi dans tous ses retranchements l'ignorance, qui, dans l'humanité, suscite tous les délires du mal. C'est bien; voilà où il faut en venir; et j'y arriverai. Je serai doux et patient avec les hommes, inflexible devant le mensonge; ceci sera ma religion. Je ne tuerai point, je ne maudirai, je ne renierai aucun de mes semblables; mais j'aurai ce

exécration les doctrines qui, au nom de Dieu, calomnient Dieu et combattent la liberté humaine, le développement du vrai ! Je ne fléchirai le genou dans aucun temple d'où la liberté de penser sera exclue. Je ne bénirai la main d'aucun homme ennemi de cette liberté, je n'accepterai aucun culte destructeur de la parcelle de vérité divine qui s'appelle en moi amour et justice, je ne ferai plus grâce au présent par engouement poétique pour le passé, je ne m'abandonnerai plus à ces mollesses de l'âme qui, regrettant les joies de l'imagination, les rêveries de l'enfance, abdique les austères devoirs de l'âge d'homme ; je subirai toutes les persécutions, j'accepterai l'effet de toutes les vengeances : il faut que toute initiation ait ses martyrs. Les tartufes d'aujourd'hui réclament ces gloires de l'origine chrétienne ; qu'ils nous les donnent, eux qui, se disant toujours persécutés, se sont faits persécuteurs à leur tour ! Montrons-leur qu'aujourd'hui les chrétiens, c'est nous, et qu'ils sont, eux, les pharisiens. Et, si leur puissante conspiration contre la liberté humaine atteint son but, s'ils parviennent, à défaut des bûchers de l'inquisition, à rétablir la torture des cœurs et des consciences, soyons prêts : je suis prêt, moi ! je les brave et les défie !

Je viens d'interrompre ma lettre pour recevoir et lire la tienne. Ah ! mon père, mon maître, mon ami, nos pensées ne se croisent pas, elles se cherchent et s'embrassent. Tu vois ! j'avais compris, et je suis toujours sous le charme de ta parole, sous le coup de ta vivifiante bénédiction. Oui, oui, je relirai cent fois tes lettres. Ne crains pas de me donner la fièvre : je brûle de vivre, l'inaction me tuerait !

A bientôt une plus longue lettre, et toi, écris-moi de Paris. Adieu, je t'aime.

Henri entre chez moi et m'apprend que Lucie est de

retour à Turdy. Son père, le général La Quintinie, y est arrivé inopinement hier au soir. J'irai demain.

V.

M*** A MADEMOISELLE LA QUINTINIE, AU CHATEAU DE TURDY.

Chambéry, 7 juin 1861.

Je m'inquiète un peu, non de cette joie que vous avez éprouvée en apprenant l'arrivée de monsieur votre père, mais de l'empressement que vous avez mis à quitter mademoiselle de Turdy le soir même. J'ai trouvé la bonne tante tout en émoi de vous savoir seule sur les chemins à dix heures du soir. Ses braves serviteurs sont bien vieux, ses vieux chevaux bien lents, et ce lac à traverser... Comment avez-vous fait, si, comme il est à craindre, votre barque ne vous attendait pas? Vous avez dû causer au général une bien agréable surprise; mais, comme il ne vous appelait auprès de lui que pour le lendemain matin, cette grande hâte était-elle si nécessaire?

Ne riez pas, mademoiselle, de voir votre ami s'inquiéter des petites choses. Quand il s'agit d'une personne telle que vous, les moindres résolutions prennent de l'importance. Vous avez peut-être cru me faire pressentir vos dispositions à demi-mot, et on peut bien ne dire à son ami que la moitié d'un secret délicat. Puisque vous autorisez la franchise de ma sollicitude, aussi fervente et aussi désintéressée aujourd'hui qu'elle l'a été dans le passé, laissez-moi vous dire ce que je pense de la situation de vos esprits. Ce jeune homme dont vous m'avez parlé vous occupe plus que vous n'osez en convenir, et l'inquiétude que sa courte maladie vous a causée, n'était

peut-être pas proportionnée au danger que sa vie a couru, non plus qu'à la date si récente de vos relations.

Je n'ai pu vous témoigner que de l'étonnement, mais j'ai éprouvé de la stupeur en apprenant que vous ne repoussiez pas l'idée de vous unir à lui. Vous ne m'aviez pas dit son nom, et vous sembliez croire que vous auriez sur sa conscience une influence à l'égard de laquelle il ne m'est plus permis de me faire illusion. Souffrez que je vous dise de quelle façon les renseignements me sont venus, car je ne veux pas que vous me supposiez capable de chercher la vérité en dehors de vos paroles. Je n'ai pu vous dire encore la nature des projets qui m'amènent ici. Ils vous seront soumis plus tard; mais ce que je puis vous dire, c'est que je les ai formés avec une joie extrême en songeant qu'ils me permettraient de vous revoir et de vous dire de vive voix tout ce que les lacunes d'une correspondance laissent de vague ou d'inachevé dans les relations du cœur et de l'esprit.

Je n'étais pas sans une certaine émotion au moment de vous retrouver. Je savais combien les idées échangées entre nous par lettres depuis trois ans sont contraires à celles des deux principaux chefs de votre famille, et c'est toujours une situation pénible pour une âme délicate que celle dont votre confiance allait peut-être m'imposer les devoirs et les luttes. — Et puis, vous l'avouerai-je? je craignais aussi ce que j'ai trouvé. J'avais comme un pressentiment de la crise qui s'opère en vous. Vous m'aviez laissé prendre la très-douce habitude de recevoir vos lettres quatre fois l'an, et, si j'ai bonne mémoire, depuis le début de la présente année, je n'en ai reçu qu'une, et celle-ci de moitié plus courte et moins abandonnée que les autres. Je me demandais donc comment vous recevriez le meilleur de vos amis, et si sa brusque apparition ne serait pas intempestive, fâcheuse peut-être.

J'eus l'idée de vous écrire dès le soir de mon arrivée à Chambéry; mais j'avais des instructions délicates et nécessaires à vous donner sur ma situation, et je dus craindre qu'une lettre ne tombât dans des mains ennemies. Je me rendis donc seul et à pied au bord du lac, et, sous prétexte de promenade, je le traversai dans une petite barque. Je demandai à voir cette grotte dont vous m'aviez souvent parlé dans vos lettres, cette chapelle érigée par vous à la Vierge immaculée... C'est là, me disiez-vous, que souvent, aux heures où le lac n'est guère parcouru par les oisifs, le soir ou aux premières blancheurs de l'aube, vous aimiez à prier, les yeux tournés vers cette pure étoile de l'Orient que nos saintes et poétiques litanies ne craignent pas de comparer à la mère du Sauveur : *Stella matutina !*

Je n'espérais pas, je ne désirais pas vous parler là; mais je me demandais s'il ne serait pas possible d'y déposer une lettre que vous ne manqueriez pas de trouver à l'heure de votre prière accoutumée.

C'est au moment d'aborder à cette grotte que j'appris votre absence du manoir; mais vous deviez revenir le lendemain, au dire du batelier. Je feignis d'être indifférent à ce détail et de vouloir entrer seulement par dévotion dans la chapelle. Je n'osai pas laisser de lettre; je déposai seulement aux pieds de la sainte image un bouquet de lis cueillis à Aix et liés d'un ruban qui ne pouvait pas me faire reconnaître de vous, mais qui devait appeler votre prudente attention sur un message subséquent plus explicite. Je ne pus m'arrêter qu'un instant dans la grotte. Le batelier ne m'y faisait aborder qu'avec une certaine crainte religieuse de vous déplaire. J'ai vu ensuite aux discours de cet homme, que j'ai interrogé sur votre compte comme s'il s'agissait pour moi d'une personne étrangère à ma vie, combien votre nom

était en vénération parmi ces gens pieux et simples.

Pourtant ce batelier, qui parlait plus qu'il n'y était provoqué, me fit entendre qu'il était encore question pour vous d'un mariage, et que, depuis quelque temps, un jeune homme, qu'il appelait Valmare, était assidu au manoir de Turdy. Je ne poussai pas plus loin des investigations qui déjà dépassaient les limites de la curiosité permise. Je n'attachais d'ailleurs qu'une médiocre importance à cette nouvelle obsession de mariage qui pouvait échouer auprès de vous comme les précédentes, et je voulus ne tenir que de vous les effets de votre confiance.

De retour à Chambéry, j'ai su, dès le lendemain, votre retraite aux Carmélites, et je n'ai pas cru devoir la troubler. Que sont les conseils d'un ami auprès de ceux que vous demandiez à Dieu même? Je me bornai à vous informer par un billet du nom que vous deviez m'entendre donner et du silence que vous feriez bien de garder à certains égards, quand j'aurais l'honneur de vous être présenté par mademoiselle de Turdy. Dès lors j'attendis avec résignation, et l'âme remplie d'espérance, la fin et l'effet de votre semaine de retraite et de méditation chez les saintes filles de ***.

Dimanche dernier, lorsque votre respectable tante me pria de l'accompagner à ce couvent pour vous entendre chanter et de là vous ramener chez elle, j'eus un moment d'hésitation intérieure. Ce n'est pas à travers une foule que j'eusse préféré vous entendre, et puis je ne sentais pas dans mademoiselle de Turdy l'auxiliaire sur lequel vous m'aviez toujours dit de compter. Cette vénérable dame est pieuse et croyante sans aucun doute, mais elle fait grand cas du monde et de ses vanités. Elle est fort engouée de la perpétuité de sa noble race, et, tout en decernant à ce qu'il lui plaît d'appeler mon éloquence des

éloges un peu puérils, elle m'a semblé compter sur moi pour vous influencer à l'occasion dans un sens tout contraire au but qui jusqu'à ce jour avait fait l'objet de vos désirs.

Vous m'avez donc vu assez contraint, et dans l'impossibilité de m'expliquer clairement sur quoi que ce soit devant elle. J'ai manqué totalement de prétexte pour me trouver seul avec vous, et je dois noter ceci, que vous n'en avez fait naître aucun. Elle a parlé du désir de votre grand-père de vous marier prochainement, et vous n'avez point dit que vous fussiez décidée à refuser.

J'attendais que, d'une manière détournée, et comme par hasard, vous me missiez au courant des faits. Vous vous êtes très-prudemment abstenue. Une seule chose m'a donné l'espoir d'une conférence prochaine : c'est quand vous avez parlé à mademoiselle de Turdy de cette sieste qu'elle fait ordinairement à huit heures du soir, en attendant que, vers neuf heures, son salon se remplisse de ses vieux habitués jusqu'à onze. Je me suis probablement mépris sur vos intentions... Quoi qu'il en soit, j'en ai pris note; mais, obligé par des soins particuliers de m'éloigner un peu de Chambéry, ce n'est qu'hier soir que j'ai pu vous renouveler ma visite. Qu'ai-je trouvé? Mademoiselle de Turdy seule, fort éveillée et fort alarmée de la précipitation de votre départ. Sous le coup de cet événement, j'ai pu sans affectation la rendre expansive, et c'est d'elle que j'ai appris la maladie du jeune homme qui vous avait si fort inquiétée et l'empressement que vous aviez montré de retourner à Turdy. Je savais déjà d'autres détails sur vos relations avec M. Lemontier; car c'est de M. Lemontier fils qu'il s'agit, et nullement de M. Henri Valmare, comme on me l'avait dit d'abord. Je dois vous faire savoir comment le hasard m'avait éclairé sur ce point. Ayant eu avant-hier l'occasion de passer à

Aix quelques heures, j'attendais sur la promenade une personne à qui j'avais donné rendez-vous, quand je me suis croisé tout à coup, dans une allée, avec mademoiselle Élise Marsanne accompagnée d'une parente que je ne connais pas et d'un jeune homme que j'ai su être M. Henri Valmare. J'ai sur-le-champ reconnu Élise malgré le changement qui s'est fait en elle avec les années; mais, soit que j'aie changé bien plus qu'elle, soit qu'elle n'ait jamais beaucoup remarqué ma figure au couvent de*** à Paris, soit enfin qu'elle n'ait pas le don de l'observation ou le sens de la mémoire bien développé, elle m'a regardé un instant avec une légère hésitation, et ne s'est souvenue de rien. Je vous signale ce fait pour que vous ne l'aidiez point à se souvenir, si elle ne vous interroge pas, et pour que vous l'engagiez à se taire, si ses questions vous mettaient en péril de mentir.

Je la crois encore, sinon pieuse, — elle ne l'a jamais été, et son air n'annonce point qu'elle le soit devenue,— du moins assez soumise à l'autorité religieuse pour ne point oser me susciter d'obstacles. Dites-lui donc que le nom sous lequel elle m'a connu n'est plus celui que je porte, et que j'ai le droit de porter désormais. Quant à mon état, je ne dois pas l'afficher en ce moment; j'ai pour cela des motifs qui échappent à la discussion frivole, et qu'elle respectera, si elle se rappelle l'attachement filial qu'elle a eu pour moi. Parlez-lui en ce sens. C'est à vous que je confie le soin de ma liberté d'action pour le moment. Ces précautions sont l'affaire de quelques jours, pas davantage.

Vous allez vous demander comment, ne pouvant me faire reconnaître de mademoiselle Marsanne, j'ai su d'elle tout ce qui vous concernait : le hasard m'a servi à l'improviste. Ramené à un banc de verdure que j'avais choisi fort ombragé à cause de la chaleur, je me suis trouvé

séparé du groupe dont elle faisait partie par un rideau de plantes grimpantes serrées sur un treillage, et, sans chercher à écouter, j'ai entendu toutes les réflexions qu'elle échangeait sur votre compte avec la personne qu'elle appelait sa mère et ce jeune Valmare, qui me paraît être son fiancé. Elle disait que votre mariage avec Lemontier ne se ferait pas, malgré l'inclination prononcée que vous aviez l'un pour l'autre, parce que jamais mademoiselle de Turdy ne consentirait à vous laisser porter un nom sans titre et sans particule, et parce que le général devait avoir en horreur un nom compromis par des opinions anarchiques.

A ces raisons, légèrement alléguées selon moi, elle en ajoutait une plus sérieuse qui m'a frappé.

« Lucie rompra tout, disait-elle, quand elle verra qu'Émile n'a aucune religion et prétend être l'unique confesseur de sa femme. »

Là-dessus, M. Valmare a répondu a un ton assez grave des choses péremptoires et bien faites pour donner du poids aux paroles d'Élise. D'après les réflexions de ce jeune homme, j'ai compris que Lemontier fils était le parfait disciple de son père, un *esprit fort* dans toute l'acception du mot, c'est-à-dire un de ces prétendus penseurs de la pire espèce, qui feignent je ne sais quelle fantastique *religiosité* panthéiste et je ne sais quelle morale *épurée* tirée du christianisme, à la manière des protestants, qui osent se dire plus catholiques que nous dans le vrai sens du mot.

La définition que le jeune Valmare donnait de ce qu'il lui plaît d'appeler les principes de son ami m'avait donc suffisamment édifié; et, lorsque votre tante m'a nommé le prétendant à son tour, je n'ai pu me résoudre à lui cacher ma surprise et mon inquiétude. J'ai reconnu avec une surprise nouvelle qu'elle ne s'opposait point à

ce projet d'union, qu'elle faisait bon marché du nom, qu'elle était séduite par le chiffre d'une fortune au moins égale à la vôtre, et surtout par l'intérêt que vous paraissiez porter au jeune Lemontier. C'est alors que, m'ouvrant son cœur comme si elle m'eût connu lepuis dix ans, elle m'a dit les sentiments que vous lui aviez confiés ou qu'elle vous attribue... car je ne puis me persuader que vous ayez pris si grande confiance en un étranger apparu depuis si peu de jours dans votre existence. Vous prétendez, selon votre tante, qu'il n'a rien d'un athée, qu'il croit aux principaux dogmes de la foi, et que vous avez la ferme espérance de le convertir au culte des vrais fidèles. Mademoiselle de Turdy, qui me paraît fort crédule, partage cette illusion, et a fait tout son possible pour me la faire partager. Selon elle, ce serait une gloire pour vous et un triomphe pour la religion, si le fils d'un homme dont les dangereux écrits sont tristement célèbres abjurait publiquement ses erreurs en vous épousant. Elle croit que l'amour fera ce miracle, que Dieu n'a pu faire, et j'ai dû combattre de telles espérances avec des arguments que je viens vous répéter et vous soumettre en peu de mots.

Non, ma chère Lucie, — laissez-moi vous donner encore ce doux nom de votre enfance si pure et de votre adolescence si édifiante, — non, l'amour profane ne fait point de miracles sérieux. Il est capable de toutes les hypocrisies, et, s'il est sincère, il se prête aveuglément à tous les sophismes. Pour vous obtenir, bien des hommes seraient capables de tout; mais l'amour vrai, l'amour sacré, l'amour de l'âme n'habite point le cœur de l'incrédule, et, quand la passion charnelle est assouvie, le vieil homme reparaît. Il a des sophismes nouveaux à son service pour expliquer au profit de son parjure ceux qu'il a invoqués pour faire croire à sa conversion. Il est

le chien de l'Écriture qui retourne à son vomissement. Il brise ce qu'il a adoré, il adore de nouveau ce qu'il a brisé, et chaque jour le voit devenir semblable au figuier stérile, à la mauvaise terre où l'ivraie repousse. Lucie, ouvrez les yeux, il en est temps encore, ce jeune homme veut vous perdre, et il vous perdra, si vous ne le fuyez. Il est doué, dit-on, d'une certaine instruction, probablement superficielle, qui vous éblouit. Il a hérité de son père la grâce des manières et le charme de la parole. Enfin il a une figure régulière et des yeux expressifs... Combien il leur est facile de plaire, à ceux que l'austérité de leur vie et les ordres rigoureux de leur conscience n'enveloppent point du suaire des renoncements sublimes! Ils n'ont ni mérites ni vertus, ils sont des enfants sans pureté, des hommes sans mœurs, des chrétiens sans Dieu; ils se montrent, et ils plaisent!

Quoi! mademoiselle! vous! vous-même! vous qu'une véritable vocation semblait animer, vous qu'un céleste rayonnement de la grâce semblait couronner de l'auréole des saintes et de la splendeur des vierges choisies pour le ciel,... parce qu'*il* est jeune, parce qu'*il* est beau!...

Mais je ne veux pas vous faire de reproches, je n'ai sur votre conscience que des droits fraternels, et d'un jour à l'autre vous pouvez me les retirer. Ma douleur serait grande, si ma sollicitude blessait votre juste fierté... Ah! Lucie, en ce rapide instant que j'ai passé dans la grotte du lac, j'avais bien prié pour vous cependant! J'avais mis dans une minute de prosternation toute une vie de dévouement et de ferveur! C'était un seul cri de l'âme, mais un de ces cris qui parfois ébranlent la voûte du ciel et montent jusqu'au trône de Dieu! Le jour où je vous ai entendue chanter dans l'église des Carmélites, votre voix, devenue si belle, avait des accents si magnifiques d'adoration et de candeur, que je crus ma prière

exaucée et que des larmes de joie et de reconnaissance baignaient mon visage... Je ne vous voyais pas, mais votre âme était devant mes yeux comme une lumière ineffable... Et, à présent, vous voilà rendue aux misérables épreuves de la vie, vous voilà choisissant le chemin rempli d'embûches, et infatuée de l'espoir d'un chimérique triomphe! Et, quand vous l'obtiendriez, ce triomphe si précaire de faire plier un instant les deux genoux à un impie, qu'est-ce que cela au prix de ce que vous perdez de gloire, de bonheur, en renonçant à l'hymen du Christ! Eh quoi! cet obscur enfant du siècle est une conquête plus précieuse que la palme immortelle et la lampe éternellement resplendissante des vierges sages!

Adieu, Lucie! le jour paraît, et le sommeil ne m'a point visité. J'ai beaucoup prié en songeant à vous. Votre réponse dictera ma conduite. Selon ce que vous lui prescrirez, votre ami s'abstiendra de toute sollicitude importune, ou s'introduira au manoir de Turdy sous le nom de Moreali.

VI.

LUCIE A M. MOREALI, A CHAMBÉRY.

Château de Turdy, vendredi soir 7 juin.

Monsieur et ami,

Votre lettre, furtivement remise par un inconnu, m'a surprise et touchée ; mais est-ce votre faute ou la mienne? c'est la première fois qu'une lettre de vous ne m'apporte point une satisfaction sans mélange. Je trouve dans celle-

ci comme un ton de blâme et d'amertume, et, je veux vous le dire avec la franchise à laquelle vous m'avez autorisée, des expressions qui me blessent, des idées que je ne connais pas. J'y vois bien votre constante sollicitude pour moi, le zèle que vous avez pour mon salut, la ferveur enthousiaste de votre piété ; mais la délicatesse de votre amitié fraternelle, la charmante pureté de votre entretien paraissent avoir souffert, de vos préoccupations, quelque atteinte singulière qui me contriste sans que je puisse dire pourquoi. J'examine ma conscience, et je ne la trouve pourtant pas si coupable. Je m'interroge avec crainte, et je ne sens rien de déchu dans mon être, rien de souillé dans mes pensées. Vous me reprochez une réserve prudente qui n'est pas dans mon caractère, et que le mystère dont vous entourez votre présence me commandait absolument. Je ne sais rien feindre, et je vous avoue qu'en parlant de la sieste de ma bonne tante, je ne songeais pas du tout à vous avertir d'en profiter. Ce que j'attendais, moi, dans cet entretien plein de contrainte que nous avons eu devant elle, c'est qu'il vous vînt l'idée de lui confier le nom sous lequel je vous ai connu jusqu'ici. Ce nom, que je lui ai souvent répété en lui faisant part de vos lettres, lui eût expliqué notre liaison. Ma tante est faite pour garder un secret, et j'eusse trahi le vôtre sans inquiétude, si vos regards n'eussent exprimé une méfiance et une crainte particulières. Laissez-moi vous dire, mon ami, que, si je respecte les mystères de nos dogmes sacrés, je n'aime pas ceux qui ne tiennent qu'aux intérêts de l'Église. A coup sûr, vous vous êtes dévoué à une œuvre de propagande dont le résultat doit être selon Dieu ; mais quel est donc le bien qu'on ne peut pas faire ouvertement? Ces allures de conspirateur conviennent-elles à un homme de votre caractère?

Quant à moi, je ne saurais aller plus avant dans cette sorte de complicité. Je vous supplie de vous ouvrir franchement à ma tante, puisque vous voilà déjà lié avec elle, et de ne pas me demander de tromper mon grand-père et mon père ; autorisez-moi au contraire à leur parler de vous ou à ne leur annoncer votre visite qu'après les avoir mis dans votre confidence. Mon père n'apportera probablement aucun obstacle à nos rapports : depuis plus d'un an que je ne l'ai vu, je sais qu'il s'est fait en lui un changement extraordinaire, et que ses anciennes idées sont comme si elles n'avaient jamais été. C'est là une chose importante dont nous parlerons à loisir, si nous pouvons causer sans abuser de la confiance de personne.

Pour mon grand-père, il sera plus difficile de le persuader : il m'en a coûté de ne jamais lui parler de vos lettres ; mais son opposition à ma croyance lui était si douloureuse, que j'ai cru faire mon devoir en évitant tout sujet de discussion. Pourtant lui aussi s'est modifié et radouci devant la douceur et la tendresse, et de ce que la tâche est difficile, je n'y renonce pas. Dites-moi que vous tenez essentiellement à être reçu chez nous à Turdy, et j'essayerai avec courage, mais toujours sous la condition de ne pas mentir, de vous y faire bien accueillir de tout le monde.

Mettez ma conscience en repos sur tous ces points, et, si nous n'arrivons pas à ce résultat de pouvoir nous parler, je vous écrirai une longue lettre sur l'état de mon âme et sur le fond de mes pensées. Vous y verrez, je l'espère, que je mérite toujours votre estime, votre fraternelle et bienfaisante affection.

LUCIE.

VII.

M*** A MADEMOISELLE LA QUINTINIE, AU CHATEAU DE TURDY.

Chambéry, 8 juin.

Mademoiselle,

Si j'avais une mission secrète, ce secret ne m'appartiendrait pas, et je n'hésite pas à vous dire que vous n'auriez, ni comme femme bien pensante, ni comme chrétienne orthodoxe, le droit de censure et d'examen sur les démarches officielles ou secrètes qui tendent à assurer le triomphe de la religion et la prospérité de l'Église. N'essayez pas de faire une distinction spécieuse entre ces deux termes identiques : ce serait une hérésie dont votre nouvel ami vous aurait infectée. J'espère que vous n'en êtes point encore là, et que vous reconnaîtrez la nécessité où nous pouvons être, dans ces temps de persécution, de cacher nos actes les plus purs et les plus méritoires. Les premiers chrétiens célébraient les divins mystères au sein des catacombes de Rome. Étaient-ils des conspirateurs et des traîtres?

Mais je n'ai de mission secrète ni publique, rassurez-vous. Un scrupule qui vous honore du reste vous fait hésiter à tromper vos parents. S'il le fallait absolument pour le service de Dieu et de l'Église, je vous absoudrais du péché en toute conscience; il ne le faut pas cependant, et cela ne sera pas. J'ai devancé vos confidences à mademoiselle de Turdy. Elle sait maintenant qui je suis, elle me connaissait déjà par les lettres de moi que vous lui aviez communiquées. J'ai toute sa confiance et même son amitié.

Quant au général, je sais maintenant que je pourrai m'ouvrir à lui aussi. Mademoiselle votre tante m'a fait connaître l'heureux changement qui s'est opéré dans son esprit, et dont ses lettres témoignent. Je compte lui être présenté par elle dès qu'il viendra la voir. Il ne reste donc que votre grand-père à ménager à cause de ses préventions particulières. Je crois que nous pourrons éviter le contact avec lui, et mettre ainsi votre sincérité à l'abri de toute souffrance.

Vous me trouvez changé, Lucie ; n'est-ce point vous qui l'êtes ? Et, d'ailleurs, pouvez-vous dire que vous ayez jamais connu en moi une personnalité quelconque voulant se placer entre vous et Dieu ? Vous avez cru découvrir en moi quelques lumières, et vous m'avez consulté comme on consulte un frère aîné doué d'expérience et plein de dévouement. Toute ma sagesse consistait, soyez-en sûre, dans une sincérité d'affection que vous ne rencontrerez nulle part aussi entière et aussi pure. Ma tâche était facile. Il n'y avait jamais eu de discussion entre nous, et jamais vous ne m'aviez confié un projet de votre esprit, un vœu de votre cœur, que je ne fusse en mesure de bénir et d'approuver. Votre foi était si belle, si large, si tranquille ! Elle paraissait assurée à jamais, et l'on ne pouvait que remercier Dieu de vous avoir faite telle que vous étiez ! J'ai donc pu vous paraître optimiste et tolérant par nature. Je ne le suis pas, Lucie ; j'ai trop souffert en ce monde pour croire qu'on y trouve le bonheur, et j'ai trop sondé les abîmes de ma propre faiblesse pour croire qu'il y a des fautes légères devant le tribunal d'une conscience vraiment chrétienne. Pécheur entre tous, je ne me flatte donc pas d'avoir expié mes propres chutes, et, si quelque chose pouvait m'en adoucir l'amer regret, c'est le spectacle que me donnait l'épanouissement de vos vertus. Hélas ! dois-je renoncer à cette joie si sainte ?

Suis-je destiné à l'horrible épreuve de vous voir quitter le commerce des anges et les voies du bien éternel?

Quelques expressions de ma dernière lettre ont eu le malheur de vous déplaire. Je ne sais lesquelles; mais, si elles portent la plus légère atteinte au noble attachement que je vous ai voué, je les retire et les désavoue. Il faut me pardonner d'être devenu un peu sauvage dans la retraite où j'ai passé ces derniers temps, auprès d'un de ces esprits de forte race qui ne connaissent pas les ménagements, parce qu'ils se placent de droit au-dessus des vaines convenances.

Et puis cette langue italienne, dans laquelle j'ai pris l'habitude d'écrire et de penser, est aussi plus primitive que la nôtre dans ses allures. Elle définit mieux les cas de conscience, elle épargne moins les susceptibilités de la pudeur. J'ai à me corriger et à me reprendre, d'autant plus que, par nature, j'ai le malheur d'être un homme de premier mouvement. Pardonnez-moi donc, Lucie; épargnez-moi le calice de perdre votre amitié et de ne plus pouvoir travailler efficacement avec vous à l'œuvre bénie de votre salut éternel.

Votre ami M...

VIII.

HENRI VALMARE A M. H. LEMONTIER, A PARIS.

Aix en Savoie, 8 juin 1861.

Monsieur et ami,

Je sais que vous avez déjà reçu des nouvelles d'Émile depuis son retour de Lyon, et je viens seulement, d'après

vos ordres, vous confirmer le bon état de sa santé. J'en voudrais dire autant de son esprit, auquel un peu de calme serait fort nécessaire; mais il y a là encore bien de l'agitation en dépit de lui-même et de vos bons conseils. Je ne me permettrai pas de vous donner sur la circonstance l'avis d'un petit blanc-bec de mon espèce. Pourtant la sincérité dont je me pique et l'affection que je vous porte à tous deux me commandent de vous dire que je n'augure rien de bon de ce projet de mariage, — qu'il s'accomplisse ou qu'il se dénoue. Du moment qu'Émile ne veut pas transiger avec ce que j'appellerai les *nécessités du temps*, et du moment surtout que vous l'approuvez dans l'austérité de ce principe, je ne vois plus la nécessité d'une lutte où il sera vaincu à coup sûr, et dont la durée rendra ses regrets beaucoup plus sensibles. J'eusse préféré qu'il écoutât le conseil de votre premier mouvement, qu'il partît avec vous pour Paris et qu'il s'efforçât d'oublier une personne dont le mérite est incontestable, mais dont le caractère me paraît inflexible. C'est l'avis de son amie mademoiselle Marsanne, qui la connaît bien, et ce serait peut-être aussi le vôtre, si vous jugiez utile de la voir et de pénétrer dans sa famille. Émile m'a dit que vous aviez eu cette intention d'abord, mais que, réflexion faite, vous aviez craint de l'engager trop lui-même en vous montrant. C'est là un cercle vicieux d'où je prévois qu'il sera malaisé de sortir.

Permettez-moi d'insister sur cette situation, monsieur, et de vous confier un souci de ma conscience. Vous savez tout, Émile vous a tenu au courant, madame Marsanne vous a écrit... Vous n'ignorez donc pas que, sans le vouloir, je me suis trouvé en rivalité de position avec Émile auprès de la charmante Élise. Croyez bien que jamais je n'eusse donné cours à mon inclination *naissante*, si Émile ne m'y eût autorisé par ses confidences et ses encoura

gements. Il m'a juré que vous l'autorisiez, lui, à ne pas se marier sans amour, il m'a juré aussi qu'il n'aurait jamais d'amour que pour Lucie. N'ai-je pas été bien jeune, bien enfant, moi qui me pique de raison, de prendre cet enthousiasme si spontané au pied de la lettre? Je crains de vous avoir déplu, je crains d'avoir été un mauvais ami, et d'avoir, au beau milieu de cette promenade matinale de notre vie, saisi avec empressement le meilleur chemin, en laissant mon aventureux camarade s'engager follement dans les abîmes! Si je suis coupable d'égoïsme, grondez-moi et arrêtez-moi. Rien n'est perdu peut-être. Élise n'a encore pris envers moi aucun engagement, non plus que moi envers elle. Elle est encore assez jeune pour que sa mère ne soit point pressée de fixer son avenir. Émile peut un jour, bientôt peut-être, renoncer à Lucie et regretter Élise... Enfin dites un mot, et je retourne à Paris sur-le-champ. Je suis peut-être égoïste de premier mouvement; mais vous m'avez toujours dit qu'au fond du cœur j'étais un assez bon diable, et je suis jaloux de ne pas vous faire mentir pour la première fois que je me vois à l'épreuve. Le sacrifice me serait un peu dur, je l'avoue, beaucoup plus dur qu'il ne l'eût été il y a environ un mois, quand Émile m'a interrogé pour la première fois; mais il n'est pas encore impossible, et impossible ou non, si la délicatesse et l'amitié l'exigeaient !... Vous voyez, d'après ma soumission, que je peux encore vous prendre pour arbitre sans compromettre le bonheur de mademoiselle Marsanne, jusqu'ici fort peu impatienté de faire son choix.

Nous avons tous passé l'après-midi à Turdy pour y fêter le retour de mademoiselle La Quintinie dans ses pénates. Je ne vous dirai rien de ce qui s'est passé entre elle et Émile, d'abord parce qu'en ce moment il est, j'en suis bien sûr, occupé à vous l'écrire, ensuite parce que

je crois qu il ne s'est rien passé du tout. Nous avons été tous fort guindés et presque glacés par la présence d'un nouveau personnage, le général La Quintinie, père de la jeune personne, un être fabuleux en vérité, et auquel je ne puis penser sans rire tout seul en face de mon encrier, en dépit du sérieux de mes réflexions sur tout ce qui vous préoccupe. Je crois que c'est une réaction nerveuse contre la gravité qu'il m'a fallu soutenir toute la soirée.

Je m'explique à présent l'épithète d'*imposant* qu'un jour, avec un certain sourire moqueur, le vieux Turdy appliquait à son gendre en parlant de lui, à Émile et à moi, avec éloge. Figurez-vous le général, un homme de soixante-cinq ans, un ancien beau de 1830, très-dévasté par les campagnes d'Afrique, un brave, un lion, mais parfaitement incapable, et que de notables fautes ont relégué définitivement, dit-on, dans les emplois pacifiques et honorables. Ce guerrier naïf croit que quelques marques imprudentes de regret pour les princes d'Orléans ont entravé sa carrière, et il passe sa vie à justifier de très-honnêtes sentiments dont il voudrait bien se faire un héroïsme politique. Cela est difficile à concilier avec l'enthousiasme qu'il proclame pour le gouvernement actuel; mais j'ai remarqué souvent, et l'histoire du siècle en témoigne, qu'il y a pour quelques hommes un code tout spécial de fidélité militaire, particulièrement pour les hauts grades. Servir la patrie est un grand mot qui implique un magnifique devoir, celui de la défendre contre l'ennemi du dehors, quelle que soit la couleur du drapeau. Sans aucun doute, M. La Quintinie a ce principe dans le cœur et le mettrait encore volontiers en pratique; mais il est de ceux qui adorent tous les pouvoirs, quels qu'ils soient, et qui font, des hommes qui se succèdent sur les trônes, une galerie de fétiches également regrettables, mais également autorisés à se chasser les uns les autres. Ainsi

le général est à la fois légitimiste, orléaniste et bonapartiste, ce qui ne l'empêche pas d'avoir quelquefois une parole de sympathie pour le général Cavaignac à cause des journées de juin 1848. Ce qui le fascine, c'est l'autorité et ce qu'il appelle invariablement la vigueur. Ainsi les princes d'Orléans avaient de la vigueur, le général Cavaignac a eu de beaux moments de vigueur, et l'empereur Napoléon III est un homme de vigueur. Quant aux légitimistes, ils prennent place dans sa considération à cause de la vigueur de leur principe, qui est d'arrêter l'anarchie des esprits, comme le souverain d'aujourd'hui a la vigoureuse mission de réprimer l'anarchie des événements. Je ne sais pas si les souverains font grand cas de ces admirations banales, ni si elles leur sont véritablement utiles; mais je sais que le général La Quintinie est le plus ennuyeux apologiste du pouvoir que j'aie jamais rencontré. C'est là, j'imagine, le mauvais côté, le côté excessif de l'esprit militaire. Le fétichisme outré de la discipline doit produire ces types, exceptionnels, je l'espère, d'engouement aveugle pour toutes les causes qui triomphent. Le général La Quintinie est un modèle du genre, et, pour compléter la liste de ses croyances variées et assorties, il s'est fait dévot depuis peu et tient déjà pour le *pouvoir temporel* avec fureur.

Il faut vous dire, pour excuser ce sabreur papiste, que, s'il a beaucoup fait brûler de poudre en sa vie, il n'en a pas inventé le plus petit grain. Je le crois d'une bonne foi parfaite dans ses inconséquences, et le grand cas qu'il fait de lui-même ne doit d'ailleurs pas lui permettre de s'interroger et de se reprendre sur quoi que ce soit. Cette foi en sa propre infaillibilité se trahit dans la roideur et l'aplomb de toute sa personne. Son cou est ankylosé, à coup sûr, par la majesté du commandement. Il coupe son pain avec une dignité hautaine ; il avale sa

côtelette d'un air féroce; il ne touche à son verre qu'après l'avoir regardé d'un œil menaçant, et, si son fromage se permettait de lui résister, il lui passerait son sabre au travers du corps. Son œil rond lance des éclairs sur les *paltoquets* qui se permettent d'avoir une opinion quelconque avant qu'il ait émis la sienne. Il a avec le vieux Turdy le ton bref et rogue d'un caporal parlant à un conscrit. Sa voix rauque a la prétention d'être tonnante, et les vieux domestiques de son beau-père prennent devant lui des poses de volaille effarouchée. Mademoiselle Lucie n'a pourtant pas l'air de le craindre, et le grand-père, qui ne manque pas de malice, le traite poliment de crétin sans qu'il s'en aperçoive. Il se pourrait bien que ce pourfendeur au service de toutes les causes gagnées fût dans son intérieur le plus doux et le meilleur des hommes.

Émile l'a trouvé insupportable; mais il a fait bonne contenance, et j'ai admiré le courage qu'il a eu de ne pas le railler; je m'en suis abstenu aussi dans la crainte de brouiller les cartes : aussi nous avons tous bâillé à nous décrocher la mâchoire.

Ceci n'est encore que plaisant, mais je crains que ce guerrier à courtes vues n'apporte de nouveaux embarras à la situation. Il nous a déjà fait entendre clairement qu'il fallait de la religion, et qu'une famille impie ne pouvait prospérer. Émile, qui a du sang-froid et qui se pique d'être plus religieux que les dévots, lui a répondu gravement qu'il était de son avis : le grand La Quintinie a paru flatté de cette adhésion; mais gare l'interrogatoire en détail ! Je doute qu'Émile soutienne l'assaut sans que la bombe éclate.

Répondez deux lignes paternelles, cher monsieur, à l'offre très-sérieuse qui fait le fond de cette lettre absurde, et croyez-moi très-sérieusement votre serviteur dévoué sans réserve. HENRI VALMARE.

IX.

ÉMILE LEMONTIER A SON PÈRE.

Aix, 8 juin 1851.

Henri m'a promis de t'écrire ce soir et de te faire, comme il l'entend, le portrait d'un certain général que, pour ma part, j'ai trouvé plus fâcheux que divertissant. Ce qu'il t'importe de savoir, c'est dans quelles dispositions j'ai retrouvé Lucie. Ah ! mon père ! Lucie est bien bonne, elle est adorable, et, que je sois un jour le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, je l'aime avec idolâtrie. Je l'ai trouvée pâle, fatiguée, et pourtant plus active que de coutume, agitée presque à mon arrivée, comme si elle m'eût attendu avec impatience. Elle m'a serré la main à la dérobée tout en embrassant madame Marsanne et Élise, dont les voltigeants atours nous dérobaient un instant à la vue du général, et il me semble qu'il y avait dans ce serrement de main une tendresse réelle. Elle m'a présenté ensuite à son père en lui disant d'un ton confiant et décidé :

« Voici M. Lemontier dont je vous parlais tout à l'heure. »

Puis elle m'a interrogé sur ma maladie, sur mon voyage à Lyon et sur toi avec une sollicitude non équivoque et des regards inquiets et attendris qui m'ont rafraîchi et ranimé jusqu'au fond du cœur ; mais ce qui m'a rendu fou de bonheur, c'est qu'elle a chanté pour moi, oui, pour moi seul. Son père l'avait priée de chanter, et elle se disait un peu souffrante. J'ai dit que j'allais me retirer, et que sans doute elle chanterait pour son père;

car en ce moment nous étions seuls avec lui au salon.

« Je chante toujours pour mon père et pour mon grand-père, a-t-elle répondu, et jamais pour les autres, parce que je ne sais que de la musique sérieuse qui ennuie généralement ; mais, si vous me dites que vous aurez du plaisir à m'entendre, je chanterai. »

Avant que j'eusse répondu, le général a braqué sur moi ses gros yeux ronds, et m'a dit d'un ton moitié agréable, moitié furieux, — je ne sais pas encore lire dans cette physionomie hétéroclite, — que j'étais privilégié, et que j'eusse à mériter cette gâterie.

« Ce n'est pas une gâterie, a repris Lucie. C'est tout bonnement parce qu'il est l'homme le plus sincère que je connaisse, et que, s'il me demande de chanter, ce n'est pas pour être poli et bâiller ensuite en cachette, c'est parce qu'il a envie que je chante. »

J'ai dit oui, elle s'est mise au piano, annonçant qu'elle ne chanterait qu'à demi-voix, et, se tournant vers moi, elle a ajouté :

« Ce n'est pas par avarice, c'est pour ne pas couvrir le bruit de la cascade qui empêche les promeneurs du jardin de m'entendre. »

Et, comme je l'aidais à chercher son livre de musique, elle m'a encore dit tout bas :

« Dès qu'ils rentreront, ne me demandez pas de continuer. Je chanterai tant que vous voudrez quand nous serons seuls avec mes parents. »

Elle a chanté un vieux air italien d'une ravissante simplicité, et, comme elle le disait en effet à demi-voix et avec une douceur suave, le général s'est endormi à la dixième mesure. Elle a réprimé un sourire en me disant du regard : « Vous voyez l'effet ordinaire de ma musique ! » mais elle a bien vu que je buvais comme une rosée du ciel cette mélodie adorable, si adorablement exprimée,

et ses yeux se sont attachés sur les miens avec une fixité calme, une confiance absolue. Jamais encore elle ne m'avait regardé ainsi : l'étrange et magnifique regard! Aucun trouble, aucune frayeur, aucun embarras de jeune fille. Il semble que cette âme de diamant n'ait pas besoin de cette petite honte ingénue et touchante qu'on appelle la pudeur. Elle plane au-dessus de la région des sentiments définis et des idées connues. Elle questionne, elle observe, elle veut savoir si elle est comprise, et sa fière loyauté semble dire : « Je croirai avec la force que je mets à chercher, j'aimerai avec la puissance que je porte dans mon investigation. » Je te jure, mon père, qu'il faut être un honnête homme jusqu'au bout des ongles pour soutenir ce regard-là sans effroi.

Elle a été contente de la réponse de mes yeux. Mesdames Marsanne rentraient. Elle m'a souri en refermant le piano, et, pendant que son père travaillait à se réveiller, elle m'a dit très-vite :

« Venez souvent. »

En revenant à Aix, j'ai causé avec madame Marsanne. Elle m'a dit que Lucie était pour elle un grand problème, qu'elle paraissait m'aimer réellement, bien qu'elle n'en voulût convenir avec personne et avec Élise moins qu'avec toute autre. Élise paraît un peu piquée de cette réserve, que pour mon compte je m'explique instinctivement. Élise ne m'inspire pas à moi-même une confiance absolue. Elle n'a aucun sot dépit contre moi, et pourtant elle est femme, et peut-être eût-elle mieux aimé repousser mes assiduités, qu'elle ne désirait pas, que de n'avoir pas à les repousser du tout. Elle porte Lucie aux nues à tout propos; mais, comme il n'est pas dans sa nature d'admirer quelque chose ou quelqu'un, on sent dans ses éloges le manque de naturel et d'à-propos. C'est comme si elle obéissait à l'esprit d'un rôle qu'elle se serait tracé, mais

qu'elle ne saurait pas bien jouer. Je suis peut-être injuste, ne crois pas rigoureusement ce que je te dis là; mais il faut bien que tu saches pourquoi je ne me sens porté à aucun abandon envers elle, tandis que sa mère est toujours la même pour moi.

Celle-ci m'a appris que Lucie s'était fort inquiétée de me savoir malade, ou plutôt de m'avoir su malade, car on ne lui a dit ma fièvre que quand j'ai été hors d'affaire. Et puis, en apprenant mon départ, elle s'est évanouie, et elle t'a écrit ensuite une lettre qu'après réflexion elle n'a plus voulu t'envoyer. Que s'est-il donc passé dans cette âme mystérieuse? Pourquoi, si elle m'aimait, avoir agi de manière à me désespérer? Il est impossible de soupçonner en elle la moindre perfidie, et jamais femme n'a ignoré plus complétement les coquetteries du caprice. Elle subissait une influence... L'a-t-elle définitivement secouée? Ah! qu'il me tarde de pouvoir être seul avec elle et avec le grand-père, devant qui elle peut dire tout ce qu'elle pense! — Sois pourtant bien tranquille sur mon compte, et, si Henri t'écrit que je suis trop agité, n'en crois rien. Henri ne sait pas ce que c'est que les bienfaisantes consolations et les vivifiants conseils d'un père comme toi.

Ton ÉMILE.

X.

LUCIE A M. MOREALI, A CHAMBÉRY.

Turdy, le 9 juin.

La voici, cette grande confidence. Soyez assuré qu'elle est aussi nette et aussi sincère qu'une confession.

Je ne vous ai écrit qu'une fois cette année, et ma lettre était plus courte que les autres. Je n'arrangerai rien, j'avouerai le fait. Je n'ai pas senti le besoin de vous écrire davantage, et, comme c'est toujours moi qui ai besoin de vous, comme vous ne pouvez jamais avoir besoin de moi, je me suis crue dispensée de vous importuner de ces écritures sans but et sans portée qui servent à tuer le temps dans les relations des gens du monde.

Depuis un an, mes idées se sont modifiées. Je croyais que cela ne durerait pas, j'attendais pour vous le dire que je fusse sortie de cette épreuve; mais ce n'était pas une épreuve, c'était une vue nouvelle : sa clarté et sa durée m'ont donné le droit d'y croire.

Il y a un an, mon grand-père était à Lyon; j'étais à Chambéry, auprès de ma tante. Je voyais beaucoup les communautés instituées pour l'éducation chrétienne des jeunes filles. J'aime les enfants, vous le savez, et, quand j'ai aspiré si longtemps et si fortement à l'état religieux, c'est toujours sous la forme d'institutrice et de mère adoptive de l'enfance que ce noble état m'apparaissait. Vous m'aviez conseillé de fréquenter ces établissements, afin d'y prendre de plus en plus le goût des devoirs auxquels ils sont consacrés. Eh bien, c'est là précisément que j'ai perdu le goût de cette maternité banale qui n'est pas celle que Dieu inspire directement à la femme. D'abord ces établissements ne peuvent se soutenir qu'à l'aide de spéculations et de calculs dont le côté matériel me répugne, et puis ils sont bien plus institués par l'esprit de parti du dehors que par l'esprit de charité du dedans. L'hostilité déclarée, ardente, sans cesse en mouvement de cette lutte contre le siècle a quelque chose qui m'effraye et me consterne. J'ai craint de me tromper, j'ai obtenu de mes parents la permission de voyager avec des dames missionnaires en tournée; j'ai fait avec elles plu-

sieurs voyages, j'ai visité une grande partie du centre et du midi de la France. Eh bien, j'ai vu des intrigues véritables pour faire tomber les établissements séculiers, pour tuer toute concurrence, pour accaparer et monopoliser le bénéfice d'un commerce, car cela est devenu un commerce la plupart du temps. L'état religieux est devenu généralement lui-même un métier pour vivre, et l'esprit de corps n'est qu'un esprit d'égoïsme un peu moins étroit, mais beaucoup plus âpre que l'égoïsme individuel.

Ne vous récriez pas, mon ami : je ne sais comment les choses se passent ailleurs ; mais aujourd'hui, en France, je les ai vues telles qu'elles sont, et elles ne sont point à la gloire de Dieu. J'ai voulu savoir si c'était seulement la corruption de l'idéal dans certaines communautés. J'ai été mise dans la confidence de l'esprit de l'ordre, et j'ai vu un esprit de lucre et de domination poussé et soutenu par un esprit de conspiration, je ne dirai pas contre tel ou tel gouvernement, mais contre toute espèce d'institutions ayant la liberté pour base. Je suis à peu près sûre aujourd'hui qu'il en est ainsi dans la plupart des établissements religieux des deux sexes, et que cette population de serviteurs de Dieu, en prenant une extension subite et en disposant de ressources considérables, s'est donnée à l'esprit mercantile et positif du siècle. Non, Dieu n'est plus là, et cela devait arriver. L'état de renoncement est un état sublime qui doit rester exceptionnel, pauvre, et pour ainsi dire caché. Du moment qu'il s'affiche, qu'il tourne au prosélytisme calculé et intéressé, du moment qu'il se recrute avec aussi peu de choix et de scrupule que s'il ne s'agissait pas de servir d'exemple, du moment qu'il se répand dans toutes les affaires de ce monde et qu'il se mêle à tous les courants vulgaires de ses intrigues puériles, il n'est plus le premier, mais le dernier des états,

car il trafique des choses les plus sacrées, la foi et le renoncement.

Je me suis donc éloignée de ces projets, navrée d'abord, et puis peu à peu rassurée dans ma foi, car rien ne prouve contre Dieu, et les faux prophètes n'ont point ébranlé l'arche sainte de la vraie croyance; mais j'ai souffert pour me remettre sur mes pieds. Il y avait eu pour moi quelque chose de si doux à me sentir vivre dans une atmosphère de vaste fraternité religieuse avec la foule grossissante des fidèles! L'association des idées, des sentiments et des actes, c'est vraiment l'idéal social et divin! J'étais fière alors d'appartenir à l'Église romaine, à ce catholicisme dont le nom signifie doctrine universelle. Je voyais se réaliser le rêve de ma foi, l'esprit de Dieu se répandre dans les masses, les aumônes se formuler en millions, les monastères se relever sur tous les points de la France, les poétiques chartreuses se rebâtir avec leurs propres ruines dans les sites sauvages, les paysans se prosterner naïvement devant les chapelles pittoresques et les croix bénites, les églises se remplir d'une foule avide de la parole de Dieu, comme aux plus beaux temps de la foi; je voyais enfin cette grande chose s'opérer : l'union dans la force de l'amour! Et ces belles sociétés de secours, cette fraternité puissante, cet appui que le faible était toujours sûr de trouver en invoquant le nom du Christ, ce sentiment de confiance qui me poussait dans la vie avec la certitude de pouvoir faire le bien en donnant tout, ma fortune, mon temps, mon intelligence et ma vie, à une Église vraiment évangélique, oh! oui, tout cela était bien beau, et je respirais à pleine poitrine dans mon idéal! J'étais jeune, j'étais gaie; tout me souriait dans le présent et dans l'avenir. Il n'y avait aucune ombre en moi, aucun écueil possible dans ma vie. Le ciel était pur sur ma tête, le monde était lancé

irrésistiblement sur la pente du vrai. Tous mes semblables allaient être heureux et bons. Plus de détresse, plus d'isolement pour ma pensée! L'Évangile était debout, et l'humanité chrétienne était une immense chaîne de mains amies, enlacées les unes aux autres pour s'aider et s'entraîner dans la voie du beau et du bien!

Rêve d'enfant que j'ai bien pleuré! Les temps que je croyais venus sont loin encore. Il n'a manqué qu'une chose à ce grand élan religieux du siècle, la sincérité! Elle n'y est point; par conséquent, ni foi, ni charité réelle, ni espérance rassurante dans ce prétendu réveil divin. Le bien s'y fait mal, avec partialité, avec calcul. On y vend l'aumône, puisqu'on y achète la prière. On y spécule de l'aisance des familles et de la sécurité des existences. On y chante les louanges de Dieu sans penser à Dieu. On s'y permet beaucoup de ce que l'on défend aux autres, et le mal lui-même y a quelquefois des sanctuaires de refuge et des licences impunies comme au moyen âge. Ne dites pas que je me trompe, que j'ai mal vu, mal compris, que je subis de funestes influences. Je n'en ai subi aucune, je n'ai jamais laissé discuter ma foi, même par mon grand-père, qui est mon meilleur ami; je ne suis pas un esprit faible, et je ne m'abandonne pas à l'impression d'un fait isolé. Je n'en signale aucun en particulier, et ce n'est pas le pays que j'habite qui m'a fourni des sujets saillants d'observations; c'est un ensemble de choses qu'on m'a laissé connaître et apprécier, comptant me rallier à l'œuvre générale. Je ne me suis pas livrée à cet examen attentif et clairvoyant des personnes et des choses par curiosité frivole et avec l'arrière-pensée d'y trouver le prétexte d'une défection. Oh! non, Dieu m'en est témoin! mon parti était pris, j'avais accepté d'avance toutes les luttes, et j'allais même jusqu'à la cruauté envers la famille pour réaliser le vœu

de mon cœur. Je voulais être religieuse et je ne voulais que choisir l'ordre où je me sentirais plus utile à la religion. Qu'ai-je trouvé? Rien qui parle à ma foi, si ce n'est ce pauvre couvent de carmélites où je vais encore quelquefois et où je n'irai plus, parce que j'y ai reconnu, à mon dernier examen, un esprit étroit et sombre, un ascétisme sans chaleur, un sauvage mépris de l'humanité, une protestation sincère, mais sauvage et stupide, contre la civilisation et contre l'avenir de la société [1].

Ceci n'est pas ce que vous m'avez enseigné, mon ami! Vous m'avez montré le vaste et riant horizon de la foi sous les couleurs de mon rêve. Ce rêve s'est évanoui. J'ai dû alors rentrer en moi-même et me demander au service de quelle cause sainte et féconde mon cœur toujours croyant et mon esprit toujours logique allaient maintenant se dévouer.

Jusqu'ici, ma vie n'a pas été celle de tout le monde. Il m'a manqué d'avoir une mère, j'ai à peine connu la mienne, et ma grand'tante ne pouvait pas la remplacer; il y avait trop de distance d'âge entre nous. Mon père a toujours vécu loin de moi, mon enfance s'est donc écoulée dans le monde antique et suranné de Chambéry ou dans l'austère solitude de ce vieux manoir, en tête-à-tête avec un vieillard excellent et charmant, mais tout d'une pièce dans ses idées et fort peu disposé à régler et à développer mes premières aspirations. Point de sœurs, point de compagnes de mon âge; à Turdy, point de religion; à Chambéry, beaucoup de pratiques religieuses, aucune dévotion intérieure et sentie. Hélas! faut-il reconnaître que, parmi tant de manières de croire

1. L'auteur n'a pas besoin de dire qu'il ne désigne aucun couvent particulier, et qu'il ignore s'il y a des carmélites à Chambéry ou aux environs.

qui se partagent la religion de notre temps, cette dévotion inoffensive et tolérante est encore une des moins mauvaises?

Quoi qu'il en soit, j'étais sans religion aucune quand ma tante me fit envoyer à ce couvent de Paris où j'ai eu le bonheur de vous connaître. Vous vous souvenez de cette enfant sauvage qui chantait d'une voix de clairon à la tribune de l'orgue et qui ne se souciait de rien que de musique, d'étude silencieuse et de récréation bruyante? Vous avez mieux auguré d'elle que les autres, vous avez dit : « C'est une bonne personne, elle est tout entière à ce qu'elle fait. » Et vous avez entrepris de m'instruire dans la religion, en même temps que vous dirigiez mes études profanes dans le sens le moins étroit possible, au sein d'un couvent de femmes. On m'a trouvé de la mémoire et de la facilité; vous me trouviez, vous, du jugement et de l'ordre dans les idées. Vous m'avez beaucoup gâtée en m'encourageant à me servir de ma logique naturelle pour comprendre Dieu, et de mon cœur tel qu'il était disposé à l'aimer. Je vous dois tout le bonheur que mon âme d'enfant pouvait trouver en ce monde si désert pour moi. Vous m'avez donné le ciel, et vous avez toléré tous les élans de mon petit esprit, jusqu'à me permettre en souriant de ne pas croire d'une manière absolue à l'éternelle damnation et à ces tortures matérielles de l'enfer qui me paraissaient indignes du sens moral de la foi.

Sur bien d'autres points encore, vous avez élargi pour moi le cercle étroit d'une certaine orthodoxie farouche; vous m'avez promis que mon grand-père ne serait pas jugé et perdu sans retour pour n'avoir pas compris Dieu; vous m'avez autorisée, fût-ce à l'heure suprême de la mort, à ne pas le tourmenter inutilement pour le faire rentrer dans le sein de l'Église; vous

m'avez défendu de haïr et de mépriser les dissidents; enfin vous m'avez enseigné une religion d'amour, de grâce et de bonté qu'il ne me serait plus possible de changer contre une autre, et pour laquelle je vous bénirai tant que je serai moi-même.

Vos lettres si paternelles et si véritablement évangéliques ont continué votre ouvrage et maintenu mon cœur dans cet état de béatitude jusqu'à l'année dernière. De ce moment, il m'a semblé que vous changiez de sentiment intérieur et que vous me parliez un langage nouveau. Après avoir ajourné pendant des années le désir que j'éprouvais de renoncer au monde, vous m'avez poussée à ce parti avec une énergie soudaine. Il semble que ce vénérable père Onorio, dont vous me parliez avec enthousiasme, ait modifié, dirai-je dénaturé? votre foi... Vous ne pensiez plus que mon salut fût conciliable avec mes devoirs de famille, et, pendant quelques instants, quelques semaines peut-être, j'ai travaillé à vous obéir en pesant un peu sur la tendresse de mon grand-père, et en le dominant par la crainte de me pousser à la révolte. Mon ami, je me suis vue au seuil du fanatisme, et j'ai eu là quelques accès d'obstination et de malice d'un enfant gâté. Au moment où je commençais à me le reprocher, la désillusion s'est faite à l'égard de l'esprit de la religion de ce temps-ci, et voilà où j'en étais quand votre arrivée m'a surprise, quand votre lettre m'a bouleversée. Ah! que cette lettre-là ressemble peu aux anciennes, et comme il m'est difficile de vous reconnaître à travers ce ton indigné, chagrin et rempli d'épouvante! Votre style lui-même est changé comme votre accent, comme votre figure, et je vous ai cru lancé dans ces mystérieuses affaires qui se résolvent toujours par une récolte d'argent, dont l'emploi n'est pas toujours vraiment utile et pieux! Mon ami, pardonnez-moi de vous dire tout cela; mais

je ne sais pas feindre. Vous aimiez ma franchise. Il faut l'aimer encore et répondre à mes objections par des raisons, non par des menaces ; je n'y croirais pas. Souvenez-vous qu'entre Dieu et moi je n'ai jamais pu apercevoir le diable. Si Dieu veut me châtier, il ne se servira pas de l'esprit du mal pour me ramener au bien, et, s'il est pour moi sans merci, s'il veut me confondre et m'anéantir, il m'abandonnera à moi-même. C'est bien assez de moi pour me torturer, si ma conscience est coupable; c'est bien assez de l'horreur des ténèbres, si l'œil de Dieu n'est plus le flambeau de ma vie.

Pour aujourd'hui, voilà tout ce que j'ai à vous dire. La confidence de mes sentimens personnels et de mes projets est tout à fait inutile, si nous ne pouvons plus nous entendre sur le point de départ, la religion. La mienne n'a pas changé depuis tantôt six ans que vous lisez dans mes pensées, et je ne vois rien dans le présent que je ne puisse combattre seule, si je m'y sens en péril sérieux. Soyez sûr que j'y ai songé et que je n'ai pas été pour rien m'enfermer aux Carmélites.

LUCIE.

XI.

MOREALI A MADEMOISELLE LA QUINTINIE, A TURDY.

Chambéry, le 10 juin.

Oui, j'ai changé, Lucie, j'ai changé complétement d'esprit et de volonté ; ne vous l'avais-je pas écrit? J'étais sorti de la voie du salut, j'y suis rentré, et il faut que je vous y ramène, il le faut absolument, ou un remords

éternel pèsera sur mon âme en ce monde, peut-être un éternel châtiment dans l'autre.

Lucie, vous êtes toute préparée pour ce que j'ai à vous dire ; vous avez vu clair, la vraie religion est perdue, personne ne croit plus, chacun l'interprète à sa manière, il n'y a plus d'orthodoxie. Les catholiques se sont faits protestants à leur insu, beaucoup se sont faits juifs tout en criant contre les juifs, moins âpres dans leur cupidité que ne le sont ces prétendus chrétiens. Le mal est partout, il ne connaît même plus cette contrainte de l'hypocrisie dont on disait qu'elle était un hommage rendu à la vertu. Non, en fait d'hypocrites, il n'y a plus que quelques pauvres pères de famille ou quelques pauvres prêtres qui ont besoin de la protection du clergé ou qui redoutent sa censure ; mais ce monde imprudent qui encombre les églises, ces femmes dépravées qui assiégent le confessionnal, ces personnages qui se courbent en ricanant devant les autels, croyez bien que je les connais mieux que vous, car je suis un homme pratique, moi, et j'ai beaucoup pratiqué le monde depuis que nous nous sommes perdus de vue. Vous les flattez en les supposant hypocrites : ils ne sont même pas cela. Ils sont cyniques, voilà tout ; ils ne croient à rien, ils ne respectent rien. La religion est un manteau, non pour cacher leurs vices, ils ne se donnent pas tant de peine, mais pour les couvrir d'une insolente impunité !

Êtes-vous contente, Lucie, et n'ai-je point assez abondé dans votre sens ? A présent, écoutez-moi, et vous verrez si plus que vous je tolère l'intrigue mondaine, si plus que vous je fais grâce au mensonge.

Vous ne savez peut-être pas mon âge, Lucie. Vous ne vous êtes jamais demandé probablement si mon visage était plus jeune ou plus vieux que moi. J'ai cinquante ans, et certaines années de ma vie ont compté double.

Vous m'avez connu mélancolique et pourtant bienveillant. Je vivais dans un bon milieu, et, quand j'offrais à Dieu les repentirs profonds de mon âme. je me disais qu'il m'absoudrait de mes péchés en me donnant l'occasion de souffrir encore plus. Cette occasion est venue : appelé à Rome, j'ai vu Rome, et j'ai failli perdre la foi !

J'eus là un temps de révolte intérieure et de dégoût profond dont je ne crus pas devoir vous entretenir, mais qui me força d'ouvrir les yeux sur la perversité des hommes et le pervertissement de la foi. Je résolus de me guérir en travaillant activement à guérir les plaies de l'Église. J'essayai de signaler des abus, d'élargir le cercle des idées, de mettre d'accord la raison humaine et les dogmes sacrés. Je montrai quelque talent dans cette entreprise; je croyais être agréable à Dieu et au saint-siége. Je me sentais des forces pour une lutte généreuse, de l'habileté pour la discussion. La seule chose certaine, c'est que j'y portais un zèle naïf, une entière sincérité. Vous ne me trouviez pas changé ; je ne l'étais pas malgré ma blessure; je voyais le mal, je me croyais de force à le vaincre.

Je fus repris, censuré, réduit au silence, après des encouragements trop flatteurs. Ceci s'est passé au commencement de l'année dernière. J'ai vécu quatre mois dans une sorte de désespoir; je ne vous ai écrit que quand j'ai eu surmonté cette mortelle, cette dernière épreuve. C'est alors que, retiré dans un couvent de moines où je voulais m'ensevelir pour toujours, j'ai rencontré ce pauvre capucin qui m'a ranimé par sa ferveur austère et sublime. Ce qu'il m'a dit et redit cent fois en modifiant fort peu ses expressions, je peux vous le redire au courant de la plume, car je le sais par cœur.

« La religion est perdue. Tout est à recommencer.

Il faut la reconstituer sur une base inébranlable, l'orthodoxie. En fait de religion, il n'y a pas de moyen terme, c'est tout ou rien. La discipline est devenue un fardeau à l'homme, parce que l'homme a marché dans la voie des prospérités matérielles et qu'il ne s'est plus soucié des choses de l'autre vie. La mort de l'âme, c'est ce que les hommes du siècle appellent le progrès. Ce progrès destructeur est entré partout. Les églises des pays froids ont adopté les poêles, les tapis, les fauteuils. On se met à l'aise pour prier Dieu. Les couvents, sans grandeur et sans poésie, se construisent dans un esprit de matérialisme qui révolte. On se met en bon air et en belle vue: on a des chambres aérées, commodes; on se préoccupe de la santé du corps, et nullement de celle de l'âme. Tous les règlements sont relâchés; on achète toutes les dispenses possibles, on fait son salut sans qu'il en coûte une goutte de sueur. La mortification est supprimée. Voilà pour les personnes consacrées à Dieu. Quant aux gens du monde, on leur permet toutes les licences de la vie, tous les accommodements de l'esprit. On discute avec eux, on leur fait des concessions de principes, on laisse leur sentiment politique se séparer de leur sentiment religieux. On se pique de tolérance ; on dit à chacun : « Croyez ce que vous pourrez, et ce que vous ne croirez « pas, n'en faites pas de bruit ; l'absolution couvrira tout. « Dieu est bonne personne : ayez l'intention de ne pas trop « pécher, tout s'arrangera... » Voilà où la douceur et l'indifférence ont conduit l'Église et le siècle. A l'heure qu'il est, il n'y a peut-être plus cent véritables catholiques dans le monde. »

Et, comme je lui demandais le remède à ce mal universel, il me répondait invariablement :

« Relever l'orthodoxie primitive, et s'y soumettre sans appel. »

La première fois que le vieillard me parla ainsi, mon esprit fut révolté. Je réclamai au nom du passé, du présent et de l'avenir, au nom des lumières de la science, au nom des progrès de la civilisation, au nom des droits, des habitudes, des sentiments et des besoins de l'homme.

« Que réclames-tu? s'écria-t-il, enflammé d'une sainte colère ; voyons, formule la première venue de tes réclamations! Je te défie d'en trouver une qui ne consacre le prétendu droit du bonheur en ce monde. Progrès des sciences dites exactes et des sciences dites naturelles! exercice de l'esprit qui veut mesurer l'œuvre divine, s'en rendre compte et détruire la notion religieuse par la connaissance des secrets de la nature! recherche des propriétés des éléments et de toutes les choses créées pour se rendre maître de toutes les forces de la matière : qu'y a-t-il au bout de ces travaux énormes? L'industrie, le pain du corps, pas autre chose. Les sciences abstraites, la métaphysique, l'étude nouvelle de l'âme et la définition modernisée de la Divinité?... Blasphème de crétins ! Ces sciences-là n'ont pour objet que de se débarrasser de l'œil de Dieu, de réduire sa loi à une fatalité sans cause et sans but, et d'assurer l'impunité à toutes les jouissances de la vie. — Sciences philosophiques, morale, érudition, recherche d'une prétendue sagesse ?... Mensonges sur mensonges en vue d'un scepticisme égoïste et d'une paix glacée! Paresse du cœur conquise par le vain travail de l'esprit! — Les arts, les lettres?... Raffinements puérils et corrupteurs de l'intelligence amoureuse de plaisirs profanes, vanités et folies! Rien pour Dieu dans tout cela.

« Regarde la vie du Sauveur, y vois-tu les luttes et les triomphes de l'orgueil? Écoute sa parole, y sens-tu les subtilités de la science, les recherches de la discussion, les réticences d'une temporisation quelconque avec les

avantages de la vie terrestre ? Ménage-t-il les goûts et les idées de son temps? Tient-il compte des lumières du siècle? Enseigne-t-il le moyen d'être riche, tranquille et applaudi ? Non ! il pousse à tous les renoncements, il accepte toutes les misères, toutes les humiliations, et il ouvre la route du martyre. Il subit les derniers outrages, il se livre au dernier des supplices pour nous montrer que la vie d'ici-bas n'est rien, et que tout est là-haut. Aussi sa cause triomphe parce que, n'eût-il pas été Dieu, avec une telle doctrine il ne pouvait pas se tromper, parce que cette doctrine tient en deux mots sans réplique : *aimer* et *souffrir*.

« Quelle belle chose qu'une croyance qui ne discute rien et qui ne se laisse pas discuter ? Que sont tous les savants, tous les théologiens, tous les docteurs de la terre devant un dogme absolu qui se formule ainsi ? Et regarde ce qu'il y a au fond de ce dogme... Une idée ? Non, un sentiment. Eh bien, je te le dis, les idées ont fait leur temps, elles n'ont servi qu'à égarer l'homme. Il faut que le règne du sentiment revienne, il faut que la foi purifie tout ; mais c'est à la condition de détruire ce bel édifice humain qu'on appelle la civilisation. Il faut faire des chrétiens nouveaux, des chrétiens primitifs au sein de cette société corrompue, et pour cela il ne faut plus tergiverser, il ne faut rien concéder, il faut abattre sans pitié leur orgueil, leur luxe, leur savoir-faire, leurs palais de l'industrie, leurs chemins de fer, leurs flottes, leurs armées Il faut rentrer dans la pauvreté, dans l'austérité, dans la contemplation, dans le stoïcisme chrétien, et ne plus se servir de la terre que comme d'un marchepied pour monter à Dieu. Va, mon fils, ceins tes reins, prends ton bâton et voyage, cherche par le monde le petit nombre des vrais fidèles et porte-leur la vraie parole. Dégage-les de tous les liens du siècle et de la famille, qui sont des liens

de chair et de sang. Dis-leur que tout ce qui n'est pas à Dieu est au diable, et qu'il n'y a pas de degrés dans le bien et dans le mal. Il n'y a point de joies permises en dehors des joies spirituelles. Il faut reconstituer l'œuvre des apôtres, et, si tu peux en réunir seulement douze aussi forts dans la foi que tu le seras toi-même, tu auras plus fait pour la religion que tous les conciles n'ont su faire depuis la mission de Jésus. Tu seras plus agréable au Seigneur que tous ces bavards d'évêques avec leur rhétorique de mandements, et tous ces présomptueux journalistes qui s'intitulent les défenseurs du saint-siége. Laisse tomber ce qui est vermoulu, et que le siége temporel lui-même soit réduit en poudre : qu'importe, si la voix du salut tonne du haut de la chaire spirituelle de saint Pierre? Que les empires s'écroulent les uns sur les autres, et que les nations s'entr'égorgent pour des questions de commerce! ne t'inquiète pas de cela ; c'est la colère de Dieu qui passe. Sois de ceux qui ne peuvent la craindre parce qu'ils sont sans péché, et, si un déluge nouveau détruit la race rebelle, sois dans l'arche qui sauve le petit nombre des élus! Je me moque bien de votre nouvelle idole, de cette bête de l'Apocalypse que vous appelez l'humanité, c'est-à-dire la race humaine corrompue et vouée au culte de la matière! Jésus est venu pour la racheter, et elle s'est de nouveau vendue à Satan. Que Dieu l'abandonne, puisqu'elle a abandonné Dieu. Que la lèpre de son péché la dévore ou que le Très-Haut déchaîne sur elle les cataclysmes et tous les fléaux de la colère. Là où il n'y a plus de croyants, il n'y a plus d'hommes véritables, et je n'ai pas plus de tendresse ou de pitié pour eux que pour des loups dévorants.

« Va donc et cherche à rassembler quelques brebis sans tache, afin que l'humanité spirituelle, résumée par

ce petit groupe, soit comme un Christ nouveau qui pousse un cri de délivrance vers le ciel. »

J'ai repoussé d'abord cette doctrine sublime qui me paraissait sauvage, et je me suis mis à chercher dans la religion un corps de doctrines qui pût, en deux mots aussi nets que les deux mots du père Onorio, résumer une vérité opposée à la sienne.

Je me suis livré à une suite de travaux ardus, j'ai relu tous les théologiens, j'ai analysé toutes les décisions des conciles, j'ai cherché la source de toutes les croyances discutées, j'ai refait mes classes canoniques pour ainsi dire d'un bout à l'autre. Hélas ! au bout de cet immense travail, je n'ai trouvé que le doute, et la lettre même de l'Évangile, tiraillée par tant d'interprétations contraires, ne m'est plus apparue que comme une faible lueur vacillante au fond des ombres du sanctuaire. Le doute ! horrible supplice, comparable à celui de l'enfer pour une âme nourrie dans la foi ! Ah ! Lucie, j'ai fait mon purgatoire en ce monde, et, un jour, pâle, épuisé de corps et d'esprit, plus semblable à un spectre qu'à moi-même, je suis tombé aux pieds du vieux moine en lui disant :

« Fais de moi ce que tu voudras, pourvu que tu me rendes la faculté de croire. »

Et lui, souriant de ma faiblesse, m'a répondu :

« Te voilà donc enfin rendu ! Tu as bu le vin de l'orgueil jusqu'à la lie dans la coupe de la science. Te voilà érudit, te voilà armé de toutes pièces pour n'importe quelle thèse de pédants. Tu peux répondre à toutes les questions par des milliers de textes différents et montrer aux plus forts que tu sais tout le pour et tout le contre entassés par des siècles de bavardage frivole ! Aussi te voilà fatigué, brisé, et ne croyant plus à rien ! Il te fallait en venir là, et à présent il n'y a plus à choisir hors de ces deux termes : accepter toutes les contradictions des

doctrines pour nier Dieu, ou les repousser toutes pour le posséder. Eh bien, choisis; n'es-tu pas libre? »

J'ai choisi, j'ai sacrifié toute ma vaine science, j'ai résolûment oublié tout l'ergotage de discussion amoncelé dans ma mémoire. J'ai cherché l'esprit de l'Évangile sans plus me soucier des passages obscurs ou altérés qui ont jeté les esprits dans de si ardentes discussions. J'ai réduit à néant les plus grandes autorités dès qu'elles m'ont paru dépasser le programme concis du Sauveur. J'ai reconnu qu'il était absolument inutile de comprendre ce qui était profondément senti. J'ai dégagé le véritable sentiment du Christ de toute la scolastique religieuse des siècles postérieurs; j'ai trouvé au sein de ce cercle de plus en plus rétréci le diamant que le père Onorio me montrait au fond du puits de vérité. Recherche de la perfection, divorce absolu avec toutes les satisfactions charnelles, hymen absolu avec la vie spirituelle. Dieu avant tout, avant le progrès, avant la civilisation, avant la famille, avant les plus saintes affections humaines s'il le faut!... Je n'ai pas été aussi loin que le père Onorio dans la haine de la société. Là est peut-être l'excès de son enthousiasme. Je ne suis pas un homme de destruction et de colère; je n'ai pas abjuré les tendresses du cœur. Je ne crois pas qu'il en ferait si bon marché, lui, s'il les eût connues. Je ne repousse pas les beaux-arts, qui sont la poésie de l'Église. Je ne considère pas la civilisation comme un mal absolu, ni la perte de la foi comme un fait accompli. Je vois le remède, et c'est lui, c'est ce moine si simple, qui me l'a fait trouver. Il ne faut plus tant s'embarrasser de faire un grand nombre de prosélytes vulgaires que de relever, d'épurer et de résumer la foi dans un petit nombre d'élus. Il y a beaucoup de gens qui pratiquent, il y en a peu qui croient, et l'on doit reconnaître que dans ce siècle de discussion la foi n'est possible qu'aux grandes

volontés et aux dévouements opiniâtres. Soyons de ceux-là, Lucie, soyons des saints! Aspirons à monter sur les hauteurs, abandonnons la lutte avec le monde, prêchons-le d'exemple; mais pour cela sacrifions tout, ne nous réservons rien. Soyons à Jésus-Christ corps et âme, créons-lui des sanctuaires qui ne recevront pas le mot d'ordre des intérêts ou des passions. Adorons-le en esprit et en vérité dans la région de renoncements suprêmes!...

Hélas! voilà ce que je me disais en venant ici. J'espérais vous trouver encore disposée à me comprendre et à profiter de ce que ma foi avait acquis de lumière et d'humilité, de force et de douceur dans le commerce d'un saint... Mais vous voilà enivrée d'un rêve funeste, l'amour d'un homme!... O Lucie, il semblait pourtant que nous dussions nous rencontrer à cette pénible étape de certaines désillusions! A mon insu, et vous à l'insu de ce qui se passait en moi, vous étiez arrivée au doute. C'était le moment de nous sauver ensemble par un grand acte de foi; car, moi aussi, j'aurais fondé dans ces montagnes un sanctuaire sans tache. Ma fortune personnelle, qui s'est accrue d'un héritage assez considérable, m'eût permis de n'avoir pas recours à ces pressurages d'argent dont vous m'avez cru occupé, et pour lesquels j'ai fait toujours preuve d'incapacité notoire. J'aurais obtenu que le père Onorio vînt y donner l'exemple des grandes vertus, et j'aurais enseveli là, non loin de vous, ma vie obscure et immolée. Vous ne le voulez pas? Ce rêve sublime de votre vie s'est dissipé sous le souffle d'une passion vulgaire! Votre cœur est fermé à Dieu, ma voix n'arrive plus à votre oreille! Est-ce possible? Faut-il que j'y croie?

Ne me répondez pas avec précipitation. Relisez les paroles du père Onorio, relisez ma confession, qui est

aussi la vôtre; car vous avez cherché dans les faits la lumière que j'ai cherchée dans les livres, et dans quelques jours, dans plusieurs jours s'il le faut, vous prononcerez. Jusque-là, je vous verrai, mais devant votre famille, et sans chercher à hâter vos résolutions.

Votre ami M.

XII.

ÉMILE A M. LEMONTIER, A PARIS.

Aix, 12 juin 1831.

J'ai fait aujourd'hui connaissance avec un homme assez remarquable dont je ne sais pas le nom. J'étais allé faire mon pèlerinage aux Charmettes et j'étais monté ensuite, par le chemin aimé de Jean-Jacques, sur la hauteur d'où l'on domine Chambéry. Cette petite ville aux toits noirs lamés d'argent est charmante à l'extérieur. Ses vieux édifices et son cadre de montagnes hardiment dessinées en font une des villes les plus pittoresques que j'aie vues. Ce n'est pas l'importance et la fierté du Puy en Velay, qui a des montagnes pour monuments décoratifs et pour cadre un immense bassin semé de monuments naturels analogues. Chambéry n'est pas le centre, mais le détail d'un pays moins ouvert et plus détaillé lui-même. Ce n'est pas ce grand tableau que l'œil embrasse tout entier, c'est un pays de retraites profondes et d'éblouissements imprévus. Les rochers n'ont pas, comme dans les régions à cratères, l'aspect d'effrayante régularité propre aux vomissements volcaniques. Ici les lourds craquements du calcaire ont varié la proportion et l'in-

clinaison des accidents au point qu'on ne saurait dire ce qu'il faut appeler plaine ou vallée. Les hautes montagnes ne sont pas des pics isolés ou distincts, mais de puissantes masses groupées et liées ensemble par des terrains parfaitement praticables. Le Nivolet porte sur son flanc des contrées entières, villages, chemins, cultures, toute une population agricole qui peut vivre et circuler comme l'habitant des plaines, et qui pourtant repose sur une corniche de rochers à pic très-élevée au-dessus du niveau du lac. Un second étage de calcaire blanc dénudé porte une seconde région plus froide et plus verte, fertile encore et habitée, mais moins riche en céréales et moins bien plantée. Une troisième et une quatrième terrasse offrent encore de vastes espaces végétables où les chalets disséminés se perdent dans les nuages et où l'œil attentif distingue les troupeaux errants. Un dernier couronnement plus rétréci et plus abrupt porte des dentelures d'une blancheur mate qu'à travers les brumes on pourrait prendre pour de la neige, si à l'horizon opposé ne se dressaient les véritables grandes neiges éternelles d'une blancheur irisée qui ne se peut comparer à rien, mais dont le splendide aspect est navrant, tandis que les montagnes de Chambéry sont riches et riantes malgré leur construction en gradins qui se ressemblent par le plan général. Cette monotonie n'est qu'apparente. Dès qu'on étudie ces beaux accidents fièrement ou mollement ondulés, ils reprennent la réalité de leur variété charmante ou sublime, et la découpure de ces masses inclinées devient le domaine de l'imagination en même temps que le plaisir de la vue. On aime à chercher par quels chemins invisibles, par quels sentiers mystérieux des contrées superposées à de si grandes hauteurs peuvent communiquer entre elles, et puis, après en avoir interrogé toutes les formes, on choisit une de ces oasis, on se

persuade qu'elle est, comme elle le paraît, inaccessible de toutes parts, que ses chemins sinueux dessinés sur la verdure ne peuvent servir qu'à ses habitants, que le monde finit pour eux à la brusque coupure du rocher au-dessus et au-dessous de leur petit monde, et c'est là que, dans je ne sais quel rêve de détachement triste et délicieux, on voudrait aller enfermer sa vie avec les objets de son affection.

Je quittai la route et je montai à travers les blés sur le plateau qui domine Chambéry. J'étais là moi-même sur une de ces vastes régions cultivées qui forment le premier plan des grands massifs au delà desquels le mont Grenier montre sa silhouette imposante. Je gagnai le bord de la corniche qui limitait ma promenade. Le terrain s'amaigrissait, le roc perçait sous les pieds, et vers le sud les montagnes vertes et déchirées prenaient un caractère pastoral à la fois doux et triste. Je me retournai vers le nord, je revis le lac et je distinguai le manoir de Turdy. Je restai là, absorbé par ce sentiment immense de l'amour qui remplit la nature entière d'une aspiration infinie. Une ombre qui se dessina près de moi m'arracha à ma rêverie. Je me retournai, je vis un homme qu'il me semble avoir déjà vu, mais je ne saurais dire où et quand. Peut-être ressemble-t-il à quelqu'un dont je ne peux pas retrouver le souvenir distinct. C'est un personnage de mise et de physionomie sérieuses, entre quarante et cinquante ans, une belle figure pâle, intelligente et fatiguée, l'accent légèrement étranger, la voix sonore. Il me demandait avec beaucoup de politesse le nom des principales montagnes et la distance du point où nous étions. Je le renseignai assez mal, m'excusant sur ma qualité d'étranger au pays; mais, comme sa figure et ses manières me disposaient favorablement, je ne mis pas dans mes réponses cette brièveté qui rompt la conversation. Il

me demanda si j'avais vu la cascade de Jacob, où il avait l'intention de se rendre, et m'offrit de m'y conduire dans un char qu'il avait laissé près des Charmettes. J'acceptai. Nous fîmes donc cette promenade ensemble. Tu vois — et je ne saurais dire comment — que la connaissance était déjà faite.

Je veux essayer de résumer l'entretien qu'à travers quelques déviations inévitables nous avons eu en voiture, parce que cet entretien m'a laissé en proie à beaucoup de réflexions personnelles auxquelles j'ai besoin que ta réflexion assiste.

Tout a roulé sur l'amour, et cela est venu naturellement à propos de Jean-Jacques et de madame de Warens; puis nos idées se sont éloignées, détachées même tout à fait de ces deux types pour se généraliser à peu près ainsi :

Lui. — Vous faites à l'amour, je le vois bien, une part immense dans la vie humaine. Prenez garde de vous tromper et d'en juger avec l'effervescence de votre âge. L'amour n'est qu'un acte, peut-être seulement un court prologue, dans l'existence d'un homme sérieux.

Moi. — Vous me paraissez un homme très-sérieux. Pourriez-vous, pour l'instruction du très-jeune homme à qui vous faites l'honneur de parler, répondre à une question directe et personnelle?

Lui. — Voyons la question.

Moi. — Avez-vous aimé?

Lui. — Ma réponse ne vous apprendrait rien, car je n'entends pas l'amour comme vous, et mon expérience ne suppléerait pas à celle qui vous manque. Ne nous égarons pas dans les faits personnels, toujours variés et changeants. Tenons-nous dans la haute région des principes. L'amour doit-il être pour une âme élevée une

question de vie ou de mort, comme jusqu'ici il m'a semblé que vous vouliez l'entendre?

Moi. — Je dis oui, et vous dites non?

Lui. — Certes, je dis non! Notre âme est l'abstraction que nos organes manifestent et doivent humblement servir. Cette abstraction vit elle-même d'abstractions supérieures; elle les cherche, elle y aspire, elle les contemple et s'en empare. C'est d'elles qu'elle reçoit sa nourriture intellectuelle, c'est par elles qu'elle se forme, se développe et arrive à exister dans sa plénitude. Le culte de ces abstractions devient son besoin, sa vie, sa passion, son mérite et sa fin. M'accordez-vous cela?

Moi. — Parfaitement, si nous nous entendons sur le mot abstraction.

Lui. — Disons des idées, des vertus, des croyances, si vous l'aimez mieux.

Moi. — Disons la foi, si vous voulez... C'est le résumé de toutes les conceptions de l'esprit, et c'est à elle que toutes les nobles aspirations se rapportent.

Lui. — La foi en Dieu?

Moi. — Vous paraissez surpris de me voir invoquer Dieu dans une discussion de ce genre?

Lui. — Si je suis surpris, je le suis agréablement. Eh bien, si vous croyez en Dieu..., et c'est là ce que je n'eusse pas osé vous demander, dites-moi si vous pouvez placer au nombre des abstractions qui se rapportent à lui, et qui développent son culte dans nos âmes, l'amour qu'une créature humaine vous inspire. Je comprends la charité, la justice, la générosité, la science des choses sacrées, le renoncement aux choses vaines, le travail, l'humilité, le sacrifice : tout cela mène au seul but sérieux de la vie, plaire à Dieu; mais je ne comprends pas les désirs charnels élevés par l'imagination à l'état d'enthousiasme et

de délire, se présentant devant Dieu comme des mérites dont il puisse nous tenir compte.

Moi. — Permettez, vous me conduisez là d'emblée dans les régions de l'idéalisme chrétien. Je consens à vous y suivre et à ne pas me croire indigne de vous comprendre ; mais je vais pourtant vous choquer en vous disant que devant Dieu, qui m'a fait homme, mon premier devoir est d'être homme. Mon but principal, mon but unique, exclusif, si vous voulez, doit être de lui plaire? Soit! J'accepte l'idéal le plus sublime qu'il vous plaira de m'indiquer, et je trouve même une joie immense dans cet élan imprimé à mon âme. Je ne vous demande donc pas grâce pour la faiblesse humaine, je n'invoque pas la misère de ma condition. J'aurai l'ardente ambition que vous me suscitez, de pouvoir *plaire* comme vous dites, moi atome, à l'esprit qui règle les destins de l'infini. Eh bien, monsieur, je vous jure que je crois lui obéir de la manière la plus intelligente et la plus sainte en aimant de toutes les puissances de mon être la femme qu'il me donnera pour associée dans la tâche sacrée de mettre des enfants au monde.

Lui (après un assez long silence). — Si vous aimez cette femme de toutes les puissances de votre être, que restera-t-il à Dieu?

Moi. — Tout! Ces mêmes puissances, renouvelées, ravivées et centuplées par l'amour, remonteront vers Dieu comme la flamme de l'autel allumée par lui. L'amour est miracle, il n'épuise que ceux qui en font deux parts, une pour l'âme qu'ils n'ont pas, l'autre pour les sens qu'ils croient avoir, et qu'ils n'ont pas davantage probablement, car le rôle des sens chez les animaux est plutôt rage, souffrance par conséquent, que jouissance, c'est-à-dire bonheur. Le mot *plaisir* est ici un non-sens. Je ne crois pas qu'il y ait plaisir où il n'y a pas joie, à

moins que vous n'assimiliez l'amour à tous les autres appétits matériels. Et pourtant ces appétits, l'homme, toujours avide de raffinements, les aiguise avec recherche. Il épure et assaisonne la nourriture de son corps. Il met son sommeil à l'abri du froid, du chaud ou du trouble; ses yeux se détournent de ce qui les choque, et ainsi de toutes les fonctions de son existence. Quoi! l'amour seul resterait brutal, et la plus divine, la plus providentielle de nos aspirations ne serait pas ennoblie par l'effort de notre raison et les ivresses de notre pensée! Non, je n'admets pas, je n'admettrai jamais ce partage de l'esprit et de la matière dans un acte de la vie où Dieu intervient si miraculeusement. De tout ce dont l'homme a abusé, c'est certainement l'amour qu'il a le plus perverti et méconnu, puisqu'il en a fait la source de tous les maux et de tous les délires, et ceci, permettez-moi de vous le dire, est l'œuvre funeste du christianisme mal entendu.

Lui. — Le christianisme ne condamne que l'excès des passions; il les autorise et les vivifie dans ce qu'elles ont de légitime et de respectable. Tel est son esprit et sa lettre même. Ce n'est donc trahir ni la lettre ni l'esprit que d'imposer uue barrière à ces trop brûlantes aspirations des sens qui essayent de se donner le change en s'offrant à Dieu comme divines. Rien de ce qui n'est pas Dieu seul n'est divin dans l'homme, et vous ne pouvez lui offrir comme un encens digne de lui aucune des satisfactions de votre être matériel.

Moi. — Alors vous tranchez résolûment dès cette vie le lien qui unit l'âme à la vitalité? Vous n'admettez que des passions spirituelles, et, comme vous ne pouvez aimer l'âme de la femme sans aimer aussi son corps, vous la repoussez de votre cœur, vous la proscrivez corps et âme du sanctuaire de vos affections?

Lui. — Je n'agis point ainsi. Je ne me suis pas habi-

tué comme vous à révérer cette indissolubilité prétendue de l'esprit et de la matière. Ma pensée sépare facilement ces deux termes que vous confondez sous le nom d'*être*. Je puis aimer l'âme d'une femme et mépriser ce que vous appelez la femme dans votre langue philosophique ou physiologique. Il peut convenir à mon âge, à ma situation, à mes principes ou à mes instincts sérieux, de vivre sans femme, et pourtant de consacrer une partie de ma vie au bonheur et à l'honneur d'une femme. Vous voyez que je ne bannis les femmes ni du sanctuaire de mes affections ni du domaine de mon respect.

Moi. — Vous faites ici la peinture de l'amitié; mais vous proscrivez l'amour, je le répète. L'amour est un, et toute union veut l'unité.

Lui. — Je vois bien que je ne me trompais pas sur le compte de cet amour que vous exaltez si haut. Il n'est que le résultat des tempêtes de votre jeunesse. J'ignore si vous êtes marié; mais j'ose dire que votre compagne présente ou future cessera de vous inspirer l'amour, si la maladie, quelque infirmité, une vieillesse prématurée vient à briser le lien matériel de votre union.

Moi. — Je vous jure qu'il n'en sera pas ainsi. Ce lien matériel, à l'état de souvenir ou d'espérance, n'aura rien perdu de sa force et de sa dignité. Et si de tels accidents doivent traverser la jeunesse de deux époux, bien leur aura pris de n'avoir pas marchandé le prix de leur tendresse devant Dieu. Cet enthousiasme mutuel que vous assimilez à une sorte d'idolâtrie, sera leur consolation et leur dédommagement. Dieu bénira cette tendresse en la rendant tout à fait pure, comme vous l'entendez, et le bonheur qu'il eût refusé à un divorce volontaire entre le corps et l'âme, il l'accordera encore à l'âme qui accepte et poursuit sa mission.

Nous fûmes interrompus par le bruit de la cascade.

Mon inconnu m'avait écouté avec un fréquent sourire d'incrédulité bienveillante. Je le laissai à la chute qui est au-dessus du chemin, et je descendis sous le pont pour voir la seconde chute. Je craignais d'avoir montré une obstination indiscrète, et j'étais même un peu confus d'avoir exprimé les ardeurs de mon âme à un passant qui m'avait pour ainsi dire ramassé sur son chemin. Je me demandais par quelle bizarrerie du hasard je m'étais senti entraîné à parler avec tant de feu de mes préoccupations personnelles. Je résolus de le quitter sans lui dire qui j'étais et sans lui demander qui il était lui-même. Cela me parut une réparation mutuelle de notre abandon mutuel trop soudain et à coup sûr irréfléchi. Je remontai donc vers lui pour prendre congé. Je le trouvai si absorbé, que je dus attendre qu'il fût sorti de sa rêverie; mais, tout en regardant les grandes valérianes sauvages qui poussent dans ces rochers, je ne pus me défendre de l'examiner à la dérobée. Je trouvai à son profil énergique une expression de tristesse, je dirai même de douleur qui m'intéressa. Cet homme est malheureux; notre conversation avait ravivé quelque plaie incurable d'un cœur brisé ou tourmenté. La noblesse de son attitude me frappa aussi. Rien en lui n'est d'un homme ordinaire, et je sentis une grande curiosité de savoir avec quel éminent personnage je venais de discuter si hardiment et si chaudement. Je l'aurais su peut-être en questionnant le cocher de sa voiture de louage, je ne voulus pas commettre cette indiscrétion. Je m'éloignai de lui, qui paraissait m'avoir complétement oublié, mais sans le perdre de vue. Il me fallait bien le saluer et le remercier en le quittant. Il avait les yeux fixés sur la petite cascade, et semblait suivre par la pensée la fuite rapide de ses remous. Qui sait si, comme Rousseau lançant jadis, en ce même lieu peut-être, des pierres à un arbre pour con-

naître son sort dans l'autre vie, ce chrétien austère et fourvoyé ne demandait pas aux feuilles et aux brins d'herbe emportés par le courant le mystère de sa destinée?

Enfin il se leva, me vit à quelque distance, et vint à moi pour m'offrir de me reconduire à Chambéry. Je refusai, et je crus voir qu'il me savait gré de le laisser seul. Je le saluai avec déférence, et il leva entièrement son chapeau de paille pour me rendre mon adieu. La beauté de son front très-découvert, luisant au soleil, me causa un tressaillement que je ne m'explique pas...

Je viens d'interrompre ma lettre en proie à une émotion inconcevable. En t'écrivant, en te racontant ce fait dont l'importance m'a saisi par le souvenir, j'ai retrouvé dans ma mémoire la figure de cet inconnu. C'est celui qui était dans la voiture de mademoiselle de Turdy quand Lucie est sortie de la chapelle des carmélites le jour où j'ai eu tant de chagrin, de colère et de jalousie. Ce jour-là, je suis rentré à Aix avec la fièvre, et la fièvre avait troublé l'image de cet homme dans mon cerveau au point que ce matin, durant deux heures de conversation avec lui, je ne l'ai pas reconnu! Mais c'est bien lui! Et son accent italien... Mais quoi! ceci est un rêve de mon imagination malade. L'homme du lac, je n'ai pas pu voir ses traits, et l'homme de la voiture, je n'ai pas entendu sa voix. Pourquoi cette obstination à me persuader que c'est le même homme? Et ce que je me persuade à présent, que l'homme de la cascade est encore le même, a-t-il plus de consistance? Mon père, tu m'as défendu d'être jaloux, tu m'as dit que c'était un outrage envers la personne aimée; je n'avais donc pas reparlé à Lucie de cet inconnu... et... je ne veux pas croire que, s'il y avait entre elle et lui quelque relation qui pût m'intéresser, elle ne me l'eût pas dit d'elle-même. Elle ne m'a rien dit,

il n'y a rien, n'est-ce pas? Je suis fou : c'est ce qu'il ne faut point! Je t'embrasse et je vais tâcher de dormir tranquille; mais pourtant quel rapport singulier entre les idées de cet homme et celles que Lucie a exprimées un jour devant moi! Elle me demandait si l'on pouvait aimer Dieu de toute son âme en même temps qu'un objet terrestre... Oui, Lucie était dans ces idées-là, dans ces idées que je sens fausses, cruelles pour l'humanité, antireligieuses par conséquent; mais les croyances de Lucie ont dû se modifier, puisqu'elle me témoigne une affection si vraie, puisqu'elle me laisse tout espérer! Il me tarde d'être à demain; je veux la voir, je veux qu'elle s'explique... Je ne suis pas jaloux, mais...

Mais pourquoi ne le serais-je pas? Non, mon père, cette jalousie ne l'outrage pas. Je sais très-bien que Lucie est pure comme le soleil, et ce n'est pas sa conduite que je soupçonnerai jamais; car, le jour où cela pourrait m'arriver, je sens que je ne l'aimerais plus. Ce qu'il m'est bien permis d'envier, c'est sa confiance entière; — de redouter, c'est l'influence qu'un autre esprit que le mien pourrait avoir sur son esprit. Hélas! jusqu'ici cette influence étrangère à moi et contraire à celle que je prétends exercer, elle l'a reçue de toutes parts, et je suis un intrus dans le sanctuaire de sa pensée... Pourquoi donc croirait-elle en moi? Pourquoi m'aimerait-elle? Mais elle m'a dit de revenir souvent, elle a chanté pour moi, elle m'a serré la main comme à un frère... Non, Lucie ne se joue pas de moi...

Et puis cet homme que je crains, cet homme dont ma jalousie se fait un ennemi, qui sait si je l'ai bien compris? qui sait si, différent de moi par la pensée et les instincts, il ne m'est pas supérieur par le cœur ou par la vertu? Tu m'as dit à Lyon un mot que je me rappelle : « Que l'habit ne t'empêche pas d'étudier et d'apprécier

l'homme qu'il couvre ! » Et cet homme, je dois reconnaître qu'il n'a rien de vulgaire et qu'il m'a été sympathique aujourd'hui en dépit de tout.

ÉMILE.

XIII.

M. LEMONTIER A HENRI VALMARE, A AIX EN SAVOIE.

Paris, le 10 juin 1861.

Mon cher enfant, je te remercie de m'écrire et de me parler de mon Émile. Gâte ton vieux ami. Écris-moi souvent. Dis-moi tout ce que tu penses de lui, d'*elle*, et de moi-même. Gronde-moi aussi, mon grand sceptique, accuse-moi d'imprudence. Je ne me corrigerai pas ; mais je te corrigerai peut-être de la manie du doute : qui sait ?

Oui, Émile souffre et souffrira peut-être en pure perte pour son amour, comme tu le crains ; mais ce qui sera perdu pour son bonheur ne le sera pas pour son *salut*, comme disent les catholiques. Acceptons le mot : sauver l'intelligence et le cœur à travers les épreuves de cette vie n'est pas une si petite affaire qu'il faille la sacrifier au repos et à la prudence. Émile doit lutter, il le veut, il m'a persuadé. J'ai senti en lui une force que je voyais éclore et qui cherchait l'occasion de s'exercer. Or, nous sommes en ce monde pour y chercher courageusement le beau et vrai bonheur. C'est une conquête qui veut d'héroïques soldats ; mais on est soldat, et c'est pour être blessé !

Tu es soldat aussi, et brave soldat, mon cher Henri, car voilà que, par scrupule de cœur, tu m'offres de re-

noncer à Élise, que sa mère t'accorde. J'aime ce mouvement généreux, et je t'en remercie en t'aimant davantage; mais je te rends ta liberté que tu m'offres. C'est la sérieuse Lucie que nous aimons; aime la charmante Élise, et rends-la heureuse.

Tu as la discrétion de ne pas me reparler de ton essai littéraire, et, moi qui l'ai gardé avec soin dans mon tiroir, je l'ai lu avec attention. Je vais l'*abîmer,* je t'en avertis, et pourtant j'en apprécie les qualités, qui sont nombreuses. Tu m'as pris pour arbitre, et je te réponds: — Oui, tu seras, tu es déjà un homme de lettres. Tu as la forme, tu sais écrire. Est-ce assez? Je ne crois pas. Tu as de quoi vivre, écris pour toi seul et pour moi, si tu veux, pendant dix ans. Du talent, tu en as; mais qui n'en a pas aujourd'hui? Tous les jeunes Français savent faire un livre, comme tous les jeunes Italiens savent chanter un air, comme tous les jeunes Allemands du temps de Werther savaient jouer de la flûte. Ah! cette flûte allemande, je la regrette bien! Elle était si candide!

Vos jeunes livres le sont moins, enfants terribles qui ne croyez à rien!... Si vous aviez au moins le parti pris de nier quelque chose! Nier, c'est croire à un contraire; mais vous n'opposez rien à la croyance des vieux. Alors vous écrivez pour écrire n'importe quoi, comme on est avocat pour plaider n'importe quelle cause. Il est pourtant facile, quand on a le talent que vous avez presque tous, de le mettre au service d'une idée fausse ou vraie; mais vous arrivez dans l'arène avec un secret dédain pour le lecteur: il est, selon vous, frivole ou sceptique, vous craindriez de lui paraître pédants. A quoi bon se faire un fonds de croyance ou tout au moins de notions sérieuses pour un public qui ne veut pas être instruit?

Grande erreur! Le public ingrat ou équitable est toujours plus sérieux que vous ne pensez. Il est moins sensible à la phrase et au style qu'à la révélation d'une conscience quelconque. Ton essai a les qualités et les défauts de ton temps et de ton milieu. Avant tout, il est *poseur*, et, toi qui fais avec tant d'esprit la guerre à ce travers, tu en es pénétré de la tête aux pieds.

La grande *pose* du moment, c'est d'avoir du style et de l'esprit, du goût et de l'originalité à propos de tout. Il y a trente ans, on *posait* l'homme rassasié et dégoûté de tout, désespéré par conséquent. C'était faux la plupart du temps, mais c'était logique : si tout est fini, finissons nous-mêmes. Aujourd'hui, on dédaigne et on insulte tout ce qui fait la vie sérieuse et significative, on s'avoue impuissant à le comprendre et à le goûter, et on rit! Il n'y a pas de quoi, je t'assure!

Ce qui me déplaît dans cette gaieté, c'est qu'elle n'est pas gaie, elle est aigre et froide; elle cherche à blesser, et pourtant elle ne tient pas à blesser, puisqu'elle ne tient à rien. Voltaire, méchant parfois, brutal même et cynique, fit aimer sa moquerie, parce qu'elle montrait une ardeur de lutte qui était une croyance, une volonté, une véritable mission philosophique. Aujourd'hui, on combat des personnes et point des idées, des ridicules et point des actes. On joue au méchant, et l'on est inoffensif. On s'évertue à être amusant : on est triste.

Ton livre n'est pas jeune : où trouver aujourd'hui un livre jeune sorti d'une jeune plume? J'en cherche, j'en attends un chaque matin, je n'en vois pas naître. De la critique, toujours de la critique! Les romans mêmes sont la satire de la vie. Il me semblait que le blâme du temps présent était notre affliction classique, notre maladie fatale, à nous autres vieillards. Point! nous sommes

les naïfs, les don Quichotte, et vous êtes les Cassandre de la comédie humaine.

Quel dommage pourtant! Il y a des choses excellentes dans ton petit livre, des pages de style à encadrer, des finesses de sentiment ravissantes, des originalités d'esprit vraiment drôles. Et tout cela perdu dans la prétention de n'être pas toi-même, dans un désordre d'impressions qui se contredisent et qui ne semblent pas appartenir au même homme, mais à l'homme que tu veux être et que tu ne connais même pas, car tu n'es pas sûr qu'il soit bon ou mauvais. Je le cherche, ce monsieur que tu cherches aussi, je le trouve dans beaucoup de jeunes messieurs qui écrivent; mais je ne le connais pas pour cela, je ne le vois pas. C'est un dandy qui a des airs profonds et des airs évaporés; il cherche les allures du gentilhomme, il regrette le temps des Lauzun, il aspire au puissant libertinage du dernier siècle, il ne trouve pas dans celui-ci assez de femmes galantes pour assouvir les passions qu'il n'a pas. Il a des idées de luxure avec des mœurs timides ou prudentes, car l'homme du jour est très-positif. Il est philosophe, et par moment Voltaire est son dieu. Généralement, il méprise Rousseau, qui vivait si mesquinement et qui avait des amertumes de cuistre; mais tout d'un coup ce dandy littéraire, qui, en choisissant un pseudonyme, se donne la satisfaction d'y joindre un *de*, passe dans un autre compartiment de sa fantaisie : il vient de lire quelques pages de théologie, et le voilà ascétique. Pourquoi pas? Il a du talent, et il faut que le talent s'exerce à tout exprimer, car il se flatte de tout comprendre. Vite, une belle tirade sur le désert, et de grandes cascades de phrases sur la poésie des chartreuses, sur les extases des saints! Tout à l'heure nous serons féroce avec les forts châtelains du moyen âge et magistralement sabreur, si

le chauvinisme nous tombe sous la main. Nous voilà bien loin des pantoufles voluptueuses et du pied rose de la Pompadour; mais qu'importe, pourvu que la couleur y soit?

Ah! que de couleurs perdues dans le kaléidoscope d'une jeune tête qui se croit grave! que de talent dépensé en pure perte! que de pierreries éparses qui manquent de fil pour faire un collier! que de perles de la plus belle eau rejetées à la mer! que de forces gaspillées, que d'efforts pour devenir un papillon quand on eût pu être un oiseau! Et pourquoi, je te prie? Comment se fait-il que, pouvant le plus, vous ne puissiez pas le moins? Vous avez du génie et pas de bon sens! C'est que, ne croyant à rien parce que vous voulez être vieux, vous vous prenez à tout indistinctement sans rien saisir.

Le remède est facile: attendez un peu. Vivez, et il vous faudra bien comprendre que la vie ne peut se passer d'un but. Las de n'en point avoir, vous en saisirez un avec ardeur. Fasse le ciel qu'il soit bon! Mais, si quelques-uns de vous le choisissent mauvais, les autres s'épanouiront au bien par réaction. Ils sauront à quelle lutte se vouer, et les grandes causes de l'humanité, qui se plaident, malgré tout, de siècle en siècle, retrouveront des accusateurs publics très-nets et de libres défenseurs très-passionnés. Dans vingt ans, dans dix peut-être, il vous faudra bien voir où vous allez et prendre parti pour ou contre l'avenir.

En attendant, mon Henri, tu as produit là un charmant symptôme de marasme, et ce n'est pas ta faute; mais il est charmant quand même à beaucoup d'égards, parce que tu es jeune malgré toi, et que tu le redeviendras tout à fait en mûrissant. Cette mode va passer, elle passe déjà. Vous rirez bientôt d'avoir été des Lauzun, comme nous rions aujourd'hui d'avoir été des Childe-

Harold. Suicidés et viveurs iront ensemble et fatalement vers la lumière de 1900! Elle est là devant nous, et tu es de ceux qui la salueront. Elle attend, bien brillante et bien tranquille, que vous vous lassiez de vouloir souffler dessus.

Sais-tu ton meilleur ouvrage? C'est ta dernière lettre. Tu ne l'as pas cherchée, elle est sortie toute seule de ton cœur, qui a plus d'esprit que ton esprit.

Je me tiens prêt : quand mon action sera nécessaire à Turdy, j'y serai. En attendant, je t'embrasse paternellement.

H. LEMONTIER.

XIV.

ÉMILE A M. LEMONTIER, A PARIS.

Aix, 12 juin.

Je suis arrivé hier à Turdy à l'heure du déjeuner. Le général m'a reçu avec un éclair de joie naïve, tout aussitôt réprimé par son habitude de je ne sais quelle dignité théâtrale dont à coup sûr il n'a aucun besoin pour se faire respecter de moi. Lucie et le grand-père m'ont tendu les deux mains avec une certaine émotion. J'ai vu qu'on venait de parler de moi; mais on passait dans la salle à manger, et la présence des domestiques nous a forcés de causer de choses étrangères à la préoccupation commune. Le général s'est mis en observation devant moi comme devant un corps d'armée dont on veut saisir et pressentir les manœuvres. C'est tout au plus s'il n'a pas braqué sur moi une lunette d'approche. Je ne pouvais ouvrir la bouche pour demander du pain,

étendre la main pour prendre de l'eau, sans rencontrer son regard avide, qu'il voulait rendre pénétrant. Heureusement je ne suis pas timide. Cela n'est permis qu'aux gens qui sentent leur importance et dont on a le droit d'exiger beaucoup. J'ai donc fait bonne contenance devant cet examen. Je me suis laissé même interroger avec plus de bienveillance que de discrétion sur le sens de quelques paroles insignifiantes où le malin général voulait voir de la profondeur. Il a entamé au dessert une dissertation sur les avantages de l'obéissance passive, qu'il a poussée fort loin. Selon lui, cette obéissance n'est pas seulement nécessaire pour consacrer la discipline militaire, elle est la sauvegarde de l'esprit humain dans toutes ses fonctions, de la société dans toutes ses lois. Je me suis gardé de le contredire, et je n'ai pas cru faire acte d'hypocrisie ou de lâcheté en me renfermant dans un silence décent. J'ai senti, je le confesse, que le bon général battait trop franchement la campagne pour donner lieu à une controverse sérieuse, et autant j'ai mis jusqu'à ce jour d'emportement et d'audace dans ma franchise avec Lucie, autant avec son père j'ai accepté le rôle de petit garçon qu'il lui plaisait de m'attribuer. Je crois qu'il a été satisfait de cette déférence et qu'il ne demandait pas autre chose pour m'accorder sa protection. A peine le déjeuner fini, il a pris son fusil pour aller faire une promenade, et je suis resté seul avec Lucie et son grand-père.

« Écoutez, Émile, m'a dit tout aussitôt Lucie, notre situation, que je croyais assise et réglée jusqu'à nouvel ordre, se trouble et se complique un peu devant l'arrivée de mon père. Il faut bien vous dire qu'il ne comprend rien du tout à nos conventions. Nous avons ri tous les trois ce matin de ce qu'il lui plaisait d'appeler notre armistice; mais au fond il était un peu fâché contre mon

grand-père et contre moi, contre vous encore plus. Il assure que vous auriez dû déjà et que vous devez au moins, dans un bref délai, lui déclarer vos prétentions... Il s'exprime ainsi. J'ai dû lui dire que je m'y opposais, et je m'y oppose encore ; mais, s'il s'obstine, comment allons-nous sortir de là ?

— Pourquoi vous opposez-vous à ce que je lui dise mon vœu, chère Lucie? Vous craignez donc de vous trop engager envers moi en me permettant de m'engager vis-à-vis de votre famille ?

Le grand-père a pris la parole avec un peu d'émotion.

« Oui, voilà la crainte de cette méchante enfant. Elle a beau dire le contraire, elle veut se réserver toujours une porte de derrière.

— Comme c'est vilain, ce que vous dites là, monsieur! reprit Lucie en secouant et baisant la tête du grand-père. Vous me cherchez toujours des torts, et nous finirons par nous brouiller!... Mais, en attendant, parlons raisonnablement. Dites-moi donc, Émile, ce qui se passe entre nous et où nous en sommes. Nous avons besoin d'une grande explication dont on ne nous a pas laissé le loisir, et que mon père a enfin compris devoir nous permettre avant toute démarche de votre part. Il est sorti pour nous laisser libre de causer tous les trois. J'ai défendu à nos gens de laisser entrer personne ; causons.

— Je suis prêt, Lucie, mais c'est à vous de m'interroger.

— Je ne peux, ni ne dois, ni ne veux vous confesser en détail. Je me contenterai de vous rappeler notre situation au moment où je me suis retirée aux Carmélites. Je vous demandais de me laisser à moi-même pendant quelques jours, et vous reconnaissiez que j'avais le droit de me consulter. Vous me promettiez de m'attendre, et vous m'avez manqué de parole. Vous vous êtes

affecté, impatienté ; vous m'avez causé une grande inquiétude et une véritable souffrance, lorsque j'ai appris tout à coup que vous étiez assez gravement malade. Je me suis hâtée de revenir ici pour avoir plus vite et plus souvent de vos nouvelles ; mais à peine étiez-vous guéri que vous partiez sans me voir et sans écrire un pauvre mot à mon grand-père. Nous avons su par vos amis que vous alliez à Paris, mais que votre père, inquiet de vous, se trouvait déjà à Lyon, et, autant que nous avons pu savoir ce qui s'était passé entre vous, il a calmé votre agitation, il a pris ma défense, et il vous a conseillé de revenir ici. Vous êtes à Aix depuis trois jours, et voici enfin que nous pouvons parler librement. Ne me direz-vous pas ce que je dois penser du trouble et du mal que je vous ai causés? Avez-vous cru que je voulais vous décourager, et que je manquais de la sincérité nécessaire pour vous dire que je renonçais à vous? Ou bien, découvrant que j'étais plus religieuse que vous ne le supposiez, avez-vous regardé mes principes comme incompatibles avec les vôtres?

— Je n'ai jamais supposé, Lucie, que vous pussiez manquer de franchise et de loyauté. J'ai cru que vous ne m'aimiez pas, et que vous ne tarderiez pas à me le dire. J'ai perdu la tête, j'ai devancé mon arrêt, j'ai voulu fuir. Mon père a blâmé ma précipitation, il m'a dit de revenir accepter de nouveau l'espérance ou subir ma condamnation. Me voici.

— Résigné à tout?

— Oh! résigné.... pas le moins du monde! J'ai promis de l'être, je l'ai promis de bonne foi. Je tiendrai parole, si toute ma soumission doit consister à me retirer sans faire entendre à qui que ce soit la moindre plainte; mais ce que je souffrirai est effroyable, et je sens bien que j'en guérirai difficilement... si j'en guéris!

Ne prenez pourtant pas ceci pour un appel à votre conscience. Je reconnais tous vos droits, et dans ma douleur il n'y aura ni blâme ni reproche contre vous. Je vous sais bonne, je crois à votre amitié. Je sais que je mérite votre estime, et je crois qu'en me faisant souffrir vous souffrirez beaucoup aussi ; mais je ne veux rien devoir à votre pitié : elle nous serait funeste à tous deux. Je désire donc vivement que cette explication soit décisive, et que vous me commandiez de partir ou de me déclarer à votre père.

— Écoutez, Émile, il y a quinze jours, je chantais chez les carmélites le jour de la Trinité... et il me semblait que vous étiez là, quelque part, que vous m'entendiez, que vous me compreniez, et que votre âme chantait et priait avec la mienne.

— J'étais là, Lucie, j'étais dehors dans le soleil, dans la poussière et dans la fièvre ; je croyais être loin de votre pensée, et je devenais fou !

— Ingrat ! reprit Lucie avec force, comment n'êtes-vous pas venu à moi quand je suis sortie?

— J'ai couru à vous, Lucie ; vous ne m'avez pas reconnu, vous ne m'avez pas seulement aperçu ; vous sembliez abîmée dans l'extase ou brisée par l'émotion.

— Eh bien, vous m'avez vue, vous, mais vous ne m'avez pas comprise ! J'étais ravie dans l'espérance ! Je venais d'entendre la voix de ma conscience et celle de mon cœur qui chantaient avec moi !

— O Lucie ! que vous disait-elle donc, cette voix intérieure?

— Elle me disait d'avoir confiance en vous.

— Et vous ne la repoussiez pas? vous ne la combattiez plus?

— Émile, répondit-elle en me tendant les deux mains à la fois, quand le cœur et la conscience sont d'accord

pour dire oui, que reste-t-il en nous pour dire non?

— Oh! ma chère Lucie, dites-moi cela cent fois, dites-moi cela toujours! »

Et je tombai à ses pieds.

« Que Dieu l'entende et nous protége! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de son grand-père; qu'il renverse les obstacles qui sont entre nous!

— Des obstacles! dit M. de Turdy avec feu; quels obstacles?

— Il y en a, grand-père, répondit Lucie en fondant en larmes, ou il y en aura!

— Non, Lucie, m'écriai-je, il ne peut y avoir d'obstacles, puisque vous croyez en moi!

— Ah! prenez garde! reprit-elle avec tristesse, je m'abandonne à cette espérance les yeux fermés et dans toute la loyauté de mon cœur, parce que je m'imagine qu'au fond nous aimons Dieu de la même manière, parce que je suis sûre que, loin d'être un athée comme on m'avait dépeint tous ceux qui résistent à l'orthodoxie catholique, vous êtes une âme profondément religieuse et vouée sérieusement au culte du vrai, du beau et du bien, parce que je crois que Dieu, qui voit bien haut par-dessus les prescriptions humaines, agrée votre culte autant que le mien, parce que je veux, si je deviens votre compagne dans la vie, vous aimer dans toute l'éternité, et que je compte sur l'éternité avec vous... Mais, si vous ne croyez pas la même chose en ce qui nous concerne, — faites bien attention! — allez-vous exiger que je renonce à la pratique d'un culte qui jusqu'ici m'a semblé nécessaire à la vie de mon âme, et dont ma foi ne pourrait peut-être plus se passer? Si je vous tiens pour sauvé, vous qui rejetez ce culte, ne me jugerez-vous pas hors de la voie et en révolte contre vous, si je le conserve? Quand je pense cela, ma conscience recommence à s'alarmer, en même

temps que ma fierté se révolte. Il faut que vous me garantissiez la liberté de conscience ; est-ce trop réclamer de votre équité? Vous voyez bien que je ne peux pas vous laisser prendre d'engagement vis-à-vis de moi avant que vous m'ayez accordé le point essentiel. »

Je ne pus répondre tout de suite. J'étais tombé dans une sorte d'anéantissement comme si, dans un jour de fête et dans un moment d'ivresse, j'eusse été percé d'une flèche empoisonnée.

« Que me demandez-vous? lui dis-je enfin. Le divorce avant le mariage, par conséquent le mariage de convention que tout le monde fait et que personne ne respecte! Ah! Lucie, si vous ne deviez être pour moi qu'une amie, une sœur, probablement je regarderais comme un devoir de respecter vos croyances et de vous aimer d'autant plus que je vous croirais dans l'erreur à certains égards. Ou je vous plaindrais de mal comprendre Dieu, ou je vous admirerais de pouvoir l'aimer sans le comprendre. Dans tous les cas, je vous considérerais comme un enfant bien cher et bien naïf dont je ne voudrais ni effrayer la débile intelligence, ni contrister le cœur malade. Est-ce ainsi que vous voulez être devant moi? Serai-je seulement votre père indulgent ou votre frère résigné? Ah! vous m'arrachez le cœur de la poitrine, car je suis un homme, et je ne puis supporter un autre homme que moi auprès de vous! Non, je ne me sens pas capable d'accepter avec tranquillité le divorce que vous me proposez, parce que je ne peux pas vous aimer à demi! On peut se marier sous le régime de la séparation de biens, mais non sous celui de la séparation des âmes, ou bien alors le mariage est nul devant Dieu!

— Il a raison! s'écria le vieux Turdy avec une impétuosité que je ne lui avais jamais vue et en se levant avec cette roideur convulsive qui est toujours un peu effrayante

chez les vieillards; oui, oui, c'est parler en homme, et c'est ainsi que j'aurais dû parler à la mère de ta mère, à ta mère, et à toi par conséquent! Vous ne vous seriez pas jetées toutes les trois dans ce mysticisme qui t'éloigne du bonheur au moment d'y toucher, et qui a rendu si triste et si froid le mariage de ta mère et le mien. Ah! je dis là des choses que je ne devrais peut-être pas dire devant toi; mais il y a dans la vie des moments décisifs où il faut tout avouer! Sache donc, folle enfant, que ni ton père, ni ton grand-père n'ont été heureux! Ton père, qui a fini par donner aussi dans la dévotion, ne se rappelle pas combien il a maudit autrefois l'influence du prêtre dans son ménage! Il l'a maudite pourtant, et je l'ai vu furieux, menacer la vie d'un certain directeur. Aujourd'hui, sans doute il en demande pardon à ces messieurs; mais ces messieurs ne peuvent lui rendre le bonheur qu'ils lui ont volé. Et, quant à moi, je n'étais ni violent, ni despote, j'aimais ma compagne... Je l'eusse aimée avec passion, si elle l'eût voulu; mais il y avait entre nous un homme qui ne voulait pas, un homme qui lui disait chaque jour: « Subissez les caresses de votre « mari, votre corps lui appartient, mais non votre âme, « puisqu'il est un impie et un philosophe! Gardez votre « âme à Dieu et à moi... »

— Mon père! s'écria Lucie, ne dites pas ces choses-là!

— Je veux les dire, je les dirai! elles me font du mal, elles t'en font aussi, ce n'est pas une raison pour laisser la vérité dans l'ombre et dans l'oubli. J'ai quatre-vingt-deux ans; eh bien, je le jure devant celui que vous appelez Dieu, et qui est pour moi la loi de l'univers, je porte en moi depuis cinquante ans une malédiction que je veux formuler jusqu'à ma dernière heure! Maudite et trois fois maudite soit l'intervention du prêtre dans les familles! le prêtre qui, jeune ou vieux, honnête ou dé-

pravé, nous enlève la confiance et le respect de nos femmes, le prêtre qui, fanatique ou modéré, est obligé par son état de leur dire que nous sommes damnés si nous ne nous confessons pas, qui, par conséquent, les habitue à séparer leur âme de la nôtre, et à rêver un paradis d'égoïstes dont nous serons exclus ! Oui, maudit soit le prêtre qui ne nous marie que pour nous démarier au plus vite, lui qui a déjà prélevé ses droits sur la virginité de l'esprit et la pureté de l'imagination de nos femmes en leur apprenant ce que nous seuls eussions dû leur apprendre. »

Lucie devint pâle devant l'énergie un peu délirante de son grand-père.

« Comme tout cela est affreux ! dit-elle en se laissant retomber sur son siége après avoir fait de vains efforts pour calmer le vieillard. O Émile, nous sommes bien malheureux ! »

Elle pleurait amèrement. La colère du vieux Turdy s'apaisa tout à coup, et il lui demanda pardon de sa violence avec de touchantes puérilités. Pour moi, j'avais la mort dans l'âme, car je sentais qu'il m'était à jamais impossible d'accepter un mariage comme ceux dont il venait de révéler les douleurs et les hontes morales. Lucie comprit mon silence, et, après avoir apaisé son grand-père par ses caresses, elle vint à moi et me prit le bras pour marcher dans le salon, comme si elle eût voulu chasser les images qui venaient d'être évoquées devant elle.

« Émile, me dit-elle enfin en s'appuyant sur moi avec abandon, oublions tout cela, et cherchons le moyen de gagner du temps ; oui, il nous faut absolument le temps de nous confesser l'un l'autre jusqu'au fond de l'âme, à moins que vous n'ayez perdu toute espérance de m'amener à vous ou de venir à moi !

— Je garde, lui répondis-je, la ferme espérance de vous amener à moi, si vous me dites que vous ne la répudiez pas, malgré ce que vous regardez peut-être comme une obstination de mon orgueil.

— Je vous crois l'esclave d'une logique terrible que je voudrais faire fléchir par des raisons de sentiment! Je sais que vous n'êtes pas orgueilleux, puisque je vous estime quand même, puisque je vous retiens, puisque voilà mon bras enlacé au vôtre, puisque je vous dis : Gagnons du temps, connaissons-nous bien, et réunissons tous nos efforts pour parvenir à nous entendre!

— Lucie, vous êtes adorable, et je vous adore. Laissez-moi donc vous demander aujourd'hui à votre père et m'engager vis-à-vis de vous, sans exiger que vous vous engagiez vis-à-vis de moi.

— Est-ce que cela est possible?

— Oui, cela est possible de moi à vous, parce que votre loyauté est sacrée à mes yeux. Si vous sentez, après quelque temps d'épreuve, que vous ne pouvez me faire aucune concession, vous me rendrez ma parole, et tout sera dit. Je ne vous demande pas la vôtre; je n'en ai pas besoin pour savoir que vous ferez votre possible pour franchir l'intervalle qui nous sépare.

— Eh bien, s'écria Lucie avec une sainte effusion, j'accepte ce marché-là! Vous êtes un grand cœur, Émile, et je me laisse vaincre en générosité, afin d'avoir à vous admirer et à vous estimer toujours davantage. Il faut bien que cela s'arrange ainsi, car mon père romprait tout, et quel affreux malheur pour nous de nous séparer sans avoir cherché de toutes nos forces à unir nos âmes, qui se cherchent avec tant de force et de sincérité! Allons, Émile, embrassez le grand-père, et dites-lui de prier pour nous.

— Moi, prier! s'écria, en me serrant dans ses bras,

le vieux Turdy, qui riait et pleurait en même temps.

— Oui, mon ami, lui dis-je, vous prierez pour nous la grande loi de l'univers; car, en y pensant bien, vous reconnaîtrez que cette loi est esprit autant que matière. Votre esprit parlera donc pour nous à ce grand esprit qui gouverne les intelligences, puisqu'il régit toutes les forces, et, tout en essayant de prier, il vous arrivera de prier en effet.

— Ah çà! répondit le vieillard en me tutoyant sans s'en apercevoir, tu pries donc, toi?

— Oui, à toute heure, à tout instant, par la pensée, par l'admiration, par la tendresse enthousiaste, par le désir brûlant, par la réflexion lucide, par la rêverie vague, par toutes mes facultés, par toutes mes émotions, par toutes mes aspirations, par tous mes instincts, dont le but est l'idéal, Dieu par conséquent, l'amour infini!

— Allons! reprit le vieux Turdy en s'adressant à Lucie, tu vois bien que c'est un exalté comme toi... Quel diable peut donc vous empêcher de vous entendre? Mariez-vous, mariez-vous, et, si nous mettons de côté le prêtre, je promets de me convertir! »

Un billet de M. La Quintinie est arrivé en cet instant. Il avait reçu, disait-il à sa fille, une lettre qui le forçait l'aller tout de suite à Chambéry. Il avait loué une petite voiture au village du Bourget, et, comme il comptait dîner à la ville, il priait qu'on ne l'attendît pas. Il passerait la soirée et la nuit chez mademoiselle de Turdy.

Je ne sais pourquoi cette escapade inattendue du général a inquiété Lucie. Elle s'est informée auprès du militaire qui sert de domestique à M. La Quintinie et qui l'avait accompagné à la chasse. Un exprès avait été rencontré par eux, comme il apportait une lettre au château. Le général, après avoir lu la lettre dont cet homme était porteur, avait poussé jusqu'au village. Là, il avait paru

indécis un instant; puis, s'étant assuré d'un moyen de transport, il avait écrit le billet et renvoyé à Turdy son domestique, son fusil et ses chiens.

« Je ne vois là rien d'étonnant, dit le grand-père. Le général n'avait pas encore été saluer ma sœur; la moindre affaire l'aura décidé à se rendre tout de suite à son devoir. »

Il me laissa seul avec Lucie, c'était l'heure de sa sieste, et il en avait d'autant plus besoin qu'il avait été fort ému de notre entretien.

Dès qu'il se fut retiré, je demandai à Lucie pourquoi elle était troublée. Elle me dit qu'elle eût été satisfaite d'une explication ce jour même entre son père et moi.

« Vous devez apprendre, me dit-elle, que son caractère est très-vif, mais non opiniâtre. Quand même je ne l'aimerais pas tendrement, je ne le craindrais pas; mais il est l'homme des formalités extérieures, et il reproche beaucoup à mon grand-père de n'en pas tenir assez de compte en ce qui me concerne. Jusqu'à présent, il s'est beaucoup impatienté de ce que je ne me mariais pas. Il prétend qu'on s'y prend très-mal pour m'y décider, que des parents sages doivent choisir eux-mêmes, présenter le fiancé, et réclamer la soumission aveugle de la jeune fille. La question qu'il a soulevée ce matin à propos de l'obéissance passive n'était qu'une suite de ce raisonnement à mon adresse. Il croit qu'en laissant un jeune couple s'observer et s'étudier mutuellement, on lui donne le temps de se *désenchanter* du mariage, et il ajoute très-naïvement que, si l'on connaissait bien d'avance la personne à laquelle on doit s'unir, on n'en trouverait pas une seule à qui l'on voulût se marier. Quand je lui fais observer que ce n'est point là un encouragement au mariage, il prononce qu'*il faut* se marier, et pour mon père *il faut* n'a jamais besoin d'ex-

plication. Ne le prenez pas cependant pour un despote. Quand vous le connaîtrez, vous verrez qu'avec lui ma liberté ne court pas de risques bien sérieux : ce n'est donc pas lui que je crains pour moi, c'est vous, Émile, que je crains pour lui.

— Expliquez-vous.

— Eh bien, je crains qu'il ne vous impatiente et ne vous irrite. Ses théories vous blesseront certainement, et la manière dont il procédera avec vous vous révoltera, j'en ai grand'peur.

— Voyons, je crois y être préparé : il me demandera si je suis bon catholique. Eh bien, étant catholique lui-même, il a le droit de m'interroger, et je subirai l'interrogatoire avec le plus grand calme.

— Mais vous ne le tromperez pas sur vos principes religieux?

— Certainement non... Alors il me refusera votre main?

— Voilà ce que je ne puis vous dire, je n'en sais absolument rien. Il y a deux ans, mon père eût fait meilleur marché que moi de la croyance; mais le voilà bien changé, et, je le dis avec regret, sa conversion n'a pas ouvert son esprit à l'aménité. Que ferez-vous, Émile, s'il vous déclare qu'il faut faire acte de catholicisme pour m'obtenir?

— Je reculerai, comme on fait avec les enfants, pour détourner l'orage. Je lui demanderai de prendre le temps de me connaître, et alors tout dépendra de vous.

— Comment cela?

— Si vous m'aimez assez pour embrasser mes idées, vous userez de votre légitime ascendant sur lui pour l'amener à approuver notre union.

— Ah! oui; mais nous sommes dans une impasse. Pour que nos idées arrivent à se fondre, il ne faut pas

qu'on nous sépare... M'autorisez-vous à lui dire que j'espère vous convertir?

— Si vous le croyez, dites-le, Lucie; mais n comptez pas que je vous aiderai à le faire croire. »

Lucie eut un moment de dépit où, pour la première fois, je vis la femme l'emporter sur l'apôtre.

« Vous êtes un roc! me dit-elle; vous n'êtes pas capable de la plus petite concession pour rester près de moi et me donner du courage! Est-ce là aimer?

— Oh! oui, Lucie, m'écriai-je, c'est aimer avec la passion d'un honnête homme qui vous respecte, et qui ne veut pas se rendre indigne de vous par le mensonge.

— Et c'est justement pour cela que je vous estime! répondit-elle avec un mélange de colère et de tendresse qui la rendit adorable. Je m'en veux parfois de tant tenir à un homme si fier et si têtu! Mais comment faire? Plus vous me résistez, plus je suis fière de vous, et plus je m'obstine à vouloir vous aimer! »

Elle veut! Hélas! moi, j'aurais beau ne pas vouloir! Je l'aime, je l'aime avec une passion brûlante comme un instinct, froide comme une fatalité. Pour l'obtenir je n'aurais qu'un genou à plier, une formule à prononcer... J'ai mes heures de tentation comme un dévot; seulement, le tentateur ici, c'est l'esprit clérical. Il joue dans le drame de mon amour le rôle du diable.

Mais ne crains rien, la *tentation* peut être terrible et poignante à ceux qui ont pour juge le dieu des ténèbres. Moi, j'ai le Dieu de vérité! Avec lui, la lutte du mensonge est courte, et la victoire est facile!

Ton Émile.

XV.

LUCIE A MOREALT.

Turdy, le 13 juin.

Mon ami, vous êtes bien bon pour moi d'avoir écrit cette longue lettre et transcrit ou plutôt traduit la doctrine du père Onorio pour les besoins de mon âme. Je ne sais si ce vénérable religieux est aussi éloquent que vous le faites. Peut-être prêtez-vous à ses idées le secours de votre propre éloquence. N'importe, je ne veux examiner que la doctrine elle-même.

Elle n'est pas nouvelle, c'est celle du beau livre de l'*Imitation de Jésus-Christ,* qui est considérée par l'Église comme l'introduction à la sainteté; mais peut-être avons-nous le droit de croire que ces sortes de travaux inspirés sont appropriés au temps où ils éclosent, et qu'ils nous tracent une ligne de conduite peu à peu impossible à suivre, sinon dangereuse et contraire aux progrès de la foi. Est-ce que la foi, est-ce que la notion et l'amour de Dieu ne doivent pas suivre la marche de l'esprit humain de siècle en siècle et se mettre à la tête de toutes les conquêtes, au lieu de se faire traîner ou de protester?

Ceci nous mènerait bien loin et ne serait que la paraphrase d'une de ces excellentes leçons que vous oubliez, que vous reniez peut-être, mais que j'ai gardées en extraits et en résumés dans mes cahiers du couvent. Cette leçon était intitulée *E pur si muove!* Souvenez-vous, mon ami! Vous nous disiez (et je vous cite à peu près textuellement, car j'ai mon extrait sous les yeux) :

« Oui, elle tournait, la terre, et elle avait toujours tourné, car ce mouvement est sa vie, et, si les juges qui condamnaient Galilée avaient mieux réfléchi et mieux raisonné ils eussent pu interpréter le miracle de Josué sans faire mentir ni les livres saints, ni les éternelles lois de la nature. Dieu, qui a le pouvoir de faire fonctionner tous les rouages de l'univers, avait bien celui de faire apparaître aux yeux de cette poignée d'hommes qui combattaient en son nom le spectre enflammé d'un soleil immobile, remplaçant pour leur croyance l'astre véritable qui s'éloignait et s'éteignait dans les nuées du couchant.

« C'est ainsi, ajoutiez-vous, qu'en s'attachant quelquefois trop à la lettre, on se jette en des luttes où l'esprit du siècle semble triompher, tandis qu'au fond c'est pourtant l'esprit de Dieu qui éclaire les travaux des savants et des philosophes, soit qu'ils le reconnaissent, soit qu'ils le nient. »

Voilà ce que vous disiez, mon ami. Permettez-moi de m'en tenir à ce doux et clair esprit qui formait le mien, et dont il ne m'est plus possible de changer les conclusions. Votre père Onorio est un saint, je n'en doute pas; mais il y a des saints qui se trompent, et vous-même êtes forcé de modifier et d'atténuer les conséquences de doctrine.

Je n'aime pas l'exagération de parti pris. J'ai aujourd'hui la certitude que l'on peut prendre le sauveur Jésus pour l'idéal de la vie intérieure sans rompre avec les devoirs du temps et du milieu où l'on existe. Cet idéal que l'on porte en soi tend à élever sans cesse la pratique de la vie sociale; mais je crois qu'il défend aussi de la briser, et que les grandes ruptures avec les devoirs ordinaires sont de grands scandales, pardonnables seulement à qui n'a pas compris ces devoirs-là. Je les ai compris, moi; je ne peux plus les méconnaître. Je dois et je

veux vivre avec mon temps, que Dieu n'a pas maudit. Dieu ne maudit rien, je proteste!

Ne me demandez pas autre chose, mon ami. Vous parler de ce projet de mariage qui vous paraît si funeste m'est encore plus impossible.

Pourquoi? Je ne sais pas! Je sens que mon âme aborde un grand mystère, et que cette première lutte avec l'esprit inconnu qui me parle ne peut souffrir de témoin étranger. Je n'oserais dire à mes parents les pensées que je porte en moi, je n'oserais même les dire à celui qui en est l'objet. Il y a là comme un abîme à franchir et comme une montagne à soulever; c'est je ne sais quelle honte sacrée, si je puis dire ainsi, car elle ne me fait pas rougir de moi-même quand le sang monte brûlant à mes joues. Ne craignez donc pas! Mon bon ange veille, et il me rassure. Ma conscience n'a pas de détours, elle est donc libre de terreurs. Je sens Dieu en moi comme je ne l'ai jamais senti, et, sans savoir comment il résoudra le problème de ma situation, je suis pénétrée d'une confiance sans bornes dans l'issue qu'il me réserve.

Je ne veux pas faire de controverse avec Émile. Je ne pourrais pas non plus. Je ne me sens de forces réelles que sur des articles de foi où je le sais d'accord avec moi et beaucoup plus fort que moi-même,... aussi fort que vous, mon ami, et ce n'est pas peu dire!

Tranquillisez-vous sur mon compte, et ne pleurez pas notre amitié brisée. Pourquoi le serait-elle, si vous redevenez l'ami que j'ai toujours connu? Émile lui-même renouera cette amitié quand vous m'autoriserez à la lui dire, et quand vous aurez reconnu en lui un guide sûr, éclairé, légitime enfin pour mon âme. Voyez-le donc, parlez-lui de moi, de lui, faites-vous apprécier, obtenez sa confiance : je consens à ne me prononcer dans un sens ou dans l'autre qu'après cette épreuve ; mais soyez

vous-même, mon ami, et mettons tout à fait de côté l'influence hors de saison qui a dicté votre dernière lettre.

LUCIE.

XVI.

M. LEMONTIER A ÉMILE, A AIX.

Paris, 13 juin 1861.

Je crains que, par suite d'un zèle de jeune apôtre, tu n'apportes un peu trop de rigidité dans tes rapports avec l'entourage officiel ou occulte qui te dispute Lucie.

Ne demandons pas trop aux hommes, dans ce moment de déraillement intellectuel, s'ils sont catholiques, protestants ou juifs. Si l'on y regardait de bien près, on verrait que beaucoup d'entre eux sont tout cela ensemble, et très-païens par-dessus le marché, tant les doctrines tendent à une fusion inévitable en dépit de la prétention à l'immobilité qui caractérise certains adeptes de cette foi à facettes. C'est que la fusion a pour prologue inévitable la confusion.

Mon avis est qu'il faut éviter les discussions vaines et ne point porter le trouble dans les esprits par la guerre aux détails. Beaucoup de chemins conduisent au vrai, et la devise de l'Église est que tout chemin mène à Rome. Demandons aujourd'hui que tout chemin mène Rome à Dieu !

Tracer une route unique et absolue, bâtir des systèmes de toutes pièces, ce serait recommencer l'histoire du passé. L'homme nouveau ne subira plus d'entraves nouvelles. Il aimera encore mieux user celles dont il a l'ha-

bitude, jusqu'à ce qu'elles le quittent à force de vétusté, et, comme cela est fatal, rien ne doit nous irriter dans les obstinations de l'habitude.

D'ailleurs, quelle que soit la théorie de l'individu, il peut être dans le chemin pratique de l'idéal, si son âme est plus généreuse que sa croyance, et cette anomalie se présente en nombreux exemples dans la situation particulière aux époques de grande transition. Il ne faudrait donc pas prendre trop à la lettre ce que je t'ai dit sur les eunuques intellectuels. Le mysticisme est une grande machine à mutilation morale; mais les germes de la véritable virilité lui échappent souvent. J'ai connu des dévots très-philosophes, des esprits forts très-superstitieux, et des athées très-religieux sans le savoir.

Ces exceptions, quelque fréquentes qu'elles soient, ne doivent pourtant jamais servir à réhabiliter l'esprit meurtrier des doctrines ennemies du progrès. Elles ne sont rien de plus que de nobles inconséquences, des révoltes de la vie divine dans les âmes, des protestations qui échappent au raisonnement, des attentats sublimes contre la logique du mal, des contradictions sans lesquelles l'esprit de Dieu eût été entièrement étouffé au moyen âge. La réforme fut une de ces protestations spontanées qui ouvrent une soupape de sûreté à l'étouffement universel. Une nouvelle réforme plus radicale et plus complète se prépare. L'Église romaine se mettra-t-elle en tête du mouvement? Qui sait? et pourquoi non? Voilà pourquoi, mon enfant, il ne faut pas décourager les catholiques comme Lucie, ni les athées comme son grand-père.

Pour conclure, esprit de charité, tolérance et aménité envers tout homme et toute femme de bien qui se trompe! — Guerre ouverte, guerre à mort au mensonge érigé en parole de Dieu! Mépris absolu, mépris de glace

aux hypocrites qui font de l'idée religieuse un instrument de haine et d'abrutissement, ou tout simplement le marchepied de leur ambition!

Sois sage autant que courageux, ce n'est point facile! Raison de plus pour essayer.

Sois béni de Dieu comme tu l'es de ton père .

Adresse-moi ta prochaine lettre à Chêneville. Je vais achever mon travail sous les vieux arbres qui t'ont vu naître. Je serai plus près de toi.

XVII.

ÉMILE A SON PÈRE.

Aix, le 13 juin.

Aujourd'hui, je croyais pouvoir aborder la question avec le général; mais il a écrit de Chambéry qu'il ne rentrerait que demain, et j'ai pu passer la journée dans une sorte de tête-à-tête avec Lucie.

Nous avons causé longtemps en nous promenant dans l'enclos et dans la montagne autour du manoir. C'est un lieu enchanté, et Lucie est une créature divine, mon père! Nous n'avons plus discuté, nous avons répandu nos cœurs l'un dans l'autre. Nous nous sommes raconté toute notre vie, et quel ravissement pour moi de n'avoir rien à lui cacher, rien à lui taire! Combien je t'en remercie! car c'est à toi que je dois d'avoir ignoré les dangereux entraînements de la jeunesse et de l'oisiveté. Je lui ai dit toute notre intimité de travail, de voyages tête à tête, de causerie intime et jamais épuisée, ces soirées d'hiver à la campagne où tous deux, seuls au coin du feu, nous pensions tout haut l'un pour l'autre, et quelquefois entraînés

jusqu'au milieu de la nuit, oubliant de compter les heures qui sonnaient et les lumières qui se consumaient sur la table. Et Lucie aimait à apprendre que nous étions souvent gais dans ces épanchements jusqu'à rire et à réveiller en sursaut le vieux chien qui dormait dans nos jambes, que nous recommencions le jour suivant après nous être dit : « Cette fois, nous nous quitterons à dix heures, nous avons à travailler, nous veillons trop ! » et que nous retombions dans notre oubli du temps, dans notre plaisir de pouvoir échanger avec suite nos idées et nos sentiments sans être dérangés ni distraits par la vie extérieure. Je lui racontais aussi nos longues promenades de huit jours dans l'été, avec un domestique pour faire notre cuisine ambulante et un mulet pour porter nos provisions. Je lui disais comment nous explorions ainsi une localité de peu d'étendue, examinant tout, recueillant tout, et comme quoi nous arrivions à la posséder sous tous ses aspects d'ensemble et de détail, art, science, histoire, mœurs, coutumes, faune et flore. — Et puis nos grandes excursions, nos campagnes dans les bibliothèques, nos heures de recherches dans les livres, nos collections de souvenirs, nos rêveries oublieuses de tout au sein de la nature, enfin toute cette vie à deux que tu m'as faite si libre et si remplie, si belle et si douce, si austère et si tendre !... Lucie a rêvé longtemps après m'avoir longtemps questionné.

« Je ne m'étonne plus, m'a-t-elle dit ensuite, de trouver en vous ce que je n'ai trouvé chez personne, l'accord des idées, des sentiments et des goûts. Votre esprit et votre caractère se tiennent, et cette pureté de mœurs que j'ai entendu déclarer impossible à votre sexe et à votre âge, à moins d'une éducation catholique des plus rigides, est pour moi une surprise dont je ne reviens pas.

— Tout cela, Lucie, a été obtenu par le sentiment religieux pourtant, n'en doutez pas; mais il y a manqué, je l'avoue, la crainte du diable et la croyance à l'enfer.

— Ne me parlez pas de l'enfer, répondit-elle vivement, je n'y ai jamais cru! Mais ne parlons pas du tout de nos dogmes, parlons de nous. J'adore votre père, me voilà enthousiaste de lui,... et jalouse aussi! Voyez, Émile, est-il possible, à vous qui avez sous les yeux à toute heure un tel idéal, de chérir passionnément une pauvre fille comme moi?

— Oui, et d'autant plus, même en supposant que vous soyez la pauvre fille que vous dites. Les grands amours naissent des grands amours.

— Pourtant voyez! reprit-elle; vous dites qu'un prêtre, un confesseur, un directeur de ma conscience serait votre rival, qu'il vous prendrait mon âme, et qu'entre deux êtres qui s'aiment il ne peut y avoir que Dieu!

— Je n'ai jamais dit *entre*, j'ai dit *en eux* et *avec eux*.

— Mais votre père est un homme pourtant! Sera-t-il notre confesseur et notre conseil? Je le veux bien, moi; mais alors que devient notre théorie contre l'intervention du *père spirituel?*

— Je vais vous dire la différence, Lucie! L'intervention d'un père comme le mien serait *discrète*, et notre recours à lui serait *libre*. Un père comme le mien n'entendrait pas la confession de l'un sans entendre celle de l'autre, et il n'exigerait ni l'une ni l'autre au nom de notre salut. Je comprendrais très-volontiers, à défaut de bons parents et d'amis sévères, le rôle d'un prêtre saint et sage qui consentirait à donner ses conseils et ses lumières à deux amants, à deux époux attirés vers lui d'un commun accord par une égale confiance, et qui,

lorsqu'il ne les verrait pas venir à lui, remercierait Dieu de ce qu'ils n'ont pas besoin de lui. Est-ce ainsi que vos prêtres agissent? Votre confiance en eux n'est-elle pas obligatoire, forcée? Pouvez-vous les consulter sur un cas de conscience isolé? Ne faut-il pas leur dire tout, jusqu'aux plus délicats secrets de la pudeur, jusqu'aux choses qu'un père n'oserait demander à sa fille?

— Je ne sais pas, moi! répondit Lucie avec fermeté. Il y a des pudeurs qui n'ont pas de secrets à révéler et qui ne connaissent pas les angoisses de la confession. Ne m'accorderez-vous pas que, pour les autres, la crainte d'avoir à révéler quelque honte devient un frein salutaire et puissant?

— C'est un remède empirique, ma chère Lucie, que l'obligation de faire un acte impudique pour racheter l'impureté de la pensée! Quoi de plus indécent pour une jeune fille ou pour une jeune femme que de se révéler ainsi à un homme? C'est se jeter dans le feu pour se guérir de la brûlure. »

Lucie ne répondit pas. Elle revint à sa prétendue jalousie à propos de toi.

« Avouez, dit-elle, que vous m'avez déjà confessée à votre père?

— Il faut croire, répondis-je, que je vous ai confessée telle que vous êtes, puisqu'il m'a renvoyé à vos pieds.

— Comme pénitence!... dit-elle en riant. Eh bien, à présent je veux que nous parlions de moi, afin que ce père, dont j'ai peur et envie, juge si je suis digne de devenir sa fille. Vrai, je n'en sais plus rien! Interrogez-moi.

— Oh! mon Dieu, moi, lui dis-je, une seule chose me tourmente. Votre vie a été si pure, qu'elle est écrite dans un regard, dans un sourire de vous. Vous pouvez

avoir essayé d'aimer quelqu'un comme vous essayez de m'aimer à présent, sans perdre le moindre de vos droits à mon respect, et pourtant je serais désespéré d'apprendre que vous avez aimé!

— Alors pourquoi le demandez-vous?

— Pour que, si cela est, vous ne me le disiez jamais.

— Ah! vous voilà faible, et vous tombez au-dessous de vous-même. Vous avez le courage de votre franchise, mais non celui de la mienne.

— C'est vrai, mais c'est que je ne suis pas fort du tout, Lucie, ou du moins j'ignore si je le suis. Je n'ai eu jusqu'à présent que du bonheur, et je ne sais pas si je me tirerais d'une violente épreuve. Je crois pouvoir répondre que ma conscience n'y laisserait rien de son honnêteté, mais je ne sais pas si je n'y laisserais pas ma vie.

— Allons, allons! reprit-elle en souriant, ne détournez pas vos yeux des miens et ne soyez pas poltron! J'ai eu un amour, un véritable amour de femme dans ma vie, et j'ai besoin de vous le raconter; mais ne tremblez pas comme cela : j'ai aimé un enfant.

— Un enfant?

— Oui, un enfant de quatre ans, la fille de ma servante Misie, un enfant qui a causé dans ma vie une sorte de révolution; mais il faut que je remonte un peu dans cette vie d'auparavant. Je vous résumerai mon histoire en quelques mots, et vous la soumettrez au jugement de votre père.

« J'ai toujours été enjouée de caractère et sérieuse d'esprit. Le premier éveil de mon âme s'est fait au sein d'une religion douce et tolérante de formes, grâce à une bonne direction que j'ai rencontrée, mais sévère dans ses conséquences, grâce à un certain besoin de logique ardente qui est en moi. J'ai voulu appliquer cette logique à ma vie, consacrer ma fortune et mes soins

au bonheur des autres sans me permettre de penser au mien propre. Ma nature calme ou bien gouvernée ne réclamait pas. Je ne pouvais séparer dans ma pensée mes propres félicités de celles des êtres que je voulais rendre heureux.

« On vous a dit que je voulais me faire religieuse : j'y ai pensé longtemps et sérieusement; mais ce n'était pas par un instinct d'isolement farouche. Je voulais me consacrer à l'éducation des enfants et des jeunes filles.

« Puisque je suis riche, me disais-je, j'ai de plus grands devoirs à remplir que celui de me marier. Je dois et je veux adopter une famille aussi étendue que mes ressources, mon temps et mes forces me le permettront.

« Je ne l'ai pourtant pas fait. Plus tard, et quand nous passerons aux détails, je vous raconterai ce qui m'a rendue hésitante. Je vous dirai seulement aujourd'hui ce qui m'a fait renoncer complétement à mes projets.

« Un jour, ma servante Misie me demanda en pleurant de prendre sa petite dans la maison. Sa sœur, à qui elle l'avait confiée, venait de mourir, et elle n'avait au village personne qui lui inspirât confiance. Mon grand-père aime les enfants, mais à la condition qu'ils ne seront ni bruyants ni dévastateurs. Il pense avec raison que leurs parents, engagés dans les devoirs de la domesticité, ne peuvent guère les surveiller, et que ces petits bandits, livrés à eux-mêmes, arrachent et brisent les fleurs, dénichent les oiseaux et font mille autres sottises nuisibles à eux-mêmes autant qu'au repos des vieillards. J'obtins une exception en faveur de Lucette; elle était ma filleule, je me chargeais de la surveiller aux heures où sa mère ne le pourrait pas. J'allai donc chercher l'enfant; elle était malpropre. Quand je l'eus baignée, je vis qu'elle était d'une délicatesse extrême et qu'elle avait besoin de grands soins. Elle n'était pas jolie; craintive,

sauvage, elle ne me tint d'abord que par la pitié ; mais elle m'occupait beaucoup. Sa frêle santé, son caractère ombrageux exigeaient une surveillance continuelle, et je me repentis d'avoir pris une charge qui absorbait tout mon temps et me rendait esclave d'un seul petit être médiocrement intéressant par lui-même.

« Au moment de la rendre à sa mère, pour qui j'aurais facilement obtenu une dispense de service jusqu'à nouvel ordre, je me sentis reprise de compassion. Misie ne savait soigner sa fille ni au physique ni au moral. Elle la faisait manger trop ou trop peu, elle la grondait et la gâtait sans discernement. Je la priai de ne s'en plus mêler. Conserver ce petit corps et cette petite âme, n'était-ce point aussi obligatoire que de préparer l'éducation de deux ou trois cents jeunes filles ? Le brin d'herbe est-il moins fécondé par la rosée du ciel que par la grande nappe de la prairie ? Et puis je devais peut-être accepter cette charge par la raison qu'elle me pesait. Je rêvais les grandes choses, et je dédaignais les petites ; ce n'était pas là le véritable esprit chrétien. Je redevins l'esclave de Lucette, et je fis de mon mieux.

« Durant l'hiver, elle resta chétive et maussade ; mais, quand les neiges commencèrent à fondre, quand le printemps verdit, ma pauvre petite commença à renaître. Un matin qu'elle jouait mélancoliquement à mes pieds dans le jardin, elle laissa tomber ses jouets, regarda longtemps un buisson où un oiseau avait commencé son nid, et, voyant la petite bête apporter et entrelacer adroitement un grand brin de paille, elle se mit tout à coup à sourire en silence. C'était, je crois, son premier sourire volontaire et spontané. Sa mère ne lui arrachait ces petites gracieusetés de la physionomie qu'à force d'obsessions. Ce que je vais vous dire vous paraîtra peut-être bien puéril, mais le muet sourire de Lucette à cet oiseau qui

ne lui demandait rien me causa un attendrissement extraordinaire. Je la regardai comme si elle m'apparaissait pour la première fois. Ce sourire l'avait transfigurée, elle était belle. Encore pâle sous ses cheveux bruns, elle s'animait peu à peu, comme un bouton de fleur qui s'entr'ouvre et se colore au soleil. Elle se leva pour aller regarder le petit nid que l'oiseau venait de quitter, et son sourire devint un franc rire d'étonnement et d'admiration. Elle revint à moi, et, voyant mes yeux attachés sur les siens, elle hésita un peu, s'enhardit, et vint pour la première fois m'embrasser et me caresser de son plein gré.

« Nous nous aimions enfin ! Elle avait pris confiance en moi, et moi... comment vous dirai-je ce qu'elle m'inspirait tout à coup ? C'était comme la révélation d'une chose jusque-là ignorée, le charme de l'enfance. Les religieuses — et vraiment j'en étais une, bien que libre encore — ne connaissent pas le sentiment maternel. Il faudrait le deviner, et elles ne doivent pas chercher à en pénétrer les mystères. Leurs enfants d'adoption sont pour elles de petites sœurs qu'elles gouvernent plus ou moins bien, mais que leurs entrailles repoussent en quelque sorte. Il y en a même bon nombre qui détestent les enfants malgré elles, comme si leur conscience chagrine protestait contre la stérilité de leur vie. Pour moi, j'aimais l'enfance, mais je ne l'avais jamais comprise. C'étaient toujours de jeunes âmes à éclairer des lumières de la religion, mais non ces êtres complets et vraiment angéliques que les enfants sont en réalité. La beauté, la grâce, et je ne sais quoi de mystérieusement divin, comme si Dieu n'avait pas besoin de nous pour se révéler à eux plus intimement qu'à nous-mêmes, voilà ce qui me frappa d'une lumière imprévue. Pourquoi le nid du petit oiseau charmait-il la pensée de Lucette? Savait-elle si c'était un berceau ou un simple amusement? Si elle me

l'eût demandé, je n'eusse pas osé lui répondre. Elle avait l'air de l'avoir mieux compris que moi et d'avoir adoré déjà dans son cœur la loi de Dieu dans le travail de cette petite créature.

« A partir de ce jour, Lucette me devint si chère, que ma personnalité disparut pour moi en quelque sorte. Comme si elle l'eût compris, la pauvre petite se mit à m'aimer passionnément. Elle n'était pas démonstrative, mais elle s'attachait à moi comme mon ombre à mon corps, et, si j'étais forcée de la quitter quelques heures, je la trouvais absorbée et comme dépérie. Sa joie était si grande en me voyant revenir, qu'elle avait des étouffements inquiétants. Le médecin, la voyant ainsi, me disait souvent : — « Ne vous y attachez pas trop, elle ne vivra « pas. »

« Je pris à tâche de la faire vivre, n'espérant pas trop réussir et pour ainsi dire préparée à la perdre, mais pénétrée du désir ardent de faire sa vie aussi pleine et aussi douce que possible. Cette préoccupation devint mon unique pensée, et, pendant six mois, je vécus aussi absente de moi-même que si je ne m'étais jamais connue. Toutes mes pensées, toutes mes inquiétudes, toutes mes espérances avaient cette enfant pour objet, elle était le but de ma vie. C'est en vain que j'essayais quelquefois de me reprendre et de m'interroger ; je ne pouvais plus me répondre, j'aimais l'enfant et l'enfance plus que moi-même.

« J'en étais venue à ressentir tous les mystérieux instincts de la maternité. La nuit, j'étais comme avertie de ses étouffements, et je m'éveillais avant elle. En la promenant, je sentais venir à l'horizon le souffle d'air un peu trop frais pour sa poitrine délicate. Cette enfant toujours dans mes bras, sur mes genoux ou pendue à ma robe, impatientait un peu mon grand-père, et lorsque,

pour ne pas la quitter, je refusais d'aller passer les fêtes avec ma tante, celle-ci disait que je devenais folle ; mais au fond tous deux espéraient que cet engouement pour l'enfance me conduirait au mariage, et on ne me contrariait pas trop.

« Durant l'été, Lucette parut vouloir vivre. Son intelligence se développait rapidement : elle questionnait beaucoup ; mais ses questions mystérieuses, incompréhensibles quelquefois, m'effrayaient. Que répondre à cette petite âme qui cherchait Dieu et qui semblait le mieux entrevoir dans ses rêves que dans mes explications? Elle voulait aller dans les étoiles, c'était son idée fixe, et il fallait, quelquefois, lui promettre de l'y conduire pour l'empêcher de pleurer sans cause apparente. — Mais ce n'est pas l'histoire de Lucette que je veux vous raconter. Ses adorables gentillesses, sa poésie bizarre n'ont peut-être existé que pour moi. Elle a été un rêve délicieux et poignant dans ma vie. Au retour des neiges, elle a dépéri rapidement. Je ne la quittais ni jour ni nuit. Par une froide matinée de cet hiver, elle s'est endormie sur mon cœur pour ne plus se réveiller, et dans ce sommeil suprême je l'ai vue sourire une dernière fois, comme si la mort lui apparaissait sous la forme du petit oiseau qui tisse gaiement le berceau d'une vie nouvelle. J'ai ressenti une douleur dont je ne veux pas vous parler : je pleurerais encore, et je ne dois pas vous attrister.

— C'est fait, Lucie, je pleure avec vous, et, moi aussi, j'adore Lucette. Pour moi aussi, elle est une révélation que vous me communiquez... et me voilà tout prêt à vous raconter le reste de votre histoire.

— Oui, je veux bien, dites.

— Eh bien, vous avez été transformée par cet amour de mère ; vous avez compris que l'adoption d'un enfant était une chose bien autrement grave que la gouverne

d'un troupeau. Vous avez compris le but de la femme, vous avez vu que l'enfant ne pouvait avoir plusieurs mères, et que, pour vivre heureux ou pour mourir doucement, il devait absorber toute l'existence d'une seule. Vous vous êtes dit enfin que le but de la femme était la maternité avec toutes ses angoisses, toutes ses sollicitudes, tous ses déchirements et toutes ses joies, et qu'une religieuse n'était, en comparaison d'une mère, qu'un pédagogue à la place de Dieu.

— Oui, Émile, c'est la vérité que vous dites, et c'est là ce que j'ai ressenti. Tous mes raisonnements exaltés sont tombés devant le fait éprouvé. L'état le plus sublime et le plus religieux, c'est l'état le plus naturel. Dieu n'a pas mis dans nos cœurs ce miracle de tendresse inépuisable, cette faculté d'aimer et de souffrir pour que notre volonté s'y refuse. Le jour où j'ai perdu Lucette, j'ai résolu de me marier; mais je ne voulais pas me marier à tout prix, et aucun homme n'avait parlé à mon cœur, aucun n'avait éveillé mon imagination. J'étais très-hautaine, c'était un tort sans doute. Je n'avais pas le droit de prétendre à l'affection d'un homme véritablement supérieur, moi dont la vie toute faite de grandes aspirations et de petits dévouements avait été en somme assez stérile. Que voulez-vous! je ne me donne pas raison; j'étais prévenue, et l'idéal religieux dont je m'étais nourrie ne me portait pas à l'indulgence dans le monde réel. J'étais pourtant née bienveillante, ce me semble; mais j'avais fait deux parts de moi-même : une de bonhomie et d'enjouement pour cette vie extérieure à laquelle je ne voulais me mêler qu'à la surface, comme fait l'hirondelle qui rase le flot et ne quitte pas le domaine de l'air ; l'autre toute de recueillement et d'enthousiasme pour les choses célestes, région intellectuelle où je voulais absorber le meilleur de mon âme.

« J'étais donc assez mal disposée à aimer quand je vous ai rencontré. C'est votre étonnante sincérité qui m'a frappée, et je vous ai pris dès les premiers jours en si grande estime, qu'il ne m'a plus été possible de revenir à mon orgueil solitaire; j'ai senti pour vous l'amitié à première vue, une amitié si grande, qu'il ne me paraît pas possible non plus qu'elle soit jamais détruite, quoi qu'il arrive, et que, si nous ne nous marions pas ensemble, je ne songerai plus du tout à me marier. Je n'oserais plus offrir à un autre homme un cœur où vous auriez conservé tant de droits, et je m'imagine que, si j'étais homme, je ne voudrais pas venir après vous dans la vie d'une femme sérieuse.

« Mais votre rude franchise a eu aussi ses inconvénients. Effrayée de me sentir si occupée de vous et redevenue absente de moi-même comme au temps de Lucette, j'ai voulu savoir ce qui se passait en moi. J'ai craint de vous aimer d'amour juste au moment où j'ai craint que vous n'eussiez pas d'amour pour moi. Était-ce là un puéril sentiment de femme, un instinct de coquetterie? J'ai eu peur de moi aussi, j'ai fui, j'ai cherché dans la prière et la retraite à me retrouver moi-même. Eh bien, là, je me suis réellement calmée, non par le détachement, mais par l'intervention mystérieuse de je ne sais quelle voix intérieure. Ne me questionnez pas là-dessus, je ne saurais pas bien vous répondre ; je sais seulement que Dieu semblait sourd à ma prière quand je lui offrais de renoncer à vous, et qu'il me revenait avec des suavités ineffables quand je priais pour vous seul. Alors il m'est arrivé d'avoir en lui une confiance que je n'avais jamais eue encore, et que je me suis expliquée ainsi : la foi en Dieu n'est complète que quand nous avons foi en nous-mêmes. Dieu est tellement en nous, qu'en doutant de nous, nous sommes entraînés à douter de lui. A force de

l'interroger sur ses intentions à notre égard, on oublie trop souvent peut-être, dans la pratique religieuse, qu'il nous a donné le libre arbitre pour nous forcer à nous en servir; enfin j'ai reconnu que mon affection pour vous avait grandi et éclairé ma foi. Dès lors j'ai résolu de ne plus combattre et d'attendre sans terreur ce que Dieu vous inspirerait à vous-même pour la solution de notre avenir. »

J'étais transporté de joie, et pourtant Lucie restait triste. Ses yeux attachés sur les miens se remplissaient à chaque instant de larmes.

« Dites tout, Lucie, m'écriai-je; dites tout, je vous en conjure. Ne me laissez pas ainsi ivre de bonheur et de reconnaissance avec cette épée de Damoclès sur la tête. Il y aurait là quelque chose d'horriblement cruel qui ne serait pas vous !

— Émile, reprit-elle, je vous ai dit que je vous aimais plus que tout autre, et que j'avais foi en vous. Ne me demandez que ce dont je suis sûre : le reste est doute, crainte, espoir, appréhension ! mon affection pour vous, c'est le cri de ma liberté. Mon aveu en est l'acte. Le reste ne dépend pas de moi, je vous le jure, et ce n'est pas aujourd'hui ni demain que disparaîtront les obstacles que je redoute. Je vous ai toujours dit qu'il y fallait un peu de temps, et nous ne pouvons ni ne devons devancer la marche du temps. »

J'ai cru devoir respecter le secret de sa pensée. De quel droit me révolterais-je? Elle me cache quelque chose; mais, en voyant à quelles braves et loyales surprises ont abouti jusqu'ici ses restrictions et les petits mystères de sa conduite, ne serais-je pas ingrat et fou de ne ne pas savoir attendre? C'est une épreuve qu'elle m'impose... Ah ! je ne veux pas être au-dessous de ce qu'elle attend de moi !

Nous avons dîné avec le grand-père, et nous sommes restés ensemble jusqu'au lever des étoiles. Nous les avons regardées avec amour. Lucie semblait accepter l'idée de vivre tour à tour, et peut-être un jour simultanément, par la perception de l'infini, dans tous ces mondes; elle aime la grandeur de ce beau rêve, elle n'y voit point d'hérésie.

« Les promesses de ma religion, disait-elle, sont tout aussi mystérieuses; elles donnent à mon âme l'éternité du bonheur dans la contemplation de Dieu, et pour occupation dans l'éternité le soin de chanter ses louanges. Ne tournez pas cela en ridicule. Toute cette vie qui nous entoure au ciel comme sur la terre, n'est-ce pas l'hymne éternel et incessant auquel nous nous associons déjà, et auquel nous brûlons de nous unir chaque jour davantage? »

Tu vois comme l'esprit de Lucie est vaste et comme son intelligence déborde les étroitesses de la lettre. Qu'est-ce qui peut donc nous séparer, nous empêcher d'être à jamais unis? Son père? Cet homme me paraît si peu de chose auprès d'elle, que je ne puis en tenir compte. Pourtant il y a une goutte de fiel dans mon bonheur, je ne sais laquelle; mais je ne crois pas que je m'en tourmente plus que de raison, et que mon cœur soit ingrat... Je bénis Dieu, Lucie et toi.

J'ai passé cette soirée à t'écrire, et demain je retourne à Turdy, où l'on m'a dit de revenir dîner. C'est ce soir que je dois parler au général. Je te dirai le résultat de mes ouvertures; mais je ferme cette énorme lettre, et je vais tâcher de m'endormir confiant sous l'aile de ton amour.

ÉMILE.

XVIII.

HENRI VALMARE A M. LEMONTIER, A CHÊNEVILLE, PAR LYON.

Aix, 14 juin.

Émile est très-contrarié ce soir, et à sa place je le serais davantage, moi qui me pique de plus de sang-froid. C'est vous dire, monsieur et digne ami, que votre enfant prend beaucoup sur lui ; mais, comme il m'a dit de vous avoir écrit hier une très-longue lettre, je l'ai engagé à prendre du repos ce soir, et je me suis chargé de vous raconter avec exactitude nos pourparlers au manoir de Turdy.

Émile m'avait prié de l'y accompagner, pour donner, par la présence d'un témoin, plus d'autorité à sa démarche auprès du général. Le dîner s'est passé sans coup férir, bien que ce grand avaleur de sabres me parût plus rogue et plus cambré que les autres jours. Enfin, à l'heure bénévole où le guerrier modèle daigne fumer sa pipe sur la terrasse du vieux château, mademoiselle La Quintinie a emmené son grand-père, et nous avons pu porter la parole. Émile a parlé comme vous lui avez appris à parler, noblement, avec simplicité, franchise et délicatesse. Il a dit en résumé qu'il aspirait au bonheur d'épouser mademoiselle Lucie, et qu'il demandait à son père la permission de faire agréer ses soins ; à quoi le général a répondu :

« *Mon cher monsieur*, je ne vous dis pas non, mais je ne peux pas vous dire oui. Tout ceci s'est combiné d'une façon irrégulière, et je suis forcé de marcher dans la voie de l'irrégularité ouverte par vous et par *monsieur le grand-père*. Ordinairement, et dans la règle voulue,

qui est toujours la meilleure, le postulant présente sa demande au chef de la famille. Je croyais être ce chef unique et seul compétent. Vous avez cru devoir conférer mon titre et mes attributions à M. de Turdy... Soit, la chose est faite ! M. de Turdy a bien voulu m'avertir de vos intentions, et ma fille m'a prié de vous écouter. Je vous écoute, mais je me demande si vous avez agi à mon égard d'une façon dont je doive me montrer satisfait, et si votre peu d'empressement à gagner ma confiance est un bon précédent pour nos futures relations. »

Émile, sans s'effaroucher de cette gracieuse mercuriale, s'est respectueusement justifié en démontrant que, sans la permission de mademoiselle La Quintinie, il n'avait pu se croire autorisé à formuler sa demande ; mais, le général paraissant ne pas comprendre qu'on pût aimer sa fille avant de le connaître, et s'adresser à elle-même au lieu d'aller demander aux autorités civiles ou militaires l'autorisation préalable, il n'y avait guère moyen de s'entendre. Émile a déployé là toute l'habileté possible pour ménager la susceptibilité du père sans compromettre sa propre dignité. Il a été évident pour moi que le général ne comprenait rien à la délicatesse de la situation, au dévouement romanesque d'Émile, et qu'il n'écoutait même pas ce qu'on lui disait, tant il était préoccupé du désir d'être désagréable et de décourager. Émile s'en apercevait fort bien aussi, mais n'en faisait rien paraître, et c'est avec le plus grand calme et la plus parfaite déférence qu'il a demandé une solution à ce que le général traitait de *malentendu regrettable*, comme s'il se fût agi d'arranger un duel et non un mariage.

Mis au pied du mur, le potentat nous a enfin octroyé une réponse à laquelle, pour mon compte, je ne m'attendais que trop.

« *Passons l'éponge*, a-t-il dit élégamment, sur le dif-

férend qui précède. Je persiste à dire que vous n'avez pas agi *régulièrement*, mais je ne vous suppose pas de mauvaises intentions, et *j'accepte vos excuses.* »

Ici, Émile est devenu rouge : il n'avait pas eu d'excuses à faire, il n'en avait pas fait, et j'ai cru devoir prendre la parole pour rétablir la vérité.

« Allons, soit ! a repris le général. Ne disons pas excuses, disons justification. Je m'en contenterais, s'il ne s'agissait que de moi ; mais mon incertitude porte sur quelque chose de plus grave, et dont je ne peux pas faire aussi bon marché. »

Et, après un peu d'embarras qu'il n'a pas su cacher, il a ajouté :

« J'irai droit au fait, et aussi franchement qu'un homme de guerre va au feu. Il m'a été dit que vous manquiez de religion, et je vous déclare que je ne donnerai jamais ma fille à un homme *sans principes.* »

Émile est devenu pâle. Il s'est remis vite et a répondu :

« Et moi, monsieur le général, je vous déclare que je me regarde comme un homme très-religieux et dont les principes sont très-sérieusement fixés, aussi bien en matière de religion qu'en matière d'honneur !

— Oh ! pour l'honneur,... je n'en doute pas, monsieur, je sais... Monsieur votre père et vous,... je sais, je rends justice... Excellente réputation, caractère à l'abri de tout reproche... Mais la religion, jeune homme, la religion ! Il en faut ! Point de famille sans religion ! C'est la base de la société, c'est le frein de la femme, la tranquillité du mari, l'exemple des enfants. Je sais que monsieur votre père,... je n'ai pas lu ses ouvrages, ils sont fort bien écrits, à ce qu'on m'assure : beaucoup d'érudition, et des convenances !... mais cela ne suffit pas. Il méconnait l'autorité de l'Église, et sans autorité il n'y a pas de religion. Enfin, vous êtes une espèce de protes-

tant, et je ne crois pas que ma fille consente jamais à un mariage mixte. L'hérésie, monsieur, est quelquefois plus dangereuse que l'athéisme. Elle est une révolte, et tout ce qui est rébellion, est licence... »

Je vous fais grâce du discours dont nous a régalés, vingt minutes durant, ce Mars-Prudhomme. Il a fallu y passer et entendre tout cela sans sourire et sans impatience. Nous avons fait merveille, Émile et moi. Je ne le croyais pas si patient, et je ne me savais pas si grave. Le plus beau de l'affaire, c'est que nous n'avons jamais pu obtenir une conclusion. Il s'est si bien embrouillé dans les feux de file, tantôt disant qu'il espérait la conversion d'Émile et la vôtre, tantôt se retranchant sur la prétendue incertitude de Lucie, greffant maximes sur axiomes et ne décidant rien, que nous avons pris le parti de nous retirer en lui disant que nous attendrions le résultat de ses réflexions. C'était une pauvre sortie; mais nous étions enfermés dans un cercle vicieux, ou l'envoyer au diable, ou y être envoyés nous-mêmes; et votre fils, qui ne veut pas compromettre sa cause et qui n'a pas été admis à la plaider, n'a d'espoir que dans la résolution de Lucie et la protection du grand-père.

Le plus triste de la soirée, c'est qu'Émile n'a pu échanger un mot avec mademoiselle La Quintinie. Le général a surveillé notre retraite de la façon la plus désobligeante, et nous voilà rentrés moins avancés qu'au départ. Si demain Émile n'obtient pas plus de lumière sur les intentions de l'homme de guerre, il vous demandera probablement de venir à son aide, et je crois que vous jugerez le moment opportun, car bien véritablement la jeune personne lui est très-attachée, et c'est une femme de mérite.

Agréez, cher et respecté ami, le dévouement sans bornes de votre HENRI.

P.-S. — Est-ce la peine de vous dire que j'accepte votre jugement sans appel, et que je ne me ferai pas imprimer avant le jour où vous me direz : « C'est bien ? » Mais, dans un temps où nous serons, vous et moi, moins réoccupés d'Émile, vous me permettrez de défendre cette jeune génération d'écrivains à laquelle vous accordez peut-être trop de talent et refusez trop la croyance. Si c'est pour développer en moi ce qu'il y reste de principes en dépit de la précocité de mon expérience, j'accepte le reproche pour moi et pour ceux de mon âge. Vous êtes bien capable de cela, vous, âme toute paternelle et maligne en diable en l'art de gâter les enfants ! Non, pourtant vous êtes plus naïf que nous ! Vous nous croyez plus forts que nous ne sommes. Nous prenons des airs de matamore sans le savoir. Il nous est passé tant de choses sous les yeux depuis le collége, que nous avons le goût perverti ; mais, si nous n'aimons pas le vrai avec le jugement, nous l'aimons avec l'instinct et nous aspirons à le saisir. Que voulez-vous ! nous sommes venus en ce monde *à la male heure!* Nous avons vu finir et recommencer diverses choses si vite emportées, que nous n'avons pas eu le temps de les sentir, et je crois que l'on ne comprend bien que ce que l'on a senti soi-même. Vous ne pouvez nier que nous ne soyons éclos à la vie au milieu d'une grande corruption de principes ; nous ne pouvions donc nous développer par l'enthousiasme. Pour rester honnêtes, il nous a fallu avoir la volonté froide, et nous sommes froids comme de jeunes protestants. Il y a bien à cela quelque mérite ! Vienne le soleil qui nous réchauffera !... L'an 1900 est encore loin, mon ami ! Nous tâcherons de le hâter.

Mais c'est trop vous parler de moi, et j'en ai honte. Votre cœur a bien d'autres soucis que mon sot petit manuscrit, et j'admire votre bonté qui a trouvé le

temps de le lire et de m'en parler, à moi qui n'y pensais plus !

XIX.

A M. ÉMILE LEMONTIER.

14 juin au soir, Turdy.

Émile, venez demain *quand même*. Mon gendre est fou, et je crois que quelque cagot lui a monté la tête à Chambéry. Nous nous sommes querellés, lui et moi, après votre départ. Il n'a pas osé prendre sur lui de s'opposer aux relations que je déclare vouloir conserver avec vous; mais il prétend que vous passerez par le confessionnal, ou qu'il refusera son consentement. C'est ce que nous verrons ! Ne faiblissons pas. Nous n'avons à faire ni à un méchant homme ni à une tête bien solide. Soyez chez nous à l'heure du déjeuner, et comptez sur moi.

MICHEL DE TURDY.

XX.

ÉMILE A M. H. LEMONTIER, A CHÊNEVILLE.

Aix, 15 juin 1861.

Henri t'a raconté nos ennuis d'hier. Rappelé par un billet de l'excellent grand-père, nous sommes retournés ce matin à Turdy. Le général était à la promenade. J'ai pu, en déjeunant avec Lucie et M. de Turdy, savoir, non ce que veut ou voudra positivement le général, mais ce que sa fille pense de la situation. Elle est persuadée que

quelqu'un a agi sur son esprit tout récemment. Aux premières ouvertures de la famille, il s'était montré beaucoup plus coulant, et moi, maintenant, je crois savoir contre qui la lutte est engagée.

Nous étions au salon vers deux heures et le grand-père commençait sa sieste, lorsque le général est brusquement rentré en présentant un personnage qu'il a qualifié d'ami à lui. J'ai vu une grande surprise et une singulière émotion sur le visage de Lucie, et je n'ai pas été moins surpris moi-même en reconnaissant dans la personne ainsi présentée mon compagnon de promenade à la cascade Jacob. Il n'a point paru, lui, s'étonner de me voir là, et il m'a parlé sur-le-champ avec une bienveillance aisée et avec le même charme, la même élégance qui m'avaient déjà frappé. Cet homme a quelque chose de très-séduisant; il a plu tout de suite à Henri. Le grand-père, ne se doutant pas qu'il eût en présence un ardent catholique, tant le personnage mettait d'adresse à éviter le choc, l'a traité avec son aménité ordinaire; Lucie seule était timide ou réservée.

J'ai saisi le premier moment où j'ai pu échanger, sans être aperçu, quelques mots avec elle pour lui demander si elle le connaissait.

« C'est, m'a-t-elle répondu, M. Moreali, que ma tante a reçu dernièrement à Chambéry ?

— N'est-ce pas lui qui est entré aux Carmélites, le jour où vous chantiez ?

— Oui, précisément.

— Et c'est l'ami de votre père ?

— Je n'en savais rien.

— Comment était-il entré dans ce couvent cloîtré ? En vertu de quel droit?

— Je ne le sais pas non plus; mais vous, vous le connaissez donc? »

Je ne pus répondre. Le général s'avisait de notre aparté et faisait à Lucie des yeux terribles. Elle feignit de ne pas s'en apercevoir et se rapprocha de son grand-père. La visite se prolongeait. J'attendais que le général fût libre de me parler et qu'il parût décidé à le faire, puisque, pour mon compte, je n'avais plus d'initiative à prendre. Il se leva enfin en disant à M. de Turdy qu'il s'était permis d'inviter M. Moreali à dîner, et il se rendit au jardin pour fumer, mais sans m'engager à le suivre. Je me rendis au jardin presque aussitôt, et, feignant de lire un journal, je me tins à distance pour lui laisser la liberté de m'éviter ou de venir à moi. Il tarda quelques instants à prendre un parti. Je le crois fort irrésolu. Enfin il m'appela pour me faire une question oiseuse, et je dus me prêter à échanger avec lui les répliques d'une conversation étrangère au problème soulevé la veille. Cette conversation roula sur la chasse, sur l'agriculture, sur la Crimée, sur l'Afrique, que sais-je? Ce brave homme ne sait pas causer : de sa vie il n'a écouté une question ou une réponse; on dirait qu'il est le seul interlocuteur qu'il puisse comprendre ; il raconte, prononce, juge, pérore, donne des explications que lui demande un auditoire imaginaire, et, parfaitement satisfait de ses propres réponses, il a l'étonnante faculté de parler tout seul et de se faire part de ses convictions sans se lasser. Je l'étudiais avec curiosité, et il acceptait mon silence comme l'admiration d'un subalterne en présence de son supérieur. C'est peut-être chez lui une habitude de rendre ses oracles à heures fixes en dégustant lentement la fumée de sa pipe. Le reste du temps il se renferme dans un majestueux silence d'où il sort par échappées touchantes, brusques ou dédaigneuses; puis il se tait comme s'il réservait les arrêts de son infaillibilité pour le moment consacré à l'expansion. Il m'a demandé

naïvement à plusieurs reprises pourquoi Henri n'était pas là, et, comme je lui offrais de l'aller chercher :

— Non, disait-il, puisqu'il ne s'intéresse pas aux *questions!* »

Sa physionomie semblait ajouter : « C'est tant pis pour lui. Il perd l'occasion de s'instruire sur toutes choses en m'écoutant. »

Nous sommes rentrés au salon sans qu'il ait été question de mariage, et tout le reste de la journée il m'a fait assez bonne mine ; d'où je conclus qu'il m'autorisait à faire ma cour à Lucie en attendant qu'il me prît en amitié ou en grippe, et j'avoue que ceci ne me paraît pas entrer dans la *marche régulière* dont il faisait d'abord tant d'étalage.

Quant à Moreali, c'est bien un autre problème, et je m'y perds. Il m'a été impossible de savoir de Lucie qui il est, d'où il sort, où il va, ce qu'il vient faire ici. Lucie s'est étonnée de ma curiosité; elle a paru ne pas le connaître plus que moi ; pourtant elle n'a pas répondu d'une manière bien nette à mes questions, et son sourire avait quelque chose d'étrange et de triste quand elle me disait: « Mais qu'est-ce que cela peut vous faire ? »

Nous ne pouvions parler ensemble qu'à la dérobée et à bâtons rompus. On s'est dispersé vers trois heures. Le grand-père m'a retenu pour lui lire une brochure. Henri, pensant que l'attitude du général avec moi était toute la solution à attendre, et selon lui la meilleure, s'était retiré. Le général était retourné au jardin avec Lucie et M. Moreali. J'espérais les rejoindre bientôt; mais, quand M. de Turdy m'a rendu ma liberté, ils étaient sortis de l'enclos et je les ai aperçus assez haut dans la montagne. Lucie donnait le bras à son père, M. Moreali marchait près d'elle de l'autre côté. Ils s'arrêtaient souvent, comme des gens préoccupés d'un entretien suivi. J'ai cru qu'il y

aurait indiscrétion à les rejoindre, et puis j'étais blessé, navré de cette fugue de Lucie. Comment n'avait-elle pas trouvé le moyen de m'avertir ? Je me jetai sur un banc ; mais, au moment de désespérer, je vis des caractères tracés légèrement sur le sable et ces mots bien lisibles : *Suivez-nous*. Sans aucun doute, Lucie, surprise par un caprice de son père, avait furtivement écrit cela pour moi avec le bout de son ombrelle. Je m'élançai. En deux minutes, à travers les broussailles presque à pic, j'avais gagné le sentier, et je voyais le groupe venir à ma rencontre. Lucie s'en détacha, doubla le pas et passa son bras sous le mien.

Émile, me dit-elle très-vite, soyez patient, je vous en conjure, soyez calme ! Ne vous apercevez de rien !... Mon père s'obstine, il veut que je vous convertisse ; il dit que cela dépend de moi, et que notre sort est dans mes mains. Laissez-lui croire que j'y travaille, cela ne vous compromet pas, et ce n'est pas mentir, car j'y travaillerai sans doute ; mais pas ainsi, soyez tranquille, pas sous le coup de la menace, et jamais à titre de compromis entre le cœur et la conscience ! Vous me connaissez trop pour craindre que je ne livre à vos convictions un combat indigne de vous et de moi. »

Elle s'était assise sur une roche, comme si elle eût été lasse, mais en effet pour ne pas abréger ce court tête-à-tête en retournant vers son père et M. Moreali. Ils vinrent très-vite néanmoins, mais j'étais calme, j'étais guéri, j'avais des forces nouvelles. Je crois que j'étais souriant, car le général me dit en fronçant le sourcil, et d'un ton moitié sergent, moitié père :

« Vous avez un air de triomphateur, monsieur Émile ! Prenez garde ! si *elle* vous dit la vérité, vous avez à réfléchir. »

Au lieu de répondre, je regardai M. Moreali d'un air

de surprise bien marquée, comme pour demander s'il était initié au secret de la famille. Le général me comprit, car il se hâta de répondre à cette question muette :

« Monsieur est de bon conseil, et je l'ai présenté dans la maison comme mon ami. Est-ce que ça ne suffit pas? »

J'allais dire en termes polis que cela ne me suffisait peut-être pas, à moi; M. Moreali ne m'en laissa point le temps. Il me tendit avec une grâce charmante une main blanche comme une main de femme et me dit :

« Nous nous connaissons, monsieur; nous avons déjà échangé nos pensées, poussés l'un vers l'autre non pas tant par le hasard que par une invincible sympathie. Je suis à moitié Italien, moi, c'est-à-dire impressionnable et de premier mouvement; vous m'avez intéressé, vous m'avez plu, et, malgré la différence de nos opinions, je sens que je désire vivement votre bonheur. Ne vous demandez donc pas si la confiance que le général me fait l'honneur de m'accorder est bien ou mal placée. Consultez votre instinct : je suis sûr qu'il vous dira que je suis votre ami. »

C'était aller bien vite, je le sentais, et pourtant, comme il n'est guère possible de se méfier sans cause, je répondis avec déférence et gratitude. Lucie, dont je tenais toujours le bras, m'avertit par une légère pression... de quoi? de me rendre, ou de m'observer? Le général s'assit sur le rocher en disant d'un ton satisfait :

« Alors, si vous vous entendez tous les deux, me voilà tranquille, et ma fille doit l'être aussi. Je reste ici avec elle un instant; allez devant, nous vous rejoindrons. »

C'était un ordre d'avoir à m'expliquer sur l'heure avec cet inconnu. J'y étais mal disposé par l'étrangeté du fait. Quelque agréable que soit le personnage, sa soudaine intervention bouleversait toutes mes idées. Il

prit mon bras avec une familiarité surprenante, sans pourtant rien perdre de la dignité de ses manières, et, quand nous eûmes fait quelques pas :

« Monsieur, me dit-il, reconnaissons d'abord, pour nous entendre, que M. le général La Quintinie est d'un caractère excentrique et singulier. Je vous tromperais si je vous laissais croire que je suis son ami plus que le vôtre. Notre connaissance est tout aussi récente. Je l'ai rencontré ces jours derniers chez mademoiselle de Turdy à Chambéry. Elle nous a présentés l'un à l'autre, et, comme cette dame était fort préoccupée des projets de mariage formés entre sa nièce et vous, on m'a sommé pour ainsi dire de donner mon avis, non pas sur votre mérite personnel, qui n'était pas mis en doute, mais sur une question d'application générale du principe religieux dans le mariage. Je me suis défendu : on me traitait un peu trop comme un Père de l'Église, et le rôle d'oracle qu'on voulait m'attribuer ne convenait ni à mon peu de lumières, ni à la discrétion de mes sentiments; mais je ne pouvais refuser de causer, et je ne sais pas le moyen de causer sans dire ce que je pense. Ce que j'ai pensé tout haut, je puis vous le rapporter fidèlement. J'ai dit qu'entre gens d'honneur il n'y avait jamais moyen de transiger en matière de foi... Je sais que c'est votre opinion aussi; mais j'ai ajouté que la vraie foi était contagieuse, et que vous ouvririez probablement les yeux à cette lumière, grâce à l'ascendant de votre fiancée. Voilà tout ce que j'ai dit : ne croyez donc pas, en me voyant ici, que j'y vienne en trouble-fête et en disputeur. Je me suis récusé comme arbitre, et je ne prétends à votre confiance qu'autant qu'il vous plaira de me l'accorder.

— Permettez-moi, lui répondis-je, de vous connaître davantage avant de vous donner cette confiance que votre bonté réclame. Je vaux sans doute moins que vous, puis-

que je résiste à l'attrait respectueux que vous m'inspirez; mais on me fait ici une situation tellement bizarre et délicate, que je m'y perds un peu.

— Oui, reprit-il, je comprends cela. Laissons venir, et ne forçons rien. Ne discutons pas surtout avant de bien connaître le fond de nos croyances, car ce serait du temps perdu.

— Vous comptez alors que nous nous reverrons ici?

— Ici ou ailleurs, chez mademoiselle de Turdy probablement. Puisque votre demande est faite, vous ne tarderez sans doute guère à vous présenter chez elle, et j'y vais tous les soirs. Donc, si vous avez besoin de ma sollicitude pour vous et de mon dévouement pour la vérité, vous saurez où me prendre. J'ai à votre service deux mois de séjour à Chambéry. J'y suis venu ranimer et consoler un vieux ami malade qui m'appelait depuis longtemps, et dont mademoiselle de Turdy vous donnera le nom, s'il vous plaît de venir me trouver; mais, s'il en est autrement, je craignez pas que je m'en formalise. Vous ne me devez rien, je ne suis rien ici, et, si je m'y trouve mêlé à vos affaires, c'est à mon corps défendant, ne l'oubliez pas. Le jour où vous me prierez de ne m'en pas mêler, vous n'entendrez plus parler de moi. »

Tout cela a été dit sur un ton de bonhomie exquise, si l'on peut associer ces deux mots, et j'ai dû me rendre. La suite de notre entretien a roulé sur le caractère des parents de Lucie. M. Moreali paraît regarder le général comme un enfant aussi faible que volontaire. Il dit de la tante Turdy qu'elle est une excellente femme, trop communicative, et du grand-père qu'il lui plaît plus que les deux autres. Le nom de Lucie n'a pas été prononcé. En revanche, nous avons beaucoup parlé de toi. Ce M. Moreali sait tes ouvrages par cœur, comme s'il les avait lus

hier. Il admire ton talent sans réserve littéraire, et il m'a peut-être un peu fait la cour en te louant avec vivacité. Pourtant il est catholique romain dans toute l'extension du terme : est-ce là ce qu'on appelle un jésuite de robe courte? Il est parfaitement aimable, et séduisant au possible, trop peut-être !

En nous retrouvant si bien d'accord, Lucie a été contente de moi, et le front du général s'est tout à fait éclairci au dîner. Il est bien certain que l'on espère me convertir ; mais, s'il y a une petite conspiration tramée à cet effet, Lucie n'y est pour rien, et dès lors je me défendrai avec douceur contre les assauts de l'aimable apôtre suscité par son père. J'aime mieux cela en somme que d'avoir à discuter contre lui-même, ce qui est la chose la plus aride, la plus irritante et la plus vaine que je connaisse, et je dois peut-être lui savoir gré d'avoir mis en son lieu et place un homme de valeur réelle et de parfaite courtoisie.

Ne te dérange donc pas, tu vois que mes affaires ne vont pas plus mal. Quand ton intervention me sera nécessaire, je t'appellerai, cher père, ou je volerai près de toi. Te voilà si près, Dieu merci ! mais je te réserve comme la suprême assistance pour les grandes occasions.

Ton Émile.

XXI.

M. LEMONTIER A SON FILS.

Chêneville, 15 *juin*.

Fais-lui comprendre, à cette noble Lucie, le droit et le devoir de la liberté de conscience, et ne t'inquiète pas

du reste. Ne discute ni ses dogmes ni son culte, jusqu'à ce que tu aies établi en elle la base de tout principe, la sainte liberté. Tu ne pourrais entrer avec elle dans des discussions de détail, et ce serait bien en vain que tu le tenterais. L'amour te ferait taire, ou il t'emporterait dans son magique tourbillon à mille lieues de tes doctes raisonnements. Elle-même perdrait la tête, et, partagée entre son cœur et son esprit, elle prendrait peut-être de trop promptes résolutions. A mon sens, toute croyance doit être respectée dans son exercice, si la discussion de son principe ne l'a point modifiée. Laisse donc Lucie garder ses habitudes et ses amis, qu'ils soient prêtres ou séculiers, jusqu'à ce que leur influence échoue d'elle-même devant une conviction profonde de son droit vis-à-vis de tous et de toi-même. Ce droit lui apparaîtra clair et victorieux le jour où elle t'aimera d'un véritable amour, et c'est alors seulement que tu devras l'épouser et que tu n'auras pas à craindre d'influences néfastes dans ta vie conjugale. Si Lucie ne les secoue pas sans regret, ou si elle les secoue dans un jour d'entraînement pour toi, elle n'est pas la femme d'élite que tu vois en elle, ou bien elle aura de nouvelles luttes à subir contre elle-même au lendemain d'un dévouement irréfléchi.

Il faut bien le reconnaître, mon enfant, nous avons tous le droit de propagande et de persuasion ; mais nous n'avons pas d'autre droit. Que les raisons d'État augmentent ou restreignent ce droit selon les circonstances, il existe toujours dans son entier. On peut subir le fait des obstacles qui le froissent, la conscience d'un homme digne du nom d'homme ne les acceptera jamais en principe. Les catholiques, qui le nient dès qu'il s'agit de religion, le réclament, ce droit, dès qu'il s'agit de leurs intérêts ou de leur propagande. Donc, ils le reconnaissent

en dépit d'eux-mêmes, et pas plus que nous ils ne peuvent s'en passer.

Lucie comprendra, si elle est véritablement intelligente ; si elle ne l'est pas, brise ton amour et n'engage pas ta vie, car, si tu la voyais retomber sous le joug du prêtre, de quoi te plaindrais-tu ? Tu étais libre de ne pas l'épouser. Tu pouvais chercher ta compagne parmi celles qui pensent comme toi... Mais, moi, je crois à la grandeur et au sérieux de son esprit ; aussi ne suis-je pas très-inquiet. Poursuis donc cette noble conquête sans autres armes que celles qui t'ont servi jusqu'à présent, une sincérité inaltérable, une fermeté invincible pour conserver ta propre croyance, et avec cela la foi au vrai, qui est contagieuse et qui transporte les montagnes.

..... Je reçois ta lettre du 13. — Eh bien, tu as été un peu vite ; mais il n'est plus temps de regarder derrière soi, puisqu'à l'heure où tu recevras ma réponse, tu auras déjà présenté ta demande au général La Quintinie. Nous allons bien voir si, par quelque exigence inadmissible, il ne rend pas ta démarche nulle. N'importe, Lucie t'aime, je le crois ; elle te l'a dit, ce me semble, avec une grandeur qui me charme, et je l'aime aussi, moi, et je la veux pour fille, si les obstacles dont elle parle, et que je commence à pressentir, ne sont pas insurmontables. Ces obstacles ne viennent plus d'elle, sois-en certain. Elle ne croit pas à l'enfer, elle ne damne personne. Elle est à nous, va, puisqu'elle est au vrai Dieu ! Elle est de ces âmes de diamant que l'erreur ne peut ternir, et je l'estime, non pas *quoique*, mais *parce que*. Si elle a pu fleurir dans cette atmosphère du cloître sans en rapporter ni ombre ni déviation, c'est une forte plante, j'en réponds, et nulle brise malsaine ne l'empêchera de porter ses fruits.

Courage donc, un grand courage, Émile ! entends-tu ?

car il faudra peut-être beaucoup combattre, beaucoup attendre, et quelquefois désespérer ; mais je serai là dès que tu pourras me fixer sur la nature des empêchements signalés par Lucie, et je te promets de ne pas me décourager facilement.

Ton père.

XXII.

MOREALI AU PÈRE ONORIO, A ROME.

Aix en Savoie, 15 juin.

Viens, mon père, viens à mon secours, car je meurs ici. Je ne sais quelle influence ténébreuse s'est étendue sur moi, tout m'est amer et je me sens faible. Toi seul peux lire dans le livre obscur de mon âme et retirer violemment le poison qui l'engourdit et la glace.

Plus de sommeil réparateur, plus de veille féconde ! Je ne comprends plus rien, la foi est voilée comme si elle n'avait jamais existé pour moi. Quelle épreuve ! C'est la plus cruelle que j'aie traversée. Mes lèvres prient, mon cœur dort. Je me demande si mon corps marche, si mes yeux voient, si mes oreilles entendent.

Tu m'avais prévenu contre ce mal sans nom qui saisit le fidèle au début de la vie de sainteté et qui le tient prosterné, comme évanoui à la porte du Seigneur. Des jours, des mois, des années peut-être peuvent s'écouler ainsi. Sainte Thérèse a enduré vingt ans ce supplice de ne pouvoir prier, et, toi-même, tu t'es surpris, me disais-tu, blasphémant tout haut, la nuit dans ta cellule ! Oui, mais tu avais le sentiment de la lutte, et je ne l'ai pas. Mon esprit n'est pas assailli de ces fureurs sourdes, de

ces épouvantes, de ces détresses qui réveillent la volonté par l'excès des souffrances. Je me sens atone, brisé sans combat, et n'ayant envie ou besoin de rien nier, mais porté à douter de tout. Est-ce une de ces tentations décisives qui signalent l'agonie du vieil homme aux prises avec l'homme nouveau ? Ou bien, homme faible et sans cœur, suis-je ébranlé par l'esprit du siècle dans ma lutte suprême avec lui?

J'ai une mission à remplir pourtant, une mission toute personnelle, mais que toi-même as jugée indispensable : j'ai juré de consacrer à Dieu cette âme qui m'était confiée, qui m'appartenait pour ainsi dire. Eh bien, cette âme m'échappe, elle succombe au milieu de son élan, elle est retombée sur la terre, elle périt, et je ne sais rien faire, je n'ose rien, je ne peux rien pour la sauver! Un dernier moyen me reste, mais il est incertain, il va peut-être contre mon but!

Est-ce la honte et la mortification d'échouer si misérablement au port qui m'ont jeté dans ce dégoût et dans cette lassitude? La raison n'est pas suffisante; nous ne convertissons pas tous ceux que nous entreprenons, et nous ne sommes pas toujours assez forts pour évoquer la grâce, pour la faire descendre sur nos néophytes. Pourquoi celle-ci, en m'échappant, me laisse-t-elle courbé sous une douleur immense? Qu'est-elle pour moi de plus qu'une autre ? Que signifie en moi ce dépit que sa trahison soulève ?

Évidemment, je suis malade, et Dieu m'afflige pour mon bien; mais, dans les rares moments où je retrouve un peu d'énergie, je sens que ma foi a baissé, et je m'épouvante de ce que je deviendrais, si elle s'effaçait absolument.

Sourire de la malice du tentateur et attendre la fin de cette maladie *jusqu'à la mort,* s'il le faut !... Voilà ton

enseignement et ton exemple. Quand tu es près de moi, cela me semble possible; seul, je n'y crois plus. Je suis encore trop loin de la vieillesse et de la mort. Je succomberai, je mourrai dans l'athéisme! Viens donc, sauve-moi encore comme tu m'as déjà sauvé. Tout favorisait notre établissement ici... mais devons-nous, si près de cette défection, qui peut devenir un foyer de révolte, planter une tente qui sera regardée avec dédain?

Tu verras, tu jugeras et prononceras. Peut-être d'un mot ramèneras-tu en moi le sens de la vie et l'ardeur du zèle.

MOREALI.

XXIII.

(FRAGMENTS DE DIVERSES LETTRES.)

HENRI VALMARE A M. LEMONTIER.

. . . . . .

Quant à ce Moreali, je l'observe et n'ai pas d'opinion arrêtée sur son compte jusqu'à présent. Il vit fort retiré et ne fréquente que la vieille mademoiselle de Turdy. J'ai été aux informations, et voici tout ce qu'on a pu me dire :

Il demeure à Chambéry depuis peu, et il vient quelquefois à Aix avec un vieux gentilhomme piémontais fort dévot qui l'a connu à Rome et qui le tient en grande estime. Je me demande d'où le général le connaît, et s'il est vrai qu'il ne le connaisse que depuis quelques jours. Il court les environs pour acheter une propriété pour le compte de quelqu'un qui l'en a chargé. Il n'est pas, comme on l'avait supposé d'abord, un envoyé de la cour

de Rome, du moins rien ne l'annonce comme un dévot de grand zèle ou de grande importance.

Émile en fait cas. Je ne saurais dire qu'il me soit très-sympathique malgré ses bonnes manières et son langage choisi. Je lui trouve un air de préoccupation et la plaisanterie aigre-douce.

. . . . . .

MOREALI A LUCIE.

..... M. Émile est un honnête caractère et un esprit loyal ; mais les hautes lumières de la foi lui ont manqué, et son jugement est peut-être faussé sans retour. Il rejette des points essentiels, et vous ne pourrez jamais vous entendre avec lui sans rompre avec l'Église.

..... Mais, puisque ses défiances s'effacent, puisque je peux vous voir souvent tous les deux, je ne me découragerai pas sans avoir tout essayé pour le ramener dans le droit chemin. Seulement, il nous faudrait votre aide, et vous la refusez à monsieur votre père et à moi. C'est là ce que je ne puis comprendre. Expliquez-vous, je vous en supplie. Vous dites que vous discuterez avec ce jeune homme, que vous plaiderez la cause de votre liberté de conscience. Je ne sais si vous le faites. Vous semblez consentir maintenant à nous laisser agir en voyant que M. Émile se prête avec moi de bonne grâce à la conversation ; mais vous vous opposez à ce que je parle en votre nom, à ce que je déclare que non-seulement vous voulez garder votre foi, mais encore conquérir à Dieu la sienne ! Je ne vous comprends plus, Lucie, et, si vous ne me rassurez bien vite, je croirai que vous subissez une passion funeste, un aveuglement, un piége de l'ennemi. Vous n'espérez pas sans doute sauver votre âme par ce chemin-là. Votre conscience n'admettra jamais

l'exécrable sophisme de tout sacrifier, même la foi, même le ciel, à l'objet aimé... Je tremble de vous voir si fière et si tranquille au bord d'un précipice! Ah! ma sœur, ah! ma fille, revenez à vous! Vous me jetez dans un trouble immense, et je me demande si je dois continuer à vous obéir, ou commencer à vous résister, en tendant tous les efforts de ma volonté contre ce détestable projet de mariage.

LUCIE A MOREALI.

..... Votre lettre est presque une menace qui me contriste, mais qui ne saurait produire l'effet que vous en attendez. Avant tout, et pour la dernière fois, mon ami, je ne veux plus garder sur votre compte un silence qui équivaut à un mensonge. Je vous supplie de dire à Émile et à mon grand-père qui vous êtes, quelle influence votre amitié a eue et pourrait encore avoir sur ma vie, enfin quelle est la part que vous prenez à nos déterminations. Si vous agissez ainsi, je vous aiderai, comme vous dites, c'est-à-dire que je prierai Émile de vous écouter et que j'unirai mes efforts aux vôtres, ouvertement et loyalement pour l'amener à modifier ses croyances.

Autrement, non! Je séparerai ma cause de la vôtre, je la séparerais de celle de Dieu, s'il fallait aller à Dieu autrement qu'au grand jour, ce qui n'est pas possible.

. . . . . .

HENRI VALMARE A M. LEMONTIER.

..... Émile va tous les jours à Turdy. Le général compte sur Moreali pour le convertir, et Lucie semble retirer son épingle du jeu.

Un fait qui n'a peut-être aucune importance, c'est

que Misie, la servante lingère de Turdy, est venue ici deux matins de suite pour conférer secrètement avec ce Moreali, lequel, depuis deux jours, est à Aix avec son ami le comte de Luiges. Misie est toute dévouée à sa jeune maîtresse, et ne peut venir que par ses ordres. Je n'ai pas fait part de ma découverte à Émile, que ce petit mystère pourrait inquiéter; mais j'ai cru devoir vous la dire.

XXIV.

ÉMILE A M. H. LEMONTIER, A CHÊNEVILLE.

Aix, 20 juin 1861.

Voilà plusieurs jours passés sans t'écrire autre chose que des billets. Le temps me manquait beaucoup, et la certitude ne se faisait pas. Je passais les matinées souvent avec Moreali, les soirées avec lui encore à Turdy. Je me prenais d'estime et d'amitié pour cet homme étrange. Je subissais l'attrait de ses manières et de son langage; ses raisons ne me touchaient pourtant pas. Il m'intéressait, il me faisait réfléchir, il me portait à examiner et à répondre. Je me sentais fort contre lui, fort de tes convictions plus élevées, plus vastes, plus satisfaisantes que les siennes; mais son esprit ingénieux et subtil me charmait, et je croyais trouver en lui un auxiliaire aimable, non déclaré encore en ma faveur, — c'eût été trop tôt se rendre, — mais sincèrement désireux de pouvoir me servir. Le général s'était endormi sur les deux oreilles, enchanté de n'avoir plus qu'à attendre. Le grand-père causait volontiers histoire et littérature avec cet hôte plein de mémoire et d'érudition. Lucie paraissait attentive, et rien de plus. Nous n'étions jamais seuls. Quatre jours

sans avancer d'un pas, c'est long dans la situation où je suis! Je perdais patience et j'étais décidé à brusquer un peu les choses, quand une surprenante révélation s'est faite. Je t'écris tout bouleversé encore de l'événement.

Le soir, comme je revenais de Turdy avec Moreali, nous rencontrions madame Marsanne avec sa fille et Henri. Ils rentraient de la promenade, des rafraîchissements les attendaient dans le petit jardin de l'habitation louée par madame Marsanne. Elle nous invite à y entrer. Moreali remercie et nous quitte. Aussitôt Élise me prend le bras avec une vivacité singulière, met un doigt sur ses lèvres, nous attire dans le jardin, regarde si la porte est fermée, et nous dit en éclatant de rire :

« Enfin! je le connais!

— Qui? Moreali?

— Non pas Moreali, c'est quelque nom de guerre, mais l'abbé Fervet; c'est lui, j'en suis sûre, notre ancien directeur du couvent de *** à Paris!

— Directeur de quoi? demanda Henri.

— De conscience, rien que ça!

— Votre confesseur alors?

— Non pas. C'est très-différent. L'abbé Fervet, pour des raisons personnelles que je ne connais pas du tout, avait obtenu dispense de confesser.

— Allons donc! reprend Henri. Un prêtre qui n'a pas de goût pour cet exercice? Pourtant ce doit être fort divertissant de confesser les jeunes nonnes et les jolies petites filles!

— Il y a peut-être à cela autant de danger que de plaisir, car nous n'avons jamais eu à dire nos petits péchés qu'à de vieux prêtres plus ou moins octogénaires. On racontait sur notre abbé Fervet toute sorte d'histoires romanesques.

— Quelles histoires? demandai-je à mon tour.

— Oh! toutes les histoires que des cervelles de pensionnaires peuvent forger. Il avait reçu dans sa jeunesse la confession d'une demoiselle éprise de lui; amoureux à son tour, il avait héroïquement fui le danger, et il avait prié et obtenu de ne plus confesser les personnes de notre sexe. C'était là la version la plus accréditée; mais les imaginations vives en supposaient davantage. Faites-moi grâce du caquet de mes chères compagnes; je puis vous dire seulement que la pénitente séduite ou séductrice changeait continuellement de rôle dans la légende. Tantôt c'était une princesse et tantôt une bergère. De tout cela, il ne faut pas croire le moindre mot, car l'histoire n'était fondée sur rien; mais il fallait bien rire et babiller un peu! »

Je demandai à Élise quelles étaient les attributions du directeur de conscience à son couvent.

« Voici, dit-elle avec gaieté. On était libre de n'avoir jamais rien à démêler avec lui; mais il nous faisait, dans un grand parloir, une espèce de cours de théologie. En outre, il donnait des leçons particulières d'histoire sainte à quelques-unes des plus sérieuses, à Lucie entre autres, toujours avec la *sœur-écoute*, brodant à la table où nous avions nos livres et nos cahiers. Ceci nous intriguait encore un peu; car, avec nos autres vieux professeurs, ces précautions étaient fort négligées, et, si la sœur s'absentait, personne n'y prenait garde, tandis que l'abbé Fervet se montrait rigidement observateur de la règle, et, si la sœur était en retard au commencement des leçons, que nous fussions une ou plusieurs, il se tenait près de la fenêtre, loin de la grille, lisant ou feignant de lire et de ne pas nous voir. Il avait la réputation d'un saint homme, et nul ne pouvait la lui contester : pourtant nous nous disions tout bas qu'il eût été encore plus saint de ne pas tant nous craindre.

— Mais, reprit Henri, quand vous aviez des cas de conscience à lui soumettre, faisiez-vous donc vos petites révélations devant la *sœur-écoute?*

— Généralement oui, et même en présence les unes des autres, ce qui nous divertissait beaucoup. Celles qui étaient studieuses, comme Lucie, prenaient plaisir à écouter les doctes et éloquentes réponses du directeur, car c'était pour lui l'occasion de briller, et il ne s'en faisait pas faute. Il a toujours été beau parleur, et, pour le faire parler, nous inventions des doutes que nous n'avions pas. C'est vous dire que nos cas de conscience avaient rapport à des articles de foi et n'exigeaient aucun mystère. Si quelqu'une avait un petit secret à lui confier, elle lui écrivait, et il répondait d'assez longues lettres, fort belles, à ce qu'on assure, et que l'on montrait en confidence à ses amies. Moi, je n'en ai jamais reçu, n'ayant jamais aimé à écrire, et ne trouvant point en moi-même de scrupules sérieux à écouter ou à vaincre.

— Voilà votre récit couronné avec élégance, dit Henri, et nous tenons la légende de l'abbé Fervet : reste à savoir si M. Moreali, qui a peut-être l'esprit et le caractère d'un prêtre, mais qui n'en a ni l'habit ni les manières, est l'abbé Fervet, et pourquoi ce serait lui.

— Lisette rêve, dit madame Marsanne, ou elle se moque de nous. Elle a rencontré ici et à Turdy M. Moreali plusieurs fois, et jamais encore elle ne s'était avisée de cette belle découverte.

— Permettez, maman, reprit Élise; chaque fois que j'ai rencontré M. Moreali, je vous ai dit : « C'est singu-« lier, je l'ai vu quelque part; il me semble qu'il évite mes « yeux! » Vous m'avez répondu : « C'est quelque ressem-« blance, cela te reviendra. » Et je ne trouvais pas, parce que je cherchais dans mes souvenirs du monde et non dans ceux du couvent, qui sont déjà loin. Enfin, hier,

nous quittions Turdy comme il y arrivait, et le nom de l'abbé m'est revenu avec sa figure. Je ne m'y suis pas arrêtée, puisque celui-ci n'était pas un prêtre, que d'épais cheveux rejetés en arrière cachent la place de sa tonsure, qu'il est fort bien mis, non pas à la dernière mode, mais avec l'élégance grave qui convient à son âge, enfin que rien chez lui ne trahit son ancien état. Et puis il a changé d'accent, il est devenu Italien. Comment? Je ne me charge pas de vous le dire ; mais je sais que l'abbé Fervet, en quittant la direction de notre couvent, est allé vivre à Rome.

— Comment le sais-tu? dit madame Marsanne.

— Lucie me l'a dit, elle a reçu plusieurs fois de ses nouvelles.

— Alors ce n'est pas lui, reprit madame Marsanne; Lucie l'a vu chez sa tante pour la première fois il n'y a pas quinze jours. Est-ce que d'ailleurs elle ne t'aurait pas dit : « J'ai revu l'abbé Fervet? »

— Voilà le mystère, répliqua Élise avec un peu de malice : Lucie sait ou ne sait pas. Peut-être qu'elle ne l'a pas encore reconnu, ou qu'elle n'est pas sûre, ou qu'elle est dans la confidence de son secret; car, pour se déguiser et changer ainsi de nom, il faut bien qu'il ait un gros secret. Qu'en dites-vous, Émile? Vous ne dites rien?

— Je dis que vous vous êtes trompée, Élise, et que l'abbé Fervet n'est pas M. Moreali.

— Eh bien, je fais un pari, moi : c'est que, Fervet ou non, Moreali est un prêtre. Qui tient le pari?

— Moi, répondit Henri. Je le saurai, et, si je perds, je m'avouerai vaincu. Quels sont vos indices? Soyez de bonne foi et mettez-moi sur la voie des recherches.

— Je n'ai, en outre de la ressemblance, qu'un seul indice, mais il est capital : c'est celui qui vient de me frapper là, tout à l'heure, comme il se refusait à entrer chez nous. Il y a chez beaucoup de prêtres un certain

mouvement, tantôt du cou et du menton, tantôt de la main, pour remettre en place le rabat qui tend toujours à s'en aller de côté ou d'autre, et dont les attaches gênent ou grattent la peau quand elle est délicate. Or, ce mouvement était très-accusé et très-fréquent chez l'abbé Fervet. Les petites filles remarquent tout, et, quand nous voulions parler de lui sans le nommer devant nos religieuses, nous imitions son tic et nous affections de placer la main comme lui, vu que, à tort ou à raison, nous l'accusions d'aimer à montrer sa main, qui était fort belle. Eh bien, cette main toujours belle redressant le rabat devenu cravate, le mouvement du menton et du cou, avec cela certain air embarrassé et certain regard vif et sévère à mon adresse, comme celui dont il m'honorait jadis à la leçon pour me dire : « Silence, mademoiselle ! » tout cela vu de face, et vivement éclairé par le flambeau que tenait le domestique, fait que je me suis écriée en moi-même : « C'est lui ! » et qu'à présent j'en suis aussi sûre que nous voilà tous ici. »

J'étais atterré de la découverte d'Élise. Supposer Lucie capable de dissimulation avec moi, quelle qu'en fût la cause, c'était une souffrance atroce. Je n'en fis rien paraître, et je sortis avec Henri.

« Il faut découvrir la vérité, lui dis-je ; mais, si Élise ne s'est pas trompée, il faut nous taire.

— Comment? Pourquoi?

— Parce que, si M. Moreali est un prêtre déguisé, c'est un ennemi, non en tant que prêtre, mais en tant que fourbe.

— Très-bien! j'entends! reprit Henri, dont l'esprit allait au but aussi vite que le mien. Nous ferons semblant d'être dupes, afin de déjouer ses projets. Évidemment, il fait son métier de Tartufe dans la famille. Il trompe le grand-père, il domine le général Orgon. Il n'y a point là

d'Elmire, mais il veut empêcher le mariage de la fille de la maison pour qu'elle retourne au couvent et s'y enterre avec sa dot.

— Je ne suppose pas tout cela, répondis-je, je ne vais pas si loin. Moreali ou Fervet peut bien être un zélé de l'Église secrète, habitué aux chemins tortueux et trompeurs; mais je le crois de bonne foi quant à sa croyance, et disant comme les jésuites : « Qui veut la fin veut les « moyens. » La fin pour lui n'est peut-être pas d'empêcher le mariage de Lucie, mais de le retarder jusqu'à ce que, me détachant de mes idées, je donne aux dévots le scandaleux triomphe de me voir renier les principes de mon père et les miens.

— Et ton père te conseille de résister jusqu'au bout? Prends garde! Lucie vaut bien une messe!

— Lucie vaut mieux que cela : elle mérite qu'on l'obtienne par la loyauté du cœur et la fermeté de la conduite. Mon père ne me conseillera jamais de m'y prendre autrement.

— Allons! soit; mais dis-moi donc quel rôle Lucie joue dans tout cela? Peux-tu supposer qu'elle n'ait pas reconnu Fervet?

— Je supposerai tout plutôt qu'une trahison.

— Mais que ferons-nous pour découvrir la vérité sous le masque de Moreali?

— Je ne sais pas; cherchons!

— Viens chez moi, dit Henri. Nous allons lui écrire une lettre adressée à M. l'abbé Fervet. S'il la reçoit, c'est lui.

— Il ne la recevra pas.

— Elle sera sous enveloppe adressée à Moreali. On attendra la réponse.

— Il ne répondra pas. D'ailleurs, au nom de qui écriras-tu?

— Au nom de personne. Tu vas voir. Il n'est que dix heures, il ne sera pas couché ; viens chez moi. »

Je répugnais à cette feinte.

« Je prends tout sur moi, dit Henri. Ne t'en mêle pas : n'ai-je pas un pari à gagner ou à perdre ? »

Il écrivit :

« Une âme fervente a recours aux prières de M. l'abbé. On l'a reconnu, mais on ne trahira pas son incognito. On le supplie d'offrir dimanche, à l'intention d'une âme chrétienne bien cruellement éprouvée, le saint sacrifice de la messe, qu'il doit dire en secret dans ses appartements. On ne demande pour réponse que le renvoi du ruban qui entoure cette lettre. »

« Quel ruban ? demandai-je à Henri.

— Tu m'as parlé, reprit-il d'un bouquet de lis dans une grotte et d'un ruban aux emblèmes d'un cœur sanglant... L'as-tu toujours ?

— Oui.

— Ne l'as-tu jamais montré à personne ?

— Jamais.

— A qui en as-tu parlé ?

— A toi seul.

— Pas même à Lucie ?

— Pas même à Lucie.

— Ce ruban n'a rien de particulier à l'adresse de Lucie ?

— Rien.

— Eh bien, va le chercher ; c'est un passe-port excellent. Il vient de la fabrique des symboles à l'usage des dévots, et c'est entre eux comme un mot de passe ou un signe de reconnaissance. »

Je livrai le ruban à Henri. Il ne s'agissait plus que de trouver un commissionnaire discret ou naïf.

« Le naïf sera le meilleur, dit Henri, je m'en charge.

Il y a par là un vieux pauvre très-dévot qui a une bonne figure et qui rôde jusqu'à minuit autour du casino. Mon domestique lui fera remettre ceci par un tiers, pour qu'il fasse la commission sans savoir d'où elle vient. Sois tranquille, tout ira bien ! »

J'étais si bouleversé, que je laissai Henri commettre cette imprudence, car c'en était une, surtout si Moreali avait vu dans les yeux d'Élise, une heure auparavant, qu'elle l'avait reconnu. Il pouvait lui attribuer cette supercherie, se défier, renvoyer la lettre en disant qu'elle n'était pas pour lui ; mais aurait-il cette audace?

« S'il l'a, disait Henri, nous serons d'autant mieux édifiés sur son aimable caractère.

— C'est-à-dire, lui répondis-je, que nous ne saurons rien du tout. »

Nous avons attendu un quart d'heure avec une impatience fiévreuse. Je comptais les minutes, les secondes. Le domestique d'Henri arrive enfin. Il apporte une enveloppe blanche cachetée de noir avec une simple croix pour devise, et dans cette enveloppe le ruban, c'est-à-dire : « Oui ; » c'est-à-dire : « Je vous promets la messe ; » c'est-à-dire : « Je suis prêtre ; » c'est-à-dire : « Je suis l'abbé Fervet... »

Henri était enchanté du succès de sa ruse ; moi, j'en étais triste et un peu honteux.

« Cet homme qui donne si facilement dans un piége improvisé, dans une véritable espièglerie de ta façon, n'est pas un traître bien exercé, lui disais-je ; ce chrétien qui, plutôt que de refuser ses prières et sa sympathie à qui les invoque, s'expose à être découvert, n'est pas un tartufe : il croit sincèrement, et son déguisement lui est peut-être imposé malgré lui par une autorité qu'il regarde comme sacrée. C'est un homme qui se trompe assurément, car le déguisement est toujours un mensonge ;

mais peut-être n'a-t-il pas l'intention de nuire. Ne sens-tu pas que Moreali, en se livrant avec le courage de l'imprudence ou l'attendrissement de la charité, nous ôte le droit de le démasquer ? »

Henri me trouvait trop débonnaire ou trop scrupuleux. Il était triomphant et comme bouillant d'indignation, lui si indifférent devant les empiétements du clergé dans la famille et dans la société. Il se frottait les mains et se promettait de confondre l'imposteur aussitôt qu'il pourrait le faire sans nuire à mes projets.

« C'est étonnant, lui dis-je, comme les tièdes et les sceptiques sont batailleurs quand ils s'y mettent! Laisse-moi faire à présent, je t'en supplie, et calme-toi. Donne-moi ta parole d'honneur de garder le secret le plus absolu sur cette découverte jusqu'à ce que je t'en délie.

— Je le veux bien; mais Élise? Elle l'a reconnu, et elle n'en démordra pas.

— Élise est-elle l'amie sincère de Lucie?

— Oui et non, répondit Henri. Je suis franc, moi, et je vois bien qu'Élise est femme; mais elle me craint beaucoup, bien que je ne la blâme jamais. Je la taquine, je la persifle quand elle a tort; c'est ce qu'elle redoute le plus au monde. Je te réponds d'elle, si tu veux qu'elle se taise.

— Je le veux absolument.

— Elle se taira. Tu penses bien que, si je ne m'étais assuré d'être toujours le maître avec elle, je n'aurais jamais cédé au désir de l'épouser.

— Ah! voilà donc cette liberté complète que tu voulais conserver à ta femme?

— Mon ami, reprit-il, je suis l'homme de la société, non pas telle qu'elle sera peut-être un jour, mais telle qu'elle est aujourd'hui. Le mari doit être le maître; mais le seul moyen de l'être réellement, c'est d'avoir de

l'esprit et de laisser croire à la femme qu'elle jouit d'une entière indépendance. »

Le 21 au matin.

J'ai dormi assez tranquille, bien triste, je l'avoue mais résigné à attendre avant d'accuser Lucie. Je commence, tu le vois, à m'aguerrir et à supporter les orages.

Le 22 au soir.

Mon père, mon père, que je suis heureux! Ce matin, de très-bonne heure, j'ai passé le lac, et, sans me soucier d'être bien ou mal reçu par le général, j'ai attendu dans le jardin de Turdy le réveil de Lucie. Son père était parti avec le jour. Il chasse, non les perdrix et les lièvres il est trop amoureux des règlements pour enfreindre ceux qui préservent le gibier, mais des loutres et des blaireaux, et même des rats et des belettes. Passionné pour le coup de fusil, il paraît qu'il est toujours debout avec l'aurore. Lucie, qui est matinale aussi, n'a pas tardé à ouvrir la persienne de sa chambre. En m'apercevant, elle a fait un cri de joie, elle s'est habillée à la hâte, elle est accourue me rejoindre avec ses beaux cheveux à peine relevés. La pureté du ciel était dans son regard, je me suis senti ranimé.

« Quelle bonne idée vous avez eue de venir ce matin! Nous allons enfin pouvoir causer!

— Oui; Lucie, je pressentais que vous aviez quelque chose à me dire.

— Quelque chose? Mille choses, toute mon âme!

— Rien de particulier? »

Je la regardais, je regardais dans ses yeux jusqu'au fond de son cœur. Elle a rougi, mais sans baisser les yeux et sans se troubler.

« Si vous avez une question particulière à me faire,

prenez l'initiative. Je ne peux rien trahir de moi-même, mais je ne peux pas non plus mentir. »

Nous nous étions compris.

« Avez-vous juré, lui dis-je, avez-vous seulement promis de ne pas trahir un secret qui vous a été confié?

— J'ai promis de ne pas le trahir pour le plaisir de le trahir ; mais j'ai juré de vous dire la vérité quand vous me la demanderiez sérieusement.

— Cela me suffit, Lucie. Je ne vous demanderai rien que ceci : Avez-vous une grande, une complète estime pour M. Moreali?

— Oui, bien que je ne sois plus d'accord avec lui sur quelques points qui touchent à la pratique de la vie.

— Est-il au moins le représentant de vos idées sur tout ce qui touche au dogme?

— Non, pas à présent.

— Il n'est donc pas orthodoxe selon vous, ou c'est vous qui ne l'êtes pas selon lui?

— O orthodoxie ! s'écria Lucie avec un sourire mélancolique, où te trouve-t-on sur la terre, et quelle âme peut se vanter de te posséder !

— Toute âme qui aime, répondis-je.

— Oui, vous avez raison ! s'écria-t-elle vivement; on ne trouve pas Dieu dans le sommeil du cœur et dans la solitude de l'esprit; j'arrive à croire qu'il se révèle à qui le cherche dans la pensée d'un grand devoir et d'une grande affection. Que je me trompe ou non selon les autres, je sens une confiance que je n'ai jamais eue, du courage, du calme et de l'énergie dans tout mon être. On dira ce qu'on voudra, je comprends ce que je ne comprenais pas. Mes horizons s'agrandissent; les pratiques puériles, les choses d'habitude et de forme extérieure deviennent une gêne entre Dieu et moi. La nature, embellie tout à coup, s'ouvre devant moi comme un temple

où Dieu rayonne et me parle jusque dans les pierres. C'est une ivresse, et une ivresse sainte! Ils mentent, je le sais à présent, ceux qui disent qu'il faut mourir à tout pour apercevoir le ciel. Non, il faut vivre à tout pour voir qu'il est partout, en nous-mêmes aussi bien que dans l'infini. »

Et, comme je l'interrogeais ardemment, elle ajouta :

« Ce bonheur, je ne veux pas nier qu'il me vienne de vous, puisque votre foi et votre affection sont l'appui que j'accepte; mais il me vient aussi des lettres de votre père que vous m'avez montrées, des discussions que vous avez eues à propos de lui devant moi avec M. Moreali, des réflexions de M. Moreali lui-même, qui, n'étant pas dans le vrai à tous égards, me faisait revenir sur moi-même et me comprendre moi-même. Enfin, je crois et croirai toujours à la grâce, Émile, c'est l'action de Dieu en nous. Cette action est si nette, que je ne peux plus la méconnaître; elle me montre la vie de la femme glorieuse et douce dans le sanctuaire de la famille ; elle chasse de moi les faux scrupules et les vaines terreurs; elle me dit clairement que, jusqu'à ce jour, ou la religion m'a trompée, ou je me suis trompée sur la religion. C'est plutôt cela; oui, c'est moi qui comprenais mal; mais je ne veux plus d'autre interprétation, d'autre direction que la vôtre, si vous devez être mon mari! Vous m'amènerez à vous, et alors, si je me sens de force à aller plus loin, qui sait? nous irons peut-être ensemble encore plus haut, toujours plus haut, et, à coup sûr, sans que nous ayons rien à rejeter de ce qui est vraiment sublime dans mon ancienne croyance. »

Lucie était si belle, si forte et si franche, que j'ai plié le genou devant elle. Oh! oui, mon père, tu l'avais comprise, toi, tu l'avais devinée dès le premier jour où je t'ai parlé d'elle. Elle est à moi, bien à moi, cette divine

essence, cette beauté suprême!... Mais je ne veux pas devenir fou! Je me tais comme je me suis tu devant elle, car je n'ai pas osé lui parler d'amour. Elle me montrait tant de confiance, et je sentais si bien que je devais attendre, pour lui faire partager les transports de mon cœur, qu'elle eût fait la liberté autour d'elle!

Nous sommes restés ensemble sur ce banc, où Misie nous a apporté du lait et des œufs frais, en attendant le déjeuner. Nous n'avons pas songé à faire un pas de promenade, nous avons parlé, parlé toujours avec ivresse, de nous, de toi, de tout et de rien, de l'oiseau qui passait, du grand-père, qui était si bon de dormir longtemps, de Lucette, que *nous avons* tant aimée! de la neige, qui est si belle là-bas sur les Alpes, des fraxinelles, qui sentent si bon dans le jardin, des nuages roses, qui se mirent dans le lac, du matin, qui est une heure si riante, de la vie, qui est une si noble fête!... De Moreali, pas un mot. Le croirais-tu? Oui, tu le croiras bien, nous l'avons oublié. Que m'importent cet homme et son influence sur le passé de Lucie? Je me rappelle à présent que, sans le nommer, elle m'avait déjà parlé de lui. Quant à son influence sur le général, nous verrons bien s'il s'en sert pour ou contre nous! Est-ce un ennemi? Se vengera-t-il de la désobéissance de Lucie? Ah! qu'il me crée toutes les luttes dont l'esprit humain est capable, qu'il entasse toutes les montagnes de l'Atlas entre Lucie et moi, je me sens de force à tout renverser. Lucie déteste le mensonge, elle n'aime de sa religion que ce que j'en peux aimer; le reste, Dieu le fera retomber en poussière sous les pas de la volonté et le dissipera sous le souffle de l'amour!

Le grand-père s'est levé à dix heures. Nous avons été l'embrasser. Lucie lui a dit, avec un beau rire tendre, que nous étions *d'accord sur bien des points*. Il nous a bénis, il a marié nos cœurs dans ses bras tremblants.

Liens sacrés !... Je n'ai pas voulu me gâter cette journée par une entrevue peut-être désagréable avec le général. Lucie a été du même avis. Elle m'a renvoyé.

« Ne pensons à rien d'inquiétant aujourd'hui, disait-elle ; savourons notre espoir dans le recueillement. Je ne me laisserai tourmenter par personne, moi, je le déclare ! Je chanterai pour le grand-père. Nous lirons, nous ne dirons rien aux autres. Nous rirons tous les deux. Mon père aussi a besoin de calme. Peut-être que demain il ne sera plus du tout pressé de brusquer nos résolutions et les siennes propres. »

Et me voilà, mon père, me voilà seul et tranquille dans mon chalet. Ah ! que n'y suis-je avec toi ! Mais ne viens que quand je te le dirai. Je veux essayer mes forces contre ce prêtre déguisé ; je veux pouvoir te dire : « J'ai été patient ; j'ai été doux et ferme, généreux et sévère... » Je veux faire acte de virilité intellectuelle et morale. Je veux que Lucie soit fière de moi et que tu sois content de ton enfant.

ÉMILE.

XXV.

ÉMILE A M. LEMONTIER, A CHÊNEVILLE.

Aix, 23 juin.

Je me disposais ce matin à aller à Turdy, lorsque Moreali, que je n'ai pas vu hier, m'a pour ainsi dire fermé la route en s'attachant à mes pas. Il devinait mon projet ; il savait sans nul doute mon entrevue matinale de la veille avec Lucie, il voulait m'empêcher de la renouveler, ou il voulait y assister. Dans mon récit trop ému de cette matinée d'hier, j'ai oublié un petit incident qui peut avoir

son importance, et qui a fait passer un petit nuage sur l'enjouement délicieux de Lucie. Je t'ai dit que nous avions pris ensemble un vrai repas d'amoureux, des œufs frais et de la crème, sur la terrasse de gazon, devant le site grandiose qui s'ouvre là, au bout du jardin. C'était l'heure du premier déjeuner de Lucie, et Misie n'avait naturellement apporté qu'un couvert. Lucie m'ayant invité à partager ce léger repas, Misie montra une extrême répugnance à lui obéir, et même, en m'apportant mon couvert, elle eut tant de mauvaise grâce, que Lucie, surprise, lui demanda ce qu'elle avait.

Pauvre chère demoiselle! et de grands soupirs affectés, ce fut toute la réponse de Misie.

Misie est une grande et forte femme de trente à trente-cinq ans, qui, depuis son enfance, a passé à Turdy par divers grades de domesticité. Elle gardait les vaches, quand madame La Quintinie, touchée de son air simple et de sa piété, la fit entrer dans sa chambre, et l'y appela de temps en temps dans ses derniers jours. En mourant, elle la recommanda à son père, qui l'a toujours gardée, et qui, malgré son peu d'ordre et d'intelligence, l'a mise à la tête de l'office et de la lingerie.

« Elle est bonne, dit Lucie tout en me donnant ces détails, et je crois qu'elle m'est attachée, surtout depuis les soins que j'ai donnés à sa petite ; mais elle est d'une dévotion exaltée et superstitieuse. Je ne serais pas étonnée qu'elle nous regardât, vous comme un païen, et moi comme une âme dévouée désormais à l'enfer. Ah! cette dévotion, quand elle est mal comprise, elle dénature le cœur et fait taire jusqu'à la reconnaissance d'une mère! »

Je crois donc que l'abbé sait par Misie tout ce que fait Lucie. Henri m'a dit les avoir vus conférer à Aix deux ou trois fois. Je t'ai écrit, n'est-il pas vrai? que le comte de Luiges était venu prendre ici quelques bains, et que

Moreali l'y avait accompagné. Est-ce pour ne pas quitter son ami, ou pour se trouver plus près de Turdy? Ce doit être pour ce dernier motif, car Aix est une résidence bien bruyante pour un homme de son caractère, et bien trop fréquentée pour un prêtre qui cache son état.

Quoi qu'il en soit, j'ai accepté la promenade avec lui, et je l'ai suivi à travers les prés, affectant un calme qui ne l'a pas trompé, mais qui lui a donné à réfléchir sur la persévérance dont je suis capable.

« Émile, m'a-t-il dit tout à coup, c'est donc un fait accompli? Vous l'emportez? Vous avez vaincu tous les scrupules de mademoiselle La Quintinie? Vous avez sa parole? »

Il me sembla qu'il me tendait un piége, et, au lieu de lui répondre, je lui demandai d'où il tenait ces renseignements.

« Je ne les *tiens* pas, répondit-il, je vous les demande. J'espère encore que Lucie n'est pas décidée. Je vous rapporte les appréhensions de son père. J'ai passé la soirée d'hier avec eux, et je n'ai rien à vous cacher : le général est inébranlable, et veut une prompte solution.

— C'est-à-dire qu'il me refuse la main de Lucie?

— Il vous la refusera si vous n'abjurez pas vos erreurs.

— Vous a-t-il chargé de me signifier mon arrêt?

— Oui ; mais, si je m'en charge, c'est pour amortir le coup, car c'est avec douleur que je remplis une telle mission. »

J'avais réussi à me maintenir parfaitement calme.

« Vous êtes bien pâle, me dit Moreali ; asseyons-nous.

— Non, monsieur ; un homme doit recevoir debout la blessure qu'il a prévue et bravée. Je ne me répandrai pas en plaintes inutiles. Je vous demanderai seulement

s'il dépend de vous de modifier cette décision de M. La Quintinie. »

Ce fut au tour de Moreali de pâlir, à mon tour de lui demander s'il ne voulait pas se reposer.

« Asseyons-nous, dit-il, nous en avons besoin tous les deux, car nous souffrons autant l'un que l'autre; mais tous deux nous sommes sincères, je le jure devant Dieu, et cette douleur qui nous frappe doit nous unir au lieu de nous diviser.

— Quelle est donc votre douleur, à vous, monsieur, et quel intérêt si profond pouvez-vous prendre à la mienne?

— Émile! s'écria-t-il avec l'accent d'une vive sensibilité, est-ce que vous me prenez pour un hypocrite?

— Pour un hypocrite de profession, oui, monsieur, c'est-à-dire pour un de ces hommes qui acceptent les missions secrètes et qui s'embarquent dans les ténèbres pour frapper à couvert. Quel que soit votre état, vous faites une de ces campagnes perfides et mystérieuses qui croient avoir un but sacré, et vous, homme sincère et bon par nature, vous agissez sous la pression d'une autorité que vous ne croyez pas pouvoir récuser, ou sous celle d'un fanatisme que vous prenez pour la foi.

— Ni l'un ni l'autre, répondit-il en se levant et en parlant avec énergie. J'agis de mon plein gré, de mon propre mouvement et sous l'empire d'un sentiment aussi pur que ma conviction est nette et dégagée de fanatisme. Écoutez, monsieur Lemontier, j'aime le vrai, vous l'avez dit, et pourtant vous me voyez ici sous un habit qui n'est pas le mien : je suis prêtre.

— Je le savais, monsieur.

— Lucie vous l'avait dit?

— Non, car je ne le lui ai pas demandé.

— Hélas! je ne puis donc avoir auprès de vous le

mérite de la confiance? Les circonstances sont contre moi, je le vois bien.

— C'est vous qui vous les rendez contraires en vous couvrant d'un masque. A quelle confiance pouvez-vous prétendre, ainsi déguisé?

— Eh quoi! reprit-il d'un air de surprise, poussez-vous plus loin que nous le respect de la lettre? Si vous aviez à fuir une persécution, à travers un danger, à échapper à quelque injuste sentence de prison ou de mort, vous reprocheriez-vous de passer une frontière ou de franchir une ligne ennemie sous l'habit d'un paysan, d'un soldat et même d'un prêtre?

— Votre vie ou votre liberté court-elle un danger ici? Pouvez-vous dire oui sur l'honneur?

— Oui, sur l'honneur, reprit-il. Un de ces dangers était certain pour moi il y a quelques jours. Il n'existe plus; je suis libre de reprendre le costume ecclésiastique, et je le reprendrai à Chambéry. Si je ne le reprends pas à Aix, c'est pour ne pas attirer inutilement l'attention sur ma personne, et pour ne pas éveiller la malveillance.

— De quelle malveillance vous plaignez-vous donc dans un pays et dans un temps où l'habitude et la mode sont pour tout ce qui porte la soutane?

— Ah! cette soutane, vous la détestez bien, Émile? Mais connaissez-moi donc sans prévention! Je suis par moi-même un homme obscur, et ma personne a toujours passé inaperçue dans le monde. Ne puis-je avoir eu dans ce pays-ci un devoir à remplir, un devoir tout personnel, je le répète, m'être entouré, pour le mener à bonne fin, de précautions indispensables, et me retirer sans bruit, sans avoir à me faire le reproche d'avoir trompé personne? Mademoiselle de Turdy, mademoiselle La Quintinie et son père savent qui je suis, son grand-père le sait depuis hier, vous le savez aujourd'hui; mon hôte, le

comte de Luiges, l'a toujours su. Voilà les seules personnes à qui j'aie eu affaire. En quoi les ai-je trompées? Et vous, le dernier averti, que me reprochez-vous?

— Je ne vous ai rien reproché, monsieur, je me suis méfié, voilà tout.

— Et vous vous méfiez encore?

— Oui, et je me méfie davantage; je me méfie d'un prêtre qui, en ce temps de réaction catholique, et lorsque les gouvernements croient devoir tant ménager cette opinion menaçante, se trouve ou se croit en danger sur le sol de la France. Je ne sache pas un homme de cœur, à quelque état qu'il appartienne, qui, en temps de paix et de sécurité générale, ait à préserver sa vie sous un déguisement de nom et d'habit.

— A quelque état qu'il appartienne, dites-vous! Ignorez-vous qu'il en est un où l'homme, forcé d'abjurer les lois du point d'honneur qui vous régissent, est complétement empêché de repousser la violence par la violence?

— Quelle violence peut donc avoir provoquée un de ces hommes dont la mission est toute de paix et de douceur, à moins qu'il n'ait manqué à cette mission? Sommes-nous sous le régime de la terreur? Et ne voyez-vous pas que vous me forcez à soupçonner un crime, ou tout au moins une faute grave, un oubli quelconque de vos devoirs dans le passé? »

Cet interrogatoire où il m'avait entraîné presque malgré moi, par une confiance tardive et incomplète, le jeta dans une agitation où je vis se révéler une face nouvelle de son caractère. La fierté blessée, la passion, la douleur et la colère répandirent sur son visage, dans sa voix et dans son attitude une lumière sombre et comme un élan de révolte impétueuse.

« Ah! c'en est trop! dit-il en me serrant le bras comme

s'il eût voulu me le briser, vous êtes un enfant, vous! et moi, j'ai derrière moi trente ans de sacrifices, de mérites, d'expiations peut-être! Oui, un prêtre peut sans rougir parler de repentir et de pénitence, et c'est pour cela que sa loi est plus belle et sa vie plus grande que les vôtres! Eût-il un jour en cette vie oublié les devoirs de son état, il y peut rentrer à l'instant même et s'y purifier, s'y retremper dans les larmes et la prière. Qui êtes-vous, vous autres, pour nous interroger? Vous ne pouvez ici nous condamner ni nous absoudre, car vous ne pouvez ni vous châtier ni vous réhabiliter vous-mêmes. Quand le monde vous a pris votre honneur, il ne peut ni ne veut vous le rendre. Vous n'oseriez pas même le lui redemander; car, juste ou non, la sentence de vos tribunaux est une tache indélébile, et votre humble acquiescement aux rigueurs de l'opinion publique vous ferait tomber encore plus bas dans son mépris. C'est l'iniquité de vos principes en pareille matière qui vous rend si hargneux et si implacables envers nous. Vous voilà bien fiers de pouvoir nous dire : « Vous êtes prêtres ; soyez saints, « soyez anges, ou nous vous déclarons mauvais prêtres! » Eh bien, je vous déclare, moi, que nous n'accepterons pas votre jugement. Nous ne relevons que de Dieu. Nos manquements, nos erreurs n'ont de recours qu'à son tribunal, qui est omnipotent, tandis que le vôtre n'est que poussière. C'est pour cela que vous n'êtes rien, et que nous sommes tout dans l'ordre moral et philosophique. Oui, nous seuls représentons la vérité morale et religieuse, la seule vérité, celle qui prévaut depuis les premiers âges de la pensée humaine, et qui prevaudra au delà des institutions civiles de tous les siècles. A nous le dogme de la réhabilitation par l'expiation, à nous le salut des âmes éprouvées et brisées, à nous le saint orgueil de l'humiliation, les joies sublimes de la douleur

et l'efficacité de la pénitence! A vous, qui portez si haut la tête, les hontes et les châtiments sans appel de la vie mondaine; mais à nous, qui, bafoués et avilis par vous, rampons sur nos genoux parmi les ronces, le baume efficace de la sanctification et les triomphes de l'éternité ! »

Je te donne un résumé de sa sortie; je ne cherche point à en traduire l'éloquence. Il fut vraiment beau d'attendrissement et de conviction exaltée. Tout son corps tremblait, sa main blanche était livide; son regard, enflammé et mouillé tour à tour, supportait héroïquement l'attention du mien. Il est impossible de s'avouer coupable sans une souffrance profonde. Cette souffrance était en lui, mais elle ne le rabaissait pas, et, sans me reprocher de l'avoir forcé à cette sorte de confession, je n'eus aucune envie d'en profiter pour le mortifier davantage. Je détachai tranquillement de mon bras sa main qui s'y était crispée, je la ramenai sur sa poitrine, et je lui dis :

« Votre doctrine de la réhabilitation par l'expiation est la seule belle, la seule bonne, la seule vraie : c'est celle du Christ ; mais elle est mienne autant que vôtre. Elle passera un jour dans l'esprit des sociétés et des législations ; elle y passera par une nouvelle prédication de l'Évangile, dont vous n'aurez pas, dont vous n'avez déjà plus le monopole, vous qui prétendez être les seuls apôtres de la vérité et les seuls réformateurs autorisés par la révélation. La parole de Jésus est l'héritage de tous, et tout homme qui l'a comprise peut racheter ses propres fautes ou effacer par la charité celles de son semblable. Si, comme je le crois, vous avez un poids sur la conscience, ne voyez donc pas en moi un juge sans merci. Je vous absous de votre déguisement, et j'ai déjà pris des mesures pour empêcher que votre véritable nom ne fût divulgué; mais, en revanche, j'exige de vous

une sincérité absolue. Vous me direz si l'obstination du général et ses préventions contre moi sont votre ouvrage.

— Sa conversion est mon ouvrage, si mes prières ont été exaucées!

— Ne redevenez pas jésuite, ou je vous montrerai que je sais opposer la prudence à la ruse.

— Jésuite? s'écria-t-il. Je ne suis pas jésuite! A tort ou à raison, je me suis séparé de l'esprit de cette société puissante, voilà pourquoi je suis seul et faible sur la terre.

— Persécuté peut-être! Je le souhaiterais pour vous, vous ouvririez peut-être les yeux sur le mérite de la droiture absolue, mérite difficile dans la vie pratique et nécessaire devant Dieu; mais je n'ai pas le droit de vous adresser d'autres questions que celles qui me concernent, et je vous réitère celle à laquelle vous venez de répondre d'une manière évasive.

— Vous le voulez? dit-il. Je frapperai donc le grand coup, et, si vous avez la force d'esprit et de conviction à laquelle vous croyez pouvoir prétendre, vous ne me regarderez pas comme un ennemi après que j'aurai parlé. Oui, c'est moi qui ai dit au père de Lucie : « Votre fille « ne peut pas devenir la fille d'un philosophe ennemi de « l'Église. » Mais ne le saviez-vous pas, Émile? Ne m'étais-je pas déclaré à vous-même?

— Vous m'avez dit qu'on vous avait arraché malgré vous ce cri de votre conscience catholique : « Il n'y a « jamais moyen de transiger en matière de foi. » Ce sont là vos propres paroles. Je vois que vous les avez développées de manière à rendre le général inflexible en dépit de son caractère indécis et de sa tendresse pour sa fille.

— J'ai été entraîné hier à ces développements par

l'irrésolution de mademoiselle La Quintinie. Ne vous en prenez qu'à vous-même, qui avez travaillé à la détacher de l'Église.

— A la bonne heure, monsieur! J'aime mieux tout savoir.

— Vous voulez donc que je déclare la guerre à votre amour?

— Oui. Puisque c'est la guerre, combattons face à face ! Il m'en coûtait de vous accuser d'une trahison réfléchie.

— Oh ! s'écria-t-il avec véhémence, m'avez-vous cru un instant capable de vous calomnier, Émile, de rabaisser votre caractère et celui de votre père? S'il en est ainsi, je suis bien malheureux. »

Il pleurait de véritables larmes. Je fus ému.

« Non, monsieur, lui dis-je. Si j'ai été tenté d'y croire, je m'en suis défendu, et, devant ces larmes que je vous vois répandre, je sens que je dois m'abstenir d'un pareil soupçon.

— Merci, reprit-il en me serrant dans ses bras; merci, mon enfant! Ah! je le vois bien, vous êtes un cœur généreux et une noble nature! Vous séparer de celle que vous aimez est un calice que je partage avec vous, vous le voyez. Mon âme est brisée du coup que je vous porte! Je la plains elle-même, cette jeune fille... »

Ici les sanglots l'étouffèrent, comme si Lucie eût été pour lui l'objet d'une affection encore plus vive que celle qu'il m'exprimait à moi-même; mais il fit un effort pour vaincre cette pitié, et il continua :

« Il faut la sauver à tout prix, dût-elle en mourir! Qu'elle meure en paix avec Dieu et revive dans sa gloire plutôt que de vivre dans le péché et de végéter dans la mort! — A présent, Émile, reprit-il après un moment de silence et de recueillement, mon devoir m'oblige de vous

faire une dernière sommation. Vous pouvez encore ramener à vous M. La Quintinie. Consultez-vous, essayez de vaincre l'orgueil philosophique; écoutez la voix de Dieu, qui vous enverra la foi, si vous la lui demandez ardemment. En un mot, faites votre possible pour vous convertir à la vérité, et, quelque frayeur que puisse m'inspirer pour votre avenir l'influence de votre père, je porterai des paroles de conciliation et d'espérance aux habitants de Turdy.

— Non, monsieur, répondis-je, ne trompez personne et n'essayez pas de vous tromper vous-même. J'ai la foi; j'ai été élevé dans la doctrine de vérité; j'aime Dieu de toute mon âme, et je sais prier. C'est pourquoi je n'accepterai jamais le joug du prêtre et les conditions de M. La Quintinie.

— Votre réponse me navre, reprit-il; mais je m'y attendais. Je vais la porter au général, et soyez sûr que je vous rendrai cette justice de dire que vous êtes un honnête homme, ennemi de toute hypocrisie, capable de sacrifier l'amour plutôt que d'avoir recours au mensonge. »

Il se dirigea vers le lac. Au bout de quelques pas, il s'arrêta en voyant que je le suivais. Je le rejoignis.

« Vous allez à Turdy, lui dis-je, j'y vais aussi : faisons-nous la route ensemble?

— N'y venez pas! répondit-il vivement, je m'y oppose!

— Vous ne pouvez pas vous y opposer : vous n'êtes pas le père de Lucie.

— Je suis son père et le vôtre, reprit-il avec chaleur. Je dois vous épargner une grande douleur... et même un véritable danger, celui d'exaspérer le général contre vous.

— Je vous réponds, moi, de résister à toute douleur et d'empêcher toute colère. Si je dois perdre Lucie, ce

n'est pas sur l'avis d'un tiers que je peux la quitter sans prendre congé d'elle, et le général n'a pas le droit de me faire défendre la maison. Je ne puis recevoir un pareil ordre que de lui-même, et je prétends le contraindre à me l'exprimer sous forme de regret et de prière.

— C'est insensé de votre part, Émile ; vous ne connaissez pas le naturel emporté de cet homme ! Il sera impoli, brutal ; il ne comprendra rien à votre juste fierté. Vous vous croirez forcé de lui demander réparation... Non, je ne souffrirai pas que vous vous exposiez à de pareilles extrémités. Retournez chez vous, je me charge de vous porter une lettre de lui, une lettre dont la politesse répondra à toutes vos exigences...

— Non, vous dis-je, je veux tenir son dernier mot de lui-même ; je veux me retirer avec les honneurs de la guerre ; car, je vous le jure, monsieur, le fils de mon père ne sera jamais éconduit par une lettre, et, si on lui interdit le seuil d'une maison respectable, ce sera avec toutes les formes du respect exigé par le nom qu'il porte et qu'il veut porter dignement. »

Moreali fut anéanti par ma fermeté. Nous descendîmes ensemble dans une barque, et nous traversâmes le lac sans échanger un mot...

XXVI.

HENRI VALMARE A M. H. LEMONTIER.

Aix, 23 juin.

C'est moi qui me charge de vous raconter ce qui s'est passé ce matin à Turdy. J'ôte la plume des mains d'Émile, parce qu'à le voir si agissant, si combattant et si ému, je

crains qu'il ne reprenne la fièvre en veillant pour vous écrire. Je l'ai forcé de se coucher, et j'ai promis de vous raconter, avec la précision de détail que vous exigez de lui, tout ce dont j'ai été témoin.

Je déjeunais à Turdy avec mesdames Marsanne et quelques personnes des environs lorsqu'Émile est arrivé avec l'abbé Fervet. Ils ont attendu au salon que l'on fût sorti de table. Émile m'a averti par quelques mots à l'oreille. Je l'ai suivi sur la terrasse avec le général et l'abbé. Le général s'est mis à fumer sa pipe solennellement, attendant que la tranchée fût ouverte. Émile ne bougeait pas. Fermes comme deux rocs, lui et moi, nous voulions que l'abbé fît son office parlementaire. Il y était mal disposé, il paraissait fort embarrassé. Enfin il a rompu la glace en disant au général :

« Vous devez être surpris, monsieur, de voir ici M. Lemontier, malgré le désir que vous aviez manifesté de ne plus lui laisser de vaines espérances. Je n'ai pas cru devoir m'opposer à son intention de recevoir de votre propre bouche la solution du différend qui vous occupe. »

Le général, manifestement contrarié d'être mis en demeure de s'expliquer en personne, a pris un air de hauteur peu supportable. Il a posé à Émile un ultimatum de toutes pièces : abjuration de ses principes, parole d'honneur de ne contrarier en rien les pratiques religieuses et particulièrement le choix du confesseur de sa femme, billet de confession pour lui-même, promesse de se livrer aux mains des convertisseurs, enfin un programme que je n'eusse point accepté pour moi-même, quelque bon marché que je fasse de ces sortes de choses. Émile écoutait froidement. L'abbé était fort agité : il a de l'esprit, il sentait la pauvreté d'élocution du général ; mais, n'en voulant pas démordre lui-même, il le surveillait, la sueur au front.

« Est-ce tout? a dit Émile en souriant et en se tournant vers l'abbé. Ne me demandera-t-on pas d'écrire quelque manifeste contre les opinions de mon père? »

Cette pointe d'ironie a irrité le général. Il y avait déjà cinq minutes qu'il éprouvait le besoin de se mettre en colère pour couvrir le ridicule de sa situation par un éclat d'autorité. La bombe a éclaté.

« Eh bien, monsieur, s'est-il écrié, si l'on obtenait cela de vous, ce ne serait pas ce que vous feriez de plus mauvais en votre vie!

— J'en juge autrement, a dit Émile; je me mépriserais d'agir ainsi, et je ne me pardonnerai jamais d'avoir cédé sur le reste. »

La fermeté de son accent et le calme de son attitude ont frappé le général. Il l'a regardé avec surprise et même avec radoucissement. Le vieux homme de guerre, tout absurde qu'il est d'ailleurs, estime l'adversaire qui fait bonne contenance.

« Allons! vous avez vos principes, a-t-il dit : chacun les siens. Le respect filial est une bonne chose en elle-même. Je ne veux pas vous mortifier, moi!... Je fais cas de vous au fond; mais vous voyez qu'il n'y a pas de transaction possible. Je vous prie donc de renoncer à ma fille, et qu'il ne soit plus question de cela!

— Je ne puis vous promettre ce que vous me demandez.

— Comment! vous persistez malgré ma volonté?

— Plus je respecte votre volonté, moins je l'accepte comme inébranlable.

— Elle l'est, monsieur!

— Le temps seul peut m'apporter cette conviction. Il ne dépend pas de vous de m'interdire l'espérance.

— Ma foi, espérez tant que bon vous semblera, cela

vous regarde, pourvu que vous ne fassiez part de vos illusions à personne !

— Vous vous opposez à ce que je les exprime à mademoiselle La Ouintinie? Est-ce là ce que vous voulez dire?

— Je m'y oppose formellement.

— Vous ne le pouvez pas, monsieur.

— Comment! je ne le peux pas? Je ne suis pas le maître de ma fille?

— Non, monsieur, vous êtes mieux que cela, car elle est une personne et non une chose. Son cœur ne peut céder qu'à la persuasion, et j'ignore si vous l'avez persuadé.

— Mais savez-vous, monsieur Émile, que j'ai un bon sabre, et que quiconque touche à ce qui m'appartient a tout de suite affaire à ce sabre-là ?

— Si je me permettais de toucher malgré vous à un cheveu de votre fille, je comprendrais que ma main tombât sous votre sabre ; mais mon respect aspirant à son estime est une chose que vous n'avez aucun moyen de sabrer.

— Ce sont là des subtilités! Je vous dis, moi, que ma fille est ma chose, elle est mon sang, elle m'appartient au même titre que mon bras.

— Si elle ne fait qu'un avec vous, si son cœur est votre cœur, n'essayez pas de l'arracher de votre poitrine; ce serait vous sacrifier tous les deux.

— Ah çà ! vous croyez donc que ma fille vous aime? Voilà qui est un peu fort !

— Je n'ai pas cette prétention ; mais elle eût pu m'aimer un jour, puisqu'elle m'estimait déjà, et j'ai le droit d'aspirer à poursuivre le progrès de ses sentiments pour moi.

— Ah! ah! Comment ferez-vous pour exercer ce droit-là malgré moi?

— Vous me l'accorderez.

— Jamais!

— Jamais est ici un mot contre lequel votre conscience d'homme et de père proteste en vous-même.

— Comment ça, s'il vous plaît?

— Votre honneur vous défend de repousser l'insistance d'un jeune homme que vous savez parfaitement honnête, digne, sincère et respectueux. Votre sentiment paternel vous prescrit de l'examiner davantage avant de renoncer au bonheur qu'il peut apporter dans votre famille. »

Le général s'est trouvé fort embarrassé pour répondre. Je crois que ses idées bondissaient dans sa tête comme le grain sur un van. On ne sait jamais s'il comprend bien ce qu'il a l'air d'écouter; mais la tenue d'Émile, le son de sa voix et la limpidité de son regard agissaient évidemment sur son appareil nerveux. Émile a frappé le dernier coup en se tournant vers l'abbé Fervet et en lui disant avec une grande aménité :

« Allons, monsieur, vous qui m'estimez aussi et qui regrettiez la précipitation de M. le général, aidez-moi donc à le convaincre. »

L'abbé s'est réveillé comme en sursaut; mais, avant qu'il eût eu le temps de répondre, le général l'avait interpellé avec l'empressement d'un enfant qui saisit la robe de son pédagogue pour se couvrir.

« Oui, l'abbé, oui, c'est à vous de prononcer! Vous savez, moi, je m'en rapporte à vous. Faut-il attendre encore un peu? Faut-il couper court aux pourparlers? »

L'abbé s'est remis de son trouble.

« La question, telle que vous l'aviez posée, reste entière, si M. Émile persiste à ne pas la modifier. Vous

étiez résolu à lui accorder du temps, s'il nous permettait d'espérer l'effet de ses réflexions ; c'est lui-même qui vient ici nous dire en dernier appel de ne rien espérer de lui. Dès lors, je ne comprends plus ni son insistance, ni *notre* hésitation.

Émile. — Et vous hésitez pourtant encore, monsieur Moreali, convenez-en ! Vous sentez que *couper court,* comme dit le général, c'est injustement blesser un caractère sans reproche et repousser une affection sans rancune. Peut-être votre conscience catholique vous reproche-t-elle aussi quelque chose à mon égard.

L'abbé. — Expliquez-vous, Émile.

Émile. — Eh bien, vous manquez de foi en vous-même, et vous avouez que vos doctrines ne vous paraissent pas infaillibles; car, si vous étiez persuadé qu'elles le sont, vous chercheriez à me faire entrer dans la famille de M. de Turdy. N'auriez-vous pas alors toute la vie pour travailler à ma conversion ? Si vous m'éloignez avec tant de hâte, c'est que vous y renoncez apparemment, et, si vous y renoncez, c'est que vous me croyez fort et que vous vous sentez faible; si vous vous sentez faible, c'est que vous ne croyez pas ou que vous croyez mal, et dès lors vous me sacrifiez non plus à un principe souverain et indiscutable, mais à une prévention personnelle que je ne mérite pas, et dont vous vous êtes chaudement défendu, il y a une heure, en me pressant dans vos bras et en m'appelant votre enfant. »

L'abbé me faisait l'effet d'une araignée qui s'est prise dans sa toile. Selon moi, à présent, c'est un tartufe. Heureusement qu'Émile le juge autrement, car son appel à l'amitié feinte ou réelle du personnage paralysait l'action de celui-ci. Sommé au nom de la logique, dont, grâce à son intelligence, il a plus de souci que le général, il a reconnu humblement que son découragement était

blâmable en thèse générale, mais qu'il s'agissait ici du bonheur de mademoiselle La Quintinie. . et comme impatienté de ce subterfuge, j'allais lui demander, moi, de quoi il se mêlait, mademoiselle La Quintinie est arrivée à nous d'un air sérieux et résolu.

Son apparition a embarrassé le général, qui s'est empressé de dire à demi-voix :

« Parlons d'autre chose. »

Mais Lucie avait entendu ou deviné, et, prenant la parole avec une certaine sévérité :

Mon père, a-t-elle dit, je sais fort bien ce qui se passe, et je suis trop intéressée pour ne pas vouloir y assister. D'ailleurs, je vous apporte un avis grave e triste. Mon grand-père est fort souffrant. La discussion beaucoup trop vive qui a eu lieu en sa presence hier au soir lui a fait passer une mauvaise nuit. Il n'a pu assister au déjeuner, et je viens de le trouver si pâle et si abattu que j'en suis inquiète. Il se tourmente beaucoup des résolutions que vous prenez en ce moment. Vous savez qu'elles lui déplaisent, qu'elles l'irritent et l'affligent. Ce n'est point à son âge que l'on supporte de sérieuses contrariétés. Quelque parti que vous ayez pris ou que vous comptiez prendre, je viens donc vous dire que je me refuse jusqu'à nouvel ordre à laisser dire le dernier mot de la situation. Le grand-père demande à voir M. Lemontier. Je prie donc M. Lemontier d'aller le trouver, de lui laisser l'espérance de voir les choses s'arrange entre nous, et de revenir demain, plusieurs jours de suite, s'il le faut, pour le calmer et le guérir. »

Le général, qui est peu tendre pour son beau-père, a cassé le bec d'ambre de sa pipe en la posant avec dépit sur le rebord de la terrasse. Il a regardé son cher abbé d'un air de détresse comme pour lui dire de parer le coup. L'abbé, très-pâle, a remué les lèvres ; mais ma-

demoiselle La Quintinie l'a regardé, elle aussi, et il est devenu jaune comme si la bile lui remontait au front et aux yeux.

« J'espère, monsieur, lui a-t-elle dit, que vous n'aurez pas d'objection à faire sur ce point, car c'est un devoir d'humanité pour vous, un devoir de famille pour moi, et la religion qui me commanderait de fouler aux pieds ces devoirs-là ne serait pas la mienne.

— J'irai moi-même avec M. Lemontier, » a répondu M. Fervet.

Mais Lucie, avec une énergie extrordinaire, l'a cloué sur place d'un geste.

« Non, monsieur, vous ne verrez plus mon grand-père. Votre présence lui fait du mal : c'est une prévention injuste, mais elle existe, et je vous défends de sa part de reparaître ici sans sa permission. »

Émile, qui était déjà au bout de la terrasse, — car, dès les premiers mots de Lucie, il s'était mis en devoir de courir chez le grand-père sans autre autorisation, — a entendu ces terribles paroles, car il s'est retourné involontairement; mais Lucie lui a fait signe de se hâter, et il a disparu.

Quel coup de théâtre, mon ami! et que n'étiez-vous là pour voir le triomphe de la cause d'Emile fouler l'orgueil de ce prêtre! Moi, je n'aurais pas cédé ma chaise pour un million, car j'ai pris l'abbé en grippe... d'abord parce qu'il est déguisé, ensuite parce qu'il se donne avec moi de petits airs de dédain philosophique qui m'offensent, et puis peut-être aussi parce que mademoiselle Marsanne, tout en raillant, parle trop de son éloquence, de ses belles manières et de sa belle main. Oui, je commence à croire qu'un prêtre est un homme, et j'ai grand'peur pour ces messieurs que ma femme ne se confesse pas beaucoup!

Et puis, et puis je veux tout vous dire, *à vous seul*. Émile, qui n'a pas fait cette découverte, ou qui n'a pas conçu ce soupçon, est bien assez agité. S'il lui faut lutter encore, laissons-lui ce calme qui l'a fait triompher aujourd'hui ; mais pesez mes observations, je veux vous les donner très-complètes.

L'abbé était aplati. Lui qui, une heure auparavant, disait à Émile : « N'entrez plus dans cette maison, vous en serez chassé, vous serez forcé de vous battre avec le terrible général, » c'était à son tour de quitter la maison et d'y laisser Émile. Le général s'est montré terrible en effet, mais contre sa fille seulement. Il lui a adressé une semonce de Croquemitaine qu'elle a écoutée avec sang-froid et que je n'ai guère entendue. Toute mon attention était absorbée par l'abbé Fervet, qui paraissait près de se trouver mal. Un instant j'ai cru qu'il allait tomber de sa hauteur, et voyez comment je suis humanitaire ! je m'apprêtais à l'empêcher de se fendre la tête sur les dalles; mais il s'est raffermi : son front, qui est beau, il n'y a pas à dire, avait l'air de vouloir toucher le ciel. L'humiliation et la colère ont disparu, la douleur seule est restée, mais quelle douleur ! Elle était immense, effrayante. Ses yeux agrandis étaient attachés sur Lucie avec un mélange de reproche ardent et d'épouvante désespérée. Mon ami, cet homme de cinquante ans est jeune et beau encore; c'est l'âge des passions terribles, surtout pour les prêtres. Ce n'est pas la fortune de Lucie qu'il veut donner à l'Église, ce n'est pas son âme qu'il veut donner au ciel... Je me trompe peut-être, mais venez et voyez vous même, car c'est à vous qu'il appartient de dessiller les yeux du général, ceux de sa fille aussi. Ni Émile ni moi n'oserions toucher une question si délicate devant elle ; le grand-père est trop vieux, la vieille tante est... trop grasse. Venez, c'est à vous d'être ici le véri-

table père de Lucie... Mais je veux vous raconter l'aventure jusqu'au bout.

J'aurais dû me retirer, je ne l'ai pas fait, je ne l'ai pas voulu. L'abbé s'est opposé aux reproches que le général adressait à sa fille.

« Mademoiselle La Quintinie est dans son droit, a-t-il dit. Elle a même complétement raison. Elle m'avait averti de la haine que son grand-père porte aux personnes de mon état; mais, lorsque je me suis trouvé en présence de ce vieillard, elle a exigé qu'il sût la vérité en ce qui me concerne, et ce n'est pas moi, c'est elle qui a provoqué son irritation par un louable scrupule de sincérité. M. de Turdy est souffrant. Mademoiselle Lucie s'inquiète... elle craint ma présence; je me retire sans dépit et sans murmure.

— Non, mordieu! s'est écrié le général, personne ne vous chassera de chez moi!

— Mademoiselle La Quintinie est chez elle, a répliqué avec affectation M. l'abbé.

LUCIE. — Non, monsieur, nous sommes chez mon grand-père. »

L'abbé a salué profondément.

LE GÉNÉRAL ORGON. — « Je sortirai d'ici avec vous!...

— Restez, mon père, a dit Lucie, c'est moi qui reconduirai respectueusement M. l'abbé. Soyez assez bon pour m'attendre; M. Valmare voudra bien vous tenir compagnie un instant. Vous êtes irrité, ne vous montrez pas ainsi. Nos hôtes se retirent, laissez-les partir sans s'apercevoir de nos agitations. »

Elle a quitté la terrasse avec l'abbé, dont les yeux dilatés ont retrouvé une lueur d'espérance et de vie. Le général était abîmé dans je ne sais quelle méditation orageuse. Il s'est tourné vers moi, faisant une mine de mauvais garçon, et il m'a dit d'une voix de tonnerre :

« Avez-vous du feu? »

Heureux d'en être quitte à si bon marché, je lui ai offert un très-bon cigare à la place de sa pipe éteinte et cassée.

« Au moins vous fumez, vous! a-t-il repris en allumant le cigare et en gardant la pose et le ton tragiques; cet Émile n'a aucun de mes goûts! C'est un bel esprit, un esprit fort, comme son père. Et voilà que ce petit monsieur s'arrange de manière à ne pas quitter la place! Le vieux Turdy le protége et prétend marier ma fille contre mon gré. C'est ce que nous verrons, *sac-à-laine!* c'est ce que nous verrons! »

Émile m'avait donné le bon exemple : j'ai répondu avec une douceur diplomatique, j'ai plaidé de mon mieux sa cause; mais j'ai vite remarqué que ce n'était pas le moyen de calmer le général. Il est de ces gens qui abusent de la longanimité des autres et auxquels il faut tenir tête. Je n'avais pas ce droit-là, mais j'ai bien vu que sa fille savait le prendre et qu'elle pouvait s'en servir au besoin avec succès.

Elle est revenue au bout d'un quart d'heure et m'a prié de rester. Alors, prenant avec autorité les grosses mains de son père dans ses petites mains :

« Vous avez été fort méchant avec moi tout à l'heure, mon général! vous allez me demander pardon.

— Un bon pardon à coups de cravache, voilà ce que tu mériterais, toi!

— Bats-moi si tu veux, a répondu Lucie en le tutoyant tout à coup, ce qui a paru lui être agréable; je supporterai cela de bonne grâce et avec plaisir pour l'amour de mon grand-père.

— Ton grand-père, ton grand-père!... un vieux entêté!...

— Pis que cela, un vieux athée, mais qui n'en ira pas

moins droit au ciel, parce qu'il est bon et qu'il m'a beaucoup aimée. Oh! dis ce que tu voudras, il vaut mieux que toi, surtout depuis que tu es dévot! Aussi tu as toujours été jaloux de lui, fais-y attention : tu avais tort! je vous aimais autant l'un que l'autre : mais, si tu continues à faire le fanatique, je l'aimerai mieux que toi, et voilà ce que tu auras gagné !

— Tu me traites de fanatique à présent? Tu deviens folle! Tu ne crois donc plus à rien!

— Je crois plus que jamais, parce que je crois mieux. Et moi aussi, j'ai été fanatique, ou j'ai failli le devenir. J'ai failli me faire religieuse au risque de te désoler, et, quand je pensais à ton chagrin, je travaillais à dessécher mon cœur en exaltant mon cerveau; mais j'ai réfléchi, je me suis dit : « N'est pas fanatique qui veut. C'est pour « quelques-uns une sublimité, parce que leur génie est à « la hauteur des plus grandes épreuves. Cela est bon pour « M. Moreali et non pour moi. » Eh bien, cela ne vaut rien pour toi non plus, mon général. Tu peux avoir le génie militaire, mais tu n'as pas le génie métaphysique, je t'en avertis. La preuve, c'est que tu ne m'as pas du tout dissuadée d'estimer M. Lemontier et de le préférer au couvent, où j'avais résolu de m'ensevelir.

— Le couvent!... je ne veux pas de ça! on peut faire son devoir dans le monde, M. Moreali te l'a dit devant moi. Épousez un homme qui pense bien, un homme qui ait vos opinions et celles de votre père...

— Veux-tu faire une gageure? s'écria mademoiselle La Quintinie; c'est que M. Moreali, qui me blâme tant de te résister aujourd'hui, m'encouragerait dans le projet de te désobéir en me faisant religieuse!

— Tu mens, ma chère Lucie!

— Gageons! Tu ne veux pas parier?

— Je ne veux pas entendre parler de couvent!

— Et pourtant tu m'y pousses sans y prendre garde!

— Moi?

— Oui, toi! Supposons que j'aie pour M. Lemontier une préférence bien décidée, une affection... complète!

— Cela n'est pas.

— Tu n'en sais rien! »

Le général a bondi comme s'il était frappé d'une balle.

« Comment! je n'en sais rien? Je devrais le savoir et je le sais!

— Tu ne le sais pas, et c'est ta faute. Tu es arrivé ici bardé de fer, le drapeau en main, et parlant d'exterminer tous les hérétiques. Tu étais si effrayant, que j'ai eu peur d'être hérétique moi-même.

— Tu l'es devenue?

— Tu vois bien! tu vas demander des fagots?

— Mais, *sac-à-laine!* je suis donc ridicule?

— Tu le deviendras, si tu continues! »

J'admirais les ressources du caractère et de l'esprit de Lucie pour se plier ainsi ou plutôt pour se forcer à la nuance brusque et tranchante qui seule peut être saisie par l'intelligence rétive de son père. Les yeux de celui-ci se sont tournés vers moi, lançant de gros éclairs, comme pour me dire : « Malheur à toi, blanc-bec, si tu souris! » J'étais sur mes gardes ; je m'étais éloigné un peu, j'avais l'air de ne pas entendre : je suivais un point noir qui glissait sur le lac, la barque qui emportait Moreali. Le général s'est, de son côté, éloigné de quelques pas, emmenant sa fille et lui parlant d'Émile en tâchant d'assourdir le diapason peu flexible de sa voix irritée Lucie m'a appelé :

« Il faut que vous sachiez tout, car je ne sais pas encore, moi, si mon père ne va pas fermer la porte de la maison à double tour derrière Émile et derrière vous quand vous en serez sortis. Eh bien, je veux qu'Émile et

son père sachent bien que la rupture aurait lieu contre mon gré. Je ne me suis pas promise contre le gré de mon père. J'avais demandé au moins trois mois de réflexion et de relations qui nous permissent de nous connaître, Émile et moi : si on nous les refuse, ce ne sera pas ma faute, et il faudra bien se soumettre; mais je déclare devant tous, à mon père, que ceci me dégoûte du mariage, et que, ne voulant pas recommencer de si délicates épreuves sans résultats, ni me marier avec un inconnu, je fais vœu de ne me marier jamais!

— Assez ! cria le général de toute la force de ses poumons, je cède... *jusqu'à nouvel ordre!* Vous voulez de l'excentrique? Faites-en. Vous ne vous souciez pas de vous compromettre en recevant les visites d'un jeune homme que je ne vous permettrais jamais d'épouser, s'il s'obstine dans l'irréligion? Soit! courez-en les risques; ils sont assez graves ; car, lorsque vous aurez été compromise par lui, j'aurai la peine de le tuer, moi! Allez-y!... bravez tout!... je m'en lave les mains! »

Il quitta la terrasse au moment où Émile y rentrait. En passant, il lui demanda brusquement des nouvelles de M. de Turdy, et, sans écouter la réponse, il cria dans la cour pour qu'on lui préparât la barque.

« Où vas-tu, mon père? » lui dit Lucie en courant après lui.

Ils se parlèrent pendant quelque temps dans l'escalier de la tourelle, ce qui me permit de mettre rapidement Émile au courant de ce qui venait de se passer.

« Comment va mon grand-père? dit Lucie en revenant seule.

— Beaucoup mieux, dit Émile en lui baisant les mains. Il s'est endormi. Misie est près de lui. Mais où va donc le général?

— Vous le demandez? A Aix, où, grâce à nos bons rameurs, il arrivera en même temps que M. Moreali. Il va tâcher de repuiser en lui la force qu'il vient de perdre avec moi. Ah! Émile! Henri a dû vous dire l'orage qui a passé sur nous pendant que vous étiez auprès du grand-père; tâchons que ces tempêtes n'arrivent plus jusqu'à lui! Moi, j'en suis brisée! »

Elle s'assit, et sa charmante tête, pleine de l'animation de la lutte, se pencha pâle comme un lis battu du vent. Émile la soutint dans ses bras en lui disant :

« Courage, Lucie, courage! Vous combattez pour votre liberté, je combats pour mon amour, nous ne pouvons pas être vaincus!

— Ah! que Dieu vous entende! dit-elle en se ravimant; mais comme on souffre de lutter contre son père! un père que l'on voit si rarement, que le cœur appelle avec impatience, dont on rêve l'arrivée, là sur le chemin, avec son grand cheval blanc dans les jambes et sa belle balafre sur la joue! On voudrait le voir toujours souriant, l'étouffer de caresses, lui faire de ces quelques jours où on le tient enfin un paradis de tendresse et d'expansion... Et puis on le trouve sombre, tendu, chagrin, capricieux, et tout à coup violent et obstiné!... car il est devenu obstiné! Il n'était pas ainsi, il était vif et faible : il est encore faible, mais il s'attache d'autant plus à ceux qui lui soufflent l'opiniâtreté, et ses emportements ont perdu la franchise qui les faisait oublier. Il vous dit : « Je cède, » et il se dit en lui-même : « Je m'arran-« gerai pour ne pas céder. » Ah! comme on me l'a changé, mon pauvre père! C'était un brave soldat avec toutes ses rudesses et ses naïvetés; ils ont mis les détours et les rancunes d'un casuiste dans sa peau de lion!... »

Vous le voyez, monsieur, mademoiselle La Quintinie a ouvert les yeux. Que l'amour ait fait ce miracle, ou que

sa dévotion ait toujours été parfaitement saine et sage, c'est à Émile de vous le dire. Je sais seulement qu'elle aime Émile, j'en suis certain, et qu'elle déteste la pression du Moreali.

Elle nous a quittés pour aller voir son grand-père. Elle est revenue, et, serrant les mains d'Émile :

« Il faut vous en aller! Le voilà mieux, ce cher père, je dois m'occuper de lui seul. Pauvre ami! on l'a bien fait souffrir, et c'est là ce qui m'a mis en révolte ouverte. Il me semblait qu'on venait le poignarder dans mes bras, et je suis devenue une lionne pour le défendre. Oh! je le défendrai jusqu'à son dernier jour, et ils ne me feront pas aller à Chambéry, où ils voulaient m'attirer pour m'ôter mon seul appui. Je reste ici, quoi qu'il arrive! Revenez demain, Émile. Je ne pourrai peut-être pas vous voir, mais vous verrez le grand-père ; il faut le tromper, il ne faut pas qu'il souffre davantage ; moi, je supporterai les bourrasques. »

Emile lui demanda s'il ne ferait pas mieux de s'absenter quelques jours pour aller vous chercher.

« Non, dit-elle, qu'*il* vienne, et ne quittez pas le voisinage.

— Que craignez-vous donc? s'écria Émile effrayé.

— Tout et rien! mon père m'a fait hier des menaces... Émile, n'ayez pas peur pour moi, je sauterais de plus haut que ce donjon pour revenir à mon grand-père ; mais si, pendant un jour, on venait à bout de me séparer de lui, je veux que vous soyez là, je vous le confie. Ne me le laissez pas mourir!... et si ce malheur arrivait... ne le laissez pas mourir en colère!... Hélas! voyez ce que je suis forcée de vous dire, ne souffrez pas qu'il aperçoive seulement l'ombre d'un prêtre à son chevet... »

Nous avons juré tous les deux de faire bonne garde,

mais nous l'avons pressée de nous rassurer nous-mêmes sur le danger d'être séparés d'elle sans savoir où elle serait emmenée.

« Je trouverai toujours, a-t-elle dit, moyen de vous écrire; d'ailleurs, je ne crois pas sérieusement à ce danger-là. J'ai mis tout au pire pour que vous ne soyez surpris de rien. Jusqu'ici, Émile, je ne vous avais pas dit combien mon père est irascible. C'est que, jusqu'ici, en lui résistant avec franchise, je m'étais toujours préservée; mais tout à l'heure j'ai joué mon *va-tout* avec lui. M. Henri a cru que je triomphais parce que M. Moreali a quitté la place et parce que le général a dit : « Je cède. » Et moi aussi, je croyais avoir vaincu; mais, un instant après, comme je l'embrassais dans l'escalier, comptant sur ces retours d'attendrissement qu'il avait autrefois, je n'ai pu lui arracher un mot de raison et de bonté,... et je ne suis plus sûre de rien! »

Ces aveux de Lucie laissaient Émile dans un trouble extrême. Forcée d'aller rejoindre son grand-père, qui la faisait demander, elle ne pouvait nous expliquer le degré d'influence de Moreali sur le général, et nous ignorions de quel côté porter l'action principale. Mon avis était qu'Émile me laissât courir vers cet abbé pour le paralyser n'importe comment. Émile voulait se cacher dans le vieux château jour et nuit pour surveiller le général et pour préserver Lucie et le grand-père de dangers... peut-être imaginaires. Il ne le pouvait pas d'ailleurs sans risquer de compromettre Lucie. Nous ne trouvions plus d'autre parti à prendre que de courir après le général pour lui promettre qu'Émile quitterait le pays aussitôt que M. de Turdy serait hors de danger, sauf à vous laisser le soin de reprendre seul les négociations.

Nous allions repasser le lac, dont nous arpentions le rivage depuis quelque temps avec agitation, comme vous

pouvez le croire, lorsque nous avons vu revenir la barque du général. Nous l'avons attendu.

« Eh bien, nous a-t-il dit en sautant lourdement sur la grève, nous voilà plus calmés, j'espère. C'est une trêve de trois jours que nous devons conclure. Pas un mot à M. de Turdy de ce qui s'est passé ce matin ; laissons-lui ses illusions. Vous, monsieur Lemontier, pas un mot de conversation particulière avec ma fille, une visite par jour d'une heure au grand-père, et moi, pas un mot de reproche ou seulement de discussion avec lui, avec elle, avec vous, avec qui que ce soit : voilà les conditions. J'ai donné ma parole et je vous la donne. Donnez la vôtre, et tout est dit... *jusqu'à nouvel ordre !* »

Émile a échangé une poignée de main un peu convulsive avec le général ; je me suis abstenu de dire un mot, voulant me réserver le droit de servir d'intermédiaire entre votre fils et Lucie. Nous avons passé le reste de la journée à nous promener autour du manoir, le général nous surveillant avec une lunette d'approche. A cinq heures, comme nous repassions devant la grille, il est venu très-gracieusement nous dire que M. de Turdy allait de mieux en mieux, et tout souriant, il nous a crié :

« A demain ! »

Nous voilà tranquillisés, sinon tranquilles, pour trois jours, après lesquels vous serez ici, et l'espérance nous reviendra. HENRI.

XXVII.

LUCIE A M. LEMONTIER, A CHÊNEVILLE.

Turdy, 23 juin 1861.

Monsieur,

J'ai promis de n'avoir avec Émile aucun entretien particulier pendant trois jours. Ce serait éluder un enga-

gement de la conscience que de lui écrire ; mais je me regarde comme absolument libre de m'adresser à vous, à *vous seul*. Je vous aime, monsieur, je vous connais, je vous ai lu, j'ai entendu Émile parler de vous. J'ai vu votre belle âme à travers la sienne. Je vous respecte, je vous estime, je vous chéris. Je vous sais bienveillant, paternel pour moi. Je veux vous ouvrir mon cœur tout entier.

Ce que je ne puis ni ne dois dire à Émile dans la situation de contrainte et d'incertitude où l'on nous tient, je peux, je veux le dire à vous : — c'est mon secret que je confie à votre honneur. J'aime Émile de toutes les forces de mon âme !... Je ne sais pas si c'est de l'amour : je sais que ce n'est pas seulement de l'amitié, car j'ai connu, je connais l'amitié, et je sais qu'elle est un calme absolu, tandis qu'ici le calme et le trouble sont en moi, mais un trouble pieux, une crainte religieuse de ne pas être digne de lui, et un calme divin, une certitude complète de vouloir mériter son affection et me dévouer à son bonheur.

Je me suis demandé cent fois déjà ce que je pouvais faire pour cela sans lui sacrifier des habitudes pratiques qui diffèrent des siennes, et dont quelques-unes l'irritent. Je n'ai pu franchir cet obstacle. Il faut donc que le sacrifice s'accomplisse, je ne recule plus. Un sentiment accepté en nous-mêmes devient aussitôt un devoir. J'ai voulu en vain me le dissimuler. J'ai vu qu'il fallait abjurer ce sentiment, ou le recevoir de Dieu avec toutes ses conséquences.

Je me suis dit aussi que j'avais déjà fait pour l'amitié une partie de ce sacrifice. J'ai respecté les opinions de mon meilleur ami, de mon grand-père, et j'ai été amenée à déployer toute l'énergie dont je suis capable pour les faire respecter par les autres. A l'heure qu'il est, je suis

près de lui, comme une sentinelle vigilante, pour empêcher la main d'un prêtre d'approcher le crucifix de ses lèvres, et je sais que je remplis un devoir. Je chasse le culte de notre maison, je détournerais au besoin avec violence l'image du Christ de notre seuil ! Et pourtant je vénère cette image et j'adore la loi de Jésus; mais ma conscience, sûre d'elle-même, me commande ce que je fais.

Il y a donc au-dessus de tous les cultes un culte suprême, celui de l'humanité, c'est-à-dire de la vraie charité chrétienne, qui respecte jusqu'aux portes du tombeau, jusqu'au delà, la liberté de la conscience. Ce respect sans bornes, je sens que je ne le dois pas seulement à l'âge, aux vertus de mon grand-père et aux liens du sang qui m'unissent à lui. Je le dois à n'importe lequel de mes semblables, et au lit de mort d'un inconnu je sens que j'agirais comme je le fais ici, s'il invoquait son droit contre mes propres suggestions. Oui, vous avez raison, Émile a raison : la liberté de l'âme est sacrée, et, pour qui a compris cela, toute prescription qui nous la refuse perd sa force et son droit.

Si tous sont libres, je le suis aussi, et le noble sentiment qui s'est fait jour en moi est une révélation de mon droit à l'amour et au bonheur. Tout droit implique un devoir. J'ai le devoir de comprendre et de servir Dieu selon les vues de l'homme à qui je consacrerai volontairement ma vie tout entière.

Je me suis beaucoup interrogée, je m'interroge à toute heure. Je suis scrupuleuse, et mon amour ne peut être qu'une religion. J'ai voulu savoir si je ne cédais pas à quelque chose de personnel, à un instinct vague et cependant impétueux que je sentais en moi, au rêve enthousiaste et passionné de la maternité, et ces mystérieuses émotions, contre lesquelles je luttais, me sont

apparues sacrées, inaliénables. Enfin le cœur et la conscience, la foi et la raison m'ont parlé ensemble et d'une seule voix m'ont dit : « Aime, mais aime bien et sans réserve ! »

Une circonstance providentielle m'a rendue tout à coup très-forte, de très-craintive que j'avais été d'abord. Je veux que vous soyez bien édifié sur ce point.

J'ai dit à Émile que j'avais connu l'*amour;* il m'a dit vous avoir raconté l'histoire de Lucette. Tout à l'heure je vous disais avoir connu l'amitié ; il ne s'agissait pas seulement de mon grand-père. J'ai à vous raconter l'histoire de l'abbé Fervet ; elle sera courte.

L'abbé est un honnête homme : vous le verrez, vous vous en convaincrez. C'est un esprit de premier ordre, un caractère de noble et forte trempe, un chrétien sincère et ardent. Quelque chose manque à son cœur, qui a des élans de sensibilité généreuse et de tendresse vraie, mais qui s'est comme avarié dans les luttes avec l'esprit. Quelque chose aussi s'est affaibli dans l'intelligence, la logique peut-être, en s'exagérant elle-même, ou bien, pour entrer dans vos idées, monsieur, dans vos idées qui deviennent si claires pour moi, peut-être le rétrécissement imposé par lui à son cœur a-t-il eu sa réaction dans le cerveau. M. Moreali n'est plus l'abbé Fervet. Une dévotion trop peu éclairée a aigri le caractère de mon père, un mysticisme trop approfondi a ébranlé l'équité de mon directeur

Il était mon directeur de conscience au couvent. Je ne me suis jamais confessée à lui, il ne confessait aucune femme. Il avait une dispense à cet égard, je n'ai jamais su pourquoi. J'aimais à le voir placé en dehors et comme au-dessus du détail des vulgarités de la faiblesse humaine. Il me semblait justement réservé pour les décisions d'une haute sagesse, non pour résoudre les ergo-

tages des consciences troubles, mais pour entretenir et développer dans les âmes éprises d'idéal les grands instincts qu'elles renferment. Ce n'est pas lui qui m'a suggéré l'idée de me faire religieuse. Il l'a éludée d'abord, entretenue ensuite; enfin il a voulu me l'imposer au moment où je sentais devoir y renoncer.

L'amitié que j'avais pour lui eût pu être concentrée dans le domaine de l'esprit, et s'appeler seulement respect, vénération; mais je l'avais assez connu au couvent, où il me donnait des leçons particulières, pour que le charme sérieux de son entretien et la bienveillance paternelle de ses manières eussent conquis ma reconnaissance et par conséquent mon affection. Je voyais en lui plus qu'un père spirituel; c'était un ami que je plaçais dans ma pensée entre mon père et mon grand-père; il me servait comme de lien intérieur pour les chérir également, malgré la différence de leurs caractères. Il suppléait à ce que je ne trouvais point en eux qui répondît à mes croyances et à mes aspirations religieuses. Il suppléait aussi à l'intelligence qui manquait à mon vieux confesseur de Chambéry.

Depuis nos adieux au couvent, notre liaison n'a plus été qu'une correspondance. Mes lettres étaient peu fréquentes, mais longues; elles résumaient chacune toute ma vie de plusieurs mois. Les siennes parlaient peu de lui-même, il ne s'occupait que de moi. Je vous les montrerai; vous verrez qu'elles sont belles, et que j'avais raison de l'aimer.

Son arrivée ici m'a surprise, son déguisement m'a blessée. Il ne m'a pas fait connaître qu'il eût une mission ecclésiastique; il m'a dit au contraire, durant notre dernière explication, que le principal objet de cette mystérieuse campagne était de me ramener à l'orthodoxie. Je me suis refusée à des entretiens particuliers, cela était en

dehors de nos habitudes. Je ne m'étais jamais trouvée seule avec lui au couvent, et, malgré son âge et son caractère, je ne voulais pas avoir à dire à Émile que j'accordais le tête-à-tête à un autre homme que lui. Je sais qu'il en eût été blessé et affligé.

L'abbé, malgré ma répugnance à le voir à Turdy, s'y est présenté, à ma grande surprise, sous le patronage de mon père. Je ne savais pas qu'ils se fussent déjà connus.

Vous savez par Émile comment M. Moreali s'y est pris pour avoir sa confiance, et quelles relations amicales commençaient à s'établir entre eux; mais les convictions inébranlables d'Émile ont vite découragé l'abbé. Mon père était fort impatient de vaincre toute résistance. Hier soir, ils sont venus ensemble me signifier de le congédier par une lettre. J'avais réussi à envoyer coucher mon grand-père; mais il était inquiet, il sentait un prêtre sous l'habit de M. Moreali, il ne dormait pas. Il avait passé dans la bibliothèque, qui est au-dessus du salon; toutes les fenêtres étaient ouvertes aux deux étages.

Je me refusais non-seulement à congédier Émile, mais encore à lui faire des conditions. La discussion était vive. M. Moreali passait de la prière de l'ami à la menace du prêtre; mon père y mettait de la violence, il prétendait me faire écrire comme dans la scène de la duchesse de Guise; mon grand-père parut tout à coup sur la porte du salon, tremblant, hors de lui. Avec sa longue robe de chambre blanche, son beau front nu, ses pauvres bras maigres, agitant une vieille épée, il ressemblait à un spectre. Je m'élançai vers lui, je lui ôtai l'épée; c'était bien assez de sa présence pour me protéger. Je l'enveloppai de châles, je le fis asseoir sur le canapé, j'essayai de lui faire croire que nous venions de nous livrer à une plaisanterie.

« Non, non! s'écria-t-il avec une véhémence effrayante. j'ai entendu. je vois, je comprends! C'est la persécution religieuse dans ma maison, c'est le prêtre! et quel prêtre! l'abbé Fervet. car son nom vous a échappé. C'est l'ancien ennemi de ma famille, le confesseur et le mauvais génie de ta mère! c'est l'ancien objet de la haine du général! c'est le petit prestolet qu'il voulait et qu'il aurait dû pourfendre lorsque, grâce à son beau zèle, ma fille faisait à son fiancé les mêmes conditions qu'on veut te dicter vis-à-vis d'Émile! Vous n'avez pourtant pas cédé, vous, mon gendre, et vous voulez qu'Émile fasse aujourd'hui une platitude à laquelle vous vous êtes refusé il y a vingt ans? C'était sous Louis-Philippe, vous étiez voltairien comme le roi! Vous avez refusé d'aller à confesse, mais vous avez transigé; vous avez souffert que votre femme gardât ou reprît son confesseur. Je ne le connaissais que de nom, moi! J'avais toujours fermé ma porte aux prêtres, vous leur avez rouvert la vôtre, comme si ce n'était pas assez de la liberté qu'ont nos femmes d'aller trouver ces hommes noirs et de s'épancher sans témoin avec eux! Mais celui-ci a fait avec vous le bon apôtre, il a endormi votre prudence, et de plus en plus il a rendu ma fille exaltée et mystique. Elle s'est usée dans les austérités, elle s'est tuée par le jeûne et les prosternations, et, quand vous l'avez ramenée ici, mourante, avec ma petite Lucie, qu'elle n'avait pas pu nourrir, je vous ai dit : « Il est trop tard! les prêtres « m'ont tué ma fille; vous êtes brutal et faible, vous êtes « inconséquent, vous n'élèverez pas ma petite-fille. Ma « sœur est pieuse aussi, mais elle est raisonnable et tolé- « rante. Lucie est à moi, elle n'est pas à vous! » Voilà ce que je vous ai dit, et vous avez cédé; mais vous voilà dévot aujourd'hui, soit! Qu'avez-vous à dire? Lucie n'a été que trop pieusement élevée, puisqu'elle voulait être

nonne ; mais voilà qu'elle consent au mariage, et vous vous y opposez ! Vous n'en avez pas le droit. Si vous me l'emmenez, je vous tuerai comme j'aurais dû vous tuer le jour où, voyant expirer dans mes bras votre pauvre femme exaspérée et presque folle de la crainte de l'enfer, vous m'avez crié en pleurant : « Ah ! c'est ce fanatique, « c'est l'abbé Fervet qui lui a ôté la raison et la vie ! » Et vous voilà aux genoux de cet homme, et c'est vous qui l'amenez chez moi ! Vous voulez donc me tuer aussi ? »

Mon grand-père s'est évanoui. Je ne me suis plus occupée que de lui. On m'a dit que l'abbé s'était senti très-mal de son côté. C'est mon père qui l'a secouru. J'ai su ce matin qu'il avait passé la nuit chez nous, et qu'il avait encore conféré avec mon père avant d'aller trouver Émile, qui a dû vous rendre compte du reste des événements.

Mon grand-père s'est senti mieux après avoir vu Émile, et je l'ai complétement rassuré en lui jurant que l'abbé ne remettrait plus les pieds ici. Il a toute sa tête, mais il n'a pas la mémoire bien nette de ce qui s'est passé hier au soir, et je tâche de lui persuader qu'il a fait un mauvais rêve. J'ai voulu cependant que mon père éclaircit ce qui restait mystérieux pour moi dans la colère de mon grand-père contre l'abbé. Mon père s'est fait beaucoup prier, disant qu'il avait donné sa parole d'éviter, quant à présent, toute discussion. Je lui ai juré que je ne ferais aucune réflexion sur ce qu'il voudrait bien m'apprendre, et que je désirais beaucoup entendre justifier l'abbé, pour lequel, malgré ma révolte, j'avais toujours de la vénération. En parlant ainsi, je croyais que dans son exaltation mon grand-père avait beaucoup exagéré. Le général a consenti à parler, avec beaucoup de réticences il est vrai, et en s'abandonnant à son insu aux fréquentes contradictions qui lui sont familières ; mais j'en

ai assez entendu pour être certaine à présent de la vérité. L'abbé a eu une jeunesse ascétique fougueuse de zèle et d'austérité. Ma mère, que je n'ai pas connue, et que mon grand-père m'a toujours dépeinte comme une âme timorée et un cerveau impressionnable, a subi l'ascendant du prêtre qui la confessait. Je savais déjà qu'elle avait perdu la santé et presque la raison dans cette vie d'extase et de terreurs ; mais j'ignorais que le directeur qui n'a pas su ou qui n'a pas voulu guérir l'exaltation maladive de ma pauvre mère fût l'abbé Fervet, et je me demande avec surprise comment je l'ai connu à Paris, comment j'ai entretenu pendant six ans des relations avec lui, sans qu'il m'ait jamais dit avoir connu ma mère. Vous vous demanderez peut-être aussi, monsieur, comment je n'ai jamais parlé de cet abbé à mon père et à mon grand-père. C'est que jusqu'à présent mon père était aussi hostile au clergé que mon grand-père lui-même : le nom d'un prêtre, quel qu'il fût, leur suggérait à tous deux des réflexions ironiques ou malveillantes auxquelles je ne voulais pas exposer le nom de mon ami...

Mon ami ! peut-il l'être encore ? Je rends justice à la sincérité de sa foi, mais je sens que les révélations de mon grand-père et de mon père lui ont fermé l'accès de mon cœur : son silence avec moi sur le passé, l'empire soudain qu'il a repris sur mon père, malgré les préventions de celui-ci , les détours qu'il a employés pour se rapprocher de moi, le silence de ma vieille tante elle-même lorsque je lui parlais de ce directeur de ma conscience ! Il est vrai qu'elle ne l'a connu que par ouï-dire, et qu'elle est brouillée avec les noms au point d'être capable d'oublier le sien propre dans la confusion de ses souvenirs... Elle est fort âgée... Enfin, monsieur, je ne sais plus ce que je dois penser de la conduite de M. Fervet. Je le sais désintéressé, chaste et fervent, voilà tout ce que

je sais ; le reste est un mystère. S'est-il repenti du mauvais effet de sa direction sur ma mère au point de changer pendant plusieurs années son point de vue religieux, et de vouloir par son influence me préserver des mêmes exagérations ? Pourquoi donc aujourd'hui reprend-il les foudres de l'intolérance pour me séparer d'Émile ? Pourquoi veut-il me replonger dans l'isolement du cloître ? Et comment peut-il concilier la rudesse de son zèle avec les petites duplicités ou avec les attendrissements passagers que je remarque en lui ?

J'ai voulu tout vous dire, car je vous appelle à mon secours, et cette longue lettre abrégera beaucoup, j'espère, votre examen de ma situation. Elle est fort cruelle, je vous assure, car je vois mon père sous le joug d'un homme redoutable et peut-être inflexible. Je crains pour mon pauvre grand-père, avec qui l'abbé a exprimé le vif désir de causer, certain, dit-il, de faire tomber ses préventions et de ramener son âme à Dieu. Osera-t-il se présenter de nouveau chez nous malgré ma défense ? Émile, jusqu'à présent si patient, si fort, si confiant envers moi, si prudent avec l'abbé, ne faiblira-t-il pas dans toutes ces luttes ? Non ! mais comme il doit souffrir ! Et s'il allait encore tomber malade ! Et puis vers quelle solution marchons-nous ? Si vous ne nous sauvez pas, puis-je résister à la volonté paternelle, traîner notre nom devant des tribunaux, couvrir ma famille de ridicule ?... Cela m'est impossible... Enfin venez ! Mon grand-père vous appelle aussi et vous attend avec impatience. Quel que soit l'accueil de mon père, souvenez-vous qu'à Turdy, vous êtes chez M. de Turdy et chez moi.

A vos pieds et dans vos bras, monsieur,

LUCIE.

XXVIII.

La trêve était bien près d'expirer lorsque M. Lemontier arrivait à Aix. Son premier soin, après avoir causé avec son fils, fut de le faire partir pour Chêneville, une terre qu'il possédait dans la vallée du Rhône, au-dessous de Lyon; là, le jeune homme recevrait en quelques heures les communications nécessaires. C'était l'époque où, tous les ans, le père et le fils habitaient cette résidence, où Émile avait été élevé et qu'il aimait beaucoup.

M. Lemontier sentait que la présence d'Émile ne pouvait qu'augmenter l'irritation du général et stimuler la vigilance hostile de l'abbé. D'ailleurs, si la lutte de famille prenait quelque échappée au dehors, il ne fallait pas que Lucie fût compromise par le voisinage de l'objet de cette lutte. Émile souffrit beaucoup de s'éloigner du théâtre des événements et de se sentir réduit à l'inaction; mais il comprit la sagesse de son père : il remit son sort entre ses mains et partit, cachant ses angoisses et surmontant sa douleur. Émile avait une grande force de volonté, on a pu en avoir la preuve dans ses dernières lettres. Il n'était peut-être pas ce qu'au temps de Grandisson on eût appelé un jeune homme accompli; mais il était naïf, généreux, enthousiaste, et d'un caractère assez solide pour porter la spontanéité de ses élans. S'il avait les jalousies de l'amour, il savait les renfermer dans les limites de la justice. S'il avait les ferveurs du néophyte philosophe, il n'y mêlait pas le sot orgueil de la dispute, et son père le calmait sans peine, car son père était pour lui le type de la raison et de la bonté.

Madame Marsanne et sa fille quittaient la Savoie. Henri Valmare eût désiré les suivre; mais il sentit qu'il pouvait être utile à M. Lemontier, et il lui offrit de rester. M. Lemontier accepta. Il y avait chez ce jeune homme un fonds de dévouement et d'affection dont il ne se vantait pas, qu'il n'appréciait peut-être pas lui-même, mais que M. Lemontier connaissait bien, et qu'il savait développer en le mettant à l'épreuve. Henri s'établit donc au village du Bourget, sur la même rive du lac où est situé le château de Turdy, et à une courte distance. M. Lemontier se rendit à Turdy, décidé à y passer tout le temps nécessaire et à ne s'en laisser chasser par personne, conformément au désir de Lucie et du grand-père.

Pendant que le siége se posait ainsi, M. Moreali, attentif aux mouvements de ses adversaires, faisait aussi son évolution. Il laissait à Aix son ami le comte de Luiges, qui ne lui eût été de nul secours, et il allait recevoir à Chambéry un auxiliaire important qu'il attendait avec impatience. Cet auxiliaire, cette force de conviction et de volonté qu'il voulait opposer à M. Lemontier, c'était le père Onorio, le capucin romain qui, par son influence, avait renouvelé à sa manière l'âme de Moreali et bien d'autres.

Le portrait de ce religieux se trouve assez nettement tracé dans la lettre onzième de cette collection, écrite par Moreali à mademoiselle La Quintinie. Si le lecteur veut s'y reporter en cas d'oubli[1], il saura aussi bien que nous par quelles épreuves avait passé la croyance de l'abbé, quelles ambitions légitimes et nobles avaient été refoulées et froissées en lui par le joug somnolent de l'infaillibilité papale, ressource puérile, mais unique et dernière, de l'orthoxodie agonisante; quels dégoûts mor-

1. Page 108.

tels il avait éprouvés en se retrouvant, privé de persuasion intime, en face de cette loi aveugle, sourde et muette ; enfin quel désespoir exalté l'avait jeté dans les bras du père Onorio, un des derniers saints de cette orthodoxie ruinée, un esprit passionné, une vie austère, une parole saisissante, mélange d'inspiration et d'égarement, le cynisme enthousiaste de la démission humaine.

Il avait fallu à la vive intelligence de Moreali, à bout d'efforts, le refuge de cette folie sacrée pour ne pas abjurer toute croyance. Il eût fait de vaines tentatives pour accepter la moderne philosophie spiritualiste, confuse encore à bien des égards, mais éclairée d'en haut, née du divin principe de la liberté, nourrie de la notion du progrès et en pleine route déjà vers les vastes horizons de l'avenir. Cette philosophie se personnifiait devant lui dans M. Lemontier et dans son fils. Il était ébloui, effrayé, indigné de la force de cette réaction contre les doctrines de mort du père Onorio, son dernier asile. Il était trop intelligent et trop instruit pour ne pas se sentir débordé et entraîné; cette réaction, on eût pu la paralyser en faisant entrer ses lumières et ses forces dans le domaine de la foi ; mais l'Église ne veut pas de ce concours hétérodoxe, et, comme elle, Moreali avait en lui la haine des hommes libres et des écrits nouveaux, cette robe de Nessus du prêtre qui a vaillamment combattu toute sa vie, et qui meurt torturé, consumé, sans avoir pu vaincre.

Moreali, esprit entreprenant et toujours spontané quand même, était venu en Savoie avec de grandes illusions. Il avait cru triompher aisément des velléités de Lucie pour le mariage. On a vu qu'il comptait fonder un couvent d'hommes en même temps qu'elle fonderait un couvent de femmes, et qu'il voulait donner au père Onorio la direction du premier, se réservant pour lui-

même tacitement celle du second. Il était riche, et le saint-siége l'avait autorisé à fonder son établissement religieux dans ce pays de Savoie, qui pouvait un jour ou l'autre être envahi par l'esprit gallican en se trouvant annexé à la France. Pour traiter de l'achat d'une propriété convenable sans trop donner l'éveil à l'esprit d'opposition que le prêtre suppose toujours déloyal, Moreali s'était fait autoriser à prendre l'habit séculier. On pensait peut-être aussi que les fidèles de Savoie étaient aussi jaloux de leurs intérêts que les autres, et que tout vendeur exploiterait la circonstance.

Ce n'était pas là, dira-t-on, une raison suffisante pour que l'abbé prît tant de précautions et voulût cacher jusqu'à son nom. En effet, il en avait donc une autre. Il l'avait dit à Émile, et il n'avait pas menti. Il craignait, sinon pour ses jours, du moins pour sa liberté d'action, car il avait sujet d'appréhender quelque violent scandale venant entraver ses projets. Ne la connaît-on pas maintenant, cette raison? Il savait que le général La Quintinie lui avait voué de mortels ressentiments, et il se disait que M. de Turdy, malgré son grand âge, n'avait peut-être pas, comme mademoiselle de Turdy, oublié son nom. Il fallait voir Lucie, la convaincre, obtenir par l'enchantement de la parole ce que ses lettres n'avaient pu opérer. Lucie se refuserait peut-être à des rendez-vous, à des conférences mystérieuses. Il fallait pénétrer à tout prix jusqu'à elle. L'abbé avait réussi.

Et pourtant il avait failli échouer. Sa première rencontre avec le général chez mademoiselle de Turdy avait été orageuse. Il avait audacieusement provoqué cette rencontre en se faisant reconnaître et accepter par la vieille tante, après l'avoir fascinée et conquise par ses soins. Ç'avait été l'affaire de peu de jours. Moreali avait d'exquises et chastes séductions dont il connaissait la puis-

sance. Se fiant donc à lui-même de plus en plus, il avait prié la tante de le faire dîner avec le général à l'insu de M. de Turdy et de Lucie. On a vu que le général s'était rendu à l'appel d'un billet mystérieux. Le général avait dîné et passé la soirée avec lui sans le reconnaître. Il ne l'avait pas vu depuis plus de vingt ans, et même il l'avait rarement vu, bien que Moreali eût été l'arbitre secret de ses destinées conjugales.

Vers onze heures du soir, mademoiselle de Turdy étant rentrée dans ses appartements et le général prolongeant la veillée avec l'aimable et pieux séculier qui l'avait convenablement sondé et assoupli depuis quelques heures, Moreali s'était fait raconter la vie et la mort de madame La Quintinie. Il avait vu combien le temps avait amorti cette douleur, et il avait saisi les secrètes opérations de la conscience du général. Longtemps celui-ci s'était reproché la mort de sa femme comme un résultat de sa faiblesse envers le prêtre. Devenu dévot par vanité, pour marcher de pair au sortir du sermon et de la conférence avec certains officiers supérieurs de la vieille roche et pour recevoir les cajoleries des évêques et de leur suite, il avait tout à coup découvert que la mort de sa femme avait été, non celle d'une victime, mais celle d'une sainte, et il s'était fait à ses yeux presqu'un mérite de ce qui avait été si longtemps un sujet d'humiliation et un remords. Moreali le trouva donc suffisamment préparé, et l'abbé Fervet se révéla.

Un sentiment humain, un reste de dignité virile, un dernier battement de cœur pour la femme qu'il avait aimée rendirent le général furieux et menaçant pendant quelques minutes. Moreali, non moins ému, lui offrit sa poitrine en lui disant qu'il mourrait avec joie pour avoir travaillé sincèrement à sauver l'âme de madame La Quintinie. Le général pleura, s'humilia et demanda à

l'abbé de le confesser et de l'absoudre ; ce qui fut fait en l'oratoire du comte de Luiges, à Chambéry, le lendemain matin. L'abbé Fervet n'avait jamais cessé de confesser les hommes.

Dès ce moment, le général, heureux d'avoir trouvé une volonté à mettre à la place de la sienne quand celle-ci chancelait, et un homme de mérite et de science à opposer à ce qu'il appelait l'ergotage philosophique d'Émile, appartint corps et âme à son ancien persécuteur, à son ancien ennemi, à l'homme dont l'influence spirituelle avait failli empêcher son mariage et soulevé depuis, dans son cœur incertain et troublé, des tempêtes d'indignation et de jalousie.

Pendant ces opérations de l'abbé, le capucin était en route. Il était appelé pour prendre connaissance d'une propriété que Moreali avait commencé à marchander et qu'il voulait savoir appropriable aux desseins de l'anachorète. Moreali hésitait maintenant dans la réalisation de ce projet en voyant la résistance de Lucie à un projet analogue ; mais il espérait que l'éloquence fougueuse et l'aspect fascinateur du saint agiraient sur elle.

Le jour de l'expiration de la fameuse trêve imaginée par Moreali pour donner à Onorio le temps d'arriver, un frère quêteur se présenta à la porte du manoir de Turdy. On le fit entrer dans les cuisines. Le général était averti, il ne bougea pas. Misie, habituée aux charités de Lucie et prévenue d'ailleurs par Moreali, qui disposait de ses étroites convictions, alla demander à sa jeune maîtresse ce qu'il fallait donner au religieux mendiant. Lucie était dans la bibliothèque avec M. Lemontier, arrivé depuis peu d'instants. On était en train de servir là le souper du grand-père, qui était assez bien pour sortir de sa chambre, mais encore trop faible pour descendre au salon.

Quand Lucie, tout en causant avec M. Lemontier, eut

envoyé son aumône, Misie revint lui dire que ce pauvre frère était bien fatigué, qu'il avait les pieds en sang, et qu'il demandait à coucher sur une botte de paille dans un coin du vieux château ou des écuries.

« Qu'on lui donne un lit, une chambre, un bon souper et tout ce qu'il voudra, répondit Lucie. »

Et elle se remit à parler d'Émile avec M. Lemontier.

Elle était heureuse de le voir enfin, cet homme d'une sereine intelligence, d'une vaste érudition et d'un caractère aussi pur que son esprit. C'était un de ces persévérants chercheurs de lumière que le vulgaire de tous les temps discute, raille, critique ou injurie, mais qui, plus ou moins d'accord entre eux, creusent en chaque siècle plus profondément le sentier dont l'avenir fait de larges voies. Il n'avait pas l'orgueil de l'apostolat et ne se croyait pas un révélateur. Nulle intelligence n'était plus modeste, nul extérieur plus simple. Sa parole était douce, claire, sans ornements inutiles. Il écoutait plus qu'il ne démontrait. Son esprit était toujours occupé de comprendre afin de juger sans passion et de conclure sans partialité. Et, sous cette tranquillité d'âme, il y avait de la vraie force, un indomptable courage, des trésors de bonté, une patience inaltérable.

Bien qu'Émile eût parlé de son père avec enthousiasme, Lucie ne le trouva pas au-dessous de ce qu'elle avait rêvé, car Émile l'avait avertie de l'étonnante simplicité de ses manières; il lui avait prédit qu'au lieu d'être éblouie, elle serait charmée. Lucie se sentait aussi à l'aise avec M. Lemontier que si elle l'eût toujours connu. Déjà elle l'avait présenté au vieux Turdy, qui l'avait reçu avec une joie expansive, et qui maintenant s'habillait pour venir passer une ou deux heures avec eux avant de retourner à sa chambre de malade.

Le général, avec qui Lucie avait dîné, ne paraissait

pas. M. Lemontier lui fit demander par Misie la permission d'aller le saluer. Le général fit répondre qu'après le souper de M. de Turdy il attendrait le nouvel hôte au salon. M. Lemontier ayant complété toutes les notions que devaient lui fournir Lucie et son grand-père, descendit au salon et y trouva le général flanqué du capucin. Ce n'était pas le moment de causer d'affaires : l'affectation du général à ne pas congédier ce vieillard silencieux et fatigué prouva de reste à M. Lemontier qu'on reculait pour ce jour-là devant les explications.

Mais quel était ce nouveau personnage inconnu à Lucie et qui se trouvait subitement lié avec le général? Un passant, un pèlerin recevant l'hospitalité d'un jour, ou un espion de Moreali? M. Lemontier, qui l'examinait tout en causant de choses d'un intérêt général avec M. La Quintinie, comprit vite que ce n'était ni un passant ni un intrigant, mais une sorte de missionnaire de bonne foi. L'homme était très-vieux ou très-usé par les austérités. Sa figure commune et terne avait tout à coup de grands éclairs sans cause apparente. L'œil éteint tenait assoupies des flammes qui s'échappaient comme des décharges de lumière électrique. Le front très-élevé, serré aux tempes, contrastait dans sa nudité avec le front court et large du général.

Il était vêtu de bure et souillé de poussière, sa peau et ses vêtements différaient peu de couleur. Il exhalait une odeur de terre et d'humidité. Il parlait mal le français et paraissait le comprendre plus mal encore. En revanche, il ne comprenait pas du tout l'italien, que le général s'efforçait de lui parler. Assis près de la fenêtre ouverte, il avait peut-être froid, mais il ne s'en apercevait pas ou ne s'en souciait pas. Il appartenait à ce tempérament insensible ou invulnérable qui est propre aux exaltés, aux martyrs et aux fous.

M. Lemontier observait son profil socratique, évidé pour ainsi dire, comme si la maigreur des jeûnes n'eût laissé en saillie que les lignes osseuses et emporté la trace de tous les instincts. Le front seul avait poussé en hauteur, et par là ce n'était plus Socrate, mais quelque chose de plus et de moins, un Indien, un stylite. Le père d'Émile sentit que l'homme n'était pas méprisable, et il lui parla en bon italien bien rhythmé. Une lueur de satisfaction éclaira les traits du pauvre moine, qui, fourvoyé, ennuyé et résigné, s'était changé en statue.

Il raconta naïvement à M. Lemontier qu'il venait de Frascati, qu'il avait voyagé en chemin de fer, par mer, en diligence et à pied. De tout cela, nul étonnement, nul souci. Du changement de pays et de climats, aucune préoccupation. Nulle remarque sur son chemin. Il avait *marché dans ses pensées,* disait-il; il n'avait rien vu.

« C'est très-beau de marcher ainsi, lui dit M. Lemontier, quand les pensées sont nobles. Vous pensiez à Dieu?

— A Dieu toujours et à beaucoup de petites choses que je demandais à Dieu de m'expliquer.

— Par exemple?

— D'abord pourquoi l'on tient à aller vite, comme si l'on croyait avancer en changeant de place?

— Dieu vous a-t-il répondu?

— Oui, il m'a dit que cela ne servait de rien, et que, la mort demeurant partout, il n'était pas besoin de se hâter pour la rencontrer.

— Et que lui demandiez-vous encore?

— Si les anges voyagent.

— Et Dieu?...

— Dieu m'a dit qu'ils allaient plus vite que la vapeur.

— Aussi vite que la pensée?

— Encore plus vite, plus vite que le mal, aussi vite que la grâce!

— Très-bien! Si le bien va plus vite que le mal, le mal sera donc devancé et réduit à l'impuissance?

— Cela, c'est un mystère. J'y ai songé quelquefois.

— Avez-vous questionné Dieu là-dessus?

— Non, il m'eût dit que cela ne me regardait pas. J'ai un jour à vivre! »

L'entretien continua sur ce ton, M. Lemontier examinant le cerveau de ce moine comme un produit curieux du travail ascétique, le moine répondant par sentences obscures et malignes comme celles d'un sphinx.

C'était au tour du général à ne pas comprendre. Il s'évertuait à saisir un mot dans chaque phrase, se demandant d'où venait à l'homme *subversif* cette audace tranquille d'interroger un saint. Son étonnement devint de la stupeur quand, au bout de vingt minutes, le capucin, qui n'avait pu échanger avec lui dix paroles, et qui lui marquait une extrême froideur, parut s'être pris d'abandon et de sympathie pour M. Lemontier, et, tout en se retirant, lui tendit la main en échangeant avec lui le souhait de *felicissima notte*. Puis il revint sur ses pas et lui demanda si sa fille était malade, qu'il ne l'avait pas vue? Il prenait M. Lemontier pour le père de Lucie, ce que M. La Quintinie avait pu lui expliquer à cet égard ayant été complétement perdu. M. Lemontier ne marqua pas de surprise et profita du *quiproquo* pour s'instruire. Sûr de n'être pas compris du général, qui le suivait la bouche béante, il demanda à son tour au capucin s'il connaissait *la signora Lucia*.

« Non, dit l'autre, mais elle m'a fait l'aumône et accordé l'hospitalité. On dit qu'elle est charitable et pieuse. J'aurais voulu la remercier. On m'a dit qu'elle savait très-bien ma langue, elle aussi.

— Nous y voilà, » pensa M. Lemontier.

Il promit au moine qu'il la verrait le lendemain matin.

« Car vous ne comptez point partir demain? ajouta-t-il.

— Non, s'il est vrai que vous ayez besoin de moi ici, répondit le père Onorio, complétement dupe de son erreur de personnes. Je vais où l'on m'appelle, comme je sors d'où l'on me chasse. On m'a dit qu'un père me réclamait, c'est vous; et qu'un grand-père voulait me battre, où est-il? Me voilà! Qu'il en soit ce que Dieu voudra, mon pauvre corps est à lui et ne vaut pas la peine qu'il le protége. »

Il s'en alla sur cette plaisanterie en souriant d'un air lugubre et doux.

Le général eût bien voulu savoir. M. Lemontier lui fit payer sa réserve en lui répondant d'une manière évasive et en se hâtant de prendre congé de lui jusqu'au lendemain.

« Vous retournez à Aix? dit le général sèchement.

— Non, mon fils n'y est plus, et M. de Turdy m'a engagé à passer quelques jours chez lui.

— Ah! monsieur votre fils?...

— Est allé m'attendre chez moi.

— Alors... nous causerons...

— Quand il vous plaira, général, répondit M. Lemontier en reprenant le chemin de la bibliothèque, où Lucie l'attendait.

— Ce diable d'homme! pensait le général en se couchant. Il était si pressé de parler, et il me semble que ce moine lui en ait ôté l'envie! Pourquoi donc, *sac-à-laine!* ai-je oublié tant que cela l'italien, que je croyais savoir? »

Il s'endormit en feuilletant un vocabulaire de poche à l'usage des commençants.

M. Lemontier conseilla à Lucie de voir et d'écouter le moine, de le laisser catéchiser, et de faire accepter à M. de Turdy la présence de cet apôtre dans sa maison pendant le temps nécessaire.

« Et même ajouta-t-il, il n'est pas impossible que je vous demande de rappeler Moreali. Vous avez peut-être été un peu vite; il eût mieux valu ne pas le chasser. Je suis là, je veille, et je me charge de recevoir tous les assauts. Nous devons, je crois, au lieu d'entretenir les craintes et l'irritation du grand-père, l'amener à sourire de cette vaine persécution et à la laisser s'user d'elle-même autour de lui. Du moment que vous êtes sauvée de l'entraînement religieux, nous sommes tous sauvés. Il ne s'agit plus que de faire avorter les crises sans les trop éviter. Donnez de la gaieté et un peu de malice prudente au grand-père; je vous réponds qu'appuyé sur nous, et sûr de vous désormais, il retrouvera des forces dans ce petit exercice de sa vitalité. »

M. Lemontier ne se trompait pas. Dès le lendemain, M. de Turdy était sous les armes, enchanté d'avoir à travailler, lui aussi, au rachat de la liberté de sa petite-fille, et assez fort pour reprendre ses habitudes.

Le capucin réclama un entretien avec Lucie. On le reçut au salon, toute la famille présente. Là, Lucie refusa d'entendre aucune exhortation secrète, mais elle s'engagea à écouter le moine aussi longtemps qu'il lui plairait de parler, sans que ni elle, ni M. Lemontier, ni son grand-père se permissent un mot d'interruption. Cela ne faisait pas le compte du général, qui craignait que l'orateur n'eût pas ses coudées franches; mais Onorio fit bien voir qu'il ne s'embarrassait de rien et qu'il méprisait profondément les subterfuges. Il était l'antithèse du jésuitisme, il était l'anachorète des anciens jours; il en avait la foi, la vigueur et la science théologique; seulement, cet

homme du passé transporté au XIXe siècle, n'ayant plus sa raison d'être, chantait dans le vide, et l'écho de sa voix retournait sur lui-même sans rien ébranler de solide au dehors.

Il parla avec une grande abondance de cœur pourtant, car il avait personnifié Dieu à son image; il s'entretenait avec lui d'égal à égal, tantôt avec une tendresse touchante, tantôt avec une trivialité comique. Il aimait ce Dieu de sa façon à l'exclusion absolue et complète de tout être réel. Il dialoguait avec lui à la manière des sibylles, répétant ses réponses sans nul souci de les rendre ridicules en les traduisant mal à l'assistance, se livrant à une pantomime comique parfois et parfois sublime de persuasion et de simplicité. Il a dit des choses admirables et des choses révoltantes. Il fut éloquent et puéril. Le vieux Turdy riait à son aise; l'orateur n'y faisait pas la moindre attention. Le général admirait de confiance, devinant au geste et à l'inflexion apparemment que tout devait être magnifique. M. Lemontier était attentif, et, quand il y avait à louer, il laissait échapper un mot d'approbation qui étonnait grandement le général. Lucie était grave et triste; elle sentait profondément le néant de cette doctrine de mort dont un représentant sincère et courageux lui disait le dernier mot. Elle avait traversé avec dégoût les transactions de mauvaise foi de la propagande, elle entendait maintenant la parole d'orthodoxie, le *De profundis* de l'humanité, la négation de la vie divine. On ne déserte pas sans un reste de frayeur et de regret l'autel refroidi dont on a longtemps couvé la flamme et guetté le réveil. Ce regret fut le dernier. Quand le capucin eut fini de prêcher le renoncement absolu, elle lui dit simplement :

« Je vous remercie, père Onorio, vous m'avez ramenée au vrai Dieu! »

Le grand-père et M. Lemontier l'avaient comprise. Le capucin, exténué de fatigue, se retira en bénissant l'assistance. Le général crut triompher; il prit le bras de M. Lemontier et l'emmena dans le jardin.

« Eh bien, lui dit-il, est-ce que ce n'est pas concluant, ce que vous venez d'entendre?

— Concluant pour le suicide, répondit M. Lemontier.

— Comment? quoi? il a parlé sur le suicide? »

M. Lemontier résuma clairement le discours du capucin et en fit toucher du doigt toutes les conséquences au général.

« La plus grave, ajouta-t-il, serait que mademoiselle La Quintinie eût été persuadée sans retour, car elle se ferait religieuse dès demain. Est-ce votre intention qu'il en soit ainsi, général?

— Non pas, *sac-à-laine!* jamais!... Mais croyez-vous réellement que ce moine, au lieu de lui parler raison, lui ait conseillé de faire des vœux?

— Il nous l'a conseillé à tous, et à vous tout le premier.

— A moi! à moi! Moi, me faire capucin?...

— Au nom de la logique, certes.

— Mais vous vous moquez ?

— Je vous donne ma parole d'honneur que tout ce que nous faisons sur la terre est péché au dire de ce prédicateur. Votre habit propre et commode est un péché, le dîner sain et copieux que vous prendrez tantôt est un péché. Votre santé, votre activité, votre autorité, votre prière, votre croyance, votre affection paternelle, votre fille elle-même, tout est péché en vous et autour de vous.

— Eh bien, alors... que veut-il donc que je devienne?

— Ce qu'il est lui-même, un spectre, un cadavre, rien!

— Tenez, monsieur Lemontier, reprit le général en arpentant les allées à grands pas, je sais qu'il y a des exagérés;... il y en a partout!... Vous êtes un libéral!... Vous savez bien qu'il y a des jacobins?... On m'avait vanté ce moine comme très-éloquent...

— Il l'est.

— Il paraît, vous l'avez applaudi; mais vous ne l'avez pas goûté pour ça, et ce n'est pas l'homme qu'il fallait. Je vais le renvoyer...

— Je doute que M. de Turdy y consente. Cette éloquence l'a diverti...

— Oui, c'est un athée, lui! il a ri tout le temps! Il ne faut pas que la religion prête à rire!

— Vous eussiez ri de même... si vos oreilles eussent été plus habituées à l'accent campanien du prédicateur.

— Ah! il a un accent particulier, n'est-ce pas? C'est donc cela que je perds un peu de ce qu'il dit! Ah çà! il a donc été... grotesque?

— Oui, mais avec beaucoup d'esprit, et à dessein. Cette verve italienne soutenait son raisonnement. Il raillait les incrédules, les ambitieux, les chrétiens tièdes, tous ceux qui prétendent faire leur salut sans renoncer aux biens de ce monde et aux douceurs de la famille. Il les contrefaisait plaisamment, et, prenant ensuite les foudres du Dieu de Job, il les pulvérisait et les foulait aux pieds. Il appelait le diable à son aide, et Dieu commandait à Satan de torturer dans l'éternité ces âmes froides ou perverses. Il y avait du Dante et du Michel-Ange parfois dans sa vision de l'enfer. C'était fort beau, je vous assure, et j'aurai du plaisir à l'entendre encore.

— Ça ne vous fait donc rien, à vous? vous ne croyez à rien?

— Je crois en Dieu, général; mais, pas plus que vous, je ne crois au diable. »

Le général ne répondit pas. Il pensait à sa femme, que la peur de l'enfer avait tuée. Il se demandait à lui-même s'il y croyait. — L'image d'un démon armé d'une fourche se présenta devant lui; il crut voir un Kabyle et chercha à son côté désarmé son sabre pour taillader ce gringalet. Puis il sourit, et dit à M. Lemontier :

« Non, je ne crois pas au diable; c'est un épouvantail pour les capons ! »

Puis, un peu mortifié de cette concession où M. Lemontier l'avait entraîné, il reprit avec humeur:

« Mais tout cela est en dehors de nos affaires, monsieur Lemontier, et nous en avons de sérieuses à régler.

— Je le sais, général, et je suis venu ici pour m'entendre avec vous.

— Nous entendre, je ne demanderais pas mieux, *sac-à-laine!* vous ne me déplaisez pas : vous me paraissez un homme bien élevé et de bon sens, Émile est un gentil garçon;... mais c'est un exalté, et nous ne pourrons jamais nous entendre. Voilà, j'ai dit.

— Laissez-moi dire à mon tour.

— Qu'est-ce que vous pouvez dire? Je vous connais bien... Je ne vous ai pas lu, je ne suis pas un savant; mais on m'a parlé de vous, vous êtes aussi entêté que moi, vous n'abjurerez pas plus vos erreurs que je ne ferai fléchir mes croyances.

— Nous ne fléchirons ni l'un ni l'autre; nous laisserons nos enfants complétement libres.

— Vous n'empêcherez pas ma fille de pratiquer?

— Je m'y engage de la part d'Émile.

— Ah! voilà quelque chose de gagné! vous êtes plus sage que lui, je le disais bien! mais...

— Mais quoi, général ?

— Vous la détournerez de ses devoirs; vous y tra-

vaillez déjà, vous êtes ici pour ça. Hein, vous voyez ! on ne m'en fait pas accroire, à moi !

— Permettez, général, reprit M. Lemontier avec fermeté ; si je devais travailler à modifier les idées de mademoiselle La Quintinie, je m'en attribuerais le droit, n'en doutez pas, et ce droit-là, Émile ne pourrait jamais l'aliéner non plus pour son compte ; mais nous n'agirions pas à la manière des catholiques ; nous laisserions à Lucie liberté absolue d'écouter, de lire, d'examiner toutes les instructions et toutes les exhortations contraires aux nôtres. D'où viennent les erreurs invétérées selon nous? Des croyances sans examen possible, sans discussion permise. Que les prêtres parlent et qu'ils nous laissent parler, nous ne demandons pas autre chose.

— Cependant... Émile lui a déjà persuadé de renvoyer d'ici son directeur de conscience, un homme excellent, dévoué... qui l'autorise à se marier, pourvu que le mariage soit chrétien et convenable.

— Je vous jure, monsieur, que mon fils n'a rien conseillé à mademoiselle La Quintinie, et que M. l'abbé Fervet...

— Vous savez son nom ?

— Oui, général, je sais beaucoup de choses qui le concernent, et la preuve que, tout en travaillant à combattre son influence, je ne désire pas l'empêcher de travailler contre la mienne, c'est que j'ai demandé à M. de Turdy de lever la sentence de bannissement, et à mademoiselle Lucie de faire bon accueil à votre protégé.

— Est-ce vrai?... Allons ! c'est agir en galant homme, il n'y a pas à dire ! Je vais conseiller au capucin de déguerpir et faire prier l'abbé de reparaître.

— Quant au capucin, dit M. Lemontier avec une malice grave, prenez garde !... M. l'abbé Fervet comptait

beaucoup sur lui, et mademoiselle La Quintinie a peut-être le désir de l'entendre encore. »

Le général s'oublia.

« Au diable le capucin ! s'écria-t-il. C'est un vieux fou qui n'aura pas compris les instructions de l'abbé, ou qui aura voulu faire à sa tête !... Mais comment savez-vous de quelle part il venait ici ?

— Le bon père me l'a dit lui-même.

— Allons ! c'est un âne ! » grommela le général entre ses dents.

Il courut écrire à l'abbé, et chargea le père Onorio de lui porter la lettre. En même temps, pour s'en débarrasser, il lui donna quelques louis que le saint regarda avec un sourire d'étonnement et jeta sur la table en disant :

« Je ne suis pas de ceux qui vendent la parole de Dieu. J'ai besoin de cinq sous pour ma journée, on me les a donnés, et je vous remercie. »

Il prit la lettre, son bâton, sa besace et partit pour Aix, où Moreali lui avait annoncé qu'il le retrouverait.

Moreali était un vivant bien différent de ce mort. Il n'était pas cuirassé contre les outrages. Celui qu'il avait reçu de Lucie, malgré le soin qu'elle avait pris de l'adoucir en le reconduisant et l'humilité qu'il avait réussi à lui montrer, saignait au fond de son cœur. Il avait la volonté de faire prédominer en lui l'esprit de charité ; mais il n'était déjà plus assez homme pour aimer réellement, et l'était encore trop pour ne pas haïr. Le père Onorio vit qu'il reculait devant l'humiliation de retourner à Turdy après en avoir été chassé.

« Que tu es encore loin de l'état de perfection, mon pauvre *monsignore !* » lui dit-il.

Il l'appelait ainsi pour le railler de son reste d'attache au monde.

« Tu as encore besoin de lutter, pour ne pas bouder

et regimber ! Tu ne travailles point, tu te laisses vivre au gré du diable ! J'ai été comme toi ; mais je prenais les bons moyens, je me mortifiais, je portais le cilice... Toi, tu as toujours la peau fine et les mains blanches. Tu attends les tentations, au risque d'y céder, et, quand elles viennent, elles te trouvent désarmé ! Je te le dis : tant que tu n'auras pas détruit sans retour la sensibilité du corps et de l'esprit, tu souffriras sans profit et sans honneur. »

Selon le père Onorio, l'état de perfection, celui qui a été préconisé par les ascètes, et qui représente à leurs yeux la véritable orthodoxie, le premier degré de la sainteté, c'est d'arriver à ne plus être capable ni de pécher ni de mériter. On devient une chose, la chose de Dieu. Il vous éprouve, on le met presque au défi de vous faire crier, tant on est endurci contre toute souffrance humaine, physique ou morale. Il peut aller jusqu'à vous ôter la foi, comme une trop grande compensation et une trop vive jouissance : on se résigne, on se passe de foi, on devient stupide, tant que dure l'épreuve ; mais, pour subir sans péril cette épreuve décisive, il faut avoir si bien détruit en soi le goût et la faculté de pécher, que Satan ne puisse rien contre vous. C'est la victoire de saint Antoine, c'est un nouveau degré de sainteté.

Ainsi ces hommes admettent pour eux une loi de progrès, comme nous la réclamons pour les sociétés ; mais quel étrange progrès à rebours est le leur !

Moreali avait adopté cette doctrine, il se débattait au seuil de la pratique. Il avait eu trop de passions et il avait encore trop d'intelligence pour se plier jusqu'à terre.

« Ne me demandez pas de m'humilier devant la jeune fille, dit-il. Devant le vieillard, devant le philosophe, soit : j'essayerai ; mais elle ! je ne le puis, c'est aller contre la loi de Dieu !

— *Monsignore*, reprit le moine, il n'y a rien à faire avec toi. La chair et le sang te tiennent. Je m'en retourne à Frascati.

— Non, dit Moreali, j'obéirai, je traverserai ce lac... sitôt qu'elle m'aura écrit elle-même !

— Ah ! comme tu l'aimes, gibier de Satan ! reprit le moine avec l'accent ironique d'un profond mépris. Allons, cède-moi ton oratoire, je vais me prosterner là, et je t'avertis que j'y resterai douze heures, douze jours, s'il le faut, sans bouger. Je m'offre pour toi en sacrifice, je ne me relèverai que quand tu m'auras dit : « J'y ai « été ! »

Et il se jeta par terre de sa hauteur devant un autel portatif que Moreali cachait dans une petite chambre pour faire ses dévotions, quel que fût son domicile.

Le bruit de ces vieux os qui résonnaient et semblaient craquer sur le carreau fit tressaillir Moreali. Il releva le moine.

« J'y vais, dit-il, j'y vais sur l'heure ! Prie pour moi, mais ne m'attends pas ; j'y resterai peut-être, mais je te jure que j'y vais. »

M. Lemontier s'était entendu de nouveau avec Lucie et son grand-père. Il leur avait annoncé Moreali, il les avait décidés à le voir, à l'entendre, à lui laisser la prédication libre. Cette liberté était la légitimation et la garantie de celle que M. Lemontier aurait lui-même de répondre à Moreali et de tenir tête au général. Le vieux Turdy comprit tout et surmonta ses répugnances. Moreali avait désiré un entretien particulier avec lui. Il fallait savoir le but de Moreali afin de le déjouer, si c'était un but perfide. M. Lemontier n'avait pas oublié la remarque sur laquelle Henri Valmare avait appelé son attention. Moreali était-il influencé par des sentiments personnels

incompatibles avec la gravité de son âge et les prescriptions de son état ?

Henri venait d'arriver à Turdy, où on le retenait à dîner presque tous les jours, quand Moreali se présenta. M. Lemontier engagea Henri à tout observer avec le plus grand calme, surtout dans les moments où lui-même, accaparé par le général ou distrait par quelque autre soin, serait forcé de perdre de vue la contenance de l'abbé. Il lui recommanda encore, si ses soupçons se confirmaient, de n'en faire part qu'à lui seul et de n'en rien écrire à Émile.

Moreali approcha prudemment. Il s'arrêta à la grille du manoir et envoya deux cartes à M. de Turdy et à Lucie, afin qu'ils ne pussent lui reprocher d'être entré sur la seule invitation du général. Lucie prit le bras de M. Lemontier et alla elle-même recevoir Moreali.

« Vous venez en chrétien, monsieur, lui dit-elle; soyez le bienvenu. Mon grand-père regrette d'avoir méconnu vos intentions; mais voici un nouvel ami, M. Lemontier, qui l'a calmé et persuadé. Je suis aussi heureuse d'avoir à vous faire rentrer ici que j'ai eu de chagrin à vous en faire sortir. »

Moreali s'inclina. La présence de M. Lemontier lui coupa la parole : il sentit qu'il le haïssait; Émile ne lui avait pas inspiré d'aversion. Il se remit vite. Il fut digne, poli avec ses hôtes, froid et comme dédaigneusement généreux envers Lucie. On servait le dîner; on l'invita à rester, et, en attendant le dernier coup de cloche, il se promena au fond du jardin avec le général. Il vit bien vite que celui-ci avait énormément faibli en son absence. Le général se plaignait du capucin, il rendait justice à l'esprit de tolérance de M. Lemontier, à la bonhomie sans rancune du grand-père, à la discrétion d'Émile, qui était parti afin de ne blesser personne, à la docilité de

Lucie, qui ne se refusait à aucune tentative de conciliation, à Henri Valmare, qui avait été initié malgré lui à des dissentiments fâcheux, mais qui était un caractère sûr, un garçon discret. Bref, le pauvre général eût bien voulu être content de tout le monde et ne pas pousser plus loin sa résistance. N'était-ce pas assez d'avoir obtenu que Lucie, en épousant Émile, fût libre de pratiquer!

« Vous êtes facilement dupe, monsieur le général! répondit Moreali. Cela ne doit pas étonner de la part d'un caractère chevaleresque comme le vôtre; mais les devoirs austères de mon état m'ont appris à connaître les ruses de l'incrédule et les transactions des mauvaises consciences. Si M. Lemontier accorde toute liberté à sa future belle-fille, c'est parce qu'il sait déjà qu'elle a abjuré cette liberté entre les mains de M. Émile.

— Si je le croyais! fit le général déjà empourpré de colère; mais supposez-vous à ce petit Émile tant d'ascendant sur elle? Elle ne l'aime pas, elle ne m'a jamais dit qu'elle l'aimât. Elle ne tient point à lui! Elle est femme, elle s'amuse de l'obstination de cet original-là, qui prétend l'obtenir de moi malgré elle et malgré vous. Elle est flattée de la démarche et de l'insistance du père,... qu'elle tient en grande estime pour ses talents. Elle est instruite, c'est une liseuse, elle aime les beaux esprits. Et puis elle se plaît à m'inquiéter et à me taquiner à présent. Elle se tient sur la réserve, elle m'en veut de la scène de l'autre soir. J'ai été un peu emporté, je m'en accuse et m'en confesse; mais vous entendez bien que je ne peux pas lui en demander pardon. Un père est un père, il ne peut pas plus avoir de torts envers ses enfants qu'un chef envers ses inférieurs.

— C'est ma conviction! reprit vivement Moreali. C'est la loi de Dieu qui prime toutes les lois humaines. L'esprit révolutionnaire a en vain restreint et annulé en

quelque sorte dans ses codes l'autorité paternelle : elle subsiste en son entier dans la conscience du vrai chrétien. Mademoiselle La Quintinie invoquera sans doute contre vous ces lois civiles qui ont assigné un âge de majorité, c'est-à-dire d'impunité, aux enfants rebelles...

— Jamais! s'écria le général, rendu à ses instincts de despotisme; je la tuerais plutôt!

— Ne parlons pas de tuer, reprit en souriant Moreali; sachons nous faire obéir sans éclat et sans violence. Mademoiselle La Quintinie est aux prises avec les suggestions de l'esprit du siècle, avec Satan lui-même.

— Oui, oui, dit le général, qui eût bien voulu concilier ses propres opinions entre elles; Satan, c'est le siècle, vous l'avez dit; c'est la Révolution!

— Eh bien, elle est chez vous, la Révolution! reprit Moreali. Elle ronge votre famille au cœur, et vous lui avez ouvert la porte. M. Lemontier est un de ses brandons; il est lancé sur votre maison, il la dévorera jusqu'au scandale, et déjà votre fille est atteinte. Qu'elle aime ou non le jeune homme, elle veut faire acte d'indépendance; elle se sépare de vous aujourd'hui, demain elle se séparera de l'Église. Tenez, monsieur le général, je n'ai plus rien à faire ici, moi; je suis dédaigné, méprisé. C'est tout simple! que suis-je pour mademoiselle Lucie? Ah! qu'un ami pèse peu dans la conscience qui a méconnu déjà la voix du sang! C'est à vous de voir si vous voulez tomber dans ce discrédit devant Dieu et devant les hommes, d'avoir courbé la tête sous le vent révolutionnaire et d'avoir fait alliance intime avec les ennemis de la religion et de la société. »

Moreali avait touché juste. Le *qu'en dira-t-on* conservateur et dévot était bien plus sensible au général que le fait. Quand Moreali le vit ranimé, il le calma. Ils se parlèrent à voix basse, discutant un plan de conduite.

Quand le dîner les appela, ils étaient d'accord sur tous les points.

Le dîner fut un peu égayé par l'esprit d'Henri Valmare et la sérénité maligne du vieux Turdy. M. Lemontier se gardait bien des airs de triomphe. Il observait l'enjouement refrogné du général et lisait dans son attitude grosse d'orages l'effet de sa conférence avec Moreali. Quant à ce dernier, il s'observait si bien, qu'il fut impossible de surprendre un regard de lui dirigé vers Lucie, l'ombre d'une émotion quelconque au son de sa voix ou au frôlement de sa robe.

Après le dîner, on marcha un peu, puis on entra au salon. Henri resta dehors avec M. Lemontier, et le vieux Turdy provoqua une explication entre le général et sa fille en présence de l'abbé. Il la provoqua bénignement, disant qu'il aurait lui-même voix au chapitre et rien de plus, qu'il fallait entendre toutes les raisons, que celles de l'abbé pouvaient avoir leur poids sur l'esprit de sa petite-fille, et qu'il ne voulait plus, lui, s'opposer à ce qu'elles fussent écoutées dans tout leur développement. Il ajouta que, si ces raisons persuadaient Lucie, il retirerait son opposition. Il allait exiger que son gendre assurât la même autorité à la décision de Lucie, lorsque Moreali se leva.

« Monsieur de Turdy me fait, dit-il, une position qui m'honore et dont je lui suis reconnaissant; mais, en dehors de l'autorité paternelle, je ne reconnais ici aucune autorité directe. La mienne est tellement nulle, que je me récuse. Je ne me suis présenté ici que pour demander humblement pardon à M. de Turdy de lui avoir déplu. Ce pardon m'est généreusement accordé, je n'ai plus qu'à me retirer sans vouloir courir le risque de lui déplaire encore.

— Vous ne me déplairez pas, monsieur, reprit le

vieillard, puisque c'est moi qui vous provoque à parler. Si vous vous y refusiez, je croirais que vous agissez sans franchise et que vous vous réservez d'influencer secrètement le général sans vous compromettre auprès de moi.

— Ce serait m'attribuer, dit Moreali, l'ascendant d'un esprit fort sur un esprit faible, et vous ne ferez, monsieur, ni cet affront au caractère du général, ni cet honneur à mon mince mérite. »

M. Lemontier entra fort à propos, le vieux Turdy allait perdre patience. Évidemment, Moreali voulait brouiller les cartes. M. Lemontier sut apaiser tout le monde, mais il ne put engager l'abbé à exprimer son opinion. Lucie fut indignée de cette démission perfide.

« Vous ne réussirez pas, dit-elle à M. Lemontier, à faire parler un oracle qui ne croit plus en lui-même. M. Moreali sent que sa cause n'est pas bonne, puisqu'il l'abandonne. »

L'œil du prêtre s'enflamma de colère, mais sa voix fut calme et son ton obséquieux et railleur.

« Il n'y a pas ici, dit-il, de cause qui me soit personnelle. Il n'y a que celle du devoir qui est la soumission filiale. Que je déserte ou non cette cause par mon silence, vous ne la gagnerez jamais devant Dieu, mademoiselle La Quintinie, et, comme vous savez cela aussi bien que moi, il est de toute inutilité que je vous le rappelle. »

Lucie provoquée fut sévère. Ce n'était peut-être pas ce que la prudence eût conseillé; mais M. Lemontier ne lui avait pas recommandé la dissimulation. Il voulait, au contraire, qu'on forçât l'ennemi à la franchise. Lucie s'en chargea vigoureusement.

« Monsieur l'abbé, dit-elle, si en ce moment, au lieu de me prononcer pour le mariage, je me prononçais pour

le cloître, mon père s'y opposerait : que me conseilleriez-vous ?

— D'obéir à votre père, répondit l'abbé avec précipitation et comme se mentant résolûment à lui-même.

— Mais vous m'aideriez pourtant à vaincre sa résistance ?

— Je me jetterais à ses genoux pour qu'il vous laissât chercher n'importe dans quel état les voies du salut; mais il est des routes qui ne conduisent les âmes qu'à leur perte, et vous n'attendez pas de moi que je supplie votre père de vous les ouvrir. »

Le vieux Turdy allait répliquer.

« Entendons-nous bien, dit avec douceur M. Lemontier. M. l'abbé ne regarde pas le mariage en lui-même comme une voie de perdition : il estime mieux la voie du renoncement, c'est son droit; mais ce qu'il proscrit, c'est le mariage avec un hérétique, et mon fils est un hérétique à ses yeux.

— N'en faites-vous pas gloire, monsieur? reprit l'abbé.

— Non, monsieur, il n'y a aucune gloire à protester contre une loi qui condamne l'esprit d'examen. C'est un devoir très-simple pour ceux qui croient que Dieu veut être compris librement, afin d'être librement aimé.

— Je ne me laisserai entraîner à aucune controverse, dit l'abbé. Je suis venu ici avec le ferme dessein de ne blesser aucune opinion et de ne blâmer aucune personne. Vous me permettrez de garder mes convictions, puisque je refuse d'attaquer les vôtres.

— Ce n'est point là votre mission, reprit Lucie; vous devez chercher à persuader et ne pas tant ménager des amours-propres dont nous faisons tous si bon marché devant vous.

— Le fait est, ajouta M. de Turdy, que le capucin

d'hier l'entendait mieux. Il nous a dit notre fait sans s'embarrasser d'être raillé ou jeté par les fenêtres. Il m'a fait rire; mais, en me traitant de charogne et de fumier, il ne m'a point fâché, et il a emporté mon estime, tant la bonne foi est une belle chose! »

L'abbé sentit le trait, il ne broncha pas, et chercha son chapeau pour se retirer.

« Encore un mot, monsieur l'abbé, dit le général, qui recommençait à s'effrayer de rester seul; ne désiriez-vous pas un entretien particulier avec M. de Turdy? Vous savez qu'il est assez bien portant pour s'y prêter, et qu'il ne refuse plus...

— Je sais que M. de Turdy a cette extrême bonté pour moi, répondit Moreali avec l'humilité hautaine dont il ne s'était pas départi un seul instant; mais cet entretien serait sans objet à présent. Il m'accusait... de fanatisme. Je suis heureux de lui avoir prouvé par ma réserve et de lui montrer par ma retraite que je n'entends pas livrer bataille contre les opinions qui prévalent ici. »

Il salua et partit. M. Lemontier sentit que l'ennemi se dérobait. Il espéra un instant que cette défection rendrait le général plus traitable. Ce fut le contraire. On lui avait fait la leçon, il se monta pour en finir plus vite, et signifia à Lucie que sa décision était inébranlable. Lucie s'anima et déclara encore de son côté que, si elle n'épousait point Émile, elle ne se marierait jamais.

« C'est comme il te plaira, répondit le général irrité. Tu attendras ma mort, et, comme j'ai l'intention de ne pas finir de sitôt, tu auras le temps de faire tes réflexions. Je regrette que tout cela se dise devant vous, monsieur Lemontier. Vous l'avez voulu, je n'en suis pas moins votre serviteur; mais je ne peux pas céder. Vous vous consulterez pour voir si vous pouvez céder vous-même. C'est l'unique solution possible. »

Il se retira, et Lucie, héroïque et tendre avec son grand-père, l'embrassa en souriant.

« Ne vous tourmentez pas, lui dit-elle; ceci est le paroxysme de l'énergie de mon père. Vous savez bien qu'après les grandes explosions, les grandes lassitudes le prennent. Encore quelques jours de patience, et il cédera. »

Mais, quand elle eut reconduit le vieillard à sa chambre, elle revint à M. Lemontier, et se jetant dans ses bras, elle fondit en larmes.

« Mon ami, je crois que tout est perdu, lui dit-elle. Si l'abbé est parti, c'est parce qu'il s'est assuré que mon père ne faiblirait plus.

— Courage! lui répondit M. Lemontier; je n'abandonne pas la partie, moi! »

Le général n'avait pas la dose de fermeté que lui attribuait Lucie, et l'abbé n'avait point compté qu'il l'aurait. Il avait tourné l'obstacle, il s'était réservé d'agir seul.

Le lendemain matin, Lucie apprit avec stupeur que son père était parti dans la nuit. On lui remit une lettre de lui ainsi conçue :

« Ces luttes me fatiguent et me dégoûtent. Je retourne à mon poste, où le devoir me réclame. Puisque vous avez disposé de votre cœur sans mon aveu, je cède, mais sous une condition expresse : M. Lemontier quittera le château de Turdy, et vous entrerez aux Carmélites. Vous y passerez un mois dans une claustration absolue. Si, après ce temps écoulé, à l'abri des mauvais conseils et des funestes influences, vous persistez dans votre choix, je vous donne ma parole de n'y plus apporter d'obstacles.

« A.-G. LA QUINTINIE. »

Lucie eut d'abord un élan de joie ardente, puis une

peur froide, sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle redoutait. Elle se débattit contre cet instinct de pusillanimité. Elle savait bien que son père était devenu un peu perfide ; mais il engageait sa parole, il en remettait le gage entre ses mains, il signait sa lettre. Elle se reprocha son doute et courut trouver M. Lemontier.

« Cette épreuve ne serait rien pour moi seule, lui dit-elle, mais je la trouve atroce pour mon grand-père et pour Émile ; mon père n'eût point imaginé cela. Ah ! mon ami, l'abbé Fervet me fait peur ! le voilà qui aime à faire souffrir !

— Lucie, répondit vivement M. Lemontier, qu'est-ce que c'est que cette claustration des carmélites ? Les prêtres ont-ils le droit de franchir la grille ?

— Non, aucun sans exception.

— Mais, le jour où vous chantiez dans cette chapelle, M. Moreali...

— Il était dans le chœur extérieur, séparé du nôtre par une grille et un voile.

— Mais au confessionnal ?

— Un mur sépare la pénitente du prêtre. D'ailleurs, je ne me suis jamais confessée à l'abbé Fervet, et je ne me confesserai plus à aucun prêtre.

— Jamais ?

— Jamais ! cela ferait souffrir Émile. Mais pourquoi me faites-vous ces questions-là ? Que craignez-vous pour moi ?

— Je ne sais, répondit M. Lemontier, qui répugnait à soupçonner l'abbé, et qui ne voulait pas éclairer Lucie sur certains dangers dont elle n'avait certes jamais conçu la pensée ; nous voici aux prises avec deux hommes bien différents l'un de l'autre, mais fanatiques tous deux : l'abbé qui regarde la souffrance comme un moyen de salut, le capucin qui dirait avec une parfaite douceur :

« Tuez-la, si elle est en état de grâce! » Ils ont peut-être des complices de leur folie et des ministres dévoués de leurs audaces. Je me demandais si, à l'insu de votre père, ils ne pourraient pas vous enlever et vous faire transférer dans un autre couvent qui serait pour vous une véritable prison où votre père lui-même aurait de la peine à vous découvrir. Je m'exagérais sans doute le danger. On n'enlève ainsi que les personnes qui s'y prêtent par leur faiblesse et leur crédulité. Pourtant... je ne suis pas tout à fait sans inquiétude. On peut vous obséder, vous irriter au point de vous rendre malade... et les malades sont sans défense.

— Oui! répondit Lucie : ma mère!...

— N'acceptez donc pas les conditions du général, reprit M. Lemontier; proposez-lui-en d'autres, auxquelles nous réfléchirons ensemble aujourd'hui. Gagnons du temps, et ne montrez pas l'impatience d'une solution trop prompte.

— Ah! mon ami, répondit Lucie, je vous remercie de ce conseil. Que deviendrait mon grand-père sans vous et sans moi? Je vous l'aurais laissé avec confiance... ou bien à Émile! Mais on exige que vous partiez, et certes on ne veut pas qu'Émile revienne. Émile cependant ne me trouvera-t-il pas bien lâche de reculer devant quelques semaines de prison quand le consentement de mon père est à ce prix?

— Émile pensera, comme moi, qu'en fait de couvent il faut se rappeler ces vers de La Fontaine :

> Je vois fort bien comme on y entre,
> Et ne vois point comme on en sort.

Ne parlez pas de cette lettre au grand-père; je vais tâcher de voir et de pénétrer M. Fervet. »

M. Lemontier se rendit à Aix et y trouva l'abbé avec

le père Onorio. Ce dernier fut pour lui une providence. Incapable de mentir et de louvoyer, il déjoua toute l'habileté de Moreali, qui voulait se tenir sur la réserve, et il déclara qu'à la place du général (il était maintenant désabusé de son erreur de personnes) il aurait conduit sa fille au couvent de force, que là il l'aurait confiée aux carmélites et soumise chez elles à un régime analogue à la prison cellulaire, que l'on aurait bien vu alors si l'on n'avait pas les moyens d'éluder et de braver les lois révolutionnaires qui prétendent protéger et délivrer les filles majeures. Pour lui, il se souciait fort peu de ces lois païennes et socialistes; il était prêt à prendre toute la responsabilité de la révolte, de tous les prétendus crimes et délits que les tribunaux se flattent d'atteindre. Il ne s'en cacherait pas. On pouvait l'envoyer en prison, au bagne, à l'échafaud, il irait en riant; et, si cela ne servait à rien, si, après avoir gagné du temps et tenté de réduire le corps et l'esprit de la pénitente par des rigueurs salutaires, on n'avait pas fait sortir d'elle le démon qui l'obsédait; si enfin la force publique la réintégrait à son domicile, alors on s'en laverait les mains, on n'aurait rien négligé pour la sauver et pour être agréable à Dieu.

Il fit cette virulente sortie au grand déplaisir de l'abbé, qui voyait le danger de dévoiler ainsi ses plans; mais il la fit, et nul ne pouvait l'empêcher de la faire. Habitué à tonner du haut de la chaire et à voir son auditoire de paysans romains frissonner sous les foudres de son éloquence, le capucin n'admettait pas l'idée qu'il pût donner des armes contre lui, ou que l'on osât s'en servir.

M. Lemontier sourit de l'aplomb de ce Barbe-Bleue tonsuré qui comptait lui faire peur; mais ce qui le frappa, ce fut l'anéantissement de l'abbé, qui n'osait contredire son maître et qui s'efforçait à peine d'atténuer l'exubérance forcenée de ses menaces. Mis au pied du mur

autant par le capucin que par M. Lemontier, il avoua qu'un austère régime de piété attendait mademoiselle La Quintinie aux Carmélites ; mais il se défendit d'avoir tendu aucun piége. Le général n'avait-il pas annoncé à sa fille qu'elle aurait à subir l'épreuve d'une claustration absolue ? Quant à la duré de l'épreuve, il ne partageait pas, il n'avait jamais partagé, disait-il, l'idée de la prolonger contrairement au gré du général. Il l'avait fixée à trois mois, et il se flattait qu'au bout de ce temps mademoiselle La Quintinie serait complétement revenue au sentiment de ses devoirs.

« Trois mois ! s'écria M. Lemontier frappé de surprise. Le général a-t-il deux paroles ? la sienne et la vôtre ? Il n'a demandé qu'un mois, un seul, entendez-vous ?

— Vous faites erreur, dit Moreali, vous avez mal lu.

— Non pas ! l'écriture du général est fort lisible, » reprit M. Lemontier en tirant la lettre de sa poche.

La lettre ne présentait pas d'ambiguïté. Au moment d'écrire le chiffre convenu sans doute avec l'abbé, le courage avait manqué au général, l'amour paternel avait parlé plus haut que le prêtre, peut-être aussi la crainte que Lucie, épuisée par une lutte trop longue, ne reprît en désespoir de cause l'envie de se faire religieuse.

Cette défection de M. La Quintinie mortifia l'abbé, qui se mordit les lèvres. Le capucin haussa les épaules avec mépris et demanda qu'on lui traduisit la lettre. Quand il vit que le général y donnait sa parole d'honneur de céder au bout d'un temps déterminé, il fut indigné et demanda à l'abbé si cela était convenu avec lui. L'abbé avoua qu'il avait fait cette transaction avec les scrupules du général.

« *Monsignore!* lui dit Onorio en lui lançant un regard terrible, il y a des faibles, des impuissants et des tièdes jusque sur les marches de l'autel ! »

Puis il tourna le dos et s'en alla prier, demander peut-être à son bon ami, le petit dieu de sa façon, une inspiration meilleure pour empêcher ce mariage, qu'il considérait comme un grand scandale religieux et comme un triomphe à arracher aux hérétiques.

M. Lemontier tenait enfin l'abbé tête à tête, et il tenait aussi le fond de sa pensée ; mais il fallait saisir la véritable cause de ses desseins, fanatisme ou terreur religieuse, affection trop vive ou rancune de prêtre envers Lucie. Un autre soupçon encore avait traversé son esprit ; mais il ne voulut pas s'y arrêter, craignant de céder à une interprétation préconçue de la conduite de l'abbé, et de perdre de vue l'objet plus pressant sur lequel Henri avait appelé la rectitude de son examen. Il profita de l'espèce de confusion où les paroles du capucin avaient jeté Moreali pour lui parler au contraire avec ménagement et douceur. Il lui dit qu'il avait assez fait pour seconder les vues du père Onorio et satisfaire sa propre conscience, et qu'il serait bien temps de songer aux malheurs qui pouvaient frapper M. de Turdy et Lucie dans cette lutte impitoyable. Il essaya d'émouvoir son cœur et d'y trouver ce qu'il contenait encore de sentiments humains, de quelque nature qu'ils fussent.

L'abbé fut impénétrable. S'il n'avait pas la hardiesse et la puissance d'initiative du capucin, il avait au besoin la réserve souveraine et opiniâtre du prêtre diplomate. Rien ne put l'entamer. Il plaignit en termes doucereux et glacés les chagrins auxquels s'exposait Lucie. Il prétendit avoir fait son possible pour concilier les devoirs de son ministère avec les exigences de la situation. Il conseillait à Lucie de se remettre avec confiance aux mains des saintes filles du Carmel, et même de s'exposer avec courage aux ennuis d'une retraite austère.

« Si elle est véritablement attachée à votre fils, ajouta

t-il, qu'elle le lui prouve en subissant cette épreuve si courte, et, si elle croit encore en Dieu, comme elle le prétend, qu'elle prouve à Dieu son désir de s'éclairer en s'enfermant seule à seule avec lui dans le sanctuaire.

— Je ne lui donnerai point ce conseil, répondit M. Lemontier. J'ai assez étudié sur pièce l'histoire des couvents pour savoir que, s'ils peuvent abriter des mysticismes sincères, ils peuvent cacher des fanatismes atroces. Lucie est d'une forte santé, d'un caractère bien trempé et d'un jugement parfaitement lucide; mais j'ignore jusqu'où peuvent aller les forces d'une femme aux prises avec l'isolement, les menaces et les persécutions. Si son père est assez imprévoyant pour l'y exposer, je sens qu'il est de mon devoir de la préserver, moi, et je m'oppose, au nom de mon fils et au mien, à ce qu'elle accepte le cruel défi qu'on lui jette. Je ne veux pas croire, monsieur, ajouta M. Lemontier, qu'un homme de votre science et de votre mérite ait, comme l'ont cru quelques personnes, troublé la raison de madame La Quintinie par la peur des supplices éternels; mais si, contrairement à vos conseils et à vos intentions, cette malheureuse personne était morte dans l'égarement du désespoir, un tel exemple devrait vous rendre plus prudent que vous ne semblez vouloir l'être à l'égard de sa fille. »

La figure de l'abbé eut une légère contraction de souffrance ou de dédain ; mais il n'accepta en aucune façon le reproche.

« Est-il possible, monsieur, répondit-il, qu'on ait osé vous entretenir à Turdy de cette vieille histoire? S'il y avait là quelque chose de vrai, le général m'eût-il accordé sa confiance et son affection? Sachez donc la vérité. Madame la Quintinie... Mais j'ai été son confesseur, et vous pourriez croire que je vous raconte ce que tout le monde

ne sait pas. Je dois me taire et laisser au temps et aux circonstances le soin de vous désabuser. »

M. Lemontier crut saisir quelque chose de volontaire dans cette réticence de l'abbé, et il lui sembla que celui-ci cherchait à lire dans ses yeux s'il savait autre chose de particulier sur la vie et la mort de madame La Quintinie. A son tour, il le regarda avec une attention déclarée. Il vit un nuage envahir ce front de marbre, et tout à coup, prenant le parti de l'attaque à tout hasard :

« Prenez garde, monsieur l'abbé, lui dit-il d'un ton froid et ferme, prenez bien garde!...

— A quoi, monsieur? s'écria le prêtre perdant soudainement tout empire sur lui-même. De quelle diffamation, de quelle calomnie me menace-t-on à Turdy? Quel libelle préparez-vous contre l'Église et contre moi?

— Si vous vous emportez ainsi, répondit M. Lemontier en souriant, nous ne pourrons plus nous entendre, et pourtant j'espérais qu'au lieu de nous invectiver, nous nous quitterions emportant l'estime l'un de l'autre. Vous me refusez la vôtre, et me traitez de libelliste, rien que cela, monsieur l'abbé?... Je ne sais pas répondre, moi, à de telles accusations; je n'ai pas encore assez étudié le vocabulaire terrifiant du père Onorio!

— Mais que vouliez-vous dire, reprit l'abbé pâle et tremblant, en me jetant ce défi au visage : *Prenez garde?*

— N'était-ce pas la conclusion de mon plaidoyer pour Lucie? Prenez garde à sa raison, à sa santé, à sa vie! Rappelez-vous que sa mère avait l'esprit faible, et que...

— Et que quoi?... N'ayez pas de restriction mentale, monsieur!

— Vous m'avez donné l'exemple, monsieur l'abbé! Permettez-moi d'en rester là et de remettre toute autre explication à un moment où vous vous sentirez plus bienveillant à mon égard. »

L'abbé, resté seul, se sentit baigné d'une sueur froide.

« Suis-je perdu, se demandait-il, ou ai-je seulement failli me perdre? Le moment d'agir à tout prix est-il arrivé? »

Il se demanda s'il consulterait le père Onorio, et il répondit :

« Non! il ne comprendrait pas, il ne voudrait ou ne saurait... S'il me blâme... Ah! quand j'aurai arraché ce fer de ma poitrine, je serai tout à Dieu et ne reculerai devant aucune pénitence. »

M. Lemontier trouva Henri à Turdy. On tint conseil. Lucie écrivit à son père pour lui dire qu'elle se soumettrait à de plus longues épreuves, pourvu qu'elle n'eût point à quitter son grand-père, qui n'était plus d'âge à se passer de ses soins. Elle ne parla pas de M. Lemontier, qui se réserva d'écrire lui-même au général dès qu'il pourrait lui fournir quelque preuve palpable des véritables intentions de l'abbé. On écrivit aussi à Émile de se rendre à la résidence militaire du général, de s'y faire voir, et de se tenir prêt à communiquer avec lui, si besoin était.

Après le dîner, le médecin ayant recommandé à M. de Turdy de faire un peu de promenade en voiture aux heures tièdes de la journée, Lucie et M. Lemontier l'emmenèrent du côté de La Motte et au delà, dans les gorges pittoresques qui conduisent aux riches plateaux herbus de Ronjoux, ombragés de châtaigniers séculaires. Henri, ayant à donner beaucoup de détails et d'instructions à Émile, resta à écrire dans la bibliothèque.

Quand la nuit le gagna, il se disposait à allumer les bougies; mais il crut entendre des pas furtifs dans la galerie qui conduisait aux appartements de Lucie et de son grand-père, voisins l'un de l'autre et communiquant ensemble à l'intérieur. Cette galerie était parquetée, le

plancher craquait faiblement sous des pieds discrets. La lenteur et la précaution de cette marche dans l'obscurité trahissaient je ne sais quelle méfiance qui étonna Henri.

Il se tint immobile, jeta son cigare dans la cheminée, et attendit dans le grand fauteuil, dont le dossier dépassait sa tête. Il crut un instant à la tentative de quelque larron. Quelqu'un ouvrit doucement derrière lui la porte de la bibliothèque et s'arrêta au seuil, quelqu'un que Henri ne put voir, mais dont la respiration précipitée trahissait l'émotion. Une voix, qu'il reconnut pour celle de Misie, dit tout bas :

« Personne ! »

On se retira, et on marcha plus vite et plus franchement vers l'appartement de M. de Turdy. Ces pas n'étaient plus ceux d'une seule personne. Henri les laissa s'éloigner un peu et sortit dans la galerie, qui était dans une obscurité complète. Il s'y tint aux écoutes. La voix de Misie disait, sans beaucoup de précautions :

« Entrez ici... Oui, c'est son boudoir. *Elle* est sortie. Ils sont tous dehors. »

Henri se rappela être sorti en effet du jardin pour voir monter la famille en voiture. Il avait fait quelques pas sur le chemin. On avait peut-être cru qu'il s'en allait à pied au Bourget, comme cela lui arrivait souvent. Il était rentré au manoir sans rencontrer aucun domestique. Le hasard avait fait que Misie ne le savait pas là.

Mais qui donc introduisait-elle ainsi secrètement dans l'appartement de sa maîtresse? Henri était trop porté à tout redouter de la part de Moreali pour ne pas supposer que lui seul, par l'ascendant de son ministère, pouvait entraîner cette pauvre femme à une trahison.

Surprendre les gens sur le fait était bien facile ; mais Henri n'eût rien su ainsi de leur motif et de leurs desseins. Alors il alla écouter jusqu'à la porte de Lucie. Il y avait

plusieurs pièces, et on ne s'était pas arrêté dans la première. Il n'entendit rien. Il essaya de se glisser dans l'appartement de M. de Turdy : Misie, peut-être dans la prévision de quelque surprise, en avait retiré la clef. Henri resta près d'une heure dans cette angoisse, souvent prêt à perdre patience, mais toujours retenu par l'espérance de pénétrer le mystère. Enfin il entendit Misie qui parlait dans l'antichambre de l'appartement de Lucie, où elle était restée selon toute apparence, et qui disait :

« Eh bien, monsieur l'abbé, est-ce fini? Ils vont rentrer. »

Henri recula lentement jusqu'à la bibliothèque, et, se plaçant derrière la porte, il recueillit l'entretien suivant dans le corridor :

« Avez-vous bien éteint les bougies, monsieur l'abbé?

— Parfaitement, mais je n'ai pas terminé... Croyez-vous qu'ils sortiront encore demain à pareille heure?

— Oui, je le crois.

— Pourrai-je revenir avec les mêmes précautions

— C'est bien dangereux, monsieur l'abbé! Vous me ferez chasser!

— Écoutez! Si je peux revenir, mettez sécher du linge sur la terrasse, quelque chose de grand, des draps, que je verrai de loin : un quart d'heure seulement!

— Il faut bien que je fasse ce que vous commandez, monsieur l'abbé, puisque c'est pour le salut de cette chère maîtresse!

— Bien, Misie, Dieu vous en récompensera! Conduisez-moi par l'escalier du vieux château. »

Ils passèrent devant Henri; ils étaient arrêtés tout près de lui pour se consulter. Il attendit qu'ils fussent loin pour sortir de l'enclos par le fond du jardin et aller au-devant de la voiture qui ramenait les maîtres du manoir et M. Lemontier. Il invita ce dernier à descendre

pour se dégourdir un peu les jambes, et, tout en suivant la voiture qui entrait au pas, il le mit au courant de ce qui venait de se passer.

« Ce n'est pas le moment des commentaires, lui répondit M. Lemontier, poursuivons ce que tu as mené avec tant de prudence. Observons, et ne laissons pas soupçonner que nous avons les yeux ouverts. Rentre avec nous au château et laisse-moi agir. Avant tout cependant, il faudrait savoir s'il n'y a personne de caché dans l'appartement de Lucie, et il faudrait s'en assurer à l'insu des domestiques. »

M. Lemontier prit Lucie à part dès qu'elle fut rentrée et lui demanda si Misie faisait le service de son appartement.

« Non, dit-elle ; mais, chargée de la lingerie, elle entre souvent chez moi.

— Votre femme de chambre est-elle dévote ?

— Louise ? Pas du tout. Elle est en réaction contre Misie, dont elle est jalouse.

— Voulez-vous l'occuper ici, en bas, ainsi que Misie, et m'autoriser à visiter votre appartement ?

— Certes ! Mais croyez-vous donc qu'il y ait chez moi quelqu'un de caché ?

— Non ; mais je ne sais s'il n'y a pas quelque tentative de surprise, quelque préparatif d'enlèvement. Occupez vos femmes, soyez très-calme, et laissez-moi agir. »

Lucie obéit en tremblant un peu. M. Lemontier examina l'appartement avec le plus grand soin. Il s'assura qu'il n'y avait personne et qu'aucun meuble ne portait de traces d'effraction. Il regarda les serrures, les verrous, les croisées ; tout fonctionnait bien.

Quand tout le monde se fut retiré, il resta dans la bibliothèque avec Henri, et ils y veillèrent à tour de rôle.

Lucie, avertie par eux, examina minutieusement tous les objets de son appartement et n'y trouva rien qui ne fût intact et à sa place accoutumée. Elle remarqua seulement que les bougies qu'on mettait tout entières chaque soir sur sa cheminée avaient brûlé une heure environ. Elle visita tous ses papiers. Aucun ne manquait. On n'avait touché à rien. Qu'était-on venu faire chez elle? Sous le coup d'une inquiétude d'autant plus irritante qu'il était impossible d'en préciser la cause, Lucie dormit peu. La nuit pourtant se passa sans qu'aucun bruit insolite fit aboyer les chiens et troublât le sommeil du vieux Turdy.

Le lendemain, la famille monta en voiture après dîner sans marquer aucun soupçon à Misie, qui bien évidemment était seule complice du mystérieux projet de Moreali. Henri, qui avait fait semblant de s'en aller, rentra inaperçu comme la veille, mais cette fois à dessein et grâce à de grandes précautions. D'une des fenêtres du logis neuf, il vit Misie occupée à étendre sur la terrasse du vieux château le drap blanc qui devait servir de signal à Moreali. Alors il se glissa et s'enferma dans l'appartement de M. de Turdy. Il mit le verrou sur la porte qui communiquait avec le boudoir de Lucie, après s'être assuré qu'en retirant la clef il verrait et entendrait par le trou de la serrure tout ce qui se passerait dans ce boudoir. Bientôt après, il entendit entrer Misie, qui toussa pour avertir l'abbé, puis l'abbé parla sans baisser la voix, Misie lui ayant assuré que, cette fois, personne ne pouvait les surprendre, parce que le valet de chambre était sorti et que Louise avait la migraine.

« C'est bien, dit Moreali, laissez-moi seul.

— Pourtant, M. l'abbé pourrait avoir besoin de mon aide...

— Non, vous dis-je, j'ai tout ce qu'il me faut. »

Misie hésitait, comme si elle eût été retenue par un remords ou par la curiosité. L'abbé insista, elle sortit.

Aussitôt Henri entendit les bruits furtifs d'un travail inexplicable, et il dut attendre pour s'en rendre compte que Moreali fût rentré dans le petit espace que son œil pouvait embrasser. Il le vit alors, à la clarté de plusieurs bougies, interroger minutieusement un carré de lampas bleu qui remplissait un panneau de boiserie dont il avait en partie levé le cadre. Il était monté sur une chaise et atteignait sans peine le haut du carré. Quand il eut exploré tout l'intervalle entre la muraille et l'étoffe en déclouant et reclouant coin par coin, il se hâta de replacer les baguettes du cadre. Il fit ce travail avec une grande adresse et une promptitude surprenante ; et, quand ce fut fini, il se laissa tomber sur un fauteuil, comme épuisé de fatigue et brisé par le désappointement.

Misie rentrait.

« Ah ! mon Dieu ! monsieur l'abbé, comme vous voilà *blanc!* dit-elle ; est-ce que vous vous trouvez mal?

— Ce n'est rien, Misie, un peu de fatigue ; mais je n'ai rien trouvé !

— Alors il faut qu'il n'y ait rien.

— Prenez garde, Misie ! vous m'avez mis ici aux prises avec un danger sérieux. C'est vous qui avez pris l'initiative : auriez-vous parlé au hasard ? seriez-vous folle ? »

Misie, intimidée par le ton sec et mécontent de l'abbé, répondit en balbutiant :

« Mon Dieu, mon Dieu !... je n'ai rien pris sur moi... Vous m'avez demandé des détails sur la mort de madame. Je vous ai dit ce que je croyais savoir. Je sais bien qu'elle rêvait souvent tout haut. Pourtant elle me l'a dit plus de trois fois, et sans paraître égarée : « C'est là, « Misie ! dans ce carré-là ! dans dix ans d'ici, rappelle-toi « bien, petite, tu chercheras et tu trouveras. C'est mon

« vœu, mon seul et dernier vœu ! C'est le repos de mon « âme... J'ai confiance en toi, Misie ! Toi seule ici as de « la religion ! »

— Mais, en vous disant : *C'est là,* vous disait-elle que ce fût dans cette tapisserie qui pouvait être enlevée, renouvelée ?

— Elle ne voulait pas me dire son secret tout entier, ou elle ne savait plus, la pauvre dame ! Aussitôt qu'elle avait dit : « C'est mon dernier vœu, c'est le repos de « mon âme ! » elle croyait voir l'enfer, jetait de grands cris et perdait la raison. »

Henri vit l'abbé essuyer son front baigné de sueur. C'était une sueur glacée, car il était toujours livide.

« Enfin est-elle morte calme ? reprit-il ; vous me l'avez assuré.

— Très-calme, monsieur l'abbé.

— Et sans vous reparler de l'objet caché ?

— Non ; elle paraissait l'avoir oublié.

— Et vous êtes bien sûre qu'on n'a jamais fouillé la tenture ?

— Aussi sûre qu'on peut l'être quand on n'a pas quitté la maison plus de vingt-quatre heures depuis vingt ans.

— Et vous n'avez jamais vu l'objet auparavant ?

— Jamais ! Je n'ai jamais su ce que c'était.

— Ni à qui il était destiné ?

— Non ; elle disait : « Le nom est écrit dessus. »

— On n'a jamais déplacé ni réparé la boiserie de cette pièce ?

— On a refait la peinture. J'y ai eu l'œil ; on ne s'est aperçu d'aucun secret, et j'ai tant regardé avant et depuis !... Vous avez regardé aussi, il n'y en a pas !...

— Misie ! sur tout ce que vous avez de plus sacré, vous n'avez jamais parlé de cela à personne ?

— Jamais, monsieur l'abbé; je vous l'ai juré, je le jure encore!

— Pas même à mademoiselle?

— Oh! pour cela, non! M. de Turdy m'avait dit que, le jour où je répéterais à mademoiselle un seul mot de ce que madame avait dit dans ses derniers temps, il me mettrait à la porte. Monsieur ne voulait pas que sa petite-fille eût l'esprit frappé de ces choses-là. J'avais juré à monsieur d'obéir, et la religion me défendait de me parjurer.

— C'est bien, Misie, vous avez fait votre devoir; mais vous aviez promis à *madame* de chercher l'objet, et vous êtes sûre d'avoir cherché partout?

— Oui, monsieur l'abbé, j'ai fait mon possible. Il n'y a pas un endroit de la tenture où je n'aie passé les mains, pas un coin des boiseries où je n'aie regardé et frappé. Je n'aurais jamais osé déclouer, par exemple, et, pour soulever les boiseries, il aurait fallu un ouvrier... Les maîtres auraient eu beau être absents... les autres domestiques m'auraient trahie. Et puis je n'y croyais plus, à ce que madame avait dit... Mais il est temps de vous en aller, monsieur l'abbé. Vous n'avez rien découvert, c'est qu'il n'y a rien, allez! Il ne faut pas s'en tourmenter, la pauvre dame rêvait...

— Et pourtant, Misie, vous pensiez que la découverte de ce vœu, comme elle disait, eût pu sauver l'âme égarée de sa fille?

— Je m'étais fait cette idée-là!... Et, quand vous m'avez questionnée sur l'amitié de mademoiselle pour M. Émile, cela m'est revenu comme un rêve que j'avais oublié. Mais vrai, monsieur l'abbé, voilà neuf heures bien sonnées. Il me semble que la voiture gagne la côte. Venez, venez, reprenez vos outils; n'oubliez-vous rien? »

Dès qu'Henri eut rejoint M. Lemontier, il lui fit part

de sa découverte. Il fut convenu que tout serait rapporté à Lucie, mais non à M. de Turdy, dont on avait jusque-là respecté la tranquillité d'esprit en ne l'initiant pas aux nouvelles crises de la situation.

Dès le lendemain, Lucie donna à Misie la commission d'un achat de linge à Lyon, et elle la conduisit elle-même au chemin de fer dans sa voiture. Elle emmenait le grand-père et sa femme de chambre dîner et coucher à Chambéry chez la vieille tante, après avoir donné à tous les domestiques diverses occupations au dehors. M. Lemontier resta donc seul à Turdy. Henri vint l'y rejoindre. Ils s'enfermèrent chez Lucie avec les outils nécessaires à une perquisition complète ; mais ils commencèrent par raisonner leur exploration. Si madame La Quintinie avait fait murer *l'objet,* elle eût été forcée d'avoir recours à d'autres confidents de son secret que Misie, Misie eût su et eût dit à l'abbé cette circonstance si propre à donner de la réalité au dépôt : ou il n'y avait pas de dépôt, et tout s'était passé dans l'imagination de la malade, ou le dépôt avait été confié à la muraille au moyen d'un secret qu'on pouvait espérer trouver, même après les recherches de Misie et de l'abbé. Au bout de deux heures d'un examen minutieux, M. Lemontier ayant fait sauter avec une pointe le mastic dont les peintres avaient rempli une fente assez large entre deux baguettes sculptées, il remarqua au fond de cette fente un corps sans résistance qu'il put attirer avec l'outil. C'était de la ouate et non de l'étoupe ordinaire. Il introduisit une pince très-fine et retira un sachet de cuir de Russie cousu avec soin, comme une amulette, mais assez grand pour contenir plusieurs lettres ou une petite liasse de papiers bien serrés. En introduisant là cet objet, on avait simplement profité d'un accident de la boiserie, accident que les ouvriers avaient fait disparaître par la suite, sans rien soup-

çonner de ce qu'il recélait. M. Lemontier mit l'objet dans sa poche sans l'ouvrir.

« Puisque tout nous favorise, dit-il à Henri, je veux agir vite auprès de l'abbé.

— Vous ne le trouverez pas à Aix, répondit Henri, j'y ai été ce matin. J'ai su que Moreali et le capucin allaient passer la journée à Hautecombe.

— J'irai, reprit M. Lemontier. Va-t'en à Chambéry, dis à Lucie que tout va bien, et qu'elle revienne demain sans crainte. Tu reviendras, toi, m'attendre ici, où nous passerons la nuit sans nouveau trouble. »

M. Lemontier prit une barque et gagna l'abbaye de Hautecombe, où le père Onorio, irrité du bruit et des frivoles occupations des baigneurs d'Aix, avait été s'installer pour quelques jours.

Il était trois heures quand M. Lemontier rejoignit l'abbé, qui, avant de se remettre en route pour Aix, priait, prosterné dans une chapelle. Il lui mit la main sur l'épaule, en lui disant avec autorité :

« J'ai à vous parler, monsieur! »

Moreali ne tressaillit pas, et, après avoir baisé la poussière avec affectation, comme pour montrer qu'il s'humiliait devant Dieu, il se leva et regarda son adversaire d'un air de dédain souriant. Ils sortirent ensemble et s'enfoncèrent dans la montagne, M. Lemontier marchant le premier, jusqu'à ce qu'il se trouvât assez à l'écart des chemins frayés et des distractions qui s'y promènent.

« Monsieur, dit-il à l'abbé, j'ai été plus heureux que vous : j'ai trouvé ce que vous avez en vain cherché hier et avant-hier dans le boudoir de mademoiselle La Quintinie. »

Moreali resta immobile, comme recueilli, assez maître de lui pour ne trahir ni colère, ni terreur, ni surprise. Il pensa que Misie l'avait trahi ; il ne voulut pas dire un

mot par lequel il pût être compromis plus qu'il ne l'était. Un frisson nerveux le faisait sursauter de temps en temps, mais il se dominait avec une étonnante force de volonté. M. Lemontier dut prendre toute l'initiative de l'explication.

« Avez-vous quelque raison de croire, dit-il, que cet objet vous ait été destiné ?

— Sans doute la destination était indiquée sur l'objet même?

— Non, monsieur, l'objet ne porte aucune espèce de suscription.

— Alors je le réclame, il m'appartient.

— C'est tout ce que je voulais savoir, monsieur. Vous avez cherché à vous emparer d'une chose que vous supposiez devoir vous appartenir; mais n'eût-il pas été plus simple de vous en ouvrir à M. de Turdy, au général, ou à mademoiselle Lucie elle-même, et de leur réclamer cette chose, vous fiant à leur honneur, s'il est vrai que cela contienne le dernier vœu d'une mourante? Votre excessive méfiance des autres a porté ses fruits. A son tour, la famille doit se méfier et s'assurer que le sachet trouvé par moi couvre un envoi à votre nom. Un des membres de la famille, à votre choix, découdra l'enveloppe et verra la suscription, s'il y en a une. »

L'abbé, se dominant toujours, répondit :

« Des trois personnes de cette famille, l'une est absente, et n'est pour rien dans la proposition que vous me faites. Envoyez-lui l'objet. Je m'en rapporterai à sa prudence et à sa loyauté.

— C'est-à-dire que vous lui écrirez télégraphiquement que c'est quelque secret de confession, et qu'il faut vous le restituer sans l'ouvrir? Mais il n'en peut être ainsi que quand nous aurons acquis la certitude du fait en voyant votre nom sur l'adresse.

— Le général s'en assurera.

— Alors, reprit M. Lemontier en appuyant sur les mots, vous ne craignez pas que cette confession, au lieu de vous être destinée, ne soit adressée au général lui même? »

La figure de Moreali se décomposa et devint effrayante. Cette idée s'était présentée à lui si souvent, qu'il se crut perdu.

« Monsieur Lemontier, dit-il, vous avez déjà ouvert le paquet?

— Non, monsieur, répondit paisiblement Lemontier, je n'en avais pas le droit.

— Vous le jurez!

— Sur mon honneur! mais vous n'avez confiance en personne, pas même au père Onorio, qui ne vous eût certes pas autorisé aux recherches furtives que vous avez faites, au risque d'être surpris et traité comme un voleur de nuit! »

L'abbé se leva comme s'il eût voulu aller se jeter aux pieds du capucin. M. Lemontier, qui s'était assis près de lui sur une roche, le retint et le força de se rasseoir en lui disant :

« Le temps presse, je ne puis attendre maintenant que vous vous consultiez. Il me faut une réponse. Dépositaire de cet objet, j'ai aussi des devoirs à remplir. Je ne me permets avec vous aucun commentaire; mais je ne puis défendre à mon jugement d'entrevoir des vérités terribles. Je ne crois pas que Lucie doive jamais les soupçonner. Je ne crois pas non plus que ni le père ni l'époux de madame La Quintinie, qui les ont peut-être pressenties autrefois, doivent les connaître aujourd'hui. C'est la pensée de ce danger extrême qui m'a fait venir à vous pour vous demander, non pas la révélation de vos secrets, mais la valeur ou la vanité de mes craintes. Un

mot suffit à chacune de mes questions. Qui peut ouvrir ce paquet ? M. de Turdy ?

— Non !

— Le général ?

— Non !

— Lucie ?

— Non !

— Vous alors ?

— Moi seul.

— Même s'il est adressé à un autre ?

— Vous n'y consentirez pas ?

— A mon tour, je dis non.

— Si je vous disais de l'ouvrir ?

— Je dirais encore non.

— D'en prendre connaissance avec moi ?

— Non, toujours non.

— Avec l'autorisation de Lucie ?

— Vous la lui demanderiez ?

— Non, je vous en chargerais.

— Ceci change la situation, nous serions au moins dans la légalité, Lucie étant seule et unique héritière de tout ce que sa mère a laissé. De plus, elle est majeure ; je me charge de lui demander son consentement. Où vous retrouverai-je demain, monsieur l'abbé ?

— Pourquoi pas ce soir ?

— Impossible : mademoiselle La Quintinie est absente jusqu'à demain matin.

— Elle est à Chambéry ? Allons-y ensemble, monsieur ! Par le chemin de fer d'Aix, nous y serons de bonne heure encore, je ne puis passer la nuit dans ces angoisses.

— Vous les avouez enfin ? Allons, je n'en abuserai pas, je serai plus généreux que vous. Partons. »

Ils n'échangèrent plus un mot. En traversant le lac,

M. Lemontier observa la contenance morne et pourtant digne de l'abbé. Il était vaincu, mais non brisé. Il suivait de l'œil le sillage ouvert par la barque, et semblait livré à une méditation profonde plutôt qu'au sentiment amer de la défaite.

En chemin de fer, il parut ranimé comme s'il eût trouvé, sous l'influence de cette marche rapide, une solution ou une résolution. A Chambéry, il se tint dans la rue pendant que son compagnon entrait chez mademoiselle de Turdy. Lucie, prise à part, dit à M. Lemontier qu'elle lui donnait plein pouvoir de disposer du paquet comme il l'entendrait, et même de ne jamais lui dire ce qu'il contenait. Elle s'en remettait aveuglément à sa prudence et à son honneur. Il courut rejoindre Moreali avec un mot de la main de Lucie, qui l'autorisait complétement. Ils allèrent s'enfermer dans la maison du comte de Luiges, lequel était toujours à Aix.

« Attendez! dit l'abbé au moment où M. Lemontier, prenant un canif sur le bureau du comte, allait ouvrir le sachet, j'ai besoin de mes forces, de ma raison, de ma mémoire. Je suis fatigué, j'ai faim!

— J'ai faim aussi, répondit M. Lemontier. Allons chercher une table d'hôte quelconque. Je vous invite à dîner, si vous voulez bien le permettre.

— Inutile de sortir, reprit l'abbé; je vais envoyer chercher... »

M. Lemontier refusa. L'abbé le regarda en face, et ses yeux se remplirent de larmes; mais il ne se plaignit pas du terrible soupçon muet, trop provoqué par sa conduite précédente. Ils sortirent, dînèrent ensemble sans se parler et rentrèrent chez le comte. C'était une vieille maison, riche, silencieuse, servie par de vieux domestiques dévots; le jour baissant, ils apportèrent une lampe et disparurent.

M. Lemontier coupa la soie tout autour du sachet et en tira une grosse lettre, qui devint fort mince après le dépouillement de trois enveloppes épaisses. La première ne portait que ces mots : *Pour être ouverte dans dix ans;* la seconde : *Pour être lue le jour de la première communion de ma fille;* la troisième enfin, que M. Lemontier n'ouvrit pas, portait cette adresse bien lisible : *A mon mari, le colonel La Quintinie.*

« Voilà ce que j'avais prévu, dit-il, c'est une confession au véritable confesseur, une confession qui vous épouvante, et à présent, monsieur l'abbé, regardez-vous votre adversaire comme un ennemi sans délicatesse et sans générosité? »

Moreali cacha sa figure dans ses mains et fondit en larmes; puis, tendant ses deux mains humides et froides sur la table :

« Pardonnez-moi, dit-il, pardonnez-moi en chrétien et en philosophe!

— Je vous pardonne tout ce qui m'est personnel, répondit Lemontier; mais je ne puis toucher vos mains en signe d'estime ou d'amitié, je les crois souillées d'un crime que ce repentir tardif ne peut expier en un instant.

— Monsieur Lemontier! s'écria Moreali avec énergie, je ne suis pas si coupable que vous le croyez : Lucie n'est pas ma fille! J'ai aimé sa mère avec passion, je l'aime elle-même comme l'enfant de mes entrailles spirituelles, mais je n'ai pas séduit madame La Quintinie, je n'ai manqué ni à mon vœu de chasteté, ni à mon devoir de confesseur et d'ami. S'il y a dans cette lettre dont vous prendrez connaissance, je le veux, une révélation contraire à la confession que je vais vous faire, cette révélation est l'œuvre du délire; mais j'ai mes preuves, moi : elles sont là, dans ce bureau dont j'ai la clef, et je veux

les mettre sous vos yeux... quand vous m'aurez écouté, non comme un ami, vous vous y refusez, mais comme un juge. Je vous accepte pour ce que vous voulez être.

— C'est mon droit, répondit Lemontier, car j'ai celui de devenir le père de Lucie, et j'en ai la volonté. Je dois et veux savoir, par conséquent, quels liens l'unissent à vous. Parlez. »

Il remit la lettre de madame La Quintinie dans le sachet, y posa son coude, fixa sur l'abbé ses yeux clairs et calmes, et le philosophe attendit la confession du prêtre.

XXIX.

RÉCIT DE L'ABBÉ.

Moreali est mon véritable nom, c'est celui de ma mère et d'un oncle maternel qui m'a adopté tout récemment. J'ignore qui fut mon père ; ma mère était Italienne, et je suis né à Rome. J'étais fort jeune quand elle m'envoya à Paris, où je fus élevé chez les jésuites sous le nom de Fervet, et où elle vint s'établir près de moi quelques années plus tard. Elle me chérissait tendrement et me donnait l'exemple des vertus chrétiennes. Elle avait bien peu d'aisance, mais elle ne négligea rien pour mon éducation. Elle passait pour ma tante, et longtemps, en lui donnant un titre plus doux, je crus n'être que son fils adoptif.

Je fis de bonnes études, mais je ne montrais aucun goût pour l'état ecclésiastique. La carrière des lettres, l'éloquence du barreau me tentaient. J'avais de l'ambition, et pourtant j'étais un croyant, mais un croyant porté à la lutte plus qu'au renoncement.

A son lit de mort, ma pauvre mère me révéla l'illé-

gitimité de ma naissance, et m'apprit qu'étant enceinte de moi, elle m'avait consacré à Dieu par un vœu solennel Depuis que j'étais au monde, elle avait tout fait pour réaliser ce vœu. Elle avait espéré que j'y souscrirais. Elle avait compté que mon sacrifice rachèterait son péché. Elle n'exigeait pas que je fusse prêtre sans vocation ; mais elle me suppliait de ne pas lui ôter l'espérance à sa dernière heure et de la laisser partir emportant la promesse que je ferais mon possible pour lui abréger les terribles expiations du purgatoire. Si un jour il se pouvait que son fils offrît le saint sacrifice de la messe à son intention, elle se flattait d'être alors réconciliée avec Dieu.

Elle mourut dans mes bras, bénie quand même et consolée autant qu'il dépendait de moi; mais la honte de ma naissance et l'horreur de mon isolement dans la vie m'avaient porté un coup terrible. Je me vis sans appui, sans amis, sans liens, sans patrie; errant dans la société, livré à mon inexpérience, luttant pour percer tout seul et retombant désespéré sur moi-même, j'essayai de me persuader que mon intelligence et ma volonté suffiraient; mais j'eus peur des passions que je sentais fermenter en moi. La femme était pour moi un objet de séduction irrésistible et d'aversion craintive. J'avais des envies d'adorer et de tuer la première qui égarerait mes sens. L'épouvante me ramena chez les jésuites.

Là, je n'étais plus seul, j'appartenais à tous, il est vrai, mais tous m'appartenaient, et je pouvais, au sein de cette société puissante, conquérir par un grand mérite l'indépendance de l'initiative.

J'avoue que l'ambition mondaine fut encore mon but jusqu'au moment où je fus désigné pour recevoir les ordres sacrés. Dans ma dernière retraite préparatoire, je sentis la grâce, je reconnus mon néant, je m'humiliai et

je travaillai sincèrement à combattre le démon d'orgueil qui était en moi.

Outre le travail de la grâce, j'étais doué d'un besoin de logique intérieure qui me travaillait aussi. J'avais le goût du beau, la passion du vrai, le sentiment de l'honneur, le mépris des faux biens, de grands appétits de franchise et de générosité; mais la vraie charité chrétienne, le facile pardon des injures, l'humilité devant les hommes, le repos absolu du cœur et des sens à la pensée des femmes, voilà ce qui me manquait. Je le sentais, car j'étais sévère envers moi-même. Je demandai encore un an de travail spirituel avant de prononcer mes vœux, je ne me trouvais pas encore assez digne et assez fort; mais on avait besoin de mes services, on me dissuada de tenter une plus longue épreuve : je me consacrai en tremblant.

Pourtant je me sentis à la fois enorgueilli et touché de la confiance avec laquelle mes directeurs me poussaient dans l'arène. L'orgueil du devoir m'était permis, je m'y abandonnai : n'était-il pas ma sauvegarde contre les tentations?

Je fus nommé d'emblée à un vicariat dans une ville de premier ordre. J'y prêchai le carême avec un très-grand succès. C'est là que les larmes des femmes, ces touchantes ferveurs, plus séduisantes que les applaudissements des foules, commencèrent à me troubler sérieusement. Je sentis la nécessité des plus grandes austérités. Il fallait être saint ou rien. Je m'efforçai d'être saint.

La grâce descendit encore sur ma ferveur. Le calme se fit comme par miracle. Un jour, je me sentis vraiment fier en me sentant vraiment fort. Le souffle embrasé du confessionnal me fit sourire. Les plus belles femmes venaient à moi. Toutes m'aimaient, sinon avec réflexion et persistance, du moins avec entraînement, durant cette

heure de tendre épanchement qu'elles apportaient à mes pieds. Je les traitai durement, quelques-unes s'exaspérèrent jusqu'à m'aimer avec ardeur. Je les accablai du mépris de Dieu, qui leur parlait par ma bouche.

Parmi les pénitentes que l'aristocratie de la province m'envoyait en trop grand nombre, une jeune fille charmante me consola par son angélique chasteté, par l'absence de tout instinct douteux à combattre, par une foi naïve pleine de scrupules attendrissants : c'était Blanche de Turdy. Elle avait seize ans à peine. Pâle, délicate, toujours simplement vêtue, un peu nonchalante et d'humeur rêveuse, elle était l'image de la candeur timide et de la virginité ignorante.

Sa mère, qui était pieuse, vint un jour me consulter.

« M. de Turdy veut, dit-elle, marier ma fille avec un beau colonel qui ne croit à rien. L'enfant est douce, et redoute la vivacité de son père. Donnez-lui le courage de résister un peu. Mon mari est bon au fond, il cédera. D'ailleurs, nous ne sommes ici que pour un temps limité. Nos propriétés les plus importantes sont en Savoie. C'est là que je voudrais établir Blanche, afin de l'avoir près de moi. »

J'exhortai dans ce sens ma jeune pénitente, qui se prit à pleurer.

« Mon père ne me force pas, dit-elle; toute la faute est à moi. Le colonel La Quintinie m'a dit au bal qu'il m'aimait, et qu'il serait malheureux, si je ne l'aimais pas. Je l'ai cru, et, lorsqu'il m'a demandée à mon père, j'ai avoué que je l'aimais aussi. Mon père serait plutôt contraire que favorable à ce mariage. Le colonel ne lui plaît pas beaucoup. « Pourtant, m'a-t-il dit, si tu l'aimes... « nous verrons... Consulte ta mère. » J'ai consulté maman, qui dit non. Je ne sais pas si j'ai fait un péché en aimant ce colonel. »

Je m'efforçai de lui prouver qu'elle ne l'aimait pas. Elle parut ébranlée, et me promit de n'y plus songer.

Un an s'écoula sans qu'elle se confessât d'aimer. Je n'avais pas coutume de questionner. Je blâme ce mode de provocation à la sincérité. Pourtant, ce silence m'étonnait, et je me fis scrupule de donner à Blanche l'absolution pascale sans être bien assuré de la validité de sa confession. Elle me répondit avec la simplicité d'un ange :

« Vous m'avez défendu d'aimer, je me suis abstenue. Je n'aime plus que Dieu et la Vierge. »

Cette soumission facile, entière, vraiment sainte, me remplit d'admiration et de tendresse pour cette jeune âme qui, dès sa première épreuve, s'élevait à l'état de perfection, celui où il n'y a plus ni lutte ni angoisse devant le sacrifice de soi-même. J'en fus si édifié, que je me sentis comme sanctifié par contre-coup. J'avais beaucoup travaillé pour assurer ma victoire sur les sens, et cette enfant, qui n'avait pas de sens à vaincre, immolait l'instinct de son cœur avec cette sublime simplicité !

Je l'aimai, je l'aimai de l'amitié la plus pure, la plus calme. C'était en moi comme un sentiment divin ! Ni ma veille ni mon sommeil n'en étaient troublés. Mes yeux ne la cherchaient dans l'église ni aux offices, ni aux sermons. Quand j'étais là, je sentais qu'elle y était, et elle y était toujours. Sa présence était un parfum dans l'atmosphère, son approche au confessionnal m'apportait une sensation de bien-être et de fraîcheur.

Un jour, à la veille d'une de ces grandes fêtes où elle avait coutume de se confesser, je me sentis inquiet, comme si un malheur non défini m'eût menacé. Elle ne vint pas. Trois mois se passèrent, et je compris alors qu'elle était beaucoup pour moi. Ma ferveur se ralentissait, l'église perdait sa poésie, ma vie se traînait comme une attente pénible. Je ne pouvais m'alarmer de ma tris-

tesse ; je sentais mon intention aussi pure que celle d'un petit enfant. Il ne m'était pas seulement permis, il m'était ordonné de chérir les voies de cette jeune sainte, et je craignais qu'on ne la détournât du ciel.

Madame de Turdy reparut enfin.

« Nous avons passé trois mois aux eaux, me dit-elle. Le beau colonel La Quintinie y était. Il a recommencé ses assiduités, et je crains bien que Blanche n'ait jamais cessé de l'aimer. Il a renouvelé sa demande, que j'avais réussi à faire ajourner à cause du jeune âge de ma fille. Il a fait la cour aussi à M. de Turdy, qui est un incrédule, et qui l'a pris sous sa protection, prétendant que je voulais faire de ma fille une religieuse. Je viens vous demander conseil. »

Je ne sais ce que je répondis. J'étais fort troublé. La défection de Blanche était une chute déplorable, et le mot de religieuse, que sa mère venait de prononcer, me jetait dans de grandes anxiétés. Peut-être aurais-je dû suggérer à ma jeune pénitente l'idée de se consacrer à Dieu. Douée de si grandes qualités de renoncement, n'était-elle pas marquée pour l'état sublime? Je m'étais interdit d'encourager les vocations romanesques, fugitives velléités fréquentes chez les filles de treize à seize ans; mais Blanche, sans me faire part de l'appel du Seigneur, l'avait peut-être vaguement ressenti. Et je ne l'avais pas deviné, moi! j'avais laissé ma jeune sœur s'égarer dans son rêve d'amour et accepter l'époux charnel faute d'entrevoir clairement l'époux idéal !

Je demandai à madame de Turdy si elle s'opposerait à la consécration de sa fille. Elle me parut surprise.

« Non certes, répondit-elle, si elle avait la vocation ; mais elle ne l'a pas du tout, puisqu'elle veut se marier avec un homme sans principes.

— Elle pourrait changer, lui dis-je.

— Ne le désirons pas trop, reprit-elle; M. de Turdy jetterait feu et flamme.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'il était fort bon?

— Il n'a pas grande persistance, et il céderait à la fin; mais que d'orages auparavant!

— Vous les redouteriez peu, si vous étiez certaine de les supporter pour le bonheur de votre enfant. »

Madame de Turdy restait indécise et incrédule. Elle ne s'opposa pourtant pas à ce que la vocation de Blanche fût interrogée. Je prêchais alors dans un couvent de religieuses où sa mère la conduisait deux fois par semaine pour m'entendre. Au bout de quelque temps, elle l'amena vers moi dans un parloir de ce couvent, où elle nous laissa ensemble.

Ce ne fut pas une confession, ce fut un entretien de frère à sœur. Blanche m'avoua qu'elle était bien agitée. Le colonel l'occupait beaucoup, et pourtant elle sentait que ce n'était pas là le doux rêve de sa vie. C'était comme une violence que l'homme faisait à son âme. L'appel du Sauveur, plus vague et plus tendre, la faisait rêver. Je vis bien que les sens avaient parlé, mais j'espérai lui enseigner délicatement à les vaincre.

Je portai une grande ardeur dans mon entreprise, et durant plusieurs mois, où tantôt la confession, tantôt les entrevues chez sa mère et au couvent établirent des relations suivies entre nous, je la vis s'avancer dans la voie sainte au point de me faire croire que je l'y avais assurée pour jamais. Combien elle eût été heureuse si elle eût persévéré! Mon affection, ma sollicitude pour elle étaient devenues en moi comme une seconde vie. Toutes les forces de mon âme étaient tendues vers ce but de conserver vierge pour l'hymen du Christ cette âme digne de lui seul. A l'idée qu'un homme, et un homme sans

croyances, se flattait de la profaner, j'étais dévoré d'indignation.

Blanche semblait sauvée, mais elle fut imprudente. Elle ne savait rien cacher : elle avoua à son père son désir de prendre le voile. Dès lors M. de Turdy, qui au fond prisait médiocrement La Quintinie, s'appuya sur ce dernier pour soustraire la néophyte à l'appel du Seigneur. Il effraya madame de Turdy, qui était pieuse, mais qui avait le caractère faible ; il pesa sur la piété filiale de Blanche. Il permit au colonel de la voir plus souvent. Enfin ils ébranlèrent ma pauvre sainte et me l'enlevèrent au moment où, appelé à d'autres fonctions, j'étais forcé de changer de résidence.

Je partis, la mort dans l'âme, pour ma première et dernière cure. C'était une ville de troisième ordre, peu éloignée de celle que je quittais. Madame de Turdy vint m'y trouver bientôt sans sa fille. Le mariage était décidé. Blanche avait juré à son père qu'elle ne serait pas religieuse. La mère elle-même s'en réjouissait, car elle avait eu peur de me voir trop bien réussir ; mais elle était également effrayée de donner sa fille à un incrédule. Elle me priait, puisque j'avais eu et pouvais avoir encore de l'influence sur elle, de lui écrire pour exiger qu'elle fît de sa main le prix de la conversion du colonel. J'écrivis deux fois, trois fois. Pas de réponse ! Un jour, on m'apporta un billet de faire part. Blanche était mariée.

La douleur et la colère que j'éprouvai me firent craindre d'avoir trop aimé cette jeune fille... Trop aimé, était-ce possible ? peut-on aimer trop quand on aime en Dieu et à cause de Dieu ? Je l'avais mal aimée... peut-être ; non ! Je scrutai en vain ma conscience. L'amour terrestre n'était plus en moi depuis longtemps ; je l'avais terrassé, je l'avais tué, je le méprisais... Quand je sentais la chair se révolter, je ne prenais pas le change, et

jamais dans mes rêves, même involontaires, la figure de Blanche ne s'était mêlée aux fantômes de la tentation.

Je l'avais aimée avec l'âme, et pendant quelque temps mon âme fut comme brisée. Je ne sentais plus aucune ambition mondaine. Je demandai à m'effacer dans le clergé secondaire, à m'éloigner de cette province où j'avais trop souffert. Je fus appelé à Paris ; mais le colonel et sa femme y étaient sans que je m'en fusse informé. Un jour que je prêchais à l'église de ***, je vis Blanche au pied de la chaire. Je la vis sans trouble et sans joie. Je ne l'estimais plus ; je savais qu'elle avait tout cédé, et que le colonel continuait à nier Dieu et à braver l'Église. C'était sous Louis-Philippe. Il craignait d'être pris pour un légitimiste ; il voulait de l'avancement.

Après le sermon, comme je me retirais vers la sacristie, je vis que deux femmes me suivaient : l'une était Blanche, dont un voile de dentelle cachait mal la pâleur et l'émotion ; l'autre était une pieuse amie qui l'avait amenée au sermon ; elles demandaient à me parler.

Ce fut l'amie qui prit la parole.

« Je vous ramène, dit-elle, une brebis égarée. Elle est troublée dans sa foi ; elle souffre. Pendant quelque temps, elle a essayé de se rattacher au monde ; elle a échoué. Votre sermon vient de la rappeler à la religion. Elle veut vous ouvrir son cœur ; mais, avant de se confesser à vous, elle voudrait vous parler comme à un ami. Venez chez moi demain à onze heures du matin. Personne ne vous troublera. »

Je refusai. J'avais échoué dans la plus modeste de mes tentatives, celle de faire présider la plus simple des conditions chrétiennes au mariage de mademoiselle de Turdy. J'avais donc manqué d'ascendant et de persuasion. Elle devait choisir un guide plus éloquent et plus éclairé que moi.

Elle releva son voile, et je vis sa figure inondée de larmes.

« Nul autre que vous! dit-elle; si vous me repoussez, je suis perdue, damnée à jamais. Votre devoir est de me réconcilier avec Dieu, ou mon éternel malheur pèsera sur votre conscience. »

Je dus céder et promettre. Le lendemain, à l'heure dite, j'étais chez son amie, qui nous laissa seuls dans un salon réservé.

« Avant que je vous demande d'entendre ma confession, dit madame La Quintinie, j'ai à vous raconter l'histoire de mon mariage, et je serai forcée de vous parler des personnes qui m'entourent. Cela est permis dans un entretien amical. Écoutez-moi. Je n'ai jamais aimé M. La Quintinie depuis le premier jour où vous m'avez démontré que je ne pouvais ni ne devais aimer un incrédule. Il y a de cela deux ans. A partir de cette époque, j'en ai aimé un autre; mais je ne m'en suis pas accusée en confession, ce ne pouvait pas être un péché; c'était une sainte amitié qui ne pouvait aboutir au mariage. J'avais donc l'esprit tranquille et le cœur rempli; la preuve, c'est que l'idée de me consacrer à la virginité m'était douce, et que mon père m'a désespérée en s'y opposant.

« Quand j'ai dû renoncer à vaincre sa résistance, il s'est passé en moi des choses étranges dont je me confesserai ailleurs qu'ici. J'ai cru devoir lutter contre moi-même, obéir à mon père et m'efforcer d'aimer M. La Quintinie. Je n'étais pas forcée de me prononcer pour ce dernier; au contraire, mes parents me priaient d'attendre et de réfléchir, mon père parce qu'il trouvait le colonel frivole et inintelligent, ma mère parce qu'elle le voyait impie.

« Pourquoi me suis-je obstinée à le choisir? Parce

qu'il m'a effrayée de votre influence... Ne me demandez point d'autres explications. Au tribunal de la pénitence, vous m'interrogerez. Je vous dis seulement ici en toute sincérité que j'ai cru faire mon devoir en ne répondant pas à vos lettres et en consentant, après une lutte vaine, à hâter mon mariage, sans conditions, au gré du colonel.

« Hélas! j'ai été bien punie de mon erreur! Les embrassements de cet homme m'ont été odieux. Je ne savais rien du mariage, je ne pressentais rien, je ne devinais rien. Je croyais que l'amour conjugal était pure affaire de cœur, et qu'en échangeant ses pensées on arrivait à imposer une douce persuasion en même temps qu'à la subir. Je m'imaginais qu'ayant cédé ma main et perdu mon nom sans exiger de mon mari aucun engagement religieux, je l'amènerais à croire ce que je croyais; mais quoi! le lendemain du mariage j'avais perdu tout espoir d'ascendant sur lui : j'étais sa chose, Dieu ne pouvait plus me réclamer. Je n'avais plus qu'à partager sa vie, ses goûts, ses habitudes, à subir ses caresses et à me dire heureuse ou à me taire. Voilà ma désillusion, mon opprobre, mon désespoir. Je porte dans mon sein le gage de cette union terrestre qu'il plaît aux hommes d'appeler l'amour. J'espère et je désire mourir en mettant cet enfant au monde. C'est tout ce que mon mari voulait de moi; ma vie, à contre-cœur enchaînée, ne peut lui être d'aucune utilité. Mais, sentant bien que Dieu daignera m'affranchir du supplice d'appartenir à un autre maître que lui, je veux qu'il ait pitié de moi, qu'il accepte les larmes de mon repentir et qu'il me reçoive dans sa grâce. C'est pourquoi je suis venue à vous. »

Les aveux de Blanche étaient un douloureux triomphe pour l'esprit de vérité qui parlait en moi. Il était bien évident que cette délicate créature formée pour le ciel

avait méconnu sa vocation et signé l'arrêt de son irrémédiable malheur en ce monde, en se laissant tomber dans les bras d'un homme. Elle m'apparaissait souillée, mais repentante. Elle ne m'inspirait plus d'enthousiasme, mais elle m'imposait une pitié profonde et le devoir de la consoler. Pourtant j'étais frappé d'un point mystérieux dans son récit, et je la priai en vain de s'expliquer; elle s'y refusa. J'eus peur, je fis tous mes efforts pour qu'elle s'adressât à un autre confesseur; elle fut inébranlable. Cette personne si faible et si douce était devenue sombre et tenace. Elle voulait être sauvée par moi, ou s'abstenir avec désespoir de toute religion, de toute croyance.

Le lendemain, j'entendis sa confession, qui me fit frémir. Je ne l'aimais plus, moi, je fus sans indulgence; je l'humiliai, je la brisai jusqu'à lui déclarer que je ne la confesserais plus jamais. J'ai tenu parole.

Vous m'approuvez peut-être? Eh bien, vous avez tort. Je me trompais, j'étais lâche, je n'étais pas à la hauteur de mon devoir. La confession de cette femme me troublait. Je m'étais cru un saint, je ne l'étais pas. Je craignais de commettre un sacrilége en écoutant, dans le temple du Seigneur, des aveux terribles. J'aurais dû puiser ma force dans la sainteté du sanctuaire et ramener cette âme par la patience, par la douceur, par l'impassible sourire d'une chasteté à l'abri de tout péril.

Je manquai de l'audace des saints et de la tranquillité des anges. Je sentis que je n'étais qu'un homme, et, profondément humilié de ma défaite, je repoussai durement l'infortunée en sauvant mon repos, mais en exaspérant son âme. Mon repos, ai-je dit. Hélas! il était perdu sans retour! J'avais aimé Blanche et je ne l'avais pas désirée; je ne l'aimais plus, et elle portait le délire dans mes sens! Je refusai obstinément de la revoir, et, pour échapper à

ses instances, à ses sommations, j'obtins dispense de confesser à l'avenir aucune femme.

Six mois se passèrent pour moi dans des austérités et dans des combats terribles. Je ne la voyais plus. Elle m'écrivait : je n'ai lu de son vivant que la première lettre ; les autres, j'en ai pris connaissance après sa mort seulement, mais je les ai gardées toutes. Elles sont là, dans ce bureau. Je sentais que je serais peut-être accusé : je ne pouvais me dessaisir des preuves flagrantes de mon innocence... mon innocence *de fait,* je dois ajouter ce mot, ne voulant rien vous cacher. Mon âme était coupable, si c'est être coupable que d'être aux prises avec une effroyable tentation à laquelle on ne cède point par le fait.

Un jour, le colonel La Quintinie entra chez moi.

« Monsieur, me dit-il, je ne vous aime point, car vos lettres ont failli empêcher mon mariage ; mais je vous crois sincère. Ma femme est fort malade ; elle est dans un état d'exaltation religieuse qui fait craindre pour sa raison. Elle demande un prêtre et renvoie tous ceux qui se présentent. Enfin elle s'obstine à vous voir, et son médecin croit qu'il faut tenter de lui donner cette satisfaction. Je viens vous chercher, et je compte sur votre raison, sur votre prudence, sur votre charité enfin pour calmer ce pauvre esprit qui s'égare. Madame La Quintinie est une sainte ; elle n'a rien à se reprocher, et elle se croit damnée ! Dites-lui donc ce que vous avez mission de lui dire pour la sauver de ces épouvantes. »

Je ne pouvais refuser sans donner de graves soupçons sur mon caractère, et, d'ailleurs, mon devoir était de marcher. Je suivis le colonel. Je trouvai Blanche debout, changée à faire frémir, et en proie à une crise des plus douloureuses. Elle tenait dans ses bras et couvrait de larmes et de baisers une petite créature de deux ou trois

mois qu'elle avait voulu nourrir, et que, par ordre du médecin, il lui fallait confier à une nourrice. Cette enfant, c'était Lucie.

Dès que la pauvre femme me vit, elle s'apaisa, remit avec douceur aux bras de la nourrice l'enfant, qui criait, instinctivement effrayée des transports de sa mère. Blanche renvoya tout le monde, et, quand nous fûmes seuls :

« Ni épouse ni mère! dit-elle en fixant sur moi ses yeux sombres, redevenus secs; voilà votre ouvrage, à vous! Vous m'avez défendu d'aimer alors que j'aurais pu céder à mon premier instinct, et me contenter, comme tant d'autres, de l'amour vulgaire d'un homme et de ses embrassements grossiers. J'aurais pu être heureuse ainsi, n'aspirant pas à des félicités idéales, ne les connaissant pas, vivant d'une grosse vie matérielle employée à mettre des enfants au monde, à les allaiter et à m'oublier moi-même dans les devoirs de la famille. Vous n'avez pas voulu qu'il en fût ainsi; vous m'avez montré un corps nu et maigre, un homme d'ivoire étendu sur une croix d'ébène, et vous m'avez dit : « Voilà ton époux, ton amant, « ton ami. Ce n'est pas un homme, c'est un Dieu, une « pensée, un rêve! Tu vivras de ce rêve, qui te plongera « dans des ravissements infinis, et tu te perdras en des « jouissances d'imagination auprès desquelles les pro- « fanes réalités de la vie ordinaire ne sont qu'abjection « et souillure. » Vous aviez raison. Tant que j'ai aimé l'époux céleste, j'ai été heureuse et sainte. Quand j'ai partagé la couche de l'autre, j'ai été avilie et j'ai rougi de moi... A présent, je le hais et je me méprise. Pourquoi m'avez-vous laissée contracter ce lien? Pourquoi, lorsque j'avais peur de vous et de moi-même, n'avez-vous pas eu le courage de venir me trouver pour me dire : « Que cet « homme soit chrétien ou non, je ne veux pas que tu

« lui appartiennes! Tu es à Dieu, tu es à moi. Je suis « ton Christ, je t'aime comme il t'aime, tu vivras avec « moi et avec lui parmi les anges, et tu iras à Dieu sans « avoir été profanée? » Voilà ce qu'il fallait faire, voilà ce qu'il fallait me dire. J'avais peur de vous!... je ne sais pas pourquoi! Je me trompais; j'étais aux prises avec l'esprit du mal qui voulait m'arracher à Dieu, et qui, parlant par la bouche de mon mari, me disait : « Toutes « les dévotes sont amoureuses de leur confesseur quand « il est jeune. » Alors, moi, je me disais : « Suis-je donc « *amoureuse?* » Mais je ne savais ce que c'était que d'être amoureuse! Vous aviez tué mes sens en me faisant rougir du premier trouble de mes sens. Je rêvais de vous, je vous voyais étendu sur cette croix à la place du Christ, et dans mes songes je baisais vos blessures, ou j'essuyais vos pieds avec mes cheveux, et je ne me rebutais pas quand vous me disiez : « Femme, qu'y a-t-il « de commun entre vous et moi? » Était-ce là de l'amour profane? Non!... ou bien, si c'en était, il fallait ne pas craindre de m'avertir, de m'éclairer et de me remettre dans la voie. Vous ne vous êtes pas soucié de moi, vous disiez m'aimer si tendrement, et vous m'avez abandonnée! — Et à présent que vous savez mes troubles et mes douleurs, vous me chassez du confessionnal en me disant que vous ne voulez pas vous damner avec moi, et vous ne revenez que parce que mon mari vous ramène! Non! vous m'avez menti, vous ne m'avez jamais aimée! Vous n'aimiez rien que vous-même, vous vous sauveriez seul, en toute sécurité d'orgueil et d'égoïsme, sur les ruines d'un monde! Et moi, je suis perdue, je suis damnée, vous l'avez dit. Je n'estime rien sur la terre, je ne suis bonne à rien, je ne peux pas être une mère de famille, je ne peux plus devenir une sainte. Votre cœur me repousse, le ciel se ferme et l'enfer m'appelle. Laissez-moi

donc, je veux mourir en maudissant Dieu, le Christ, vous et moi-même! »

Si je vous rapporte ces effroyables paroles dont le souvenir me glace encore, c'est qu'elles sont le résumé les plaintes, des blasphèmes et des reproches que cette malheureuse femme m'a toujours adressés depuis, soit par lettres, soit dans de courtes entrevues auxquelles je n'ai pu me soustraire. C'est qu'elles sont, j'en suis certain, l'objet et le texte de la confession que vous avez là entre les mains. Jugez si le père, l'époux ou la fille de Blanche doivent la lire!

Quant à moi, plié sous l'horreur de cette malédiction, je m'efforçais en vain de la conjurer : l'esprit de Blanche, frappé de délire, était complétement dévié de la ligne du vrai, ligne subtile et délicate à suivre, j'en conviens, pour les prêtres sans idéal et pour les femmes exaltées. En même temps qu'elle était une folle, la pauvre Blanche était pourtant une sainte aussi. Elle ne rêvait point de coupables transports, elle effleurait le bord des abîmes avec cette légèreté d'appréciation et cette absence de logique qui caractérisent les femmes. Elle ne voulait pas s'apercevoir du mal qu'elle me faisait; elle comptait pour rien la contagion que je pouvais recevoir de sa démence... Mais, si elle avait les périlleux élans de sainte Thérèse, il lui restait quelque chose des ignorances ineffables de l'enfance. Le mariage, ne lui ayant pas révélé l'amour, semblait parfois ne lui avoir rien appris, tandis qu'en d'autres moments la puissance de ses aspirations semblait avoir tout épuisé.

Je m'efforçai de redresser son jugement : je ne faisais qu'aggraver le mal; elle cherchait dans chacune de mes paroles un sens détourné ; elle m'accablait d'arguties de sentiment d'une puérilité charmante et d'une perversité diabolique, elle voulait m'arracher le mot d'amour comme

le gage de son salut... Il fallut faiblir comme fait le médecin qui accorde à l'obstination du malade le péril d'un dernier essai; je prononçai ce mot avec toutes les réserves de la plus austère chasteté. Elle fut calmée; elle baisa mes mains qu'elle arrosa de larmes; elle me promit de croire, d'espérer, de ne jamais plus retomber dans le blasphème.

Elle tint parole quelques jours; mais elle m'avait arraché la promesse de revenir, et je ne voulais pas reparaître. Le mari m'envoya chercher comme un sauveur.

Que vous dirai-je, monsieur? Ceci dura trois mois qui ont compté dans ma vie comme trois siècles, trois mois de tortures secrètes et de luttes cachées qui ont dévasté mon cœur et creusé mes tempes. Cette femme, honnête et pure entre toutes, ne mettait pourtant pas son honneur et le mien en danger. Malade comme elle l'était d'ailleurs, elle n'avait de pensées que pour la tombe; mais son attachement pour moi s'épanchait en effusions d'une éloquence exaltée et d'un mysticisme voluptueux qui peu à peu me gagnaient comme une flamme de l'enfer. Il semblait que, se croyant perdue par moi, elle voulût me perdre à son tour en m'inoculant je ne sais quel venin de révolte contre le joug de mes devoirs. Je ne la désirais certes pas lorsque, muet et pâle auprès d'elle, je la voyais se débattre contre les approches de la folie ou de la mort; mais, dès que je l'avais quittée, je la revoyais telle qu'elle m'était apparue à seize ans, pure comme les anges et belle comme la lumière! Et alors je l'aimais avec une passion rétrospective infâme, cette vierge qui n'avait pas fait battre mon cœur au temps de sa splendeur réelle. Je me surprenais à regretter et à maudire cette vertu qui m'avait semblé si facile, et, par moments, enivré, égaré, idiot, je suivais dans la rue une jeune fille quelconque qui me rappelait Blanche adoles-

cente. Je la suivais jusqu'à la première porte où elle disparaissait, et je rentrais chez moi, forcé de m'avouer que la honte seule et l'habit que je portais m'avaient retenu.

J'usai de tous les moyens que me suggéraient l'expérience des maladies de l'âme et la foi en Dieu comme remède souverain, pour ramener madame La Quintinie à la vérité, pour la rattacher à son mari, à son enfant, à ses devoirs, à la vie. Je crus d'abord avoir pris de l'ascendant sur elle; mais je vis bientôt qu'elle me trompait et ne feignait de m'écouter que pour me ramener et me retenir à ses côtés. Elle se contenait quelque temps, puis elle débordait en folies étranges. Je me souviens qu'elle disait un jour :

« Votre culte du Christ est une torture que vous nous imposez ! Il est, ce Dieu-homme, le type de l'inflexible froideur. Cloué sur sa croix, il ne regarde que le ciel. Sa mère pleure en vain à ses pieds, il ne l'aperçoit même pas. Vivant de notre vie, il n'a réellement vécu qu'avec ses disciples. Doux et miséricordieux avec les femmes repentantes, il n'en a chéri aucune, et son platonique amour, qui daignait bercer sur son cœur la blonde tête de saint Jean, ne livrait à Madeleine que ses pieds et le bord de sa robe. Voilà pourquoi nous nous prenons pour lui, nous autres dévotes, d'une passion insensée ; car, je le vois bien, nous n'aimons que ce qui nous dédaigne et nous brise. Nos désirs exaltés voudraient animer ce marbre qui reste froid sous nos caresses, et posséder cette âme qui nous lie sans se donner, qui nous excite sans nous apaiser jamais. »

Vous voyez, d'après ces égarements, combien le profane et le sacré s'étreignaient chez Blanche dans une lutte fallacieuse, et combien, en croyant aimer le Sauveur, elle le matérialisait dans sa pensée éperdue et troublée.

Je m'épuisais en vaines consolations, en vaines répri-

mandes. Un jour, je fus forcé de la menacer de la colère de Dieu, si elle n'abjurait ses erreurs. Elle tomba dans une crise épouvantable. Son mari accourut au moment où elle m'accusait de la pousser dans l'enfer. Il ne comprit pas, il m'accusa de fanatiser sa femme au lieu de la tranquilliser. Je m'éloignai, content d'être chassé ; mais il revint bientôt me demander pardon, et me prier de venir dire adieu à la malade. Il l'emmenait en Savoie. On espérait que l'air natal et la tendresse des parents la ranimeraient. Je compris que c'était un arrêt de mort et que je voyais Blanche pour la dernière fois.

Je la trouvai calme : elle sentait que sa tâche était finie. Elle prit Lucie dans son berceau, et, la mettant dans mes bras :

« Je ne vous demande plus qu'une promesse pour mourir en paix, me dit-elle. Jurez que vous aimerez cette enfant comme si, par le sang et la chair, elle était votre fille ! »

Je le jurai.

« C'est qu'elle est votre fille, ajouta-t-elle : quand elle a été conçue dans mon sein, c'est à vous que je pensais, mon âme embrassait la vôtre, et l'esprit qu'elle a reçu de Dieu, c'est une flamme qui s'est détachée de votre esprit. Ne repoussez pas cette paternité intellectuelle, ne la méconnaissez jamais ! Quand il vous sera possible de vous occuper de notre enfant, soyez son directeur, son guide, sa lumière. Que votre invincible vertu soit sa force, et, si vous découvrez en elle la vocation religieuse, n'hésitez pas et ne faites pas avec elle comme vous avez fait pour moi. Préservez-la du mariage, qui est une honte et un abrutissement. Oh ! oui, pour peu qu'elle soit intelligente et pieuse, ne la livrez pas à la domination avilissante que j'ai subie. Donnez-lui le courage de résister à son père et à son grand-père; cuirassez le cœur de la

femme, qui est toujours un faible cœur ; apprenez-lui à briser les liens de la famille et à ne connaître de loi que celle du Christ. Ne connaissant et n'écoutant aucun homme, elle sera l'épouse heureuse et fidèle du Sauveur, tandis que je n'ai été celle de personne. Jurez, oh! jurez par votre éternel salut que vous ne faiblirez pas! »

A cette heure suprême des adieux, Blanche m'apparut comme une vraie sainte. Elle avait franchi le cercle des tentations et des orages en y laissant sa vie, mais elle emportait à Dieu son âme lavée et renouvelée. Je crus du moins qu'il en était ainsi. Ses prières étaient toutes chrétiennes et orthodoxes. Je lui jurai de veiller sur Lucie et de la vouer à Dieu ou de lui faire faire au moins un mariage chrétien, si elle m'accordait sa confiance.

Nous nous séparâmes sans crise. C'était au printemps. Au commencement de l'automne, j'appris sa mort, et je ne sus que peu de détails. Il m'a été dit que les parents et le mari lui-même m'accusaient de leurs malheurs. J'ai bien reconnu là l'aversion aveugle du vieux M. de Turdy contre le prêtre quel qu'il fût, et la faiblesse irrésolue de sa femme et de son gendre. Je n'ai pu savoir quels aveux téméraires, quelles divagations terribles avaient pu errer sur les lèvres de la mourante : j'étais atterré, mais tranquille. Si j'avais péché en esprit, le secret de mes souffrances était entre Dieu et moi, je n'avais rien à me reprocher devant les hommes.

Navré, mais victorieux de mon trouble, je m'étais donné à une vie studieuse et retirée dont j'éprouvais le besoin après une telle tempête. Je fus longtemps malade, et, quand je repris force et santé, la *société* me proposa une tâche active et militante. Je réclamai la plus obscure et celle qui me mettait le moins en contact avec le monde. On m'avait cru ambitieux, et je dois avouer qu'on ne me sut pas très-bon gré de ne l'être pas. On pensa que je

manquais de zèle, et que mon vœu de ne plus confesser les femmes était incompatible, sinon avec mes devoirs, du moins avec mon influence. Je fus oublié parce que je n'étais ni dangereux ni nécessaire. Je végétai quinze ans dans l'ombre. Ces années ont été les plus douces de ma vie et les plus fécondes pour mon salut. Ne pouvant vaincre le vieil homme de vive force comme je m'en étais flatté trop vite, je l'ai laissé doucement s'éteindre dans les fatigues de l'étude. Je suis devenu savant en théologie, me réservant pour l'âge où je ne sentirais plus les passions me menacer, et cet âge est venu plus tôt que je ne l'espérais. Je dois dire que le souvenir de Blanche m'a été salutaire. Cette âme retournée au ciel ne m'apportait plus que des consolations et des promesses. Elle avait tant souffert en ce monde, qu'elle devait être pardonnée, et le mal qu'elle m'avait fait souffrir par contre-coup était une rude et salutaire leçon dont mon humilité avait fait son profit. Je pensai donc à elle peu à peu et bientôt tout à fait sans amertume et sans effroi.

Et puis notre dernière entrevue avait allumé dans mon cœur une sainte tendresse pour l'enfant qu'elle avait recommandé à mes soins. Elle avait dit vrai, la pauvre Blanche! Lucie était ma fille spirituelle. Tout le monde autour d'elle était incrédule. Madame de Turdy était morte. Probablement on élèverait l'enfant dans l'ignorance de Dieu. Que faire pour me rapprocher d'elle? Je ne le savais pas, mais je me tenais dans l'attente de quelque circonstance favorable, et c'est surtout pour être libre d'en profiter que je restai sans emploi et sans liens.

Je pensai souvent à reprendre mon nom véritable et à endosser l'habit séculier pour m'établir en Savoie, où personne ne me connaissait, sauf M. La Quintinie, qui, en raison de son service, était presque toujours absent;

mais pourrais-je approcher de Lucie, gardée par son grand-père?

Je fis agir les affiliés de mon ordre, j'eus des renseignements. Mademoiselle de Turdy, sœur du grand-père de Lucie, était pieuse. Elle devait laisser à l'enfant une fortune assez considérable; mais elle pouvait menacer de léguer ses biens à l'Église, si sa petite-nièce n'était pas élevée dans la religion. La *société* pesa sur l'esprit doux et nonchalant de cette vieille fille. Ce ne fut pas sans peine qu'on l'amena à discuter avec son frère. Son confesseur n'était pas des nôtres, et vivait innocemment de la vie du siècle. Enfin, après deux ou trois ans de patients efforts et d'adroites influences, on mit la tante en état de se prononcer et de l'emporter. Lucie fut envoyée à Paris au couvent de***, que j'avais désigné, et dont je m'étais fait nommer directeur à l'insu de la famille.

Lucie avait déjà treize ans quand je la vis enfin. La figure et la voix de cette enfant remuèrent en moi des fibres inconnues. C'était Blanche plus forte, plus enjouée, parfois aussi sérieuse, mais jamais mélancolique; une santé florissante, une volonté douce et ferme, un esprit droit et logique, point de rêverie et beaucoup de réflexion, de la décision dans le caractère et une bonhomie sympathique. Voilà ce que sa mère eût dû avoir pour être une chrétienne heureuse, ce qui lui avait manqué, et ce que pourtant elle avait pu donner à sa fille : mystère insondable de la nature humaine que vos physiologistes et vos psychologues n'expliqueront jamais sans admettre l'action d'une volonté particulière et déterminée venant de Dieu seul. J'avais tremblé que Lucie ne ressemblât à son père. Elle n'avait rien de lui, si ce n'est la santé et un grand besoin de mouvement physique.

Je veillai à ce que ses instincts ne fussent point contrariés. Je voulais la connaître, la voir éclore à la religion,

qu'elle ne connaissait pas, et qu'elle semblait chercher sans angoisse et sans parti pris. Je veillai aussi au choix du premier confesseur. Je le voulus doux et strict, point curieux et point ergoteur. Je le voulus vieux et chaste, mort aux passions et naïf comme un enfant. Je ne lui adressais jamais de questions, je me bornais à quelques avis particuliers. Il me dit seulement, un jour que les enfants défilaient dans le cloître :

« En voici une qui ne donnera point de peine à ses directeurs ; elle est née sainte. »

C'était Lucie qu'il me montrait.

Lucie était née sainte, en effet. Dès qu'elle connut la religion, elle en prit le côté le plus fort et le plus calme ; elle ne s'attacha qu'à savoir ce qui était le bien et le mal, et d'un élan souverainement déterminé, d'un mouvement royal, si l'on peut dire ainsi, elle chassa cet inconnu, ce tentateur qui n'avait pas encore osé lui parler. Dès qu'elle sentit le beau, le vrai, le bien, elle résolut de s'y dévouer, et elle m'annonça que, n'importe dans quel état de la vie, elle vivrait pour la charité. C'était m'interdire l'initiative quant au choix de l'état. Je sentis que j'avais affaire à une force vive, que Dieu était en elle, et que je ne devais point devancer son œuvre. D'ailleurs, j'étais devenu calme et fort, moi aussi. Je n'étais point persuadé que le monde fût aussi dangereux que je l'avais jugé dans ma jeunesse. Je l'avais pratiqué sans bruit, il ne m'avait pas ébranlé. Je ne m'alarmai pas de l'expérience que Lucie pourrait faire à son tour. Je la sentais mieux trempée que moi. Elle n'avait rien à vaincre, par conséquent rien à craindre.

Durant ces trois années que Lucie passa au couvent, je fus son principal instituteur, et pas une seule fois elle ne fit appel à ma direction pour un cas de conscience. Mon influence sur elle fut toujours celle d'un ami et d'un

père, jamais celle d'un juge. Combien elle m'était chère, cette noble et sereine enfant qui me révélait dans le sens le plus divin les joies de la paternité! Comme j'étais fier d'elle devant Dieu! comme je sentais la vaine fragilité des liens de la chair et du sang, moi qui goûtais dans la plénitude d'une tendresse si pure tous les attendrissements du cœur et même le tressaillement sacré des entrailles! J'étais forcé de lui cacher le lien mystérieux qui m'attachait à elle, et je devais m'interdire toute démonstration d'une sollicitude trop exclusive; mais, lorsque, du fond de la salle du couvent où il m'était permis d'aller me reposer de mes leçons, je la voyais assise à son pupitre près d'une fenêtre de la classe, grave, attentive et belle comme la sagesse, ou folâtrant dans le jardin avec l'énergie de sa vaillante nature, je versais des larmes involontaires, et j'étouffais entre mes lèvres ce cri de mon cœur : « Ma fille! ô ma fille! »

Quand elle eut seize ans, son grand-père la rappela près de lui. Ce fut pour moi un déchirement atroce; mais Lucie ne devait pas s'en douter : elle ne s'en douta pas.

Seulement, il me fut impossible d'habiter Paris quand elle fut partie. Je ne pouvais plus reprendre à rien. Sans cesser d'être un chrétien, j'étais devenu, sous le charme de cet amour de père, plus homme qu'il ne fallait. Je me rappelai que j'étais prêtre, ma tâche d'homme était accomplie; j'avais tenu le serment fait à Blanche, j'avais initié sa fille, et je croyais être sûr qu'elle serait religieuse, ou qu'elle épouserait un vrai catholique. Il ne s'agissait plus que de veiller de loin sur elle, puisqu'il m'était interdit de veiller de près. D'ailleurs, il valait mieux peut-être qu'il en fût ainsi. En cessant d'être une enfant, Lucie ne devait pas ressentir mon influence trop directe. Si elle se vouait à Dieu seul, elle était de ces

âmes qui ne doivent pas être trop dirigées. Et puis elle était si jeune! Pour le cloître comme pour le mariage, je n'ai jamais admis qu'on dût être mineur.

Je lui fis promettre de m'écrire régulièrement tous les trois mois, et j'acceptai un emploi en Italie, pays que mon origine et ma langue maternelle m'avaient toujours fait regarder comme ma patrie.

Ce qui s'est passé là ne rentre pas dans le récit que je vous dois, mais je le résumerai en peu de mots pour vous expliquer mon retour et ma conduite en présence du mariage auquel Lucie a donné malgré moi son assentiment.

J'avais été heureux, j'étais devenu optimiste. A mon insu, et comme l'onde qui creuse le rocher en tombant goutte à goutte, la tiédeur m'avait entamé, non la tiédeur quant aux vertus nécessaires à l'homme et à l'amour divin, mais un relâchement quant aux doctrines. Cet ennemi de la vraie foi que vos philosophes ont invoqué sous le nom de *tolérance,* les catholiques de ce temps-ci ont eu la faiblesse de s'en piquer à leur tour pour se soustraire aux reproches et pour se défendre de l'accusation de fanatisme. Ceci est l'œuvre du respect humain, autrement dit de la mauvaise honte. C'est un pervertissement de la croyance et une défection du dévouement. L'esprit pratique de la société de Jésus a cru devoir tourner au profit de sa propagande cette tendance à la mansuétude. L'intention était belle et bonne, j'en avais été séduit. J'arrivai à Rome, l'âme pleine de douceur, l'esprit nourri de transactions subtiles et tendres qui me semblaient des moyens généreux et sûrs pour étouffer dans le triomphe de la charité chrétienne universelle les dissidences et les protestations.

Je fus repris, je n'étais pas dans la voie tracée par les nécessités du temps. L'Église, menacée, était forcée de se

faire revendicatrice devant l'usurpation de ses droits de souveraineté. Je luttai contre des raisons tirées de nécessités passagères, et qui me semblaient compromettre l'esprit et l'avenir de la religion. On m'imposa silence. Je n'eus point de dépit, mais j'eus beaucoup de douleur. Ma foi fut même ébranlée, et je dus avoir recours à l'ascétisme pour dompter en moi l'esprit de révolte. Un instant j'eus peur de penser comme Lamennais !

C'est alors que je rencontrai le père Onorio, qui me ramena á la soumission, à l'orthodoxie et au travail sur moi-même, bien autrement difficile et méritoire que la vaine science des discussions. Vous avez vu et entendu cet homme inspiré : vous savez maintenant non ce que je suis, mais ce que je voudrais être.

Sans la défection de Lucie, j'arrivais au bonheur, le seul bonheur de l'homme en ce monde, la recherche absolue de la perfection. J'avais depuis un an arrangé mon existence et disposé mes affaires pour une retraite définitive, où le père Onorio eût été mon maître et mon guide, Lucie mon élève et mon ouvrage. J'eusse versé dans cette jeune âme les trésors de sainteté que l'apôtre eût versés dans la mienne. J'étais, par l'habitude d'enseigner Lucie et de me servir des formes de raisonnement et de langage qui nous étaient communes, l'intermédiaire naturel entre la rude sainteté du vieillard et la délicate candeur de l'enfant.

Je rêvais pour nous trois un paradis de renoncement et de dévouement sur la terre. Je fondais ma chartreuse dans ce beau pays, et j'attendais le jour où Lucie, dégagée de ses devoirs envers son aïeul, n'aurait plus à lutter que contre un père sans légitime influence sur son esprit. En m'établissant non loin d'elle, je comptais être à même de soutenir jusque-là sa foi et de raviver son zèle. Lucie m'avait écrit plusieurs fois de suite qu'elle

avait de plus en plus l'amour de la retraite, le mépris du monde, le besoin de mettre d'accord sa vie et sa croyance en se consacrant à Dieu.

Elle ne paraissait pourtant pas décidée à prononcer des vœux; mais était-il nécessaire qu'elle s'engageât par serment, qu'elle coupât ses beaux cheveux et qu'elle se vêtît de serge, cette fille chérie, cette femme vaillante, qui offrait à l'aumône sa vie, sa fortune et son cœur? S'il en devait être ainsi, je laissais dans ma pensée le soin de la décision au père Onorio. Rien ne pressait, car je ne voulais point que Lucie abandonnât son grand-père au bord de la tombe.

Vous savez le reste, monsieur. Déjà une ou deux lettres de Lucie m'avaient fait pressentir une modification dangereuse dans ses idées. Je me hâtais, mais non pas au gré de mon impatience. Une fortune matérielle m'était tombée du ciel. Un pauvre parent de ma mère, celui qui m'avait adopté, avait reçu pour moi un million, à la condition de ne jamais trahir et de ne jamais me révéler à moi-même le secret de ma naissance. Ce million, ce devait être mon monastère. Il me fallait rassembler les fonds épars dans plusieurs banques. Quand j'arrivai enfin ici à l'improviste, il était trop tard! On m'avait aliéné, on m'avait volé le cœur de ma fille!...

Ici, la voix de Moreali fut étouffée par les sanglots. M. Lemontier l'empêcha de rien ajouter.

« Votre confession est complète, lui dit-il. Je sais à présent tout ce qui s'est passé en vous, et je vais vous le dire à mon point de vue, qui n'est pas le vôtre. Je ne me permettrai aucun blâme personnel; car, si vous m'avez dit la vérité, et je crois que vous me l'avez dite...

— Lisez les lettres de Blanche, lisez-les! s'écria Moreali.

— Non, j'aime mieux vous croire librement.

— Mais, moi, je ne veux pas de générosité ! Lisez...»

XXX.

RÉSUMÉ.

M. Lemontier parcourut les lettres que l'abbé lui montrait, et, les trouvant conformes à la sincérité de son récit, il les lui rendit avec calme, et reprit :

« Donc, je vous sais honnête, et je crois à l'élévation de vos sentiments et de vos idées. Je n'ai pas attendu jusqu'à ce jour pour voir en vous l'homme de mérite et de conviction que mon fils m'avait dépeint, et vers lequel ses sympathies l'avaient entraîné à première vue; mais, à première vue aussi, il avait découvert en vous une plaie profonde, et cette plaie, je l'appellerai suicide moral, violation des lois de la nature.

« La nature est sainte, monsieur, ses lois sont la plus belle manifestation que Dieu nous ait donnée de son existence, de sa sagesse et de sa bonté. Le prêtre les méconnaît forcément. Le jour où l'Église a condamné ses lévites au célibat, elle a créé dans l'humanité un ordre de passions étranges, maladives, impossibles à satisfaire, impossibles à tolérer, souvent difficiles à comprendre : appétits de crime, de vice ou de folie qui ne sont que la déviation de l'instinct le plus légitime et le plus nécessaire. Et par une monstrueuse inconséquence, en même temps que les conciles décrétaient la mort physique et morale du prêtre, ils lui livraient les plus secrètes intimités du cœur de la femme, ils maintenaient la confession.

« Je ne discuterai pas contre vous, je sais que vous

ne me céderez rien. Je pose les deux réformes ou tout au moins une des deux réformes que Dieu commande depuis longtemps à l'Église inerte et sourde : mariage des prêtres ou abolition de la confession.

« Je ne dis pas seulement qu'il faut abolir la confession pour les femmes, je dis qu'il faut l'abolir aussi pour les hommes, à moins que le prêtre ne soit libre de se marier, auquel cas les catholiques des deux sexes seront libres de se confesser au père de famille qui connaît et apprécie les devoirs de la famille, ou au célibataire obstiné qui méconnaît et transgresse les premiers devoirs de l'humanité. Je bornerai là ma critique de vos prétendus devoirs envers Dieu et de vos prétendus droits sur les âmes; mais je suis forcé de vous dire que nous n'apprécions pas Dieu de la même manière, notre foi ne le voit pas avec les mêmes yeux, notre cœur ne l'aime pas de la même façon. C'est notre droit à chacun, la liberté de conscience m'est sacrée. Je ne réclame que le droit égal pour chacun de nous de proclamer sa religion et de la pratiquer. Je sais que vous prétendez que les philosophes n'ont point de religion ; moins avancés que les Pères de l'Église et que les grands esprits de la renaissance, vous damnez Platon et tous ceux qui ont développé ses doctrines, sans vouloir reconnaître que Jésus les reprend et les complète. Vous nous reprochez de ne point avoir d'Église ni de culte, sans vous apercevoir que vous nous défendez d'en avoir qui ne soient pas les vôtres, et que jusqu'ici presque tous les gouvernements nous ont interdit d'être autre chose en public que catholiques, protestants ou israélites. Vous ne faites même point grâce aux schismatiques : les grecs vous sont plus odieux que les musulmans, et, le jour où une centaine d'adeptes d'une religion nouvelle se réuniraient pour bâtir ou dédier un temple en France, vous le feriez fermer par l'au-

torité civile, quelle qu'elle fût, car vous la contraindriez à cette mesure de prudence en soulevant l'émeute du fanatisme autour des sanctuaires nouveaux.

« A quelque Église que nous appartenions, nous ne sommes donc pas libres de la fonder et de la manifester, et le reproche que vous nous adressez est l'équivalent de cette naïveté d'un prédicateur étranger qui disait : « La « preuve que le divorce choque les mœurs, c'est qu'on « n'en a pas vu un seul cas depuis qu'il est supprimé. »

« Nous ne nous tenons donc pas pour convaincus de manquer de religion. Nous croyons être, au contraire, en grand travail de cœur et d'esprit pour poser les formules de la nôtre dans le silence auquel on nous condamne, et, si nous ne pouvons écrire et parler, nous ne sommes point effrayés de ce recueillement forcé où s'élaborent la science de Dieu et la vie de l'Église future.

« Permettez-moi donc de vous parler comme un homme religieux à un homme religieux; je dirai plus, comme un prêtre à un autre prêtre; car je vous déclare, sans orgueil, que j'ai voué ma vie à la recherche de l'idéal divin, et que j'ai travaillé tout autant que vous à me rendre digne de cette mission. C'est pourquoi il vous faut dépouiller un instant l'orgueil du prêtre catholique et m'écouter comme un véritable chrétien écoute son frère et son égal.

« Je crois fermement que vous êtes dans l'erreur, ce qui ne m'empêche pas de respecter votre caractère, votre personne, votre vie, vos biens, vos symboles, vos temples, vos livres, vos monastères, vos prédications, tout ce qui manifeste votre croyance sincère. Si la même liberté, protectrice du droit de tous, est assurée à tous, votre erreur ne m'offense, ne m'inquiète, ni ne m'afflige. Elle durera ce que durent les erreurs, longtemps peut-être encore, mais pas assez pour produire les mauvais

fruits du passé. La marche libre de l'esprit humain y mettra bon ordre; vous serez forcés d'ouvrir les yeux quand la violence ne sera ni pour vous ni contre vous.

« Votre erreur, je vous l'ai dite : vous croyez à un Dieu proscripteur de la vie et réformateur de la nature, c'est-à-dire en guerre avec son œuvre, et défendant à l'homme d'être homme. Pour donner plus de poids à l'inconséquence de votre Dieu, vous lui donnez le goût des éternels supplices, vous en faites un cabire autrement terrible que ces fétiches barbares qui voulaient boire du sang avec leur gueule de bronze. Ce ne serait rien pour un Dieu si avide; vous lui avez donné l'enfer, d'où pendant l'éternité s'exhalera, pour réjouir sa justice, l'odeur de la chair toujours brûlée, toujours dévorée et toujours palpitante! Magnifique invention à laquelle des millions d'hommes croient encore, et que vous ne voulez pas renier malgré les douloureuses protestations de quelques-uns de vos plus grands saints!

« Monsieur l'abbé, quand vous voudrez que nous fassions un pas vers votre Église, commencez par nous faire voir un concile assemblé décrétant de mensonge et de blasphème l'enfer des peines éternelles, et vous aurez le droit de nous crier : « Venez à nous, vous tous qui voulez « connaître Dieu... » Jusque-là, vous nous faites peur, et nous nous demandons si vous êtes des chrétiens et des hommes. Quant à votre Dieu impitoyable, nous jurons sur notre âme éternelle et sur notre Dieu sublime que nous le reléguons dans les ténèbres des premiers âges de l'humanité. C'est un croyant qui vous parle, un croyant aussi ardent, aussi indigné que vous, aussi enthousiaste de son Dieu que vous l'êtes du vôtre, un croyant qui proclame avec Platon, avec Jésus, avec Leibnitz, avec les vrais chrétiens, la conscience de Dieu, c'est-à-dire le Dieu intellectuellement accessible à l'homme, que vous

nous accusez tous, pêle-mêle, d'avoir noyé dans les notions d'un faux panthéisme. C'est un croyant qui proclame sa propre immortalité et l'espoir de sa conscience future, c'est-à-dire la notion de sa personnalité dans les sphères du progrès infini; c'est enfin un croyant dévoré d'amour pour la vérité divine et parfaitement détaché d'avance des vanités de la terre, mais passionnément attaché à ce qui n'est pas vanité terrestre, à ses devoirs d'homme, et regardant l'accomplissement de ces devoirs, tels que Dieu les lui a tracés, comme le marchepied de son progrès dans l'échelle ascendante des récompenses.

« Je sais qu'on peut longuement discuter sur la limite des droits et des devoirs de l'homme, et que l'Église, au nom du Christ, a fait une grande chose en traçant des règles de conduite ; mais elle a oublié que les cercles devaient être élargis de siècle en siècle avec les horizons de la science, et elle les a rétrécis au contraire. Elle s'y est enfermée elle-même jusqu'à tuer ses propres lévites, témoin le célibat des prêtres, arrêt de mort qui n'est pas d'institution primitive.

« Pour ne parler ici que de la nécessité de cette dernière réforme, vous devez me permettre de vous citer à vous-même comme un exemple saisissant, exemple d'autant plus précieux pour moi qu'il n'est pas exceptionnel, que vous êtes un honnête homme et un bon prêtre, que l'on peut sonder les replis de votre cœur sans effroi, sans répugnance, et sans risquer de blesser en vous le sentiment que vous avez de votre propre dignité... »

L'abbé, qui avait écouté jusque-là M. Lemontier dans une attitude fière et morne, les regards fixés sur le plancher, releva ses yeux clairs et profonds, et les attacha avec curiosité sur ceux du philosophe.

M. Lemontier continua :

« Vous vous êtes dépeint vous-même avec beaucoup de modestie et de loyauté; vous avez pensé, dans votre première jeunesse, que vous n'étiez pas né pour être prêtre. Aucun homme n'est né pour cela. Vous n'étiez ni plus ni moins doué qu'un autre des vertus nécessaires au suicide. Je ne connais pas ces vertus-là. Dieu, qui a dit à l'homme : *Tu vivras,* ne les accepte ni ne les encourage; lui demander d'éteindre nos sens, d'endurcir notre cœur, de nous rendre haïssables les liens les plus sacrés, c'est lui demander de renier et de détruire son œuvre, de revenir sur ses pas en nous y faisant revenir nous-mêmes, en nous faisant rétrograder vers les existences inférieures, au-dessous de l'animal, au-dessous de la plante, peut-être au-dessous du minéral !

« Tel est l'état de sainteté auquel aspire le père Onorio; mais il est homme malgré lui, et il connaît le zèle de la colère, les ivresses de l'anathème. Ne pouvant être chrétien, il s'est fait pythonisse.

« Quant à vous, visant à ce prétendu état de sublimité, vous vous êtes embarqué sur le vaisseau fantôme qui erre éternellement dans les brumes et dans les glaces sans pouvoir aborder jamais et sans pouvoir rentrer dans les cercles de la vie. Vous aviez, dites-vous, certaines vertus chrétiennes innées, certaines autres rétives, et vous avez cru devenir un chrétien complet en abandonnant pour l'état ecclésiastique les vrais devoirs du christianisme.

« Pour vous guérir de l'ambition, vous vous êtes affilié à une société dont l'ambition est d'anéantir le monde à son profit; pour vous guérir de l'orgueil, vous avez embrassé un état qui se proclame supérieur à l'humanité et tient la société laïque pour un monde inférieur et secondaire; pour vous guérir de la luxure, vous avez prononcé des vœux qui, vous défendant de posséder lé-

gitimement une femme, livraient toutes les femmes aux convoitises de votre imagination.

« Vous avez combattu avec vaillance, et vous avez triomphé. Je ne puis vous en faire un mérite ; j'admire pourtant votre force, comme j'admire celle d'un équilibriste audacieu , comme j'admire l'éloquence délirante du père Onorio, comme j'admire toutes les manifestations de la puissance humaine, même lorsqu'elle lutte contre sa propre sécurité, contre son propre développement, contre sa propre raison d'être. L'homme est très-fort, monsieur, je le sais, et vous êtes particulièrement fort de volonté ; mais la plante que l'on prive d'air et de lumière et qui pousse des rejets disproportionnés jusqu'à la surface d'une mine est bien forte aussi ; les racines qui percent le ciment et le granit ont aussi une puissance de vitalité où l'on sent le souffle de Dieu. Je ne m'étonne donc pas outre mesure de voir un homme d'honneur tel que vous résister à dix ou vingt ans de tortures pour rester fidèle à un serment qu'il croit indélébile et rester vierge sous les étreintes de ce que vous appelez le démon de la chair.

« Mais, pour être resté vierge, vous croyez être resté pur, cela n'est point. Certaines pensées, que vous les classiez dans la distinction très-fictive des péchés volontaires ou des péchés involontaires, souillent et flétrissent l'âme autant et plus que les actes de franche débauche. Prenez-y garde ; dans votre adolescence, la femme vous attirait en même temps qu'elle vous faisait horreur. Vous aviez des envies de l'étreindre et de la tuer ensuite. Si, lorsque dévoré d'amour *rétrospectif* pour Blanche de Turdy, vous aviez succombé à la fascination de ces jeunes filles que vous suiviez dans la rue jusqu'à leur porte, je ne suis pas sûr que vous n'eussiez pas encore été tenté de les étrangler avant de repasser le seuil de votre perdition.

« Et pourtant vous avez horreur du crime, et vous n'avez rien d'un homme vicieux! vous avez, au contraire, les plus nobles instincts et le goût de la vertu; mais vous avez jeté un défi à la nature, et dans sa réaction elle vous a mis tout près de ces forfaits dont on voit tant d'atroces exemples, crimes que, selon moi, les lois civiles ne devraient pas atteindre, puisque, d'accord avec les lois religieuses, elles refusent aux prêtres le mariage civil.

« Vous répondrez que vous avez vaincu pour votre compte, et qu'il n'est donc pas impossible de vaincre. C'est où je vous attends. Je vais vous montrer les fruits amers et vénéneux de votre victoire.

« Je ne vous répéterai pas ces terribles argumentations de Blanche, si fidèlement rapportées par vous. Elle avait mille fois raison contre vous, cette malheureuse femme! Vous l'aviez prise enfant, vous l'aviez enveloppée d'un amour de prêtre, amour d'une nature particulière, que vous déclarez chaste et que je déclare pervers, puisque cette chasteté est le résultat d'un instinct perverti. Cet amour-là, qui vous laissait calme, s'insinuait dans le cœur de l'enfant comme le serpent dont la douce voix et les yeux caressants surprirent Ève dans le paradis. Vous étiez beau, vous l'êtes encore; vous êtes éloquent, vous êtes séduisant dans la chaire, à l'autel, partout où elle vous voyait. Dans le confessionnal, votre souffle mêlé au sien, après avoir fait passer le froid de la mort sur son premier amour, faisait éclore peu à peu, à son insu et au vôtre, un autre amour plus profond, plus tenace, plus ardent, cet amour dont elle est morte, ne pouvant l'assouvir.

« Cet amour qu'elle se reprochait était un crime, en effet. Il ne faut point trahir son mari, il ne faut pas surtout le trahir avec un prêtre, avec un homme qui ne peut ni vous avouer, ni vous protéger, ni vous relever d'une

chute devant les autres hommes. Il ne faut pas rendre parjure un homme qui a fait serment de chasteté, et qui, à l'abri de ce serment, est amené par l'époux, loyal ou stupide, en tout cas confiant, jusque dans l'alcôve conjugale.

« Cet amour était donc coupable, et il était antihumain, puisqu'il tuait dans le cœur de Blanche tout ce qui n'était pas lui. Il avait tué d'avance l'amour conjugal. Il avait tué le discernement, puisque, par réaction contre les ardeurs secrètes de votre amour sans solution, elle avait choisi l'époux le plus matériel et le moins fait pour la charmer. Il avait tué l'amour filial et l'amour maternel, puisqu'elle aspirait à la mort et se déclarait inutile dans la vie. Tel est le résultat inévitable de l'amour du prêtre, quand il est contenu dans les limites du devoir d'abstinence. Quel est-il quand ce frein lui échappe, quand il ne se résigne pas à marcher dans la voie des douleurs?... Vous le savez aussi bien que moi... Vous avez vu de près ce monde...

« Vous avez pris la voie des douleurs, j'admets que ce soit la plus suivie, et que l'on y compte beaucoup de triomphes : eh bien, ces douleurs sont stériles pour celui qui les endure, périlleuses pour celle qui les partage, funestes pour tous deux, car elles enfantent des mirages trompeurs où la notion du Christ se confond avec celle de l'homme aimé, de même que la suave image de la Vierge prend à toute heure, dans l'imagination troublée du jeune prêtre, les traits de la femme qu'il désire. Dans cet état maladif qu'on appelle l'amour mystique, la loyauté de l'âme s'oblitère, et le jugement s'égare. De même que la parole et le regard trahissent la volonté quand elle a un double but, de même la raison et l'instinct trahissen la conscience quand elle est troublée par un double idéal On tombe alors dans les agonies de ce monde tout ph

sique que vous appelez la tentation, et dont vous ne pouvez sortir qu'en méprisant, en exorcisant, en maudissant la vie.

« Eh bien, cette déviation de l'instinct qui a tué la mère, et qui vous a laissé de si étranges terreurs à vingt ans de distance, vous auriez encore consenti à ce qu'elle tuât la fille, oui, si Lucie n'eût secoué votre influence, elle serait aujourd'hui immolée par vous aux agonies de l'amour mystique dont l'éloquence du père Onorio est, littérairement parlant, un échantillon si frappant et si curieux. Le drame entre Lucie et vous eût suivi un autre canevas qu'entre vous et sa mère. Un nouvel instinct forcé et trahi, l'instinct de votre âge, le meilleur de l'âme humaine quand il suit sa pente logique, l'amour paternel idéalisé à votre guise, eût pesé d'un poids terrible sur le cœur pieux et dévoué de cette jeune fille. Ce poids eût été encore un mensonge, puisque vous ne pouvez pas plus être père que vous n'avez pu être époux. »

Moreali fit un mouvement brusque, et la douleur contracta son front.

« Nous sommes ici pour tout dire, reprit M. Lemontier. J'écouterai la défense de votre opinion tant qu'il vous plaira, et sans plus d'aigreur ou de malveillance que je n'en ai mis à écouter votre récit. A présent, ce récit, je le résume et l'analyse : c'est mon devoir. Vous avez commencé par protester contre tout lien de sang avec Lucie, et vous avez insisté pour que j'en visse la preuve écrite. Et puis, cependant, entraîné par l'instinct non assouvi du cœur et des entrailles, vous avez crié : *Ma fille, ô ma fille !* un cri déchirant, monsieur l'abbé, et qui m'a serré la poitrine, car je plains vos douleurs, et, si j'en condamne la cause en principe, j'en respecte la blessure au fond de votre être. Aussi n'est-ce pas sans souffrir que je brise, au nom de Dieu et de la vérité, ce lien fictif

que Blanche a voulu établir entre sa fille et vous. Non, ce lien ne peut exister, car il est fondé sur une pensée d'adultère, et, lorsque, dans les bras de son mari, la femme a demandé à Dieu d'animer de votre souffle le fruit déposé dans son sein, elle désobéissait à Dieu, elle corrompait sa vie, elle flétrissait le véritable père de son enfant. Vous-même, vous avez tressailli d'horreur à cette pensée, j'en suis certain, bien que vous ne l'ayez pas dit; mais ensuite la voix de la nature en révolte a parlé : vous avez béni l'enfant, vous l'avez adopté spirituellement, vous avez juré d'être le père, le maître, le possesseur de son âme. C'était un serment impie et coupable, monsieur; c'était, après avoir pris à l'époux la meilleure part de l'amour de sa femme, lui ravir en intention la meilleure part de l'amour de sa fille. Ah! vous vous y entendez, apôtres persistants du quiétisme! Vous prélevez la fleur des âmes, vous respirez le parfum du matin, et vous nous laissez l'enveloppe épuisée de ses pures aromes. Vous appelez cela le divin amour pour vous autres! Je le comprends, ce qui en reste à l'époux et au père n'est pas toujours digne de vos regrets, et vous puisez dans la possession ainsi partagée de la femme des jouissances et des consolations qui aident merveilleusement votre courage.

« Eh bien, je vous arrêterai ici, monsieur l'abbé; car, pour sauver Lucie, je lutterai contre vous de toutes les forces de ma volonté. Lucie, pure dans sa conscience, nette dans sa raison et forte dans sa liberté morale, ne doit pas connaître ces faux amours qui sont une bigamie bénite. Aujourd'hui, vous lui inspireriez le faux amour filial; demain, un prêtre plus jeune et moins fort que vous peut-être tenterait à de bonnes intentions de lui inspirer l'amour conjugal spirituel. Arrière ces mensonges funestes, qui déguisent avec une science si profonde et

des transactions si subtiles la poésie des sanctuaires et la langueur extatique des cloîtres! J'en sais long, allez, sur ces drames obscurs de la pensée comprimée et sur ces mariages de la mort avec la vie! N'y eût-il pas de l'autre côté des grilles l'homme désiré qui désire, quelle chose plus matérialiste que ces hyménées où le chaste et divin initiateur des âmes, à qui l'idolâtrique Blanche prêtait votre figure et que les nonnes baisent avec leur bouche autant qu'avec leur esprit, devient un fétiche adoré dans d'impures défaillances?

« Je dis impures, parce que tout ce qui trompe la nature en la satisfaisant quand même est sordide et souillé. Vous jetterez en vain les voiles dorés de la parole à double sens sur ces orgies de l'imagination : elles répugnent au chrétien sincère autant qu'au philosophe, et, si elles ne vous révoltent plus, c'est que vous avez, par la force du vouloir et de l'habitude, aveuglé votre jugement dans l'abîme du vague; c'est que vous vous êtes fait un code du devoir où ce qui sort par une porte rentre par l'autre; c'est qu'en plein XIXe siècle, et en dépit de facultés éminentes que Dieu vous avait données, vous avez tenu votre esprit dans un certain état d'enfance volontaire qui a ses racines tenaces dans le moyen âge; c'est enfin que, partagé entre ce ciel et cette terre qui ne font qu'un avec l'infini, vous avez voulu les séparer l'un de l'autre et vous séparer de vous-même. De ce divorce, rien de vrai ne pouvait sortir. Vous avez été forcé de mentir à vos instincts les plus nobles, de vous faire prudent, tortueux, dissimulé, de jouer des rôles, de peser sur la conscience d'un père, de l'irriter contre sa fille, de rabaisser sa dignité en donnant à sa faiblesse de folles rigueurs, armes cruelles dont il ne sait pas se servir, et qui se tournent contre son propre sein. Vous avez dû bâtir un édifice romanesque et puéril, errer comme un

amant ou comme un père de mélodrame autour des murs d'un vieux manoir, déposer des fleurs dans une grotte, écrire des lettres mystérieuses, vous introduire sous un nom nouveau, tendre des piéges, corrompre par la promesse du paradis une servante bornée, mais jusque-là fidèle, enfin, pour couronner l'œuvre, pénétrer en secret dans une chambre de vierge où je n'eusse pas osé mettre le pied sans son aveu, moi, son véritable père spirituel, le père de son fiancé! Vous avez dû, pour vous soustraire à des dangers peut-être imaginaires, interroger les murs et les dépouiller de leur revêtement, et cela en cachette, avec toutes les précautions et les habiletés d'une profession extra-légale que je ne veux pas qualifier. Quoi de plus antipathique à votre caractère, et combien vous avez dû souffrir!

« Et tout cela pour tenir à une mère un serment que Dieu n'a point accepté et que votre conscience ne saurait ratifier!... Non!... vous n'avez pas fait toutes ces choses froidement et avec le calme de l'homme qui se sent guidé par le devoir! Vous avez rougi et pâli cent fois malgré votre remarquable empire sur vous-même. Vous avez cent fois dit à Dieu dans votre angoisse : « Vois mon in-« tention! N'es-tu pas le maître inflexible qui nous crie « que la fin justifie les moyens? Ton représentant sur la « terre, n'est-ce pas moi, le prêtre, qui dois triompher « de tous les obstacles, et au besoin mentir aux hommes, « enfreindre les lois civiles et humaines plutôt que de « laisser une tache sur l'Église en ma personne sacrée? »

« Mais Dieu ne vous répondait pas, vos joues creuses et vos yeux brillants de fièvre me révèlent assez les combats de votre esprit. Vous n'êtes qu'à demi fanatique, et cet homme du sentiment, cet homme véritable qui parle en vous, vous n'avez encore pu réussir à l'immoler; il se débat sous l'étreinte du père Onorio, il saigne, il râle, et

il ne succombe pas. Vous invoquez Dieu contre lui, Dieu le fortifie en vous et contre vous.

« Il faudra peut-être lui céder, monsieur, car il ne passera à l'état de sainteté, comme vous l'entendez, qu'en vous laissant privé de foi ou de raison. Je n'ai point avec vous le droit de conseil, il se peut que vous préfériez la démence à la lucidité, l'ombre à la lumière, l'éternelle nuit des dogmes de l'enfer et du célibat à l'éternelle vie du ciel et de l'amour légitime. Vous avez passé l'âge des passions, dites-vous!... Non, car vous entrez dans celui des vengeances et des persécutions. Prenez-y garde! Quel que soit cependant votre sort parmi nous, vous verrez clair un jour au delà de la tombe, et, comme je ne crois pas plus aux châtiments sans fin qu'aux épreuves sans fruit, je vous annonce que nous nous retrouverons quelque part où nous nous entendrons mieux et où nous nous aimerons au lieu de nous combattre; mais pas plus que vous je ne crois à l'impunité du mal et à l'efficacité de l'erreur. Je crois donc que vous expierez l'endurcissement volontaire de votre cœur par de grands déchirements de cœur dans quelque autre existence. Il ne tiendrait pourtant qu'à vous de rentrer dans la voie directe de votre bonheur progressif, car je suis certain qu'on peut tout racheter dès cette vie. L'âme humaine est douée de magnifiques puissances de repentir et de réhabilitation. Ceci n'est pas contraire à vos dogmes, et votre mot de *contrition* dit beaucoup.

« Le pur christianisme et beaucoup de prescriptions salutaires dues au catholicisme vous ouvrent le champ de la vraie sainteté. Le jour où vous saurez dégager une grande somme d'erreurs de beaucoup de décisions éternellement vraies, vous ferez le bien sans effort, vous connaîtrez la chasteté sans combat, l'humilité sans protestation intérieure, la charité sans restriction dogmatique,

l'amitié sans détour, la foi sans défaillance, et l'espoir sans bornes. C'est là l'état de perfection auquel tout homme de cœur peut aspirer, n'eût-il pas encore été franchement homme de bien, et, pour l'atteindre, ce cercle du vrai où aucun mal ne tente plus l'homme éclairé et convaincu, il n'est pas besoin de mortification, de cilice, de jeûnes et de luttes avec Satan. Non! le chemin est plus simple, plus court et plus droit; ce chemin s'appelle l'examen sans entraves et la religion sans mystères. »

Les yeux de Moreali s'étaient de nouveau fixés sur le parquet. Il ne répondit rien. Il se leva, ouvrit les fenêtres, regarda les étoiles et aspira l'air de la nuit. Il resta longtemps comme s'il priait; puis il revint vers M. Lemontier, qui lui demanda s'il persistait à vouloir prendre connaissance du dernier écrit de madame La Quintinie.

« Vous l'avez jugé nécessaire, répondit l'abbé, et je ne crois pas pouvoir non plus m'en dispenser. Cet écrit est un vœu relatif à sa fille peut-être! Si nous le dérobons à la connaissance du général, n'est-ce pas à nous de tâcher de l'accomplir?

— Vous pensez donc que c'est une volonté lucide?

— Si j'en étais certain, je remettrais la lettre à son adresse; mais je crains un acte de folie, une confession exaltée où je serais compromis. Je ne mérite pas cette honte, et je ne dois pas laisser porter ce trouble dans une famille. »

M. Lemontier lui montra de nouveau l'envelopp qui concernait le jour de la première communion de Lucie.

« Voici, dit-il, des prévisions réfléchies et qui ne sentent point l'égarement. Il en est temps encore, monsieur l'abbé. Croyez-vous qu'il faille absolument aller plus loin?

— Il le faut, monsieur; ceci concerne Lucie, cela appartient à Lucie, elle vous autorise, et vous sentez qu'au-dessus du secret d'une lettre, au-dessus même de la volonté d'une mourante, il y a le repos d'un père et la foi d'un chrétien.

— Lisez donc, si vous l'osez, et lisez seul! dit Lemontier en lui remettant la lettre. Briser ce cachet me répugne, et je ne m'y résoudrai jamais. Vous avez été le confesseur, votre croyance vous délie des lois de l'honneur social : ma conscience, à moi, ne peut s'arroger un pareil droit, puisqu'elle s'effraye de vous le voir prendre; mais, s'il y a ici un grand désespoir ou une grande rougeur à épargner à une famille, vous seul, qui fûtes la cause du mal, pouvez tout oser dans une circonstance si délicate! »

L'abbé saisit la lettre, fit sauter le cachet, froissa et jeta l'enveloppe avec l'énergie d'un homme qui brûle ses vaisseaux. M. Lemontier frémit de voir cette absence de scrupule et d'hésitation. Il n'avait pu se résoudre à nier en lui-même la loyauté de l'homme, et maintenant le prêtre, soulagé de ses anxiétés et maître de la situation, reparaissait toujours debout et omnipotent entre la femme et le mari, même au delà de la mort.

Mais son triomphe dura peu, il pâlit, trembla et se rassit comme brisé; puis il dit, en tendant la lettre à M. Lemontier :

« J'ai eu tort de craindre. Pauvre femme! il n'y avait pas là de secret. Lisez! »

La lettre était courte, d'une écriture pénible et d'un style haché :

« Un moment de répit à mes atroces crises... Je veux dire... Pourrai-je? J'ai ma raison! Je crois au Dieu bon, juste!... Notre fille!... qu'elle me pardonne de l'abandonner... Chère petite Lucie!... Élevez-la chrétiennement,

rien de plus! Pas d'exagérations, pas de couvent,... peu de prêtres, la liberté d'aimer... sans conditions religieuses! Adieu! Aimez-la bien... ne m'oubliez... J'ai mal aimé.. Bien coupable, coupable seule!... Pardon, mon mari...

« Ta pauvre BLANCHE. »

L'abbé pleurait.

« Vous le voyez, monsieur, lui dit M. Lemontier, au moment de la mort, on revient à la raison et à la nature! Ceci est une abjuration du fanatisme. Et à présent qu'allez-vous faire? Cette arme que j'avais contre vos oppositions et dont je ne connaissais pas le prix, vous allez la détruire sans vous engager à rien vis-à-vis de moi? Est-ce là ce que vous avez résolu?

—Monsieur Lemontier, répondit Moreali, si vous n'aviez que cette arme contre moi, elle serait nulle. La religion fervente, à laquelle il n'est pas difficile d'amener le général, lui défendrait d'écouter ce vœu de tolérance et de liberté adressé à lui par sa femme à l'égard de sa fille; mais je suis lié envers vous par ma conscience d'homme, et, dussé-je avoir à lutter contre les scrupules de ma conscience religieuse et sacerdotale... il faut pourtant écouter le cœur quelquefois, je le sens bien! Vous m'avez dit là-dessus de bonnes choses que je n'oublierai pas. Vous n'avez pas ébranlé mon dogme, mais vous m'avez ouvert un monde de réflexions que je pèserai pour les faire concorder avec ma foi; je crois cela possible. Rien de ce qui est bon ne peut être inconciliable avec la religion du Christ.

— Est-ce là tout? Vous me donnez l'espérance d'avoir un peu modifié vos résolutions; mais, si le père Onorio vous travaille, vous nierez ce que vous venez de m'accorder, votre conscience se retournera sur l'autre oreille, et. certain que je suis incapable de trahir vos se-

crets, vous reprendrez la lutte où nous l'avions laissée?

— Non! s'écria l'abbé, offensé malgré lui de ce doute, vous me méprisez trop!... Ah! que de préventions contre le pauvre prêtre!

— Otez-les-moi, prononcez-vous, soyez homme, soyez un membre de la société universelle, ne fût-ce qu'un instant dans votre vie!...

— Eh bien, dit l'abbé, je pars, je vais chercher le consentement du général, et je vous l'apporte; serez-vous content?

— Donnez-moi votre parole que vous agirez ainsi.

— Gardez la lettre!

— Que ferais-je d'une lettre trouvée par moi, ouverte par vous, et qui est une épée rompue dans mes mains?

— Vous aimez mieux ma parole qu'un gage, fût-il sérieux?

— Oui, monsieur l'abbé, et je la réclame.

— Je vous la donne au nom du Christ, dit Moreali en étendant la main; et prouvez-moi maintenant que vous y croyez.

— En vous donnant la mienne de ne rien trahir?

— Non! elle m'est inutile. J'ai foi en vous. Embrassez-moi, voilà tout ce que je vous demande, et je vous le demande aussi au nom du Christ! »

Le philosophe et le prêtre s'embrassèrent.

« A présent, reprit celui-ci fort ému, conduisez-moi au chemin de fer, ou venez avec moi à la résidence du général; vous verrez que ma conscience n'a pas d'envers.

—Vous accompagner serait encore une suspicion. Je n'en ai plus, nous nous sommes embrassés. D'ailleurs, je me suis juré de ne pas quitter Lucie avant de l'avoir remise sous la protection de mon fils.

— Que craignez-vous donc en votre absence?

— Rien et tout. Un caprice du général, un retour qui se croiserait avec notre départ, je ne sais quelle folie du père Onorio... Je reste, et vous... partez! »

CONCLUSION.

Quand M. Lemontier eut conduit l'abbé à la gare, il alla rejoindre Lucie, qui le présenta à sa tante, et la bonne personne se réjouit quand on lui dit à l'oreille que l'abbé n'était plus hostile aux projets qu'elle avait favorisés dans le principe. Mademoiselle de Turdy avait été bien ballottée dans ces derniers temps; elle avait flotté de Lucie à l'abbé, et de son frère au général, sans trouver en elle-même une solution, et disant à tout le monde :

« Ah! voilà qui est bien contrariant en vérité! »

C'était sa formule de soumission à tous les avis et son cri de détresse. Elle fit un aimable accueil au père d'Émile, et le présenta à tout son vieux monde, qui le regarda avec effroi d'abord, puis avec curiosité, enfin avec sympathie, quand il eut causé un peu avec chacun; on lui trouva d'excellentes manières, le langage élégant et modeste, et un ton de la meilleure compagnie. Bien des gens n'en demandent pas davantage pour se rendre.

Le lendemain, à Turdy, M. Lemontier donna à Lucie la somme limitée des explications qu'il lui était possible de donner. Il sut très-habilement lui prouver le danger des influences mystiques, sans compromettre ni la mémoire de madame La Quintinie, ni la moralité des intentions de l'abbé; mais il ne cacha pas à Lucie le serment que, dans un moment d'exaltation, sa mère avait arraché à Moreali, non plus que le désistement qu'elle avait fait ensuite de son fanatisme dans une heure de calme et de

raison. Sans lui dire à qui la dernière lettre de Blanche était adressée, il lui en répéta les termes qui avaient rapport à elle, et Lucie pleura en apprenant enfin que sa mère l'avait bénie et regrettée.

Conformément à l'avis de son père, Émile était à ***, où commandait le général. Le surlendemain des événements qui précèdent, il éprouva une grande surprise en voyant entrer dès le matin Moreali dans sa chambre. L'abbé l'embrassa avec effusion et lui dit de s'habiller vite. Ils se rendirent ensemble chez le général, qui parut très-ému, mais non surpris. Il avait déjà vu l'abbé. Émile ne savait rien de ce qui s'était passé entre son père et Moreali. Il était très-ému lui-même. Moreali gardait le silence.

« Allons, allons! dit enfin le général à celui-ci, j'ai donc été trop rigide, selon vous? J'ai cru bien faire!... Vous savez, nous autres soldats, nous croyons à l'autorité, nous aimons l'obéissance passive... Mais j'aime ma fille, vous n'en doutez pas, j'espère!... Et puis je suis homme à écouter un bon conseil... Puisque c'est vous qui faites appel à ma *complaisance*,... allons, *sac-à-laine!* je cède. »

Il tendit la main à Émile en lui disant :

« Vous êtes ici depuis deux jours, et vous ne veniez pas me voir! vous attendiez mes ordres? C'est bien. Je vous ordonne de déjeuner avec moi. Passez dans mon salon, j'achève en deux temps de m'habiller. »

Émile n'était pas absolument tranquille. Il voyait un faible et mystérieux sourire errer sur les lèvres de Moreali. En même temps, il remarquait une très-grande altération sur son visage flétri et fatigué. Il avait tort de se méfier. Moreali souriait comme malgré lui de l'empressement du général à se rendre; mais il n'avouait pas ce sentiment d'ironie : c'eût été reconnaître l'ascendant

qu'il avait eu sur lui. Il parla à Émile de son père avec beaucoup d'affection, lui apprit avec réserve que M. Lemontier avait levé tous ses scrupules, et, quand le général vint les rejoindre, sanglé dans son uniforme, Moreali s'éclipsa et ne reparut plus. M. La Quintinie alors ouvrit les bras à Émile en lui disant :

« Voyons, enfant du diable! vous l'emportez! Soyez un bon diable. Embrassez-moi, aimez-moi un peu, ne me prenez pas pour une ganache quand je vous ferai la morale, et rendez ma fille heureuse. »

Émile l'embrassa avec effusion, car il sentit en lui, sinon la force, du moins le besoin et l'instinct de la bonté. Il lui demanda s'il ne viendrait pas apporter son pardon et son consentement à Lucie. Le général répondit que c'était impossible, mais qu'il ne tarderait pas, et, peu à peu entraîné par une réaction de condescendance extraordinaire, il lui permit d'aller à Turdy et d'y retourner passer chaque mois deux ou trois jours jusqu'à l'expiration du terme fixé, disait-il, par Lucie.

Émile écrivait le jour même à son père :

. . . . . .

« J'ignore si c'est bien Lucie qui a proposé ce délai; mais, fût-il plus long, fût-il de plusieurs années, je m'y soumettrais, si le conseil venait de toi. Dieu merci, tu n'es pas si exigeant!

« Le général m'a fait déjeuner avec lui et m'a fait promettre de revenir passer la soirée. Il veut me présenter à son entourage officiel, non comme son futur gendre, mais comme un jeune homme qui l'intéresse et dont il fait cas. « Ça servira pour plus tard, » a-t-il dit. « Quand j'aurai à déclarer mon alliance avec la philoso-« phie, on sera moins étonné. Promettez-moi d'être ai-« mable ce soir. Tâchez de plaire à tout le monde! » Et, prenant le ton enjoué et dégagé : « Vous verrez bien

« là quelques têtes à perruque! ne blessez pas leurs prin-
« cipes. C'est inutile. »

« Comme le rôle d'un homme de mon âge est la modestie et la réserve, je n'ai pas eu de peine à m'engager. Je suis rentré chez moi, d'où je t'écris à la hâte. Je partirai à minuit en sortant de chez le général, et demain, dans la soirée, je serai dans tes bras et aux pieds de Lucie.

« Je ne devrais pas être surpris de mon bonheur ; tu m'as laissé ignorer les détails de la lutte, tu m'as toujours crié : « Courage et confiance! » Que pouvais-je craindre, de quoi pouvais-je douter, du moment que tu travaillais pour moi? Et pourtant je crois rêver, et je suis si ému, que je ne peux te rien dire, sinon que j'adore Lucie et toi, toi et Lucie. Et le bon grand-père! comme j'aurai soin de lui, comme je le chérirai! Dis à Lucie que je l'aiderai à le faire vivre jusqu'à cent ans! Mais tu ne nous quitteras pas, mon père! Ah! je n'ai pas mérité tant de bonheur, et pourtant j'aspire à l'infini du bonheur en ce monde, tu le vois! — A demain! à demain!

« Embrasse pour moi mon cher Henri. Voilà un garçon dont je me moquerai bien quand il voudra se poser en égoïste! »

Quand Émile fut arrivé à Turdy, Lucie et M. Lemontier acceptèrent le délai de trois mois fixé par Moreali, — peut-être dans l'espoir d'un retour de Lucie à ses opinions, — et on laissa croire à Émile, pour lui faire prendre patience, que cette décision venait de son père. Il passa quelques jours dans l'ivresse du plus pur bonheur et consentit à retourner seul à Chêneville. Il ne s'effraya pas de cette retraite, qui lui permettait de se recueillir et de savourer religieusement la pensée de ses joies et de ses devoirs. Il fut même reconnaissant envers

son père, qui voulait rester près de Lucie. Le général ne s'y opposait plus; Moreali n'eût osé s'y opposer.

En s'installant à Turdy jusqu'au mariage, M. Lemontier voulait étudier la situation morale de Lucie. Outre qu'il croyait devoir veiller toujours sur les retours possibles du fanatisme de son ex-directeur, il se regardai comme obligé d'amener Lucie à une entière confiance dans les principes de son fils. Lucie avait fait noblement le sacrifice de tout acte contraire à ces principes; M. Lemontier ne voulait pas la prendre au mot trop vite. Il souhaitait de la voir convaincue qu'elle restait chrétienne tout en posant une limite à l'influence du prêtre dans sa vie et en subordonnant cette influence à celle de son époux. Pour le fond du dogme, Lucie était toute convertie, on l'a vu. Elle avait toujours nié l'enfer et haï la persécution religieuse. Quant au reste, si elle gardait quelques doutes, elle n'en parlait pas, et M. Lemontier attendait avec déférence qu'elle les lui confiât.

Ce moment d'abandon ne tarda pas à venir; mais, au lieu de confesser des doutes, Lucie affirma des certitudes. Ce fut un jour que le père Onorio prêchait à Chambéry. On n'avait pas revu Moreali depuis la soirée d'explication définitive avec M. Lemontier, c'est-à-dire un mois environ depuis le consentement donné par le général. Émile devait venir le lendemain faire sa visite mensuelle de trois jours. Il espérait même pouvoir la prolonger, car le général s'était annoncé aussi et lui avait écrit : « Si vous arrivez en Savoie quelques jours avant moi, vous m'y attendrez. » Henri Valmare était parti pour rejoindre sa fiancée. Il voulait tout disposer pour se marier le même jour qu'Émile.

Le père Onorio avait continué à recevoir l'hospitalité à Hautecombe; mais il battait le pays, quêtant et catéchisant un peu partout, infatigable dans ses longues

courses pédestres, vénéré des paysans pour son vagabondage athlétique dans un âge qui paraissait si avancé, pour ses allures mystérieuses et pour ses discours dans une langue qu'ils ne comprenaient pas. Ils l'écoutaient quand même avec admiration, et sa pantomime saisissante les édifiait en même temps qu'elle les amusait. Elle faisait peur aux femmes, grande condition de succès.

A Chambéry, le moine essaya de prêcher. Quelques auditeurs le comprirent, s'étonnèrent de son énergie, et en firent part à tous ceux de la ville qui étaient Italiens d'origine ou qui comprenaient la langue de la frontière. On se réunit au jour marqué pour une seconde conférence. Le bruit en vint à mademoiselle de Turdy, chez qui Lucie se trouvait en visite avec son grand-père et le père d'Émile. Celui-ci proposa d'aller entendre le *saint*. Lucie refusa d'abord, mais M. Lemontier insista.

« Je vous prêche depuis longtemps mes idées, lui dit-il, et qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Ne faut-il pas pouvoir dire à votre père que vous avez prêté les deux oreilles avec une égale attention? Je regrette que M. Moreali ait disparu, et qu'il ne prêche point ici à la place du capucin. »

On se rendit à l'église, où le père Onorio parla comme il savait parler, quand il était sous l'influence d'une pensée naïvement chrétienne. Il fut un peu puéril, mais fort touchant en décrivant les attributs de la vertu évangélique. Il achevait son sermon, lorsqu'il s'arrêta au milieu d'une phrase, comme si une vision eût passé devant ses yeux. Il se pencha sur le bord de la chaire et regarda un coin sombre vers lequel tous les regards se portèrent instinctivement, mais où l'on ne remarqua rien ni personne qui pût l'avoir choqué ou surpris. L'attention se reporta sur lui. Sa figure avait pris une expression terrifiante, ses lèvres tremblaient, ses yeux lançaient des

flammes. Il bégaya quelques mots qui firent deviner plutôt que comprendre la pensée d'une brusque transition ; puis il lança un anathème qu'il avait lu quelque part et que nous pouvons reproduire ici, puisqu'il a été publié ailleurs

« *Le vrai infâme.* — Mais voici le vrai infâme, près de qui tous les autres semblent innocents ; voici le monstre plus redoutable que le fou, pire que le païen et le renégat.

« C'est le prêtre ennemi de l'Eglise, c'est le parricide, c'est Judas encore couvert de la robe des apôtres, la bouche encore pleine du mystère divin.

« Il existe, je l'ai vu, je l'ai entendu. De la synagogue au prétoire, il promène l'impudence de sa trahison.

« Infâme ! nous ne te méprisons pas, toi ! Quelle que soit la misère de ton esprit, le crime est dans ton cœur, et ce crime est trop grand. Sois maudit pour le crime de ton cœur !

« Sois maudit du peuple que tu scandalises ! sois maudit des prêtres consternés ! que la femme qui t'a enfanté maudisse ses entrailles ! que l'évêque qui t'a sacré maudisse sa main ! sois maudit dans les cieux !

« Sois maudit, ostiaire qui ouvres à l'ennemi et qui sonnes la cloche de rébellion, lecteur qui fais mentir les saints livres, exorciste qui invoques Belzébuth, acolyte qui portes le flambeau de Satan !

« Sois maudit, diacre prévaricateur, toi qui as reçu l'esprit de Dieu *ad robur,* pour défendre les biens de la sainte Église, et qui dis aux voleurs que le domaine sacré leur appartient !

« Sois maudit, prêtre sacrilége, profanateur de l'autel, parricide abominable, violateur des serments les plus saints ! Tout ce que tu trahis, tu le trahis dix fois. C'est

de toi qu'il a été dit : « Mieux vaudrait pour lui qu'il ne « fût pas né ! »

« Si tu ne te repens, que Dieu compte tes pas dans la voie du mal, et qu'il n'en oublie aucun ; qu'il accumule sur toi la charge et l'infection des péchés que tu fais commettre et de ceux que tu aurais remis !

« Que toutes les bénédictions que tu as reçues et que tu renies se retournent contre toi ; qu'elles tombent sur toi et qu'elles t'écrasent comme un sacrement de Satan !

« Que les onctions sacrées te brûlent ; qu'elles brûlent tes mains tendues aux présents de l'impie ; qu'elles brûlent ton front, où devait rayonner la lumière de l'Évangile, et qui a conçu de scélérates pensées !

« Que ton aube souillée devienne un cilice de flammes, et que Dieu te refuse une larme pour en tempérer l'ardeur ! Que ton étole soit à ton cou comme la meule au cou de Babylone jetée dans l'étang de soufre !

« Que... »

Le père Onorio ne se fût peut-être pas arrêté avec le texte, car l'écluse de la colère était ouverte, et la haine sacrée jaillissait et coulait intarissable de sa bouche frémissante et inassouvie ; mais Lucie se leva et dit à son grand-père, assez haut pour être entendue :

« Sortons, mon père. Ceci n'est plus un sermon, c'est un blasphème ! »

Et, prenant le bras de M. de Turdy, elle se dirigait vers la porte ; mais, en passant devant le pilier que le moine n'avait cessé d'apostropher, M. Lemontier, qui suivait Lucie avec mademoiselle de Turdy, vit apparaître Moreali, pâle comme un spectre. L'abbé s'élança au-devant de Lucie en lui disant à voix basse :

« Au nom du ciel, ne faites pas ce scandale... »

Et il ajouta encore plus bas :

« Si les malédictions que votre mariage attire sur ma tête excitent en vous quelque compassion... »

Mais Lucie, dont l'accent ferme pouvait être saisi par tout le monde malgré la douceur réservée de son intonation, lui répondit :

« Non, monsieur, je ne remettrai jamais les pieds dans une église où, au nom du Christ, on prêche l'exécration de son semblable avec impunité!

— Mais prenez garde! dit en souriant M. Lemontier. L'auteur de cette malédiction a été embrassé et béni par le pape, et le pape est infaillible!

— S'il en est ainsi, répondit Lucie tout haut et avec énergie, à partir de ce jour, je n'appartiens plus à l'Église catholique. »

Moreali fit un geste de désespoir et disparut. Lucie sortit avec sa famille.

« Bien, ma fille! lui dit le grand-père; à présent, moi, je veux croire à Dieu! »

Quelques personnes les avaient suivis. Toutes les autres s'étaient levées, croyant d'abord que Lucie se trouvait mal, et s'interrogeant, puis se répétant les unes aux autres ce qu'elle venait de dire. Lucie était aimée, respectée, admirée. Aussitôt qu'on eut compris le sentiment d'horreur qu'elle éprouvait, cette foule frivole, qui, comme toutes les foules, s'amusait aux tours de force de la parole et aux épilepsies de l'invective, s'ébranla et se retira, les uns donnant raison à la piété de Lucie, les autres défendant l'éloquence du prédicateur, aucun n'osant avilir la foi en l'écoutant davantage.

Le père Onorio, qui, dans ses transports, entrait en une sorte d'extase et ne voyait plus que ses propres fantômes, ne s'aperçut pas de ce qui se passait dans son auditoire. Après un moment de repos, il se remit à improviser et à maudire, l'écume à la bouche, la voix vibrante,

l'œil ensanglanté. Un seul homme l'écoutait : c'était Moreali, qui, prosterné dans l'ombre, voulait savourer jusqu'au bout l'amertume de son calice.

Quand l'abbé se releva, le moine était sorti à son tour ; l'église était muette, le soleil couchant semait sur les dalles les reflets irisés des vitraux. Moreali était calme. Il avait prié, pour la première fois peut-être, avec le véritable amour de Dieu. Il se sentait désormais pur de reproche et plus croyant qu'il ne l'avait été de sa vie. Il rentra chez le comte de Luiges, et il écrivit trois lettres fort courtes par lesquelles nous terminerons sa correspondance.

AU PÈRE ONORIO.

Père, je te remercie de tout le zèle que tu as consacré au salut de mon âme. Il a porté ses fruits. Je comprends aujourd'hui, grâce à toi, ce que je ne voulais pas comprendre, la vraie religion et la vraie charité. Je t'envoie de l'argent pour que tu puisses retourner à Rome et soulager tes pauvres. J'ai abandonné mon projet d'établissement en Savoie. Adieu pour toujours. Je te bénis pour ton amitié.

MOREALI.

A M. LEMONTIER PÈRE.

Je viens de congédier le père Onorio et de me séparer de lui pour jamais. Lucie avait raison, il n'y a plus de saint, il n'y a même plus de chrétien là où la haine commence. Qu'elle pardonne à un vieillard dont l'intention était bonne, mais dont l'âge et les austérités ont troublé les facultés mentales ! Qu'elle n'enveloppe pas l'Église entière dans la réprobation de son déplaisir ! Qu'elle soit

équitable et douce! Avec vous, monsieur, elle ne peut que grandir en sagesse et en vertu.

Recevez mes adieux, monsieur, et faites-les agréer à votre fils, à votre fille et à son respectable grand-père. Ce sont des adieux éternels. Pardonnez-moi toutes les peines que je vous ai causées. Si vous saviez combien mon repentir est sincère, vous n'hésiteriez pas à m'absoudre.

Permettez-moi d'ajouter quelques mots pour vous seul. Vous m'avez fait un grand bien, monsieur, en me témoignant une estime que je veux mériter et en m'accordant une amitié dont je saurai me rendre digne par la ferveur et la fidélité de la mienne. Je ne me retire point à la Trappe, comme me le conseillait le père Onorio. Je ne mettrai plus volontairement ma raison en danger; je veux que ma foi devienne féconde. J'ai une fortune à dépenser. Je vais me faire mon propre aumônier à moi tout seul, et, marchant au hasard des chemins, répandre partout sur le pauvre, quelle que soit sa croyance, la parole amie et le présent respectueux et anonyme du voyageur. Je tâcherai que mon voyage dure longtemps, car ce sera un beau voyage, et j'y veux consacrer tout le temps qui me reste à vivre.

Veuillez, monsieur, remettre la lettre ci-jointe au général La Quintinie, et me permettre de me dire votre ami *pour toujours*.

MOREALI.

A M. LE GÉNÉRAL LA QUINTINIE.

Monsieur le général,

Au moment d'entreprendre un long voyage, je viens vous adresser une dernière supplication, qui est d'abréger l'épreuve, et de consentir au prochain mariage de

mademoiselle votre fille. Vous avez fait pour le maintien de vos opinions tout ce que votre dignité réclamait. J'ai aujourd'hui la certitude que cette dignité ne sera jamais méconnue et jamais compromise par le fait de MM. Lemontier père et fils. J'ai aussi la certitude des sentiments vraiment religieux de mademoiselle Lucie. Laissez-la en tièrement libre de son choix dès aujourd'hui, et vous ferez acte de bon chrétien en même temps que vous rendrez heureux et reconnaissant votre très-humble et très-obéissant serviteur.

MOREALI.

Moreali s'enferma chez le comte de Luiges pour mettre ordre à ses affaires et pour s'assurer les moyens de trouver partout de l'argent dans ses voyages ; puis il se disposa à partir seul, pour réaliser son projet apostolique sous le voile du plus humble incognito.

Au moment où il fermait sa malle, M. Lemontier et son fils se présentèrent pour lui dire adieu. Il hésita un moment à les recevoir, puis il alla leur ouvrir lui-même, embrassa Émile avec tendresse, prit son père à part, et lui dit :

« C'est bien à vous de me donner cette dernière marque d'intérêt. Il est donc vrai que vous ne me haïssez pas ?

— Non, dit Lemontier, je ne vous ai jamais haï. J'ai senti en vous une belle et bonne nature qui s'égarait. Mais êtes-vous bien retrouvé ? Je crains les coups de désespoir. Pourquoi ces éternels adieux ?

— Mon ami, répondit Moreali, laissez-moi vieillir ! Je suis encore trop jeune pour ne plus aimer, et je sens que j'aime trop Lucie. Je suis certain, cette fois, de ne pas me faire d'illusion coupable, de n'aimer en elle que le souvenir de sa mère, de l'aimer comme ma fille en un mot;

mais, vous l'avez dit, je ne puis être père, car je ne puis cesser d'être prêtre. Je sens qu'en aimant beaucoup et chastement, je vous le jure, j'aime en prêtre, avec jalousie, avec douleur, avec je ne sais quel reste de colère!... Oui, je suis jaloux d'Émile... malgré moi! Je l'aime et je le hais. Peut-être que, si elle se fût vouée à l'hymen du Christ, je me serais senti jaloux de Dieu même!... Je vous dis aujourd'hui ces choses terribles avec sang-froid. J'ai reconnu que le mal n'était pas dans mon cœur, et que la nature seule se vengeait d'avoir été reniée et immolée. J'aime donc mal, faute d'avoir consenti à aimer bien. J'aime en égoïste, en envieux... hélas! en déshérité de la vie ou en exilé de la famille. Vous aviez raison, mille fois raison, Lemontier! L'Église s'est trompée le jour où elle a retranché le prêtre de la communion humaine. Elle s'est trompée; donc, elle n'est pas infaillible; il faut laisser l'infaillibilité à Dieu! Les hommes sont des hommes, et ne reçoivent pas la vérité absolue. Ils peuvent bien se contenter de la demander, de la chercher et de l'adorer, évidente ou voilée! Elle est si désirable et si belle, qu'un petit rayon peut bien suffire à la vie d'un pauvre prêtre. Car je suis prêtre aujourd'hui et toujours. Je me suis consacré de bonne foi. Tant pis pour moi si je me suis trompé en croyant mes sacrifices méritoires! Ils le seront désormais, je vous en réponds! Je ne pars point désespéré. Je veux, en soulageant la misère, que je suis bien sûr de rencontrer partout sur mes pas, dire à tout homme qui me demandera la vérité : *Demande-la à Dieu seul*. Je dirai cela tout bas, je m'abstiendrai des prédications qui, de la part du prêtre indépendant, soulèvent trop de scandales et reculent le triomphe du vrai. Je ferai du bien, comptez-y, et, absorbé dans cette douce occupation, j'oublierai le regret de la vie personnelle. J'y ai bien réfléchi, allez, depuis

un mois de lutte terrible avec le père Onorio et avec moi-même! Je prends le meilleur parti pour moi et pour les autres! Je vois bien que, dans un véritable esprit de charité, vous venez m'offrir leur pardon, leur amitié, leur intimité peut-être!... Nobles cœurs, laissez-moi seul! Je ne saurais pas être heureux, je ne connaîtrais pas le repos de l'esprit, je vous ferais souffrir malgré moi!...

— Mais plus tard? dit M. Lemontier, touché de cette complète sincérité.

— Oui, plus tard! dans vingt ans, si je ne suis pas mort de fatigue, car je vais me fatiguer beaucoup! Nous verrons alors si je pourrai apporter une bénédiction vraiment sainte aux enfants de Lucie, et si je peux au moins partager avec vous le titre et les sentiments d'un grand-père. »

Il appela Émile, l'embrassa encore et partit.

Lucie fut satisfaite d'entendre parler de Moreali avec une véritable affection autour d'elle, mais elle garda toujours le silence sur son compte. Il y avait entre elle et lui quelque chose d'inconnu qui était attrait chez lui, répugnance chez elle, quelque chose d'instinctif qui se révélait à la fiancée d'Émile en dépit du silence gardé autour d'elle sur l'histoire mystérieuse de sa mère, une sorte d'effroi de la soutane, un immense besoin d'aimer exclusivement l'époux qui seul pouvait et devait connaître les forces et les délicatesses de son amour.

Ils ont été mariés sans éclat et sans pompe à Chêneville. Ils ne se sépareront ni du père d'Émile, ni du grand-père Turdy, qui, rajeuni et raffermi dans la vie, les suit dans la vallée du Rhône ou les ramène en Savoie

Henri et sa femme sont venus les voir.

Le général a protesté un peu de loin contre les résolutions philosophiques de Lucie; mais il est arrivé à Turdy

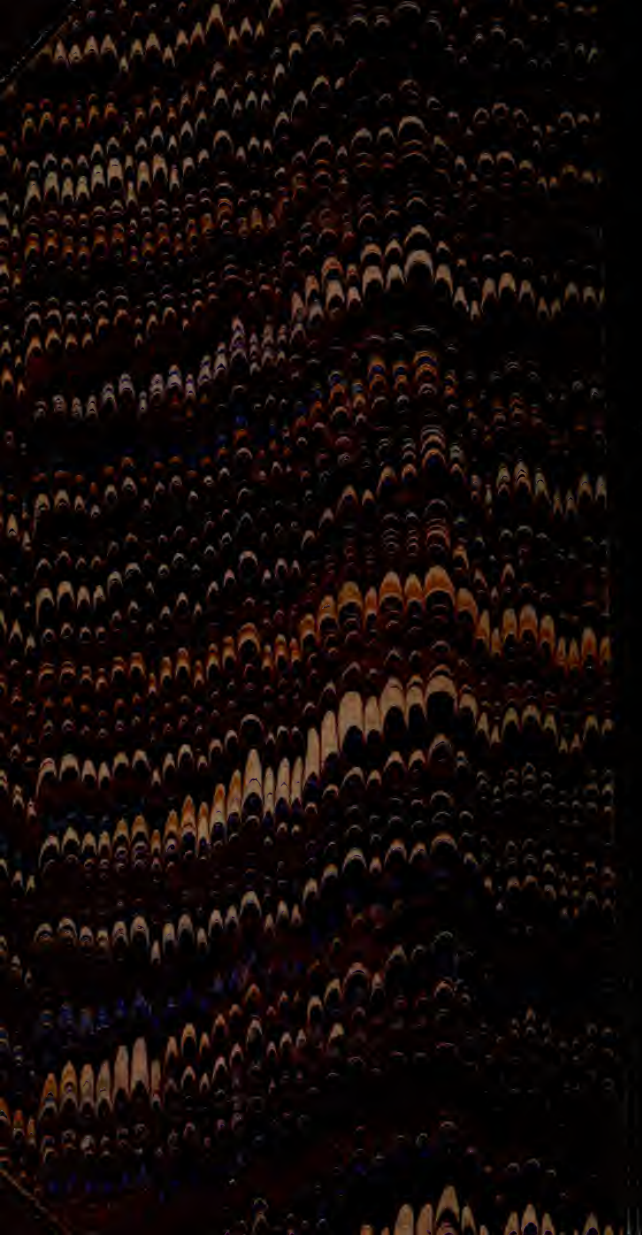
l'année dernière, au moment où elle venait de lui donner un petit-fils, et il n'a plus songé à discuter. Et même, en voyant l'enfant robuste sur les genoux du grand-père, il a essuyé une larme en disant :

« Monsieur de Turdy, vous m'en avez voulu quelquefois ! Il ne faudrait pourtant pas croire que je ne vous aime pas ! »

On n'a plus entendu parler du père Onorio, et Moali n'a pas encore donné de ses nouvelles.

Janvier 1863. Nohant.

FIN.

ATHENÆUM
LIBRARY
LIVERPOOL.

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY